This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06737474 8

NOT
FILMED

NAE
FAVRE

MÉLANGES

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

PAR

GUILLAUME FAVRE

AVEC DES LETTRES INÉDITES

D'AUGUSTE-GUILLAUME SCHLEGEL ET D'ANGELO MAI

RECUEILLIS PAR SA FAMILLE

ET PUBLIÉS PAR

J. ADERT

ANCIEN PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DE GENÈVE

TOME SECOND

GENÈVE

IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT

1856

MÉLANGES

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

Cet ouvrage, tiré à *trois cents* exemplaires, n'a pas été mis dans le commerce de la librairie. Les personnes qui désirent le posséder doivent s'adresser directement aux Éditeurs, à Genève.

MÉLANGES

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

PAR

GUILLAUME FAVRE

AVEC DES LETTRES INÉDITES

D'AUGUSTE-GUILLAUME SCHLEGEL ET D'ANGELO MAI

RECUEILLIS PAR SA FAMILLE

ET PUBLIÉS PAR

J. ADERT

ANCIEN PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DE GENÈVE

TOME SECOND

GENÈVE

IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT

1856

EvD

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
884389A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R L

RECHERCHES

SUR

LES HISTOIRES FABULEUSES

D'ALEXANDRE LE GRAND

1829-1830

Dans le siècle dernier, un savant * employa sa vie presque entière à rechercher et à compulser toutes les anciennes histoires d'Alexandre. Peut-être lui aurait-il fallu plus de peine et plus de temps encore pour signaler tous les romanciers qui, dans le moyen âge, ont raconté, soit en vers, soit en prose, les merveilleuses aventures du héros macédonien.

AMAURY-DUVAL, *Histoire littéraire de la France*, XIX, p. 673.

* Sainte-Croix. — *Éd.*

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
884389A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1937 L

AVERTISSEMENT

Une partie de ces *Recherches* a paru dans la *Bibliothèque Universelle* de Genève. (1818, MARS, *Littérature*, page 220 et suiv.) Le suffrage d'un savant de la plus haute distinction * a engagé l'auteur à leur donner plus d'étendue et la forme sous laquelle il les présente maintenant.

* Letronne : Voyez *Journal des Savants*, 1818. — *Éd.*

La rédaction de ces *Recherches*, comme la date l'indique, fut terminée par M. Favre-Bertrand entre 1829 et 1830. Depuis lors M. Favre-Bertrand recueillit dans ses vastes lectures de nouveaux matériaux, consistant surtout en un grand nombre de notes, toutes écrites séparément sur des feuilles volantes. Nous avons essayé de les rapporter, autant que nous l'avons pu, aux passages qu'elles étaient destinées soit à éclaircir, soit à compléter. Si nous mentionnons ici ce fait, c'est d'abord parce que nous croyons devoir prendre la responsabilité d'erreurs que l'auteur n'aurait pas pu commettre : nous tenons ensuite à ce que le lecteur s'explique, comment il se fait qu'un travail achevé vers 1830, porte cependant, à peu près à chaque page, des preuves de recherches postérieures à cette date. Du reste, nous devons faire remarquer que M. Favre-Bertrand n'a presque jamais modifié le texte de ses *Recherches*, lors même qu'il ne s'accordait pas complétement avec les additions qu'il recueillait ; néanmoins, comme nous l'avons expliqué dans notre *Introduction*, nous nous sommes abstenu de toute espèce de remaniement. — *Éd.*

HISTOIRE FABULEUSE

D'ALEXANDRE LE GRAND

Les traditions fabuleuses sur Alexandre le Grand ont été extrêmement répandues tant en Orient qu'en Occident. Le sujet était trop beau pour que les romanciers ne s'en emparassent pas ; elles servent de base à un grand nombre d'écrits, et les auteurs, les rédacteurs, les copistes, les traducteurs les ont souvent modifiées dans la vue de les embellir, de les amplifier ou de les abréger. Mon but est de donner une idée de l'étendue et de la célébrité de ces traditions, et, pour l'atteindre, je les suivrai chez les différents peuples et dans différents âges.

I.

LES PERSANS.

L'expédition d'Alexandre fit vraisemblablement connaître aux Grecs des écrits que l'on peut assimiler à ceux qui, seize

siècles plus tard, eurent tant de succès en Europe sous le nom de Romans de Chevalerie [1]. Ils semblent tirer leur origine de la Perse, peut-être de l'Inde, et les hauts faits des guerriers de l'Iran et du Touran sont les premiers sujets de ces compositions dans lesquelles l'héroïsme militaire est allié aux aventures surnaturelles et aux prestiges du merveilleux [2]. Dès les temps les plus anciens, les rois de Perse faisaient écrire l'histoire de leur règne [3], et l'on sait que plus tard les traditions historiques et romanesques de cet empire, écrites dans la langue pehlvi ou *langue des Héros* [4], furent réunies en corps d'histoire par ordre de Yezdejerd, dernier roi des Sassanides [5]. Malgré les efforts des Arabes pour détruire les écrits des Persans, comme ils avaient détruit leur empire [6], il en échappa à leur intolérance un nombre assez grand, pour que, sous les kalifes abassides, on pût traduire du pehlvi en arabe, les principales parties de l'ancienne histoire des Perses [7]. Firdousi (X^e^ siècle) trouva dans

[1] V. le roman arabe d'Antar : *Les aventures de Roustan et de Kai-Kaous* dans le Schah-nameh. (*Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1846.)

[2] Non-seulement les aventures des héros de l'Iran ressemblent à celles que racontent les romans de chevalerie, mais on y trouve des détails exactement semblables. Ainsi les armures des guerriers perses et celles de leurs chevaux sont les mêmes que celles de nos chevaliers occidentaux dans les écrits de nos romanciers. V. les passages sur les *Equi cataphracti et clibanarii*, que le président Brisson a réunis dans son livre *de Regio Persarum principatu*, lib. III, §§ 33-35, pp. 671-680. Argentor. 1710; 8°.

[3] *Esdras*, I, 4, 15. — *Esther*, VI, 1 et X, 2, cum comment. Jo. Clerici. — *Ctesias apud Diodor.* II, 32 cum not. Wesseling. — Bæhr, *Proleg. ad Ctes.* p. 17, 19.

[4] Le pehlvi paraît avoir été la langue des Parthes. (Quatremère, *Journal des Savants*, 1840, p. 343 et suiv.)

[5] S. de Sacy dans le *Magaz. Encycl.* 1813, tome IV, p. 440.

[6] Malcolm, *Hist. de Perse*, t. I, p. 295, traduction franç. — De Sacy, *Not. sur Abdalatif*, p. 241, 243, 528, 570. — Abel Rémusat, *Mélang. asiat.* t. I, p. 297, 298.

[7] Sainte-Croix, *Exam. des Hist. d'Alex.* p. 180. — M. d'Ohsson, *Tabl. hist. de l'Orient*, t. I, p. 2. — Vers le milieu du huitième siècle de l'ère chrétienne, Abd-Allah, fils d'Almokaffa, traduisit du pehlvi en arabe les principales parties, peut-être même le corps entier de l'ancienne histoire des Perses. (De Sacy, *Mém. sur Calila et Dimna*, p. 13.)

ces monuments originaux[1], dans leurs versions arabes[2], comme aussi dans les traditions populaires, les matériaux du fameux poëme qui porte le titre de *Schah-nameh*[3] et qui renferme l'histoire des rois d'Iran, sous la forme d'une longue suite de romans de chevalerie. La Vie d'Alexandre fait partie non-seulement du Schah-nameh et de plusieurs histoires générales écrites en persan, en prose et en vers[4]; mais il y a encore

[1] Malcolm, *Hist.* I, p. 137, not. — Mais l'opinion de Malcolm est combattue en ces termes par M. Jules Mohl, *Livre des Rois*, préface, p. XLVIII : « Les lacunes que l'on trouve dans le récit ne sont pas moins significatives. Firdousi paraît n'avoir pas trouvé de matériaux persans pour le règne d'Alexandre le Grand.... mais, au lieu de se livrer à son imagination dans un sujet qui y prêtait beaucoup, il aime mieux emprunter les contes dont les soldats grecs, à leur retour en Grèce, avaient rempli l'Occident. Ces contes avaient été recueillis en plusieurs collections, dont quelques-unes existent encore en grec et en latin et dont une avait été traduite du grec en arabe *. C'est à l'aide de cette dernière que Firdousi a rempli la lacune qu'il avait trouvée dans les traditions de son pays, en y adaptant le conte persan qui fait d'Alexandre un chef de race persane, fils de Darab, roi de Perse et d'une fille de Philippe de Macédoine, de même que les rédactions alexandrines des fables grecques relatives à Alexandre lui donnaient pour père l'Égyptien Nectanebo. »

[2] De Sacy, *Mém. sur Calil. et Dimn.* p. 13.

[3] Malcolm, I, p. 297-302. *J. des Sav.* 1833, p. 43-47.

[4] Voici quelques indications d'auteurs persans qui, dans des ouvrages généraux, ont traité l'histoire d'Alexandre :

Abdalrahman-Ben-Achmed Giami, dans son *Beharistan* (Printemps).

Ahmed-Ben-Mohammed Abdalgafar al Cazvini, dans le *Nighiaristan*.

Alfardansi, auteur d'une Histoire des rois de Perse en 12000 vers. (*Cat. de la Bibl. du roi*, t. I, p. 165, n° 625.)

Nikbi, fils de Massoud, auteur d'une histoire générale dont la première partie s'étend de Caiumarath à Alexandre. (*Cat. Bibl. roy. Paris.* t. I, p. 275, n° 61.)

Jahia-Ben-Abdallatif al Cazvini, dans l'ouvrage intitulé *Lebtarikh*.

Hamdallah al Cazvini, dans le *Tarik Kozideh*.

Mirkhond. On peut consulter : *Fragments sur l'Hist. d'Alex. le Gr.* tirés de Mirkhond, et traduits en anglais et en français par Shea. — M. Boscheron-Desportes a rendu compte de cet ouvrage dans les *Annales* de la Société roy. des Sc. Lett. et Arts d'Orléans, t. II, p. 237-263. — (Hist. of the early kings of Persia from Kaismars, the first of the Peshdádian dynasty, to the conquest of Iran

* L'auteur du Modjmel-al-Tewarikh dit : « Les philosophes grecs ont beaucoup de traditions sur la sagesse, les discours et le tombeau d'Alexandre, elles ont été traduites en arabe et Firdousi en a mis une partie en vers. »

dans cette langue, sous les titres d'*Iskender-nameh*[1] et de *Aineh-Iskenderi*, une foule d'ouvrages sur ce conquérant, composés du douzième au quatorzième siècle, dont les plus connus ont pour auteur les poëtes Nizami, Hatefi et Ahmed-el-Kermani[2].

by Alexander the great, translated from the original persian of Mirkhond, entitled the Rauzat-us-Safa, with notes and illustrations, by David Shea. London, Murray, 1832; in-8°.) — Khondemir.

[1] *Iskender-nameh*, par Abd-al-Salam, fils d'Ibrahim, natif de Cachemire. Manuscrit persan de la Bibl. du roi. Supplément, n° 90.

« Ce dernier ouvrage fait d'Alexandre le Grand un prophète, et comme dans les idées musulmanes il faut être issu de race sémitique pour être prophète, l'auteur adopte la prétention des Arabes, qui, à l'exemple des Egyptiens et des Persans, revendiquent pour leur nation l'honneur d'avoir donné naissance à Alexandre le Grand. Nizamis est, je crois, le premier parmi les Persans qui mentionne cette généalogie, mais sans l'approuver. Comme il était difficile de faire entrer Alexandre dans la lignée de Jacob ou d'Ismaël, on trouva l'ingénieux expédient de lui donner Esaü pour ancêtre. La mère d'Alexandre est donc, selon Abd-el-Salam, issue de la race d'Esaü; elle est vierge, devient enceinte miraculeusement, s'enfuit loin des hommes, et meurt en mettant au monde un fils que Philippe, roi des Grecs, des Russes et des Francs, trouve à côté de sa mère morte. Il l'adopte, le fait élever par Aristote, etc. Le récit retombe ensuite dans la fable grecque, et ne se compose plus que de variations sur le thème de Nizamis. » Mohl, Préface du *Livre des Rois*, de Firdousi, p. LXXII-LXXIII.

[2] Emir Ali Schir-Nouvai, au XV^e^ siècle, et Fagani, au XVI^e^, ont aussi écrit des poëmes sur Alexandre. (Assemau. *Cat. Cod. orient. Bibl. Medic.* p. 220. — d'Herbelot, *Bibl. Or.* p. 298. — *Catal. ms. Bibl. Harleian.* n° 503. — *Catal. Bibl. reg. Paris.* t. I, p. 292. *Cod. Pers.* n° 230 et p. 296, n° 281. — The Secander Nama of Nizami, with a selection from the works of the most celebrated commentators by Beder Ali and Mir Hosein Ali. Calcutta, 1812, 4°, dont une partie a été publiée par Lumsden : Selections for the use of the student of the Persian Class. Calcutta, 1810. T. IV.)

Expédition d'Alexandre le Grand contre les Russes; extrait de l'*Alexandreide* ou *Iskender-namch* de Nizami. Traduit par L^s^ Spitznagel... traduction entièrement refondue, etc. par F.-B. Charmoy. St-Pétersbourg, 1827, 8°.

Après les préliminaires, le poëte décrit l'enfance d'Alexandre et son éducation. Sa première guerre est contre les Ethiopiens et pour défendre les Egyptiens contre leurs incursions. Il fonde Alexandrie. – Sa seconde expédition est celle de Perse. On détaille sa correspondance avec Darius, et on raconte la mort du grand roi assassiné par Mahiâr et Djanouçar. Alexandre épouse Rhoucheng et réside à Persépolis. — Il visite incognito *Nanchâbé*, reine de Berda'a, mais cette princesse qui possède son portrait le reconnaît. — Alexandre parvient à la résidence de Kai-Khosrou et marche ensuite contre l'Inde et la Chine. Pendant ces expéditions, les Russes attaquent la reine Nanchâbé; Alexandre accourt à son secours, la délivre et fait prisonnier *Kaïthal*, roi des Russes. Ayant entendu par-

Dans le but de ménager leur vanité, les Persans imaginèrent de faire Alexandre fils de Darius. Selon eux, Darius fit la guerre à Philicous, roi de Junan ou de Roum (Philippe roi de Macédoine), le força à lui payer tribut et à lui donner sa fille en mariage. Bientôt le roi des rois se dégoûta de cette princesse et il la renvoya en Macédoine, où elle mit au jour Ale-

ler de l'Eau d'immortalité qui est gardée par Khirz (Elie) au pays des ténèbres, il décide de pénétrer dans cette région.

Dans la seconde partie il est fort question des doctrines des différents philosophes et des relations qu'Alexandre eut avec eux. On raconte son voyage au tombeau de Chédad, la construction du rempart de Gog et Magog, et enfin sa mort. (Charmoy, ibid. *Avant-propos.*)

Nizami affirme dans un passage de son poëme qu'il a consulté non-seulement les historiens modernes, mais encore les annales juives, chrétiennes et pehlvi. « J'ai choisi, dit-il, de chaque ouvrage ce qu'il offrait de plus intéressant et tiré de chaque écorce la moelle qu'elle recouvrait. » (Charmoy, ibid. p. 90.)

Ashref et Narzam de Samarkand ont aussi composé des poëmes sur Alexandre. (V. *Fr. de Furia. Fabulæ Æsopic.* t. I. *Proleg.* p. X. not. Asseman. *Cod. or. Bibl. Mediceæ*, p. 151, 152.)

Le poëme d'Ashref est intitulé *Zaffer Nameh Sekanderi.* (Livre des conquêtes d'Alexandre.) On y raconte que sur le récit que fit à Alexandre son amiral Nakhuda des merveilles de Sérandib (Taprobane, Ceylan), ce héros voulut visiter cette île. Il monta au pic d'Adam, et fit ses dévotions sur le tombeau du premier homme : il était accompagné du philosophe *Belinous*, nom sous lequel les Orientaux semblent désigner Pline (W. Ouseley, *Travels in var. countr. of East* t. I, p. 54-63) ou Apollonius de Tyane. (S. de Sacy, *Notices*, etc. t. IV, p. 107 sq.) Sérandib, selon les Orientaux, est le lieu du *paradis terrestre*, et les Arabes nomment *Rahoun* le pic d'Adam. La fable adoptée par Ashref est d'origine arabe et a peu de rapport avec celles qui nous occupent. Cependant plusieurs auteurs (*Ms. lat. Bibl. reg. Par.* n° 8519, conf. *Chronic. S*^{i}. *Pantaleon.*) ont parlé de la recherche qu'Alexandre fit du paradis. — V. aussi *Transactions of the royal Society of literature of the United Kingdom* (vol. I, part. II. London, 1829) et *Observations on some extraordinary anecdotes concerning Alexander*, by sir Williams Ouseley. « L'objet de ce mémoire est de rendre compte de divers manuscrits persans et arabes, que le chev. Ouseley a consultés dans l'espoir d'y trouver des notions relatives aux guerres d'Alexandre le Grand. Plusieurs de ces mss., qu'il a trouvés en Perse, étaient jusqu'à présent inconnus en Europe. Dans le cours de ses recherches, l'auteur a découvert dans les auteurs orientaux, l'origine de plusieurs fables populaires que l'on retrouve dans les diverses langues de l'Europe, et il en offre plusieurs exemples. »

(*Annali dell' Instituto d'Archeolog.* 1829, p. 376-377.)

xandre [1]. Darius eut ensuite d'une autre femme Dara-el-Assger (Darius le petit), qui fut connu des Grecs sous le nom de Darius Codoman. D'après ces traditions, Alexandre en détrônant Darius, son frère cadet, ne fit que reprendre un empire qui lui appartenait par droit d'aînesse [2]. Quelques auteurs admettent qu'Alexandre était fils de Philippe; d'autres disent qu'il naquit de Karimah, femme de Philippe, mais qu'il passait pour ne pas être fils de ce roi; enfin un roman persan, que l'on regarde comme un extrait en prose du poëme d'Ahmed-el-Kermany, fait Alexandre fils de Philippe et d'une fille de Darab Ier.

Lorsque Philippe eut été tué par Kolus, qui était amoureux de la reine, Alexandre monta sur le trône, refusa le tribut aux Persans et la guerre s'en suivit. Les armées ennemies étant en présence en Asie, Alexandre s'introduisit, déguisé en ambassadeur, dans la tente de Darius; mais ayant été reconnu pendant le souper, il eut besoin de toute sa hardiesse pour s'échapper et rejoindre son armée [3]. Après avoir conquis l'Iran, il porta ses armes dans le Schirwan, le Touran, les Indes, l'Egypte et la Syrie. Dans le Schirwan, il éleva la fameuse ville connue sous le nom de *Sedd-Iskender*. Dans l'Inde, il marcha contre le roi Kyd, qui se soumit et lui envoya en présent une fille de la plus grande beauté, une coupe de rubis qui était toujours pleine, un

[1] Dans le *Darab-nameh* Alexandre est fils de Darius et d'une fille de Philippe, qui, après avoir été répudiée, avait épousé le roi des Berbers.

(Mohl, l. c. p. LXXIV.)

[2] Dans le commentaire écrit par Sassan V, sur le *Désatir*, il est dit qu'Alexandre était frère de Darius et du prophète Sassan Ier. Ce commentateur se donne pour être du VIIe siècle, mais c'est une imposture; il écrivit pour le plutôt au XIIe. (*Journal des Sav.* 1821, p. 29.) — J'aurais voulu pouvoir consulter : *Dissertatio de Alexandro Darii filio*, præsid. Matth. Norberg, respond. J. Sam. Gestrich. Lundæ, 1799.

[3] V. Frid. Wilken, *Institut. ling. pers. cum chrestomath.* Lips. 1805, 8°. On y lit, pages 189-209, le texte du récit de Firdousi sur la visite d'Alexandre à Darius et les combats qui la suivirent. La traduction latine de ce morceau se trouve pages 55-67 de l'*Auctarium*.

habile philosophe et un médecin capable de ressusciter les morts. Alexandre laissa à Kyd ses États et alla attaquer Phour (le Porus des Grecs), roi de Cannoudjh. Il le tua en combat singulier, après avoir mis ses éléphants en fuite en leur opposant vingt-quatre statues de bois [1] remplies de matières combustibles. Il entra ensuite dans les États de Khakon, roi de la Chine, qui vint au-devant de lui en ami. En Arabie, il prit l'apparence d'un ambassadeur pour aller à la cour de Caydafé, reine de Bahhreyn ; elle le reconnut et le sauva généreusement de tous les dangers qui le menaçaient. Alexandre passa en Afrique pour chercher l'*Ab-Hayath*, fontaine de la forêt de Zoul-math (lieux ténébreux) qui rendait la jeunesse [2].

Les romanciers persans n'admettent point qu'Alexandre soit mort empoisonné. Selon eux, les astrologues lui avaient prédit qu'il mourrait sur un sol de fer et sous un ciel d'or. Un jour qu'il fut saisi d'un saignement de nez, on le fit asseoir sur une cotte de maille et l'on plaça au-dessus de sa tête un bouclier d'or pour le garantir du soleil [3]. Il connut alors que sa fin approchait, et il mourut à l'âge de trente-six ans [4]. Telles sont les principales traditions fabuleuses qui se trouvent sur Alexandre dans les poëtes et les romanciers persans [5]. Les *Dives* et les *Pé-*

[1] D'autres auteurs disent que ces statues étaient de métal. — Timour, dans la guerre contre l'Inde, pour garantir ses troupes des éléphants, avait préparé des fascines auxquelles on devait mettre le feu. (*Cherefeddin-Ali*. t. III, p. 96.)

[2] La fable de la *Fontaine de jouvence* appartient non-seulement à l'ancien monde, mais encore à l'Amérique. Des Indiens en parlèrent à Ponce de Léon, gouverneur de Porto-Ricco ; ils plaçaient cette eau merveilleuse au nord et dans une île qu'ils nommaient *Bimini*. Ponce de Léon, en 1512, se mit à sa recherche et découvrit la Floride. (Petr. Martyr. Decad. II, cap. 10. — Wash. Irwing, *Hist. des Compagnons de Christ. Colomb*, t. II, pp. 26-34, trad. franç.)

[3] Cette fable d'Alexandre mourant sous un ciel d'or et sur un pavé de fer me paraît d'origine arabe. Eutychius, au IX^e^ siècle, en fait mention.

[4] Mirkhond affirme qu'Alexandre fit transporter en Grèce tous les livres de Perse qui traitaient des sciences et aussi des savants persans, et que c'est là l'origine de toutes les sciences dont les Grecs s'attribuèrent la découverte.

[5] V. Malcolm, *Hist. de Perse*, t. I, pp. 100-113, trad. franç. — Sainte-Croix, *Exam.* pp. 188-191. — D'Ohsson, *Tableau de l'Orient*, t. II, pp. 50-60. —

ris, qui y jouent un rôle, répondent dans les auteurs persans à nos génies et à nos fées, et l'on voit dans Firdousi que le héros de Macédoine fut guidé dans ses conquêtes par un de ces êtres surnaturels. Il avait la figure d'un oiseau immense et se nommait *Simorg* [1].

Le Schah-nameh raconte qu'un ancien roi de Perse, de la race des Kéaniens, nommé *Kai-Kaous*, qui fut grand-père du roi *Kai-Khosrou* (Cyrus), voulut s'élever au ciel. Il se plaça dans un siége attaché à des aigles et fut emporté dans les airs. Mais les aigles fatigués le laissèrent tomber et Kai-Kaous expia son orgueil par une pénitence de quarante jours. La même aventure est attribuée par quelques auteurs orientaux à *Nemrod*, qui est quelquefois confondu avec Kai-Kaous ; ils disent que ce roi se fit enlever dans une caisse par des oiseaux monstrueux [2].

Voyages de Texeira, t. I, pp. 99, 111, 123, édit. de Paris, 1681, in-12. — *Bibl. des Romans*, 1777, oct. t. I, p. 8 et suiv. — M. Berger de Xivrey, *Notice des manuscrits grecs, latins et français*, contenant l'histoire d'Alexandre le Grand, connue sous le nom de Pseudo-Callisthène (Notic. et Extr. des ms. de la Bibl. du roi, t. XIII, p. 173) dit que M. Démétrius de Gobdelas est auteur de l'*Histoire d'Alexandre le Grand suivant les écrivains orientaux*, Varsovie, 1822, in-12, et que ce petit ouvrage a été reproduit par un *effronté plagiaire*, sous le titre de : *Alexandre le Grand, d'après les Orientaux*, par G.-A. M***, citoyen grec. Genève, 1828, in-8°. — Le plagiaire est G.-A. Mano, et cet ouvrage n'est qu'un extrait de d'Herbelot. Je ne connais pas celui de Gobdelas.

[1] Firdousi lui donne le nom de *Schir-Morg, Lion-oiseau*, expression qui représente fort bien l'animal fantastique que nous nommons griffon (V. Hagemann, *Monument. Persepol. à Ferdusio illust.* pp. 25-30) et dont l'idée première se trouve chez les Persans. Les héros de cette nation combattent souvent des monstres et les Orientaux se sont toujours plu à en imaginer de forme bizarre. (V. *Aristoph. Ran.* v. 968. — Voss. *Observ. ad Catull.* pp. 196-197.) Selon MM. Roulin et Cuvier, le *tapir oriental*, appelé *Mé* par les Chinois, vu en repos, peut avoir donné l'idée du griffon. (*Annal. des sciences nat.* t. XVIII, p. 54.) Sur le griffon des anciens, consultez Ctesias, *Indic.* XII, cum not. Bœhr. pp. 300-303. — Ælian. *H. Anim.* IV, 26. — Heeren, *De la polit. et du comm. des anc.* t. I, p. 257. — Tychsen, t. II, du même ouvrage, p. 431.

Le Simorg raconte à Alexandre les conversations que l'archange Gabriel et Salomon tiennent dans le ciel. (Mohl, l. c. p. LXXVI. — *Ms. pers. de la Bibl. du roi.* Fonds Anquetil, n° 9.)

[2] D'Herbelot, *Bibl. Orient.* § *Nemrod.*

Je rapporte ici cette fable, peut-être d'origine persane, parce qu'elle s'est introduite dans plusieurs romans sur Alexandre, tant par des auteurs orientaux que par des auteurs occidentaux [1]. Au reste Firdousi ne suivit pas uniquement les traditions persanes, il y mêla quelques récits fabuleux d'origine arabe. Tel est le récit qu'il donne de la manière dont Alexandre éleva un grand mur pour préserver le pays des incursions des Yadjoudges et Madjoudges [2]. Nous aurons occasion de parler plus en détail de cette fable.

[1] Dans le roman du Brut d'Angleterre on lit que le roi qui fonda la ville de Bath périt pour avoir tenté de voler. (Abrahams, *de Wacii carmine*, p. 51.) — Pre Lebault, le Bréviaire des Bretons, cité par Gaillard (*Notic. des ms. de la Bibl. du roi*, t. VII, p. 417) :

Bladud subtilles ailles a voler composa,
Et moyennant icelles en l'air monter osa;
Mais ains qu'il fut au lieu qu'il avait divisé
Il cheut jus et par pièces fut son corps débrisé.

Lebault écrivait au quinzième siècle, et suivant lui *Bladud*, père du roi *Léar*, vécut au temps d'Elie. — Le *Roman de Brut*, publié par Le Roux de Lincy. Paris, 1836, 8°, t. I, p. 80, v. 1683 :

Ce fut Bladud qui valt voler
Por plus faire de soi parler;
Ce se vanta qu'il voleroit
Et à Londres son vol prendroit,
Eles fist et aparilla
Voler valt et voler quida;
Mais il en vint en male fin
Car desor le temple Apolin
Prist un tel quas qu'il se tua. 1691.

Voy. Leland, *de Script. Britann.* cap. VI.

[2] V. la traduction du chap. du Schah-nameh qui traite des Yadjoudges et Madjoudges dans C. d'Ohsson, *Des peuples du Caucase dans le dixième siècle*, pp. 280-281.

Philippe avait vu un grand serpent couché avec Olympias et que ce roi avait perdu un œil en punition de sa curiosité [1]. Enfin une ancienne tradition faisait Alexandre fils d'un dragon [2]. Ces bruits, unis à quelque tradition égyptienne qui exprimait les regrets causés par l'expulsion du dernier roi national, donnèrent vraisemblablement naissance à la fable de Nectanèbe. Elle se répandit d'abord en Égypte comme un conte populaire et peut-être elle ne tarda pas à être rédigée en ouvrage ou en légende par quelque Grec d'Alexandrie. Dans la suite cet écrit anonyme passa pour avoir été composé par *les mages et les sages de l'Égypte, l'année même de la mort d'Alexandre*, et il est ainsi désigné par Joseph fils de Gorion [3]. D'autres auteurs juifs parlent d'une autre *Histoire des générations d'Alexandre*, composée en grec par *Ptolémée fils de Lagus* [4]. Enfin un manuscrit latin de la Bibliothèque du duc de Modène qui contient, à quelques variantes près, l'histoire d'Alexandre telle qu'elle a été imprimée plusieurs fois sous le titre de *Historia Alexandri M. de prœliis*, suppose qu'après la mort de ce héros Démosthène écri-

[1] Plutarch. *Vit. Alex.* p. 665. C. On sait qu'il y avait en Macédoine d'énormes serpents faciles à apprivoiser et que les femmes en faisaient usage dans les fêtes de Bacchus. Olympias était très-zélée pour le culte de ce Dieu. (Plutarch. *ibid.* Lucian. *Pseudomant.* 7. t. II, p. 215, Ed. Reitz.)

[2] *Justin*, XI, 2, 3. Namque mater ejus Olympias confessa viro suo Philippo fuerat, Alexandrum non ex eo se, sed ex serpente ingentis magnitudinis, concepisse. Denique Philippus, ultimo propè vitæ suæ tempore, filium suum non esse, palàm prædicaverat, etc. (V. et lib. XII, 16.)— *Jul. Solini polyhistor.* c. IX : Philippus Magnum procreat, quamlibet Olympias Alexandri mater nobiliorem ei patrem acquirere adfectaverit, cum se coïtu draconis consatam affirmaret. — Lucian. *Pseudom.* 7. — *Tit. Liv.* XXVI, 19. — *Dio Chrysost. Or.* IV, p. 62. — *Sidon. Apoll. c. not. Savaron. carm.* II, v. 121, p. 292. — *Aurel. Vict. Epit.* c. XL, § 17. — Être fils d'un dragon était chez les anciens une origine divine ou héroïque. Asclépiade de Mendès, auteur égyptien, l'avait attribuée à Auguste (Suét. *Aug.* 94). On avait dit la même chose de Scipion, d'Aristomène, d'Aristodamas, de l'empereur Gallien, etc. (V. Bayle *Dict.* § *Olympias*, not. I. — *Pausanias*, IV, 14 in fine.)

[3] Josippon sive Josephi Ben Gorion, *Hist. Jud.* vert. J. Gagnier. Oxon. 1706, 4°, lib. II, p. 94.

[4] V. plus bas.

vit sa vie et que cet ouvrage existe encore chez les Grecs [1]. Je crois qu'on trouve plus probablement une mention de cet *écrit original* dans un auteur du cinquième siècle. Socrate, en parlant d'Alexandre le Grand, indique un ouvrage *monobible* (d'un seul livre) sur la vie de ce prince [2]. Le nom de l'auteur est absolument corrompu dans ce passage; le texte semble porter *Adrias* et les divers critiques ont proposé de lire *Andrias*, *Arrien* ou *Hadrien* [3]. H. de Valois a été jusqu'à dire qu'il fallait lire *Lucien*, et qu'il s'agissait du dialogue que cet auteur satirique a intitulé *Alexandre ou le faux prophète*. *Adrias*, *Andrias* sont des noms inconnus; la correction de Valois est absurde, et l'on sait que les ouvrages d'Arrien et de l'empereur Hadrien sur Alexandre étaient composés de plusieurs livres, et ne sauraient être par conséquent le *monobiblon* de Socrate [4]. La vraie leçon de ce passage me semble conservée dans un auteur du quatorzième siècle. Nicéphore Calliste, transcrivant Socrate, dit : *Le monobible que les Alexandrins écrivirent sur la Vie d'Alexandre* etc. [5], et Fabricius [6] soupçonne que le mot Ἀνδρίας,

[1] *Codex Atestinus, inter Latinos* XIV, *membran., sæculi* XIV, 8° in fine: « Demosthenes autem philosophus post M. Alexandri defectum, maximum de ipsius gestis et morte composuit *codicem qui apud Græcos habetur*, per cujus libri scientiam docuit esse mundana omnia contemnenda et in ipsis ullo modo non esse sperandum. »

[2] Socrat. *Hist. Eccl.* III, 23, p. 205, ed. Cantabrig. : καὶ τὸ μονόβιβλον ὁ Ἀδρίας εἰς τὸν Ἀλεξάνδρου βίον ἐπέγραψεν... H. de Valois traduit Ἀδρίας par Arrianus sans aucune autorité, et dans ses notes il propose de lire Λευκιανός, en traitant de très-mauvaise la leçon Ἀλεξανδρεῖς qui se trouve dans Nicéphore Calliste.

[3] Sainte-Croix, *Exam. des Hist. d'Alex.* p. 162, not. : « Après l'avoir bien « médité, et en m'attachant plus au sens qu'à la lettre, j'y vois qu'Hadrien, ayant « apothéosé Antinoüs son favori, chercha à s'en justifier par l'exemple d'Alexan- « dre, dans un livre où il avait rassemblé tous les oracles concernant la divinité « du conquérant macédonien. » Assurément M. de Sainte-Croix montre ici beaucoup d'imagination.

[4] L'histoire d'Arrien est connue de tout le monde; celle qu'avait écrite l'empereur Hadrien est perdue, mais Etienne de Byzance en cite le septième livre.

[5] Nicéph. Callist. X, 36, p. 90, t. II, éd. 1630 : καὶ τὸ μονόβιβλον, ὃ εἰς τὸν Ἀλεξάνδρου βίον ἐπέγραψαν οἱ Ἀλεξανδρεῖς.

[6] Fabric. *Bibl. Græc.* II, p. 221, éd. Harles.

qui se lit dans le manuscrit florentin de Socrate, pourrait être corrompu de Ἀλνδρεῖς, abréviation qui désignerait les Alexandrins [1]. On peut donc croire qu'antérieurement au cinquième siècle de l'ère chrétienne, *peut-être même au temps des Ptolémées*, les habitants d'Alexandrie firent recueillir en *un seul livre* les traditions populaires et fabuleuses qui se rapportaient au fondateur de leur ville. Il est d'autant plus probable que cet écrit remonte au temps des Ptolémées, qu'il pouvait servir à légitimer leur domination sur l'Égypte, en montrant qu'Alexandre, Grec comme eux, et de qui ils tenaient ce royaume, était l'héritier du dernier roi de race égyptienne [2]. Cet écrit fut le thème que plusieurs auteurs, dont nous allons parler, ornèrent et amplifièrent [3], et les connaissances classiques, les noms, les allusions que l'on trouve dans ces ouvrages dérivés, prouvent que la rédaction primitive du *monobible*, qui n'existe plus, eut pour auteur un Grec d'Alexandrie et non pas un Égyptien [4].

I. Au premier rang des imitations du roman primitif, il faut mettre un ouvrage grec qui porte le nom de *Callisthène* et quelquefois celui d'*Antisthène* [5]. Cette histoire fabuleuse d'A-

[1] Sainte-Croix, l. c., p. 162, rejette cette conjecture et l'induction qu'on peut en tirer. Il me paraît ne pas avoir raison.

[2] Car. Müller (*Pseudo-Callisth. introd.* p. XXVI-XXVII) soutient cependant que le *Monobiblon* n'était pas notre histoire fabuleuse d'Alexandre.

[3] Un papyrus conservé à Leyde, écrit en grec, et qui peut être rapporté au troisième ou au quatrième siècle, contient un fragment d'un récit fabuleux sur le roi Nectonabo. V. Letronne, *Statue vocale de Memnon*, p. 80. (Reuvens, *Lettres sur les papyrus*... Lettre 3me, p. 76.)

[4] Nous verrons plus bas l'existence d'un roman sur Alexandre, antérieur au cinquième siècle, confirmée par la littérature arménienne. Les Grecs contemporains d'Alexandre exagérèrent déjà le champ de ses conquêtes. Eschine (*In Ctesiph.* t. III, p. 534, *Græcor. orat.* Reisk.) dit qu'*il dépassa la constellation de l'Ourse et les bornes de la terre habitable*... ἔξω τῆς ἄρκτου καὶ τῆς οἰκουμένης, ὀλίγου δεῖν, πάσης μεθηστήκει. « Ce plaidoyer eut lieu à Athènes l'an 330 avant J.-C. durant l'automne (Taylor, *Præf.* p. 370 et sq.), environ un an après la bataille d'Arbèle. Alexandre alors poursuivait Darius et marchait vers l'Hyrcanie et la Bactriane. » (Gibbon, *Hist.* t. XI, p. 184, not.)

[5] Leo Allat. *Syntagm. de Engastrimyt.* c. II.

lexandre n'existe encore qu'en manuscrit [1], et il y en a des exemplaires dans la Bibliothèque royale de Paris (n° 1085), dans celle du Vatican, dans celle de St-Marc à Venise, dans celle de l'Escurial et ailleurs. Fabricius [2] dit que cet ouvrage a été traduit du persan en grec par Siméon Seth, d'Antioche, qui écrivait à Constantinople au onzième siècle ; mais cette assertion, pour avoir été répétée par Quadrio [3], Warton [4], Dunlop [5], Schœll [6] et de la Rue [7] ne m'en paraît pas plus fondée. Le faux Callisthène ne contient point les traditions de la Perse, et tous les détails en sont alexandrins. M. de Sainte-Croix [8] y reconnaît une amplification d'un écrit antérieur qu'il croit avoir été composé dans le dixième siècle ; mais je crois avoir prouvé

[1] Le ms. de Paris n° 1085 (n° 1683?) porte le titre suivant : Καλλισθένης ἱστοριογράφος ὁ τὰ περὶ τῶν Ἑλλήνων συγγραψάμενος. Il commence : Ἄριστος δοκεῖ γενέσθαι καὶ γενναιότατος Ἀλέξανδρος ὁ Μακεδὼν ἴδια πάντα ποιησάμενος συνεργοῦσαν αὐτῷ εὑρὼν ἀεὶ ταῖς ἀρεταῖς τὴν πρόνοιαν... Une note placée au fol. 54, r°, annonce qu'il a été achevé le 21 novembre 6977 (1469 de J.-C.) par Nectaire, moine d'Otrante. (Montfauc. *Palæogr. Græc.* p. 83. — Letronne, dans le *J. des Sav.* 1818, octobre, p. 615.) Une autre note moderne, placée sur la première page, parle d'une traduction française. Nous indiquerons plus bas plusieurs histoires fabuleuses en français, mais aucune ne peut être regardée comme une traduction du faux Callisthène. — Le ms. du Vatican, n° 1536, petit quarto, sur papier, est du quinzième ou seizième siècle ; il diffère par quelques variantes de celui de Paris. — On annonce que M. Berger de Xivrey publiera incessamment le texte grec du Pseudo-Callisthène. (L'*Universel*, 2 février 1830. — Sinner, *Præf. ad Longi Pastor.* p. 31-32.) G. Gaulmin et La Porte du Theil avaient pensé à le faire imprimer. — Bulenger. *de Circo*, c. XIII et XXX. — Sainte-Croix, *Exam.* p. 164, not. 1 et 3. — Salmas. *ad Solin.* t. II, pp. 637, 785, 791. — Du Cange, *Gloss. Græc.* voc. ἐβίλλινος. — Lambec. *Cat. bibl. Vindob.* lib. II, ont cité des fragments de Callisthène.

[2] Fabric. *Bibl. Græc.* III, p. 36, éd. Harl. — M. B. de Xivrey a donné (t. XIII des *Notices et Extr. des ms.* p. 172) une explication probable de l'erreur de Fabricius, sur la traduction du Persan en Grec par Siméon Seth.

[3] Quadrio, *Storia d'ogni poes.* t. VI, p. 478 : ... « come ben giudicò et provò Isacco Vossio. » (*De script. eccles.*)

[4] Warton, *Hist. of english. Poetr.* t. I, p. 129.

[5] Dunlop, *Hist. of fiction*, t. II, p. 123.

[6] Schœll, *Hist. de la litt. grecq.* t. VII, p. 194.

[7] De la Rue, *Essais hist. sur les Bardes et les Trouvères*, t. II, p. 343. — *Hist. litt. de la France*, t. XIX, p. 677.

[8] Sainte-Croix, *Exam.* p. 165.

tout à l'heure que cet original est bien plus ancien. Je pense aussi que le faux Callisthène, tel que nous l'avons, est antérieur au dixième siècle; son style ne peut être une objection décisive, non plus que la mention des Turcs, qui forme un des arguments de M. de Sainte-Croix. Les Turcs furent connus des Grecs dès le sixième siècle, et ils envoyèrent une ambassade à Constantinople sous le règne de Justin [1]. Au reste Fabricius et Warton ont confondu avec le Pseudo-Callisthène une autre histoire écrite en grec, mais qui ne porte aucun nom d'auteur, dont le titre, le commencement et le contenu sont différents, dont la rédaction paraît plus moderne et le style encore plus mauvais. C'est de cet écrit anonyme que Fabricius a tiré le long fragment qu'il a donné comme étant du faux Callisthène dans le tome XIV, pages 148-150 de sa Bibliothèque grecque [2]. Scaliger paraît aussi avoir confondu ces deux romans grecs [3]; mais Casaubon, Saumaise et Berkelius les ont fort bien distingués [4].

Je ne donnerai point l'analyse du roman attribué à Callis-

[1] Gibbon, *Hist. de la décad.* t. VIII, p. 28, trad. franç.

[2] Cet anonyme grec se trouve parmi les ms. grecs de la Bibliothèque du roi de France, n° 1711. Il est intitulé : Βίος Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος καὶ πράξεις — et il commence: οἱ σοφώτατοι Αἰγύπτιοι, θεῶν ἀπόγονοι, γῆς μητέρα (μέτρα) καταλαβόμενοι...

Voyez aussi Alex. Barvoetii *Catal. præcip. auctor. qui in biblioth. Scorialens. asservantur :* « Callisthenes de rebus gestis Alexandri Magni... Sed uterque ὑποβολιμαῖος; stylus quippè recentior ac subindè barbarus, adeo ut neotericus nescio quis Græculus potius videatur, quàm antiquus ille scriptor. » (Mader. *de Biblioth.* p. 136.)

[3] Scaliger, *Epist.* 113 *ad Casaub.*

[4] Casaubon, *Epist.* (Hagæ comit. 1638, 4°) 444 *ad Scaligerum*, p. 532 : « ... Callisthenem quemdam ψευδώνυμον qui Regis bibliotheca, itemque in alio scripto de vita Alexandri qui Georgio M. et Theophani adhæret. » Vid. et epist. 496, p. 597; id. epist. 498, p. 599 : « Pseudo-Callisthenes non est ille scriptor quem habes codici Monachi adnexum (ce ms. de Scaliger est à la Bibl. du roi, n° 1711), sed alius haud paullò κομψότερος et qui decenter, ἐπιεικῶς mimum agit. Demiror impostores istos; nam ante multa sæcula prodiisse id figmentum satis constat. Etsi autem libro quem habes idem μύθευμα continetur. » — Salmas. *ad Solin.* p. 637-638. — Berkel, *ad Steph. Byz.* voc. βουκεφάλεια.

thène; il a dans ses détails un grand rapport avec celui que Julius Valerius traduisit en latin d'après une autre rédaction grecque, et cette traduction latine a été publiée par Mgr. Angelo Mai [1]. On pourra trouver dans cet ouvrage les détails d'une partie des fables qu'on lit dans le faux Callisthène; je me borne à en donner ici une espèce de table.

Histoire de Nectanèbe et d'Olympias.

Alexandre précipite Nectanèbe; ce dernier lui apprend qu'il est son père. — Bucéphale est dompté. — Querelle entre Alexandre et le prince Nicolas. — Prise de Thèbes [2]. — Alexandre passe en Italie (ἰταλικὴν χώραν). Soumission des Romains. — Alexandre trouve en Égypte la statue de Nectanèbe.

Le roi de Macédoine pénètre dans la tente de Darius; il se sauve en traversant un fleuve congelé. — En Phrygie, il rend des honneurs à Achille. — Alexandre emploie des statues d'airain rougies par le feu pour combattre les éléphants de Porus. — Fable des arbres du Soleil et de la Lune. — Aventure chez la reine Candace. — La caverne des dieux. — Lettre d'Alexandre à sa mère : il lui raconte son voyage chez les Amazones, les Troglodytes et à l'île du Soleil.

Telles sont les principales traditions fabuleuses qui se lisent dans le faux Callisthène.

II. Æsope écrivit en grec un roman sur Alexandre que nous ne connaissons que par la version latine qu'en fit J. Valerius; quelques manuscrits de cette version, qui ne portaient pas le nom du traducteur [3], ont pu faire croire à plusieurs sa-

[1] *Julii Valerii res gestæ Alexandri Macedonis translatæ ex Æsopo Græco*, edente Ang. Maio, Mediolan. 1817, 4° et 8°. (V. ci-après.)

[2] Le Pseudo-Callisthène paraît avoir tiré une grande partie de ce qu'il raconte de la prise de Thèbes par Alexandre, d'un poëme sur le même sujet, composé par Soterichus l'Oasite (Oasita), au temps de Dioclétien. (C. Müller, *Introd. ad Pseudo-Callist.* p. XXIV.)

[3] Tel est par exemple le manuscrit de Leyde : « Liber Æsopi cujusdam Græci fabulatoris, prosaico editus stylo, de ortu, actuve ac fine Alexandri magni. » (*Lat. libr. Bibl. Lugd. Batav.* p. 378.)

vants[1] qu'Æsope avait mis en latin l'ouvrage de Callisthène. Le livre d'Æsope devait être une rédaction différente de celui de Callisthène, quoiqu'il racontât à peu près les mêmes faits. On sait par J. Valerius qu'Æsope, dans le récit des honneurs rendus par Alexandre à Achille, mettait dans la bouche du roi de Macédoine des vers dont il n'y a aucune trace dans le faux Callisthène[2].

L'âge d'Æsope est aussi difficile à déterminer que celui du faux Callisthène. Les détails qu'on lit dans la traduction latine sur les édifices d'Alexandrie, persuadent à M. Mai qu'il vécut, pour le plus tard, vers la moitié du quatrième siècle; il penche même à le croire beaucoup plus ancien. Je pense que cette induction est bien plus applicable à l'auteur original de l'histoire d'Alexandre qu'à Æsope. Ce dernier ne fit que remanier ce récit, et un écrivain dénué de critique a pu copier les phrases d'un auteur plus ancien, sans s'inquiéter si elles s'accordaient encore avec l'état actuel du pays. Le texte d'Æsope étant perdu, on ne peut déterminer son époque par l'examen de son style; il faut se borner à dire qu'il vécut avant l'invasion de l'Égypte par les Arabes.

III. Au nombre des écrivains grecs qui propagèrent des traditions fabuleuses sur Alexandre, il faut compter *Æthicus Ister*, historien peu connu, dont on ignore l'époque, mais qui doit être postérieure à Constantin[3]. On lui attribue une cosmogra-

[1] F. Juret, Gilbert Gaulmin, Du Cange, Carpentier, etc.

[2] Ces vers donnent un caractère particulier à la récension d'Æsope et la distinguent du Pseudo-Callisthène. Le traducteur n'a pas su les rendre en latin et ses efforts maladroits attestent qu'il traduisait véritablement un texte grec. (V. plus bas.)

J. Valerius, et par conséquent Æsope, ont parlé des Colonnes d'Hercule d'or et d'argent, tandis que le Pseudo-Callisthène grec n'en parle pas. (Cependant le faux Callisthène (II, 34) raconte qu'Alexandre, après avoir traversé un désert, rencontra les Colonnes d'Hercule et de Sémiramis, qui étaient d'or.)

[3] Il ne faut pas le confondre avec *Ister*, disciple de Callimaque, dont les fragments ont été recueillis par Lenzius et Siebelis, à la suite de ceux de Phanodème, etc. Lips. 1812, 8°, pp. 51 à 80, et qui est cité par Plutarque (*Vit. Alex.* p. 691) parmi les historiens d'Alexandre.

phie et un traité intitulé *Sophogrammii* ou *de Sapientiis*, qui furent traduits en latin par un prêtre nommé Jérôme. Cette cosmographie nous est parvenue [1], mais les éditions imprimées [2] paraissent différer de certains manuscrits qui contiennent beaucoup de fables. Elles y ont sans doute été interpolées, et Mannert, qui cherche à distinguer le texte original de ce qui peut y avoir été ajouté, pense que ces altérations datent du huitième siècle. Un manuscrit de Florence, qu'on estime du dixième siècle [3], pourrait donner quelques lumières sur ce point. Quoi qu'il en soit, l'édition de Simler (p. 33) parle des « *Aras ac terminos Alexandri magni Macedonis in Rhobascorum* (Orose dit *Roxolanorum*) *finibus sitas*; mais il ne contient aucune tradition fabuleuse, tandis que quelques manuscrits racontent l'arrivée d'Alexandre sur les côtes de l'Océan septentrional et sa descente au fond de la mer [4].

[1] Dès le dixième siècle, on a attribué à Æthicus l'itinéraire connu plus généralement sous le nom d'Antonin. Des critiques plus modernes ont adopté cette opinion, et l'ont considérée comme une partie de sa cosmographie. D'autres ont pensé que Julius Honorius avait composé cet itinéraire, et l'on a sous ce dernier nom quelques *excerpta* tirés mot pour mot de la cosmographie. (V. *ad calcem Pomponii Melæ curâ Gronovii, Lugd. Batav.* 1722, 8°, p. 691-702. — Wesseling. *Præf. ad Hist. Rom.* — Fabric. *Bibl. lat.* lib. I, cap. 10, § 11. — Schœpflin, *Alsat. illustr.* t. I, p. 614. — Mannert, *Introd. ad Tabul. Peutinger.* sect. 1. — Ger. Meermann, ad lib. V *Anth. lat. epigr.* CXV, t. II, p. 394. — Targioni Tozzetti, *Viagg. nella Toscan.* t. IX, pp. 161-165.) — Cette cosmographie se trouve aussi dans le second chapitre du livre Ier d'Orose, sans que l'on sache lequel des deux auteurs a copié l'autre.

[2] *Æthici cosmographia.— Antonini Augusti Itinerarium, ex bibl P. Pithœi cum scholiis Jos Simleri*, Basileæ, 1575, in-12. — La moins mauvaise édition est celle qu'on trouve à la fin du *Pomponius Mela* de Gronovius, Leyde, 1722, 8°.

[3] Bandini, *Catal. Bibl. Laurent. Cod. lat.* t. III, col. 324-330.

[4] Simler (*Præf. ad J. Balassam de Gyamarth*) cite l'ouvrage d'Æthicus, d'après Lilio Giraldi, sous le titre de *Antiquitatis Historiæ*, et dit que Pierre Daniel d'Orléans en possédait un manuscrit intitulé : *Liber Æthici philosophi editus oraculo, a Hieronymo Presbytero translatus in latinum, ex cosmographiâ et mundi scripturâ*. Martin Opitz, dans ses notes sur le rhythme en l'honneur de saint Annon, archevêque de Cologne (apud Schilter, *Thesaur. rer. septentr.* t. I), affirme que les *Edicta cosmographica* d'Ister, traduits par Jérôme, existaient, *literâ sanè antiquissimâ* dans sa bibliothèque et dans celle de de Thou; il en donne la notice suivante : « Nunc quid Hieronymus ex Istro de Alexandri

Le second ouvrage d'Æthicus Ister est perdu; Simler, qui le nomme *Sophogrammii*, avoue ne l'avoir point vu; mais d'après la note d'un savant, il l'annonce comme étant rempli de fables et écrit dans un style barbare [1].

La manière dont il en parle semble indiquer que c'était moins un ouvrage original d'Æthicus, qu'une sorte de compilation où cet écrivain était souvent cité. Cependant Roger Bacon [2] rapporte un assez long passage de la traduction que fit Jérôme du livre d'Æthicus, sous le titre de *de Sapientiis*, titre qui représente en latin celui de *Sophogrammii*, et ce rapprochement me semble prouver qu'Æthicus Ister était ou passait pour être l'auteur de cet ouvrage qui, au treizième siècle, n'était point perdu [3]. Dans le passage rapporté par R. Bacon, il s'agit

hoc facto referat audiamus : « *Asserit (Ister) Alexandrum Magnum illùc per « obsidum fœdera peraccessisse, ob hoc tantum ut hac caussa navalium in- « dustriam* (apud gentes insulas Oceani Magni Borici, ut ait, habitantes) *con- « sideraret et astuciam. Et ultra quàm credi potest de eo famosissimas fa- « bulas inquiunt. Aiunt enim in ipsas colymphas ipsum Alexandrum introïsse « et profundum conscendisse usque ad imum, ut sciret Oceani profundum et « differentiam maris et abyssi. Nobis verè incredibile videtur.* » Le commentateur ajoute que Jérôme décrit longuement les *cloches du plongeur* qu'il nomme *colymphæ*.

[1] Simler, *Præfat.* « Hic Æthicus, Istria regione sophista, claruit primusque codices suos cosmographiam nuncupavit; alios, quos non minora, sed majora dixisse cognovimus, Sophogrammios appellat. Nobis librum illum videre non contigit, sed in nostro exemplari, hoc de illo judicium a viro docto adnotatum fuit : librum esse barbarè scriptum, nugis et fabulis refertum, de creatione mundi, de elementis, de mirabilibus mundi, etc. Omnia indigna Hieronymo : ac ne Æthici quidem, quoniam in eo libro ipse Æthicus Ister philosophus sæpè citatur, et Alchimus. »

[2] *Opus Majus*, p. 190.

[3] Fratris Rogeri Bacon *Opus Majus*, Edit. S. Jebb. (Londini 1733, fol.) p. 190 : Et in cosmographia sua Æthicus astronomus dicit gentes varias debere exire circa dies Antichristi, et eum vocabunt Deum Deorum, prius mundi regiones vastaturi. Et Hieronymus hoc confirmat in libro quem transtulit *De sapientiis* hujus philosophi. Et Alexander cum eis pugnavit, sed superare non potuit, sicut iste Æthicus testatur et refert Hieronymus, et ideo ingemuit et ait :... Bacon rapporte le discours d'Alexandre, tel qu'il était dans l'ouvrage de Jérôme. Il ajoute plus bas : Quando enim non potuit vincere has gentes, tunc, ut scribit Æthicus et confirmat Hieronymus, Alexander immolavit hostias Deo et deprecatus est tota nocte et die Dei misericordiam et consilium, et divinâ potentiâ

des peuples tartares qui furent enfermés par Alexandre, et des montagnes qui, à sa prière, se rapprochèrent pour faciliter cette entreprise.

Le nom d'*Ister* paraît corrompu en celui d'*Histeria* dans les Origines d'Isidore de Séville [1], et cette correction place le temps où vécut Ister entre le quatrième et le septième siècle. Raban Maur, au neuvième siècle, nous dit qu'Æthicus le cosmographe était Scythe de nation, et que le vénérable prêtre Jérôme fut son interprète [2]. On peut croire que ce dernier intercala des fables dans sa version, et cela s'accorderait avec la conjecture de Mannert sur l'époque de l'altération du texte d'Æthicus.

IV. J'ai parlé ci-dessus d'un roman grec sur Alexandre, que quelques critiques ont à tort confondu avec celui qui porte le nom de Callisthène. Ce roman a pour titre : Βίος Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος καὶ πράξεις.... [3], et cette rédaction ne peut être plus récente que le onzième siècle, puisqu'il en existe un ma-

affuit terræ motus magnus, et convenerunt montes adversus montes, et approximaverunt per stadium unum ad spatium unius quadrigæ, et ipse tunc erexit portas miræ magnitudinis et linivit eas bitumine incognito quod nec igne, nec ferro, nec aquâ, nec aliquâ re dissolvi potest, nisi solo terræ motu violento.

[1] V. Mart. Opitz, not. 13, *ad Rhythm. de S. Annone.*

[2] Hraban. Maur. *De invent. ling. apud* Goldast. *Rer. Alemanic. Script.* t. II, p. 66 : Litteras etiam Æthici philosophi cosmographi natione Scythicâ, nobili prosapiâ, invenimus, quos (*sic*) venerabilis Hieronymus Presbyter ad nos usque cum suis dictis explanando perduxit, quià magnificè ipsius scientiam atque industriam duxit....

[3] Il serait intéressant de comparer le Βίος Ἀλεξάνδρου avec l'*Historia de Prœliis*, dans le but de déterminer lequel est l'écrit original et lequel est la traduction. Il paraît au premier abord que le latin a été traduit du grec, mais si l'on réfléchit que le latin existait avant le dixième siècle (*Catal. de Bobio*) et que Joseph, fils de Gorion (qui se trouve cité au commencement du dixième siècle, et qui, par conséquent, a écrit avant le dixième) l'a copié, on ne pourra placer l'*Historia de Prœliis* plus tard que le neuvième siècle; et si elle a été traduite du Βίος Ἀλεξάνδρου, ce dernier écrit devra remonter au huitième siècle.

Ne serait-il pas possible que le Βίος Ἀλεξάνδρου fût une traduction de l'*Historia de Prœliis*, faite en Italie par quelque auteur calabrais, ou en Grèce, d'après le roman latin et peut-être au temps des Empereurs français de Constantinople ???

On aurait alors : Historia de Prœliis.... huitième ou neuvième siècle.

Joseph, fils de Gorion.. dixième siècle.

Βίος Ἀλεξάνδρου... .. onzième — treizième siècle.

nuscrit de ce temps [1] et le style paraît répondre à cette époque [2]. J'ai déjà dit que Fabricius l'avait confondu avec le faux Callisthène et que Frédéric Spanheim, Scaliger, Saumaise et Casaubon en ont parlé. Berkelius et Fabricius en ont publié un long fragment [3]. Un manuscrit de la Bibliothèque bodleienne, cité par Gagnier [4], me paraît devoir être indiqué ici, quoique le commencement présente une variante qui pourrait faire soupçonner une rédaction différente [5].

V. Plusieurs historiens grecs ont eu connaissance des romans qui furent écrits sur Alexandre et en ont conservé des circonstances dans leurs ouvrages. Ces romans durent être lus avec avidité dans la Grèce, et quelques-unes de leurs fables se glissèrent dans des ouvrages sérieux. M. de Sainte-Croix [6] pense que dès le troisième siècle de notre ère Jules Africain avait parlé de l'aventure de Nectanèbe et d'Olympias; mais j'ignore quel fondement il pouvait donner à cette opinion; et c'est par une conjecture tout aussi hasardée que Joseph Scaliger, en recomposant à sa manière la Chronique d'Eusèbe, y a fait entrer la même fable [7]. Maintenant que l'on connaît la version arménienne de cette Chronique [8], et que l'on peut s'assurer

[1] *Bibl. Reg. Paris.* ms. gr. n° 1711. Il commence par ces mots: οἱ σοφώτατοι Αἰγύπτιοι, θεῶν ἀπόγονοι, γῆς μίτρα καταλαβόμενοι, θαλάσσης κύματα ἡμερευσάμενοι, ποταμὸν Νεῖλον διαπερησάμενοι, οὐρανοῦ ἀστροθεσίαν διαψηφισάμενοι παραδεδώκασι τῇ οἰκουμένῃ... On trouve le même ouvrage dans la Bibl. Ambroisienne (O, 117, part. super.) et ailleurs. Les divers manuscrits présentent des différences.

[2] Ang. Mai, *Præf. ad J. Valerium*, p. XX: Opus græcum humili quidem stilo sed nondum barbaro. Id cum Julio Valerio sæpè congruit, sæpè etiam ab eo discrepat..... auctoris nomine caret liber. Sed profectò non est ille Pseudo-Callisthenes quem dicit Sancticrucius, p. 168 et sq. uti mihi innotuit conferenti ejusdem locos et χαρακτῆρας a Sancticrucio notatos.

[3] Berkel. *Not. ad Steph. Byz.* voce Βουκεφάλεια. — Fabric. *Bibl. gr.* t. XIV, pp. 148-150.

[4] *Præf. ad Josippon.* p. XVI.

[5] Ce manuscrit commence : οἱ σοφοὶ τῶν Ἑλλήνων, (je crois qu'il faut lire: τῶν Αἰγυπτίων) θεοὶ ὄντες.... V. Gagn. *Præf. ad Josippon.* p. XVI.

[6] *Examen*, p. 163.

[7] Page 55.

[8] *Eusebii Pamphili Chronicon bipartitum... ex armeniaco textu in latinum conversum...* operâ P.-Jo.-Bapt. Aucher... Venetiis, 1818, 4°, 2 vol.

qu'il n'y est nullement question du séjour de Nectanèbe en Macédoine, on est certain qu'Eusèbe n'en avait point parlé.

Ce fut au sixième et au septième siècle que les fables sur Alexandre commencent à se montrer dans les écrits des historiens grecs. La Chronique Pascale [1] rapporte que Nectanèbe s'enfuit d'Égypte sous un déguisement et se retira en Macédoine où régnait Philippe ; mais il faut dire que l'époque de la rédaction de cette Chronique est fort incertaine ; elle paraît l'ouvrage de plusieurs auteurs, et les conjectures de savants qui l'attribuent à Cosmas, écrivain du sixième siècle, ou à George d'Alexandrie, qui vécut dans le siècle suivant, présentent peu de certitude [2].

Au huitième siècle, George le Syncelle, qui a tracé d'une manière si confuse la marche d'Alexandre, et qui, du Palus Méotide le conduit jusqu'au Gange [3], parle de la fuite de Nectanèbe, et dit que selon les uns ce roi se réfugia en Éthiopie, mais que d'autres auteurs prétendent qu'il alla en Macédoine, où, par ses prestiges, il séduisit Olympias et devint père d'Alexandre [4].

Jean Malala, qui paraît avoir écrit un peu après le Syncelle [5], c'est-à-dire au neuvième siècle, mêle les romans à l'histoire d'Alexandre et raconte le premier comment ce héros, qui avait conquis le monde, fut un moment prisonnier de Candace, reine de l'Inde (τῆς βασιλεύσης τῶν ἐνδότερον Ἰνδῶν). Il l'épousa et passa en Éthiopie [6]. Suidas (voce Ἀλέξανδ.) raconte aussi la

[1] Πασχάλιον, *seu Chronicon Paschale a mundo condito ad Heraclii imperatoris annum vigesimum...* curâ Car. Du Fresne du Cange (Paris, 1688, fol.) p. 170.

[2] *Saxii Onomast.* II, 43... quis in tanta opinantium discordia judex sedebit?

[3] Georg. monachi Syncelli *Chronograph.* curâ Jac. Goar. (Paris, 1632, fol.) p. 264.

[4] *Ibid.* p. 256.

[5] H. Hodii *Proleg. ad Joa. Malal.* § XIV-XXIX. — Oudin, *De Script. eccles.* II, p. 408 — Reiske et Dindorf ont soutenu que J. Malala appartenait au sixième ou au septième siècle. (J. Malalæ *Chronog.* Bonn, 1831, 8°. Dindorf. *Præfat.*)

[6] Joa. Antiocheni cognomento Malalæ *Hist. chronic.* (Venet. 1733, fol.) p. 82.

même fable, mais son ouvrage a été si souvent interpolé qu'on ne saurait le rapporter à un temps déterminé.

Les fables s'étendent dans Cedrenus, auteur du onzième siècle. Il raconte celles de Nectanèbe et de Candace : il conduit Alexandre du palais de cette reine par le Phase, Cadix et les nations britanniques jusqu'à l'Indus, puis à l'Océan et au pays des *Brachmanes* ou *Macrobii*. Alexandre y fit élever une colonne. Cedrenus parle des animaux de l'Inde, de dragons de soixante-dix coudées, de scorpions d'une coudée, de fourmis d'une palme, et de l'immense *Odontotyrannus* qui peut engloutir un éléphant [1].

Michel Glycas, écrivain postérieur à Cedrenus [2], a répété les mêmes traditions fabuleuses [3], et J. Tzetzès, à la fin du douzième siècle, cite plusieurs fois Callisthène et particulièrement dans les vers où il rappelle l'aventure d'Alexandre chez Candace [4].

Telles sont les traces du roman d'Alexandre que l'on trouve dans les historiens byzantins ; elles se rapportent aux traditions d'Alexandrie.

VI. Il existe dans un ouvrage grec de date incertaine des débris de fables pour le moins aussi absurdes et d'une origine absolument différente. Cet ouvrage porte le titre de *Révélations* [5] et le nom de Methodius ; mais malgré quelques manuscrits qui l'attribuent à l'évêque de Patare et de Tyr, il ne peut appartenir qu'à un écrivain beaucoup plus récent et peut-être

[1] Georg. Cedreni *Compendium historiarum* (Paris, 1647, fol.) pp. 150-153.

[2] Il est incertain si Glycas vécut au douzième ou au quinzième siècle. La première opinion est plus probable. (Harles. *Introd. in ling. græc.* t. II, p. 354. — *Suppl.* t. II, p. 68. — G.-F. Walch, *in Comment. soc. Gotting.* t. V, p. 18. — Morelli, *Bibl. ms. gr. et lat.* t. I, p. 266.)

[3] Mich. Glycæ *Annales* (Paris, 1660, fol.) p. 141.

[4] Jo. Tzetzis *Chiliad.* III, v. 885-889. V. encore *Chil.* I, 323. — *Chil.* VII, 405 et 418. — V. Geier, *Alex. M. Hist. script.* p. 230, not.

[5] On le trouve en grec et en latin dans *Grinæi Orthodoxogr.* t. I, et en latin dans *Maxim. Bibl. Patrum.* t. III. Sur les autres éditions V. Fabric. *Bibl. græca,* t. VII, p. 269 ed. Harles.

à ce Methodius qui, en 1240, fut pendant quelques mois patriarche de Constantinople [1]. Quoi qu'il en soit, l'auteur a puisé une partie de ses traditions chez les écrivains arabes, et voici ce qu'il raconte sur le héros macédonien. Philippe épousa Chuseth, fille de Phool, roi d'Éthiopie, et en eut Alexandre. Ce prince ayant succédé à Philippe, vainquit et tua Darius, et, après la victoire, il descendit jusqu'à la mer qu'on appelle *Regio solis*, et il vit des nations immondes et horribles. Il les enferma aux extrémités de l'Aquilon, et, à sa prière, les montagnes appelées *Ubera Aquilonis* se rapprochèrent à la distance de douze coudées. Alexandre fit fermer cet espace par des portes d'airain qu'il enduisit de *Assurim*, drogue qui résiste au fer et au feu. En revenant, Alexandre fut empoisonné par ses serviteurs. Après Alexandre, quatre de ses serviteurs régnèrent. Sa mère, Chuseth, retourna en Éthiopie ; mais *Bisas*, fondateur de Byzance, envoya le général Germanicus pour la demander en mariage à Phool son père, qui fut si joyeux de cette alliance, qu'il conduisit lui-même sa fille à Byzance. La fille de Bisas et de Chuseth épousa Romulus, roi de Rome, qui était surnommé *Armelœus*. Il en eut trois fils : *Armœlus*, qui régna à Rome ; *Urbanus*, qui régna à Byzance, et *Claudius*, qui régna à Alexandrie. Tout cela n'était que l'accomplissement d'une prophétie de David, qui, prévoyant que Chuseth susciterait le royaume des Romains, avait dit : *Ab Æthiopia præveniet manus ejus Deo* [2].

Le ménologe grec au 10 juillet vante la clarté et la sagacité de Methodius dans ses prophéties et semble faire allusion à ses *Révélations*. Il faut donc espérer qu'il connaissait l'avenir mieux que le passé, et se rappeler que le saint évêque de Patare et de Tyr n'est pour rien dans ces sottises qui ne furent écrites que dix siècles après sa mort.

[1] Fabric. *Bibl. græc.* t. VII, pp. 269, 271, 274. — Cave, *Script. Eccl. Hist. litter.* p. 106. — Schilter, *Thesaur. ling. septent.* t. III, p. XLI, et sq.

[2] *Max. Bibl. patrum.* t. III, p. 729.

VII. Les Grecs modernes traduisirent les romans d'Alexandre dans leur langue vulgaire : ils les écrivirent en prose et aussi en vers de l'espèce qu'ils ont nommée *Vers politiques* [1]. Je connais deux poëmes en grec vulgaire sur ce sujet.

Le premier se trouve en manuscrit à la Bibliothèque de St-Marc, à Venise [2]. Des vers qu'on lit à la fin disent qu'il fut écrit en l'an 6896 de l'ère des Grecs, c'est-à-dire en 1388 de l'ère chrétienne. Il est sans nom d'auteur, et voici son titre et son commencement :

Ἐξήγησις ἱστορικὴ κατὰ λεπτὸν ἐλοῦσα
Τὴν γένεσιν, ἀνατροφὴν, καὶ πράξεις Ἀλεξάνδρου,
Μέγιστα κατορθώματα, καὶ τελευτὴν τὴν τούτου,
Παρὰ Αἰγυπτίων ἐκ παλαὶ καλῶς παραδοθεῖσα.

Ὁ Μακεδόνων βασιλεὺς Ἀλέξανδρος ἐκεῖνος
Ὁ γίγας, ὁ περίφημος, ὁ συνετὸς ἐν λόγοις...

Cet ouvrage contient les mêmes traditions que celui qui porte le nom de Callisthène et paraît en être une translation en vers [3].

Le second poëme a pour auteur *Demetrius Zeno*, de Zanthe, qui est plus connu pour avoir traduit en vers grecs vulgaires la *Batrachomyomachie*, qui porte le nom d'Homère. Il vivait au commencement du seizième siècle, et son ouvrage, sous le titre de Ἀλέξανδρος ὁ Μακεδών, fut imprimé pour la première fois à Venise, en 1529 [4], et depuis lors un très-grand nombre de fois. J'ai sous les yeux une édition dont voici le titre et les premières lignes [5] :

[1] Conf. Mart. Crusii *Turco-Græc.* p. 193. — Ilgen, *Schol. in Batrachomyom. ad calc. Hymnor. Homeric.* p. 656, 657.

[2] *Cod.* 408, chartac. 4°.

[3] Zanetti et Buongiovanni, *Græca D. Marci Bibl.* p. 198. — Morelli, *Bibl. ms. græca et lat.* pp. 277, 278. Ce ms. a appartenu au cardinal Bessarion.

[4] Mart. Crusii *Turco-Græc.* p. 372. — Fabric. *Bibl. græc.* t. XI, p. 422, éd. Harl.

[5] Je pense que la Vie d'Alexandre, en vers, imprimée à Venise, en 1603, et citée dans le *Catal. Bibl. Univ. Lugd. Batav.* p. 225, est une édition du poëme de Démétrius Zeno.

Ἱστορία εἰς τὴν ὁποίαν περιέχεται ὁ Βίος καὶ ἡ Ἀνδραγαθίαις τοῦ περιβοήτου Βασιλέως Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος, υἱοῦ τῶν θαυμαστῶν βασιλέων Φιλίππου, καὶ Ὀλυμπιάδος. Νεωστὶ τυπωθεῖσα, καὶ μετ' ἐπιμελείας διορθωθεῖσα. Ἐνετίησιν · ᾳωγ' 1805 (*sic*) 8°.

Γέννησις, κατορθώματα, καὶ θάνατος Ἀλεξάνδρου Μακεδόνος διὰ στίχον.

Σοφία τῶν Αἰγυπτίων, ἦτον πολλὰ περίσσα
τὸν οὐρανὸν ἀρίθμησαν, καί τ' ἄστρα ἐμετρῆσαν·
Ἐμέτρησαν καὶ τὸ λοιπὸν, τὰ βάθη τῆς θαλάσσης,
ἔδειξαν καὶ τὴν τέχνην τους, νὰ σώσῃς νὰ τὴν πιάσῃς,
Τὴν τέχνην τοὺς ἀφήκασι, στὴν γῆν ἐξαπλωμένη,
μὰ τὴν ἰξεύρουν ὅλοι τους, κ'ἔναι διαρμηνεμένη.

Περὶ τὸ πῶς ἀφόντευσεν ὁ Ἐκτεναβὸς τὴν Αἴγυπτον.

Ἔλεγε γὰρ ὁ Κτεναβὸς; τὴν Αἴγυπτ' ἀφεντεύει
αὐτίνος ἦτον ὕστερος, ὁποῦ τὴν κυριεύει....

Ces romans sur Alexandre furent rendus encore plus populaires parmi les Grecs en les translatant en prose, et chaque traducteur s'efforça d'ajouter à son ouvrage de nouveaux détails et de nouvelles merveilles. J'indiquerai un de ces écrits qui fut rapporté de Constantinople par Busbeq et qui existe en manuscrit dans la Bibliothèque de Vienne. Il est intitulé : Διήγησις καὶ ἡ γέννησις καὶ ἡ ζωὴ τοῦ Ἀλεξάνδρου... [1] et c'est sans doute le même ouvrage qui a été publié sous le titre de : Διήγησις Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος περιέχουσα τὸν βίον αὐτοῦ, τοὺς πολέμους... Νεωστὶ τυπωθεῖσα καὶ ἐπιμελῶς διορθωθεῖσα παρὰ Κηρυκοῦ Χαιρεστίου τοῦ Κρητός. — Venise, 1788, in-12, et dont le second titre, après le *proœmium*, porte : Γέννησις, κατορθώματα καὶ θάνατος Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος.

Une autre rédaction tout à fait populaire a été publiée plusieurs fois à Venise. Mon édition a pour titre : Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος βίος, πόλεμοι καὶ θάνατος. — ἐν Βενετίᾳ, 1819, in-12. — Après une préface des éditeurs, le roman commence par un

[1] Lambec. *Cat. bibl. Vindob.* t. V, p. 547, éd. Kollar.

chapitre intitulé : Περὶ Μακεδονίας καὶ Ἀλεξάνδρου, et par ces paroles : Ἡ Μακεδονία εἶναι ἐπαρχία μεγάλη τῆς Εὐρώπης... et on y lit qu'Alexandre était non le fils de Philippe, mais le fils de Nectanèbe. Le second chapitre est : περὶ τοῦ βασιλέως Νεκτεναβοῦ, et on y lit : οὗτος ὁ θαυμαστὸς ἀστρονόμος καὶ βασιλεὺς Νεκτεναβὸς ἐβασίλευσεν εἰς ὅλην τὴν Αἴγυπτον μὲ τὰ μαγικὰ τοῦ τεχνεύματα...

M. de Sinner cite comme étant une version du faux Callisthène [1] un roman en grec vulgaire et en prose, dont il donne le titre [2], et qui peut-être est le même que celui dont je viens de parler. Cependant la qualification de *Version de Callisthène* que M. de Sinner lui donne, ne saurait convenir, dans un sens exact, à la Vie d'Alexandre indiquée au § IV. M. de Sinner, sur l'autorité d'un auteur allemand [3], attribue l'écrit grec dont il fait mention à Démétrius Gobdélas.

VIII. Enfin un historien grec du dix-septième siècle, Dorothée, archevêque de Malvoisie, a adopté dans sa chronographie [4] une partie des fables répandues et en quelque sorte accréditées par ces nombreux romans. Il raconte comme historique l'aventure de Nectanèbe et d'Olympias, la naissance d'Alexandre et la mort du magicien qui sut tromper le roi et la reine de Macédoine [5].

[1] Sinner, *Præfat. ad Longi Past.* (Paris, 1829) p. 31.

[2] Ἱστορία Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος περιγράφουσα τὰς ὁδοιπορίας αὐτοῦ, τούς τε πολέμους, καὶ τὰ κατορθώματα καὶ ἄλλα πλεῖστα πανὺ περίεργα. Venetiis, 1810.

[3] Münnich, *Neugr. Sprachlehre*, Dresde, 1824, p. 69.

[4] Βιβλίον ἱστορικόν... Venise, 1631, 4°. Une seconde édition a été imprimée dans la même ville, sous le titre de ὁ χρονόγραφος, τουτέστι βιβλίον ἱστορικὸν συνοπτικόν.... 1686, 4°. La Bibliothèque publique de Genève possède une édition plus récente de cet ouvrage, sous le titre de : *Livre historique contenant les histoires variées et remarquables depuis le commencement du monde à la prise de Constantinople* (en grec moderne.) Venise, 1763, in-4°. A la page 111 Dorothée raconte l'histoire des amours de Nectanèbe et d'Olympias et la naissance d'Alexandre.

[5] Sainte-Croix, *Exam.* p. 166, not. 2.

IV.

MOLDAVES.

De la langue grecque les romans sur Alexandre passèrent dans celle des Moldaves. Nicolas Costin qui, au commencement du dix-huitième siècle, écrivit l'histoire de la Moldavie, dit : *οὐχ ὡς γράφουσιν ἄλλοι περὶ τοῦ Ἀλεξάνδρου πολλὰς μυθολογίας καὶ τὰς ἔφεραν εἰς τὴν Μολδαβικὴν γλῶσσαν*... Sulzer [1] cite une histoire d'Alexandre le Grand, imprimée en moldave, sous le titre de *Alexandria* : c'est sans doute une histoire fabuleuse [2].

[1] *Geschichte des transalpinischen Daciens, das ist Walachey, Moldau und Bessarabiens*, Wien, 1781, in-8°, t. III, p. 39.

[2] Hase, t. XI, p. 366 des *Notices. des ms. de la Bibl. du roi.*

V.

ARMÉNIENS.

Les Arméniens, qui eurent des relations si suivies avec les Grecs de Constantinople, d'Athènes et d'Alexandrie, et qui transportèrent dans leur langue un si grand nombre d'ouvrages grecs, en reçurent la connaissance des romans sur Alexandre. Moïse de Chorène, célèbre historien et littérateur arménien, qui vécut au cinquième siècle, raconte que plusieurs auteurs prétendaient que Nectanèbe avait été le père d'Alexandre [1].

Les Arméniens traduisirent en leur langue un des romans grecs sur Alexandre [2], et il en existe encore des exemplaires.

[1] Moses Choren. lib. II, cap. 12, p. 105 ed. Whiston.

[2] Ang. Mai, *de Philonis et Euseb. script. inedit. aliorumque libris ex Armeniac. ling. convertendis*, p. LXXI : « Denique monstrabat mihi Zohrabus historiam quamdam magni Alexandri, valde tamen fabulosam, adeòque parùm optabilem, sive ea publico usui jam apud aliquam gentem prostet, sive secus. » — La version arménienne a été publiée à Venise 1842, in-8° (V. Geier, p. XXXV, not. 8; p. 230, not.) : « La biographie arménienne est, comme vous l'avez très-bien supposé, le Pseudo-Callisthène, mais dans la plus ancienne forme, ou du moins dans la forme la plus voisine de l'ancienne, dépouillée de ces adjonctions postérieures, la plupart si absurdes, quoiqu'elle contienne aussi bien que toutes les autres récensions de cet auteur beaucoup de merveilleux. Du reste cette biographie, comme le remarquent expressément les éditeurs arméniens dans la préface (et nous devons reconnaître dans ces savants méchitaristes les juges les plus compétents sous ce rapport) a été traduite dans le cinquième siècle de notre ère ; ils soupçonnent aussi que Moïse de Chorène, le plus fameux historien arménien, en est le traducteur, de même qu'ils pensent que ce même auteur doit aussi avoir traduit la Chronique d'Eusèbe en arménien. A la page 73 (le tout a 198 pages) se trouve l'apostille : « Ici finissent la naissance et les actions d'Alexandre, « Macédonien, par le sage Aristote; nous commençons maintenant à parler aussi « de son expédition contre Platée, ville des Athéniens. » A la page 186 se ter-

J'en ai vu un manuscrit acéphale dans la bibliothèque des méchitaristes de St-Lazare, à Venise, et le Père Pascal Aucher m'assura (le 2 mai 1822) qu'il en avait vu un manuscrit complet venu de Smyrne. D'après les détails que me donna ce savant, cet ouvrage débute par l'aventure de Nectanèbe et d'Olympias. On y trouve l'histoire des arbres du Soleil et de la Lune, mais il n'y est pas question de la descente d'Alexandre au fond de la mer, ni de son ascension dans les airs. Le traducteur arménien annonce qu'il a usé de quelque liberté en faisant sa version et qu'il a rejeté certaines choses que les *oreilles arméniennes n'auraient pu supporter*. M. Aucher me confirma ce que le docteur Zohrab m'avait déjà dit à Paris, en 1821, c'est qu'on juge avec certitude par le style de cet ouvrage, qu'il fut traduit dans le beau temps de la littérature arménienne, c'est-à-dire dans le cinquième siècle, ou au commencement du sixième. Il serait possible que ce roman arménien eût été traduit sur le faux Callisthène [1], et si cela était certain, on aurait une donnée essentielle sur l'âge du romancier grec.

mine la biographie proprement dite; viennent ensuite des éloges sur la mort d'Alexandre, par Chatschatur, de Ketscharru (?), contenant des plaintes d'Alexandre lui-même, d'Olympias, de Roxane, de ses généraux et de ses soldats, et enfin des paroles d'exhortation d'Alexandre à ses amis. On pourrait bien mieux intituler cela : Discours relatifs à la mort d'Alexandre. » Tiré d'une lettre de G. Petermann à Geier.

[1] Sinner, *Præfat. ad Longi Pastor.* p. 31 : « Ut C. F. Neumannus, professor Monacensis mihi affirmavit ejusdem libri (Callisthenis) *ad verbum translati* exstat versio armeniaca apud mechitaristas S. Lazari Venetiis monachos, quæ ad sæculum VI^m procul dubio potest referri. Liber ille ad historiam erit quidem inutilis, sed utilissimus ad determinandam confusionem illam traditionis de Alexandro Magno occidentalis cum orientali..... »

VI.

SLAVES.

Les fables sur Alexandre parvinrent chez les nations slaves qui, de tout temps, eurent de fréquentes communications avec la Grèce. Il est question du magicien *Nephtanaw*, de ses amours avec Olympias, dans une chronique slave, et il paraît que l'auteur a tiré ce qu'il en dit de la chronographie de l'archevêque Dorothée [1]. Quelques auteurs modernes ont pensé que les Slaves étaient les mêmes peuples que les Scythes avec lesquels Alexandre eut quelques rapports ; ils osent même affirmer qu'Alexandre leur accorda un diplôme qui constatait son amitié pour eux, et ils en citent le contenu [2]. Mais il n'y a là, ainsi que dans certaines traditions analogues des Polonais [3], des Francs et des Allemands, qu'anachronismes et absurdités, sans rapport avec les traditions qui nous occupent [4].

[1] Sainte-Croix, *Exam.* p. 166. Il renvoie à Alter (Mélang. philol. et critiq. p. 1-28) qui a donné une notice de cette chronique.

[2] Georg. Ratkai, *Memoriæ Regum et Banorum Croatiæ* (Viennæ 1651 fol.) lib. I, p. 10. — Schönleben, *Carniola antiqua et nova*, t. I, p. 58, 59. — Math. Petr. Katanosich, *Specimen Philolog. et Geog. Pannoniorum*, p. 1 et 2. — Matth. Belius, *Præfat. ad Grammat. Slavico-Bohemic.* § 6. — Fabric. *Bibl. Græc.* III, p. 31. — Petr. de Révai, *De Monarch. Hungariæ* (Francf. 1659, fol.) apud Gyarmathi, *Affinitas linguæ Hungar. cum linguis Fennicæ originis* (Gotting. 1799, 8°), p. 298. — Pez, *Thesaur. Anecdot.* t. III, part. III, p. 475. Récit d'un moine de Tegernsée (X^e^ siècle, mais vraisemblablement plus récent). Il parle d'anciennes chansons qui disent que tous les peuples occidentaux ayant envoyé des députés à Alexandre pour se soumettre à lui, les Bavarois seuls osèrent lui déclarer la guerre. (Du Buat, *Hist. anc. des peuples de l'Europe*, t. XI. p. 7, 8.)

[3] V. Eccard, *De origine German.* p. 143-146.

[4] Karamsin, *Hist. de l'Empire Russe*, t. I, p. 37, trad. franç. « . . Une an-

VII.

LES ARABES.

Les Arabes apprirent l'histoire en faisant des conquêtes; ils entendirent les récits de l'Égypte et de la Perse ; les traditions fabuleuses de ces régions se retrouvent dans leurs écrits.

Le chrétien jacobite Eutychius, dont le véritable nom est Saïd-ebn-Batrik, dans l'*Histoire universelle* qu'il écrivit au dixième siècle, rappelle qu'un roi d'Égypte, nommé *Pharaôh Shanak*, vaincu par Ochus, se déguisa pour échapper à son ennemi et se retira en Macédoine [1]. Il parle aussi de la mort d'Alexandre, à qui les astrologues avaient prédit qu'il cesserait de vivre dans un lieu où le ciel serait d'or et la terre de fer. Parvenu à Shahrazur, il tomba malade et on le plaça sur une cotte de mailles de fer, tandis qu'on garantissait sa tête avec un bouclier doré. Alors Alexandre vit que la prédiction allait s'accomplir; il écrivit à sa mère et mourut [2].

La version arabe qui fut faite du Schah-nameh, dans le trei-

cienne tradition des peuples slaves qui parlent des guerres soutenues par eux contre Alexandre le Grand, vainqueur des Gètes. » — (Il renvoie à Stanislas Sarnitski, *Annales Polonorum*, lib. II, p. 877. — Mauro Orbini, *Historiographie du peuple Slave*, p. 3. — Raisch, *Hist. des différents peuples slaves*, édition de Vienne, t. I, p. 3.) — Les auteurs persans ont parlé de ces guerres. V. ci-dessus, p. 8, not. 2.

[1] *Eutych. Annal.* p. 267. Edit. Oxon. 1658, 4°.

[2] *Eutych. Annal.* p. 284-287. Cette fable, d'origine arabe, fut adoptée plus tard par Firdousi, Mirkhond et plusieurs autres auteurs persans. On la lit encore dans un ouvrage français, écrit vers 1400 par Guill. de Tignonville, et intitulé : *Les dictz moraux des Philosophes*. Paris 1531, petit in-8°.

zième siècle [1], dut donner plus de vogue aux traditions sur Alexandre. Aussi, à cette époque, le célèbre Grégoire Abulfarage (dont je ferai mention ici parce qu'il ne se borna pas à écrire son grand ouvrage en syriaque, mais qu'il le traduisit lui-même en arabe) raconte que *Nectabius*, chassé d'Égypte par *Artahshastus* (surnommé le *Noir* et appelé Ochus par les Grecs), parcourut la Grèce sous le déguisement d'un astrologue, séduisit la reine Olympias et la rendit mère d'Alexandre Dhilkarnain [2].

Un peu plus tard (XIV^e^ siècle) un écrivain que l'on croit Égyptien, *Nowaïri*, qui écrivit une sorte d'encyclopédie [3], suivit la tradition des Persans et fit Alexandre fils de Darius I^er^. Après ses victoires, Alexandre marche vers les Indes, et le roi de ce pays lui fait présent d'un habile philosophe, d'un savant médecin, d'une fille ravissante et d'une coupe inépuisable. Alexandre lui accorde son amitié et s'avance vers la Chine. Le roi de cette vaste région veut connaître son ennemi. Il se déguise en ambassadeur et se rend auprès d'Alexandre; mais il se fait bientôt reconnaître; les deux souverains font la paix, et Alexandre meurt peu après avoir quitté la Chine. Les philoso-

[1] Assemann. *Cat. Cod. Orient. Bibl. Medic.* p. 148.

[2] Greg. Abulphar. *Chron. Syriacum ex ed. Kirsch.* Lips. 1789, p. 35 : « Valida manu Ægyptum invasit (Ochus), ejusque incolas Persis subjecit, rege Ægypti, cujus nomen erat Nectanebus, in Æthiopiam fugiente.... Fertur fuisse pater illegitimus Alexandri. » — Greg. Abulphar. *Hist. Compend. Dynastiar.* latinè versa ab. Edw. Pocock. Oxon. 1663, in-4°, p 89 : « Artahshashtus tertius, qui et appelatur Asudah, id est Niger, Græcis autem Ochus vocatur, regnavit annos viginti septem. Ægypti regnum in potestatem iterum redegit, in fugam dato Nectabio ejus rege, qui Græcorum regionem habitu astrologi peragravit, cum peritus esset astronomiæ et arcana motuum cœlestium perspecta haberet. Diciturque illum blanditiis sibi concubitum cum Olympiade Philippi regis Macedoniæ uxore impetrasse, dum apud illam astronomi munere fungeretur, eamque ab eo gravidam factam Alexandro Dhilkarnain. » — On voit que l'auteur ajoute des détails en traduisant en arabe son propre ouvrage.

[3] On peut prendre une idée de ce grand ouvrage dans Reiske, *Prodidagmata* ad Hadgi Chalif. tab. p. 232 à 234. — G.-B. de Rossi, *Dizion. degli aut. Arabi*, p. 152, 153.

phes entourent son cercueil et chacun d'eux exprime ses sentiments par une sentence [1].

Un auteur, qui semble être persan, a placé à la tête de la version arabe des fables de Bidpaï [2] une introduction que M. Silv. de Sacy fait connaître. Il raconte qu'Alexandre, voulant aller à la Chine, fit la guerre à Four (Porus), roi des Indes, et pour combattre avec avantage ses nombreux éléphants, le roi macédonien, par le conseil de ses astrologues, fit faire des figures de chevaux et de cavaliers en bronze, les remplit de naphte et de soufre, et au jour du combat les plaça en première ligne, après avoir fait allumer les matières combustibles qu'elles contenaient. Ces statues brûlantes mirent en fuite les éléphants qui portèrent le désordre parmi les Indiens. Il y eut ensuite un combat singulier entre les deux rois. L'armée grecque fit entendre un grand cri ; Four se retourna, et aussitôt Alexandre le tua. Enfin, dans une bataille générale, les Grecs furent vainqueurs. Les Indiens, lorsque Alexandre eut quitté leur pays pour entrer en Chine, élurent *Dabschelim* pour roi, et c'est au temps de ce nouveau prince que vécut le brâhmane Bidpaï [3].

Quelques auteurs arabes se rapprochent des fables grecques, et disent qu'Alexandre était d'origine égyptienne. C'est sans doute une allusion à l'aventure de Nectanèbe. Il paraît même que, dans leur zèle, ils en font un mahométan [4]. D'autres se bor-

[1] Sainte-Croix, *Examen*, p. 183-188. Il pense que les auteurs orientaux qui ont parlé du séjour en Chine d'Alexandre ont rapporté à ce prince l'expédition de Gengis-Khan.

[2] Ces fables, d'origine indienne, furent traduites en pehlvi, et au huitième siècle du pehlvi en arabe, sous le titre de *Calila et Dimna*. L'auteur de l'introduction est d'un temps beaucoup plus récent.

[3] Silv. de Sacy, *Mém. sur Calila et Dimna*, p. 15-17.

[4] *Catal. Bibl. Reg. Paris*, t. I, p. 457, *Cod. Arab.* n° 1494, *A*. « Historia Alexandri M. sive potius fabula Romanensis de rebus ab illo gestis. In illo autem opere nihil ferme reperias quod non sit a veritate omninò alienum. Si auctori anonymo fides Alexander genere Coptus, Mahumedanos inter numerandus. » — Cod. XVII sæc.

nent à reconnaître que Philippe n'était pas son père, et, comme Nowaïri, le font aller jusqu'à la Chine [1], et racontent ses conversations avec les sages de l'Inde [2].

Je viens de parler des traditions arabes qui ont quelque analogie soit entre elles, soit avec celles qui se trouvent dans les premiers romans alexandrins ou persans. Maintenant j'exposerai quelques fables sur Alexandre qui se lisent exclusivement dans des écrits arabes, et qui paraissent des inventions propres à cette littérature.

On trouve un ouvrage que les Arabes ont attribué à Aristote et qui porte le titre de *Secret des Secrets* (Secretum Secreti). En dépit des fables qu'on trouve dans cet ouvrage, son texte original est arabe, et il y en a deux manuscrits en cette langue [3]. On y raconte qu'un certain Jean, fils de Patrice, le traduisit, sur l'original grec, en arabe, qu'il fut ensuite traduit de l'arabe en latin, soit par Jean, fils de Patrice, soit par Philippe de Tripoli, qui le dédia à Guy de Valence, évêque de cette ville. On trouve dans les manuscrits et les éditions des variantes sur la suite de ces traductions et sur leurs auteurs. Dans l'édition de Bologne, on lit dans le prologue du *translateur Jean* qu'il alla à l'oracle du Soleil, et qu'il y obtint d'un solitaire ce livre si désiré, qu'il traduisit du grec en latin et ensuite en arabe.

[1] *Catal. Bibl. reg. Paris*, t. I, p. 257, *Cod. Arab.* n° 1494. Codex bombycinus, olim G. Gaulmini, ubi continetur.... Sairat al malek Eskander al roumi, sive De Alex. M. rebus gestis, auctore Ibrahim Ebn el Moferag el Souri. Cf. Assemann. *Cat. Bibl. Medic. Cod. Orient.* p. 220, n° 136. Cet auteur arabe vivait à la fin du quinzième siècle; il admet qu'Alexandre mourut empoisonné.

Abraham Aben Phareg Msuli Arabicâ linguâ contexuit Historiam Alexandri. Exstat ms. ἄπους(?) in Bibl. Bavaricâ. (Vid. Rader, *Prolusion. ad Q. Curt.* c. 4.) — *Cat. Cod. Univers. Lugd. Batav.* p. 484, n° 1844 : Ibrahim ben Murigi Hourii Historia Alexandri Magni, sed fabulosa ex hypothesi Mahumedicâ. (Arabicè.)

[2] *Cat. Cod. Univers. Lugd. Batav.* p. 450, n° 994. Collectio adagiorum.... continet etiam historiam mortis Alexandri M. et ejus colloquia cum sapientibus. (Arabicè.)

[3] *Ms. arabes* n°s 944 et 945 à la Bibliothèque royale de Paris. (Jourdain, *Recherches sur les traductions d'Aristote*, p. 200.)

Philippe le trouva en arabe à Antioche et le mit en latin[1]. Ce livre eut une célébrité assez grande au treizième et au quatorzième siècle, et le texte arabe nous est parvenu [2]. Il a été traduit en vers français au douzième siècle par Pierre d'Abernon ou de Vernon [3], et en prose au treizième siècle [4]; en hébreu, et en presque toutes les langues [5]. Dans certains exemplaires

[1] *Aristotelis philosophorum maximi Secretum Secretorum ad Alexandrum de Regum regimine, de sanitatis conservatione, de Physiognomonia*, Bononiæ, 1501, 26 oct. fol. — « Joannes qui transtulit istum librum... veni ad oraculum Solis quod construxit Esculapides in quo inveni quemdam virum solitarium, ... supplicavi devote ut mihi ostenderet secreta scripta illius oraculi : qui libenter tradidit : inter quod opus desideratissimum inveni... et ad petitionem regis illustrissimi..... transtuli ipsum de Græcâ in Romanam, deinde in Arabicam... » Cette version latine a été encore imprimée dans un recueil formé par Alex. Achillini, publié à Venise 1516, fol. et à Paris 1520, in-12 min., puis par les soins de Fr. Storella à Naples 1535, in-8°. Il y en a plusieurs autres éditions. (V. Fossi, *Cat. Bibl. Magliab.* t. I, p. 206. — Panzer, *Ann. Typ.* t. I, p. 336, 337.) — Il en existe des ms. (Bandini, *Bibl. Leopold.* I, 458, II, 68. — Sinner, *Cat. Ms. Bibl. Bernens.* t. I, p. 283. — Fabric. *Bibl. Gr.* t. III, p. 283, ed. Harles.) Celui de la Bibliothèque du roi à Paris, n° 8501, in-4°, écrit sur vélin au quatorzième siècle, dit qu'Aristote, précepteur d'Alexandre, *qui dicitur duo cornua habuisse*, composa cet ouvrage dans sa vieillesse, qu'il fit beaucoup de prodiges et de miracles qu'il serait trop long de raconter, et qu'il monta au ciel empyrée dans une colonne de feu.

[2] *Bibl. reg. Paris. Cod. Arab.*, n° 944, 945.

[3] De la Rue, *Recherch. sur les Bardes*, 1834, t. II, p. 359-362.

[4] Quetif et Echard, *Script. ord. Prædicat.* p. 467, 468 : ..... « Ceux qui cest livre liront, prient por frere Jofroi de Waterfordde et por Servais Copole, qui cest travail empristrent.... » Il y a d'autres versions françaises manuscrites et imprimées. V. *Cat. des liv. du duc de la Vallière*, t. I, p. 374. — Panzer, *Ann. Typ.* t. IV, p. 87. — Et le manuscrit n° 7062 de la Bibliothèque royale. On y lit : « Jean filz patrice sage en toutes manières..... trouva en la terre de Grece repost en ung temple du Soleil, que Eustapidus avait fait faire, le livre des Secrets d'Aristote et le translata de grec en Calde, et puis à la requeste du Roy darabe le translata de Calde en Arabie et apres longtemps ung grant clerc appelé Philippe le translata de Arabie en latin et l'envoya à tres reverend.... Guy de Valence evesque de Triple..... et depuis par ung venerable il a esté translaté en françois. » (Van Praet, *Recherches sur L. de la Gruthuyse*, p. 137.)

[5] Traduit en italien (Bandini, *Cat. Bibl. Leopold.* t. III, p. 320. — Marsand, *Ms. Italiani delle Bibl. reg.* p. 75. — Mittarelli, *Cat. Cod. S. Michel. Venet.* col. 895. — En anglais, se trouve dans la bibliothèque d'Oxford. — Traduit en flamand et en vers par Jaques Van-Maerlant au treizième siècle. (Siegenbeck, *Préc. de l'Hist. litt. des Pays-Bas*, p. 25.)

de la version française[1], il est intitulé : *Le Gouvernement des Rois et des Princes, et les préceptes d'Aristote à Alexandre.* Ce livre renferme des règles de morale et de santé[2]. Au milieu de ses conseils, le philosophe rappelle à son royal élève le danger qu'il avait couru, lorsqu'une reine de l'Inde, voulant le faire périr, lui avait envoyé une fille brillante de beauté, mais qui, dès son enfance nourrie du venin des serpents, tuait par ses embrassements et même par ses regards[3].

On lit encore dans cet ouvrage qu'Alexandre possédait un cor qui avait été construit par Themistius. Avec ce terrible instrument il pouvait faire parvenir ses ordres et se faire entendre à la distance de 60 milles[4].

[1] *Paris*, 1497, petit in-fol.

[2] V. Fabric. *ibid.* III, p. 284 (*ii*).

[3] « O Alexander recolle facta Reginæ Indorum quando tibi mandavit causâ amicitiæ multa encenia et dona venusta, inter quos missa fuit illa venustissima puella quæ ab infantiâ nutrita fuit et imbuta veneno serpentum : itaque sua natura versa erat in naturam serpentum. Et nisi illâ horâ sagaciter inspexissem in ipsam et arte magica judicassem : ideoque audacter, horribiliter, et incessanter et inverecundè suum figebat visum in facies hominum, perpendi si quidem quod interficeret solo morsu, quod experimento postea didicisti et probasti, et nisi hoc certissimè ostendissem, mors tua fuisset in ardore coïtus consequuta... » (*Secret. Secret. Aristotel.* Napoli 1555, in-8°.)

[4] « *De Cornu.* Oportet etiam tecum habere istud instrumentum quod fecit Themistius ad opus exercitus et ad nocendum : et est instrumentum terribile quod dividitur modis multis, quià forte te oportebit visitare totam provinciam tuam et regnum tuum et congregare subditos et proceres tuos et bellatores in eâdem die vel citius vel alio modo prout indiget exercitus magnus et numerosus : hujus instrumenti sonus auditur per miliaria sexaginta. »

Sur la première page et au-dessus du titre de l'édition de Bologne (1501 in-fol.), on voit la figure du cor d'Alexandre, au milieu de laquelle on lit : « Hoc æneo cornu mirabili artificio fabricato Alexander rex Magnificus ex LX miliaribus exercitum suum convocavit. Quod ob illius inextimabile artificium et excedentem magnitudinem LX viris regebatur. Verum multa resonantium metallorum genera in ejus compositionem concurrebant. » — Conf. Kircher, *Ars magna lucis et umbræ*, lib. II, part. 1, cap. 7. — Ejusd. *Phonurgia.* — Denys, *Mémoires des Arts et des Sciences.* 1672, 2 mai, p. 111 et 112. — G. Paschii *Inventa novantiqua*, p. 103 et seq. — *Journal des Savants*, 1713, II, p. 230. — Morhorf. *Stentor hyaloclast.* cap. 7 et 14. — Au commencement du quatorzième siècle, le poëte anglais Adam Davie qui écrivit *the life of Alexander*, parla de ce cor. (Warton, *The hist. of English poetry*, I, p. 229.) On a prétendu bien à tort que

Une autre tradition arabe désigne Alexandre comme ayant construit un mur pour contenir les nations féroces de Gog et de Magog[1]. Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, on attribuait un ouvrage de ce genre à Alexandre, et on le plaçait dans le Caucase[2], quoique ce conquérant n'ait jamais été dans ce pays. D'un autre côté l'Écriture sainte parle de Gog et de Magog; les prophètes menacent de leur invasion et disent que ces nations seront massacrées sur les montagnes d'Israël[3].

Mahomet recueillit et mêla ces récits. Il représente *Dhulcarnain* (l'homme aux deux cornes) comme ayant parcouru le monde depuis l'extrémité de l'Occident, où le soleil se couche dans un étang de boue noire, jusqu'aux lieux où le soleil se lève; il parvint ensuite chez une nation qui se plaignit des invasions de Gog et de Magog, et pour la mettre à l'abri, le héros ferma un passage entre deux montagnes par une muraille de fer fondu recouverte de bronze. Ce n'est qu'au jour du jugement que Gog et Magog réduiront cet obstacle en poudre et s'échapperont de leur prison[4]. Les auteurs ne sont point d'ac-

Samuel Morland et le père Kircher avaient inventé le *porte-voix* vers 1671.

[1] Greg. Abulphar. *Chr. Syriac.* éd. Kirsch, p. 37 : « Fecit (Alexander) portas ferreas longas cubitorum 12, latas 8, ne Hunni exirent. »

[2] Joseph. *De Bello Judaïc.* VII, 7 : « Alanorum autem gens..... juxta flumen Tanaïm et paludem Mæotidem sedes habentes..... molientes in Mediam penetrare ..... Is enim est transitûs illius dominus quem rex Alexander portis ferreis munivit. » — Ægesip. *de Hieros. Excid.* cap. 51 : « Per claustra ferreæ portæ quæ Alexander prærupto Tauri montis jugo imposuit, cum cæteris gentibus fuisse coercitos Alanos..... et veluti quodam carcere illius arte et ingenio inclusos, ut suis se continerent terris.... » — Dexippus *apud* Syncellum, p. 264 *A* : « Ad Caucasum profectus (Alexander) Barbaros ad Mæotin profligat. »

Un grand nombre d'historiens du moyen âge ont répété la même tradition.

[3] Ezech. XXXVIII et XXXIX. — Apocal. XX, 8.

[4] *Alcoran*, surat. XVIII. t. II, p. 424, ed. Maracci : « Et interrogabunt Judæi de Bicorni. Responde : Recitabo vobis de eo commemorationem..... Deinde prosequutus est iter, donec pervenit inter duos montes..... Dixerunt : O Bicornis certe Jagug et Magug sunt devastantes terram nostram..... Respondit :.... Ponam inter vos et inter illos munimentum validum. Afferte mihi frusta ferri, ut æquem duo latera horum montium. Dixit præterea : Insufflate, donec efficiam illud ignem. Dixit rursum : Afferte mihi ut effundam super illud æs liquefactum..... »

cord sur l'origine du nom, ni sur la personne de *Dhulcarnain*. Les uns y voient le fils de Philippe [1]; les autres y reconnaissent un roi de l'Yémen, beaucoup plus ancien, de la race des *Ben-Humeyr* [2]. Plus tard, on crut que le monument qu'il avait bâti se trouvait à l'orient de la mer Caspienne; c'était une conséquence de la confusion qu'on avait si souvent faite du Caucase avec les montagnes du nord de l'Inde, et l'on associa à la tradition sur ce rempart des récits obscurs de certains passages fermés de murs existants dans la Bucharie [3], dans les monts Belur, et peut-être encore quelques vagues notions de la grande muraille de la Chine. Au neuvième siècle, suivant une tradition conservée par l'Edrisi [4], un kalife de Bagdad ordonna qu'on cherchât le rempart de Gog et Magog, et son envoyé le trouva à l'est de la mer Caspienne, après avoir fait le tour de cette mer par l'ouest et par le nord. Danville, qui a examiné en géographe cet itinéraire, place le prétendu rempart de Gog et Magog dans le voisinage du lac Palkati, et d'une résidence des anciens khans des Songares, qui portait le nom d'Harkas [5].

J'ai déjà remarqué (p. 24) que le moine Roger Bacon avait cité un fragment des *Sophogrammii* d'Æthicus Ister [6]. Il ajoute que, suivant le même auteur, les nations renfermées par Alexandre devaient sortir au jour de l'Antechrist et le reconnaître pour

[1] Nizàmi prétend qu'Alexandre fut ainsi surnommé à cause de la longueur de ses oreilles, et il lui applique la fable de Midas et de son barbier. (Charmoy, *Expéd. d'Alex. contre les Russes.* Avant-propos, p. 94.)

[2] Hartmann, *Edrisi Africa*, p. 313. — Quelques Persans prétendent qu'il s'agit de leur antique roi Djemschid.

[3] Malte-Brun, *Précis de la Géog.* I, p. 370. — Voyez sur la tradition des Tartares, Abulgasi, *Hist. généalog. des Tatars*, t. I, p. 129.

[4] *Geogr. Nubiensis*, 9ª part. Clim. VI, p. 267 et seq.

[5] Danville, *Hist. de l'Acad. des Inscript.* t. XXXI, p. 210-219. — Greg. Abulpharage, parlant d'une invasion des peuples orientaux d'après une lettre du métropolitain nestorien de Samarkand au onzième siècle, dit que pour arriver à Chaschgar, ils forcèrent le mont *Tachtuchutan* qu'Alexandre avait jadis fermé. — Assemann traduit : *montem inter Thebet et Chutan*

[6] R. Bacon, *Opus maj.* p. 190 : « Et Hieronymus hoc confirmat in libro quem transtulit de *Sapientiis* hujus philosophi (Æthici)..... »

Dieu. Alexandre n'avait pu les vaincre, mais, à sa prière, la puissance divine excita un grand tremblement de terre, et deux montagnes se rapprochèrent à la distance d'un stade. Cet intervalle fut fermé par Alexandre au moyen d'énormes portes de fer qu'il enduisit d'un *bitume inconnu* que ni le fer, ni le feu, ni aucun autre agent ne pouvait dissoudre[1]. Il serait fort étonnant de trouver cette fable dans un auteur antérieur à la rédaction du Coran, comme paraît l'avoir été Æthicus; mais cette objection est détruite par Bacon lui-même, qui déclare qu'il se sert de la traduction latine du prêtre Jérôme, et celui-ci, de beaucoup postérieur à Æthicus, paraît avoir altéré l'original grec qu'il traduisait[2]. Bacon déclare que quelques auteurs ont assuré que les nations qu'Alexandre avaient enfermées au delà de cette muraille étaient composées des descendants des tribus d'Israël qui avaient abandonné le vrai culte et avaient été transportées dans les environs de la mer Caspienne.

Nous verrons plus loin que c'est là une opinion due aux rabbins.

Je ne puis entrer ici dans les détails que les auteurs arabes donnent sur les peuples de Gog et Magog, qu'ils appellent *Yadjoudjes* et *Madjoudjes*; on peut les lire dans plusieurs auteurs, et je me bornerai à rappeler ce qu'un écrivain italien a dit de cette fable : « Vi entra di tutto, Apocalissi, Quinto Curzio, « Talmud, e sopratutto ignoranza[3]. »

[1] R. Bacon, *Opus Maj.* p. 190, 191, 230. Les *Révélations* de Méthodius donnent à ce bitume le nom d'*Assurim*. V. ci-dessus, p. 29.—Un auteur qui « a mis en prose le roman françois rimé d'Alexandre » dit qu'Alexandre enferma un peuple anthropophage entre deux montagnes, dont l'une avait nom *Promontoire*, et l'autre *Lairent* « et fist sa prière à notre Seigneur qu'il fist assembler les deux montagnes ensemble..... : adonc fit Alexandre faire des portes de fer et les fit couvrir d'astruction, afin qu'elles ne fussent entrebrisées ne arses en aucune manière; car sa nature est telle qu'il brise le fer et le consomme tout et etainct le feu comme faict l'eaue. » (*L'hystoire du noble et vaillant roi Alixandre*, Paris, *Bonfonds*, in-4°.)

[2] V. Mannert, *Introd. ad tabul. Peutinger.* sect. I[a].

[3] Formaleoni, *Illustr. di due carte antiche*, p. 56. — V. d'Ohsson, *Des peuples*

Cette fable d'Alexandre et des peuples de Gog fut répandue par les Arabes en Orient et en Occident; on la trouve dans des auteurs persans tels que Firdousi et Mirkhond, comme aussi dans les romans sur Alexandre écrits par des Européens[1]. On ne peut avoir de doute sur son origine; cependant un savant du nord, M. Gust. Geyer, ayant trouvé dans la mythologie scandinave un récit qui a de la ressemblance avec ceux des Orientaux[2], a pensé qu'elle appartenait proprement à l'*ancien Iran et à l'Asie centrale*[3]. Ce serait croire que cette tradition serait parvenue dans la Scandinavie avec les peuples gothiques qui y arrivèrent de l'Asie. Mais il me semble que, sans remonter aussi haut, les relations des Scandinaves avec l'Orient [4] et l'empire de Constantinople, leurs pèlerinages, leurs guerres et leur commerce en Palestine et à Alexandrie [5], peuvent plus facilement expliquer comment, dès le moyen âge, une tradition arabe a pu être connue dans

du Caucase au X^e siècle, p. 131 et suiv. Il a réuni sur ce sujet tout ce qu'on trouve dans les écrits des Orientaux. — Humboldt, *Asie centrale*, II, p. 92 et suivantes.

[1] V. plus loin *Histor. Alexandri Magni regis Maced. de prœliis.* — *Historia Alexandri regis a Magistro Qualichino metricè edita. Ms. Bibl. reg. Paris. lat.* 8501. — *Chronica Regia S. Pantaleonis.* — *Methodii revelationes* (v. p. 29). — Une foule d'auteurs du moyen âge ont parlé des rois ou nations enfermées par Alexandre et des cartes du seizième siècle représentent ce prince devant la muraille qui les contient. Mart. Opitz, *Not. ad Rhythm. de S. Annone apud Schilter*, t. I, p. 10, not. 9 : « Hujus farinæ sunt quæ de gentibus ab Alexandro inter altissimos montes in parte aquilonari conclusis, epistola Presbyteri Johannis exhibet in peregrinatione Johannis Hesei, qui illa ex Histri compilatore depromsit ..... quamvis in libro meo ista de Alexandro non extent, atque ex Histro epistolæ assuta videantur ab Heseo. »

[2] ..... « Dans le nord demeurent les Rimthourses ou les géants des frimats, « les mauvais esprits, ennemis des dieux et des hommes. Un mur, qu'ils me- « nacent sans cesse de percer, les sépare de la partie centrale de la terre, où est « situé Asgard, séjour des dieux. » (Geyer, *Svea Rikes Hafder*. t. I, p. 401, apud d'Ohsson, *Des peuples du Caucase au X^e siècle*, p. 284.)

[3] Je ne connais l'opinion de M. Geyer que par quelques lignes citées par d'Ohsson, *ibid.*

[4] V. Lassen-Rasmussen, *De Orientis commercio cum Russia et Scandinavia medio ævo.* Hauniæ, 1825, in-4°.

[5] Vid. Pontoppidan. *Gesta et vestig. Danor. extrà Daniam*, t. I, cap. 1.

le nord de l'Europe, et s'introduire dans une mythologie dont la rédaction est d'une époque fort incertaine.

La littérature arabe possède encore un ouvrage sur l'*Art militaire*, qui est attribué à Alexandre, et qu'on dit traduit du grec [1], mais il ne paraît pas se rattacher à nos recherches. Je passerai aussi sous silence quelques fables qui n'y ont point un rapport direct; telle est par exemple la découverte de l'aloës, faite dans l'île de *Socotora*, par Alexandre, pendant son prétendu voyage de la mer des Indes à la mer Rouge [2]; telle est encore l'arrivée de ce héros en Andalousie et le canal (Alzacac) qu'il fit creuser pour établir la communication entre les deux mers [3]. Je laisserai ces fables isolées, mais je remarquerai que les Arabes, par leurs conquêtes, par leur prosélytisme, par les dynasties mahométanes dont ils furent l'origine, répandirent dans l'Asie orientale, avec leur croyance, la renommée d'Alexandre, que les vicissitudes d'un grand nombre de siècles avaient dû effacer. Je crois pouvoir attribuer à leur influence le nom de *Dhulcarnain* que prenaient, au treizième siècle, les rois de Badaschan et leur prétention de descendre d'Alexandre et de la fille de Darius [4], plutôt que de voir dans ces faits, avec

[1] *Cat. Cod. Bibl. Lugd. Batav.*, p. 460. *Cod. Arab.* CCCCXCIX. — *Fabric. Bibl. Gr.* t. II, p. 28, ed. Harles.

[2] *Geogr. Nubiensis*, p. 23, 24.

[3] *Geogr. Nubiensis*, p. 147, 148. — Nous avons remarqué que Cedrenus, Grec du onzième siècle, conduisait Alexandre à Cadix et chez les nations britanniques (Cedren. *Compend. Histor.* p. 152). — L'auteur des Voyages de Macarius, patriarche d'Antioche, au milieu du dix-septième siècle, attribue à Alexandre la communication de la mer Noire avec la mer de Marmara (*Journ. des Savants*, 1830, p. 492). Quelques auteurs ont raconté qu'Alexandre avait séparé l'Espagne de l'Afrique et avait ainsi donné passage à l'Océan dans la mer Méditerranée. Un manuscrit arabe du Musée Britannique dit au contraire qu'Alexandre construisit, sur le détroit qui sépare les deux continents, un pont de 1300 arches, et qu'il fut aidé dans cette entreprise, comme dans beaucoup d'autres, par le prophète Élie (Khizzer). (*Revue Britannique*, 1840. Août, p. 188.)

[4] Marco Polo, *Il milione*, p. 29. *ediz. del conte Baldelli*. — « Unde forsan nata fabula de Balascia provinciâ cujus reges, qui jure hæreditario sibi invicem succedunt, ab Alexandro M. originem duxisse feruntur. » M. Paul. Venet. I, 34. (*Freinsh. ad Q. Curtium.*)

le comte Baldelli [1], un souvenir direct du prince macédonien et des rois grecs de la Bactriane [2].

On sait aussi que les sultans de Dehli et du Bengale tenaient à honneur le titre de *second Alexandre*, jusqu'au quinzième siècle, époque à laquelle la renommée de Tamerlan vint effacer toute autre renommée [3]. Enfin, dans l'Inde orientale, les Malais apprirent les hauts faits d'Alexandre et le regardèrent comme la tige de la race de leurs rois [4]. « Il arriva un jour, « disent leurs annales, que radja Secander, fils du radja Darab, « de Roum, de la race de Makaduniah, dont l'empire portait le « nom de Zulcarneini, éprouva le désir de voir naître le soleil. « Il parvint dans cette vue jusqu'aux dernières limites de la « terre de Hind. » Il remporta la victoire sur le radja *Kida-Hindi* et l'obligea à embrasser la *vraie foi*, *conformément à la loi d'Ibrahim* [5]. Alexandre épousa *Shaher-oul-Beriah*, fille de Kida-Hindi, et après avoir passé quarante-cinq années dans l'Hindostan retourna à Makedouniah [6].

[1] Plusieurs princes des régions situées entre Badaschan et le Cachemir se prétendent encore actuellement descendus d'Alexandre. (Burnes, *Voy. en Boukharie*, t. II, p. 211 ; t. III, p. 169 et suiv. trad. franç. — Uphagen, *Parerga historic.* p. 528.) Les mahométans de l'Inde mettent Alexandre le Grand (Sikander) au rang des saints et lui offrent des chevaux d'argile. Les Indiens partagent la vénération des musulmans pour le roi de Macédoine. (*Journ. des Savants*, 1833, p. 543.)

[2] Note de Baldelli, *ibid.* p. 29. — Baldelli. *Storia delle relaz. dell' Europa con l'Asia*, p. 9.

[3] Reinaud, Médailles des rois du Bengale, dans le *Journ. Asiatiq.* t. III, p. 273, 286, 287.

[4] Le petit ouvrage arabe intitulé : *Sœlatu-Isalathin*, et en malais : *Penœronan Segala Radja*, pour l'examen duquel l'Académie de Batavia a proposé un prix. (*Revue Encyclop.* t. XXII, p. 720.)

[5] Bayer, *Hist. regni græc. Bactriani*, cap. XII, p. 30. « Ceterum Indi ad hunc diem Alexandri memoriam recolunt, nomine *Scha Sehkandur Padascha*, eumque Indo secundo in Oceanum devectum fuisse narrant. Addunt eum duodecim annos navigasse in Oceano et fontem aquæ undè immortalitem hauriret quæsisse. Ita ex ore *Souhhara* Multaniensis excepi. »

[6] John Leyden, *Malay Annals* (*Journ. Asiatiq.* t. I, p. 304, 305.) M. E. Jacquet (*Mélanges Malais, Javanais, etc.*, dans le *Journ. Asiatiq.* 1832 févr. t. IX) dit que Valentyn, M. Roorda Van-Eysingen dans son Dictionnaire malais

VIII.

ROMANS LATINS.

Je reviens aux écrits des Occidentaux et aux récits plus ou moins fabuleux qui se trouvent sur Alexandre dans les ouvrages latins. Avant de parler du roman d'Alexandre écrit en latin, dont il existe tant de manuscrits et plusieurs récensions différentes, je m'arrêterai un instant sur un ouvrage qui, malgré une apparence tout historique, contient cependant quelques fables, et je le place à la tête de tous les autres, parce qu'il est le seul dont la date soit connue.

I. L'*Itinerarium Alexandri* a été publié par M. Angelo Mai [1], d'après un manuscrit qui paraît être du neuvième siècle : Muratori en avait déjà fait imprimer une partie [2] tirée d'un autre manuscrit inconnu à M. Mai, ainsi que l'extrait de Muratori. L'auteur anonyme de cet ouvrage le rédigea l'an 345, et l'adressa à l'empereur Constance, au temps de sa seconde guerre

et Werndly dans sa Grammaire malaye, font mention de cet ouvrage, dont le titre est : *Histoire d'Alexandre le Bicornu*. Il ajoute : « Cette *Hakayat* n'est que la « traduction d'un de ces romans d'Alexandre si vulgaires dans l'Orient..... On « sait que tous les faits y ont été systématiquement altérés, et que l'orgueil « national des Orientaux, en adoptant Alexandre, a largement étendu ses con« quêtes. Il est vraisemblable que l'ouvrage indiqué sous le n° 28 des manus« crits javanais de la collection Raffles (voy. l'*Append.* 1) est une traduction « javanaise de l'*Hakayat* malaye... Il doit aussi exister un roman d'Alexandre « en siamois. .. »

[1] *Mediolani*, 1817, in-8° et in-4° max.

[2] *Antiq. Italic. Dissertat.* XLIV. t. III, col. 957-962. Ce fragment répond aux 32 premiers chapitres de l'édition de M. Mai.

contre les Perses. Je ne dois cependant point dissimuler qu'un Italien de beaucoup d'esprit, le prof. Sébastien Ciampi, a soutenu que cette dédicace était une supposition, et que l'auteur avait vécu, non point du temps de Constance, mais seulement au cinquième siècle[1]. Il se fonde sur son style, et cette preuve est loin d'être convaincante ; mais il a raison de rabaisser la manière d'écrire de l'anonyme que M. Mai avait trop vantée, et il me fait l'honneur de citer le jugement que j'en ai porté dans la *Bibliothèque Universelle* (Mars 1818). J'ai donné dans ce recueil une idée de l'Itinéraire d'Alexandre. M. Letronne, dans le *Journal des Savants*[2], l'a examiné sous les rapports de l'histoire, de la géographie et de la philologie ; je dois donc me borner ici à parler de la partie romanesque. Elle serait peut-être plus considérable si l'ouvrage était complet, mais on n'en a pas la fin. J'avais eu l'espérance qu'il se trouverait tout entier à Paris dans la Bibliothèque du roi *.

Je ne m'arrêterai pas à ce que dit l'anonyme de la brève expédition d'Alexandre au delà du Palus Mæotide[3]; ce n'est qu'une exagération de celle qu'il fit au delà de l'Ister, mais je remarquerai le voyage de quatre-vingt-dix jours que le narrateur fait faire à ce héros pour parvenir aux colonnes d'Hercule : l'un de ces monuments était d'or, l'autre d'argent. Alexandre les fit sonder, et fit frapper 1500 pièces d'or du métal qu'il en tira[4]. On lit ce récit en termes différents dans l'ouvrage de

[1] Seb. Ciampi, *Feriæ Varsaviens.* 1818, p. 15 et seq.

[2] 1818, p. 401-412.

[3] *Itin. Alexand.* cap. XXI, p. 12. « .... Eximque cum, mari dextro perque Euxinum militans, Mœoti transmissa, jam remeans Gothos irruisset, eos quoque superat bello, die eadem regressus ad suos..... »

[4] *Itin. Alex.* cap. 119-120. L'anonyme exprime un doute sur la vérité de ce récit : *Si quis aurem ad fidem dicentis inclinet.*—M. Mai rappelle qu'Annibal éprouva de même une colonne d'or du temple de Lacinium (*Silenus et Cœlius ap. Cicer. de Divinat.*, I, 24). Les romanciers d'Alexandre ont peut-être imité ce récit. Philostrate (*Vit. Apollon.* V, 5) dit que dans le temple d'Hercule, à Cadix, il y avait des colonnes composées *d'or et d'argent fondus ensemble.*

* Il est resté incomplet dans l'édition de C. Müller. — *Éd.*

Valerius[1], qui est annoncé comme étant la traduction d'un roman grec composé par Æsope. Ce dernier auteur avait donc fait mention de ces colonnes, dont il n'est pas parlé dans le roman grec qui porte le nom de Callisthène[2]. On pourrait conclure de là que le Pseudo-Callisthène est plus ancien que l'*Itinerarium*, et si le style de l'auteur grec était un obstacle à une antiquité si grande, on pourrait croire que plus tard une sorte de translation en langage du temps lui aurait donné ce caractère plus moderne. Je rappelle ici que j'ai déjà signalé quelque différence entre le livre d'Æsope et celui du faux Callisthène[3].

Les anciens n'avaient pas placé les colonnes d'Hercule seulement à l'entrée de la mer Méditerranée, ils les avaient aussi attribuées à l'Asie orientale[4], et encore au nord de l'Europe[5], et la flatterie ayant cherché sans cesse à rapprocher Alexandre des traces de Bacchus et d'Hercule[6], ses adulateurs lui firent trouver dans l'Orient les monuments qu'il avait, dit-on, le dessein de chercher dans l'Occident[7]. Les colonnes ou autels, élevés par Alexandre sur les bords de l'Hyphasis, ne furent pas plus stables que celles d'Hercule, et, dès le deuxième siècle de l'ère chrétienne, Ptolémée indiquait les Ἀλεξάνδρου στῆλαι comme étant dans la Sarmatie[8]. De nos jours une colonne fort ancienne, qui se trouve en Géorgie, est attribuée à Alexandre par les habitants du pays[9].

[1] Jul. Valer. *Res gest. Alex. Maced.* lib. III, cap. 81.

[2] Voyez cependant ci-dessus, page 22.

[3] Voy. *ibid.*

[4] Plin. *Hist. Nat.*, VI, 16 : « Aræ ibi (in Sogdianâ) sunt ab Hercule ac Libero patre constitutæ, item Cyro et Semiramide, atque Alexandro : finis omnium eorum ductus ab illa parte terrarum.....» Cf. Solin. *Polyh.* cap. 49.

[5] Tacit. *Germ.* cap. 34. — Keysler, *Antiq. Septentr.* p. 183, 188.

[6] Strab. XV, p. 688. — Freinshem. *Not. ad* Q. Curt. VII, VII, p. 500, édit. Snackenburg.

[7] Q. Curt. X, I, 17 : « Ipse animo infinita complexus statuerat, omni ad Orientem maritima regione perdomita, cursum Gadis dirigere, ibi namque Columnam Herculis esse fama vulgaverat.»

[8] Ptolem. III, 5.

[9] *Mémoires de* Van Halen, 2e part. p. 237, 238.

II. Julius Valerius traduisit, comme nous l'avons déjà dit (p. 21), le roman grec composé par Æsope. Cette version, déjà connue par les catalogues de plusieurs bibliothèques, et par quelques citations, a été publiée par Mgr Angelo Mai, d'après un manuscrit qu'il croit du neuvième siècle, et qui fut jadis apporté d'Avignon à la Bibliothèque Ambrosienne[1]. Il conjecture d'après le style de J. Valerius que ce traducteur était Africain, et qu'il écrivit au troisième ou quatrième siècle[2]. Cela s'accorderait avec l'opinion de Claude Chifflet, qui, dans sa vie d'Ammien Marcellin[3], place J. Valerius au nombre des contemporains de cet historien; mais Mgr Mai ne paraît pas avoir eu d'autre autorité que la réunion dans le même manuscrit de l'ouvrage de J. Valerius avec l'*Itinerarium Alexandri*, qui est dédié à Constance, ce qui assurément ne prouve rien. Du Cange, dans son Dictionnaire grec (voc. Ἑβέλλινος), rapporte qu'Æsope fut le traducteur de Callisthène, et qu'il dédia son ouvrage à Constance; mais il y a là une double confusion, et

[1] Julii Valerii res gestæ Alexandri Macedonis translatæ ex Æsopo Græco, prodeunt nunc primùm edente notisque illustrante Angelo Maio, *Mediolani*, 1817, in-8° et in-4°, p. XXII et 248. — Geier, *Prolegom.* p. XXXV, not.

« Le cours du temps fit un mélange inextricable de toutes ces représentations de l'Orient et de l'Occident, productions d'une imagination ardente qui était excitée par les objets les plus puissants et dirigée sur les idées les plus grandioses; il en résulta une confusion des rapports des historiens. Cette tendance fut favorisée tout particulièrement par le siècle d'Adrien, et il surgit déjà alors des Alexandriades poétiques. Le *Valerius* que Mai a publié doit être considéré comme l'une des principales sources du mythe d'Alexandre dans le moyen âge: elle appartient au quatrième siècle. On n'a pas encore précisé, à ce qu'il semble, les rapports qui unissent Valerius (ou sa source grecque, Æsopus) au Pseudo-Callisthène. Il y avait, et il y a encore, une foule de différentes traductions latines de cet ouvrage, et on aurait désiré que Sainte-Croix eût essayé de faire ressortir brièvement leurs différences et leur époque; il en serait résulté un grand gain pour toute la poésie du moyen âge; car probablement l'on pourrait, au moyen de ces ouvrages latins, suivre le changement successif du mythe d'Alexandre plus exactement que dans aucun autre cycle poétique, et par là peut-être obtenir les plus beaux résultats sur la marche de la poésie dans les différents cycles. »

(Gervinus, *Histoire de la poésie nationale des Allemands*, t. I, p. 217.)

[2] Ang. Mai, *Præfat. ad J. Valer.* p. XI.

[3] Amm. Marcell. ex edit. Erfurdt. Lips. 1808, pag. XCVI.

l'on ne connaît aucun manuscrit qui fasse foi de cette dédicace [1]. Un critique justement célèbre, M. Letronne, estime que Julius Valerius est un nom supposé, et que la version latine qui lui est attribuée ne remonte pas plus haut que le neuvième siècle [2]. Il remarque que l'écriture du manuscrit de J. Valerius, à en juger par le *fac-simile* donné par M. Mai, peut se rapporter au onzième ou au douzième siècle aussi bien qu'au neuvième. On peut appuyer l'opinion de M. Letronne en observant que la première mention d'une histoire fabuleuse d'Alexandre, en *langue latine*, se rapporte au dixième siècle. Elle existait à cette époque dans la célèbre abbaye de Bobbio [3], et sans doute le manuscrit qui la contenait n'avait pas une grande ancienneté [4].

[1] V. Ang. Mai, *Præfat. ad Itin. Alex.* p. XVI, XVII. — Ejusd. *Præfat. ad J. Valer.* p. XVI.

[2] *Journal des Savants*, 1818, p. 619.

[3] Le Catalogue de la bibl. de Bobbio a été écrit au dixième siècle. On y trouve les ouvrages suivants : Librum I, *De Epistolis Alexandri et Dindimi.* — Librum I, *De situ Indiæ Alexandri ad Aristotelem magistrum.* — *De Historia Alexandri Magni Macedonis*, librum unum. (V. Murator. *Antiq. Med. Ævi, diss.* 43, t III, col. 821.)

[4] On pourrait cependant croire avec probabilité que J. Valerius est plus ancien que ne le pense M. Letronne. S'il était prouvé que Joseph, fils de Gorion, vivait au neuvième siècle, comme il a imité dans ce qu'il dit d'Alexandre un roman latin rédigé en style populaire, et qu'on doit regarder comme postérieur à la version de J. Valerius, on conclurait avec certitude que ce dernier est au moins du huitième siècle. (V. ci-dessous, IX. Hébreux.) Je reconnais que l'induction tirée de l'âge de Joseph ben Gorion est loin d'être certaine. (*Ibid.* notes.) Mais il y a encore une preuve de la même espèce et qui a plus de certitude. On sait que les fables les plus absurdes sur Alexandre furent répandues chez les peuples d'Occident par le prêtre Jérôme, qui est cité par Hraban Maur dont la vie finit au milieu du neuvième siècle. Cela place Jérôme au huitième siècle. Si J. Valerius avait été postérieur à Jérôme, il aurait introduit dans son roman les fables adoptées par ce prêtre, et cela me fait croire qu'il faut placer J. Valerius au septième siècle. Déjà au neuvième siècle les fables qui manquent dans J. Valerius devaient être fort répandues, et l'*Historia de Prœliis* avait été rédigée. Il me semble qu'on doit tenir J. Valerius pour plus ancien que l'*Historia de Prœliis*. Voici donc, selon moi, l'ordre chronologique de ces écrits :

. . . . . Roman grec original composé à Alexandrie.
345 — Itinerarium Alexandri.
3me siècle Témoignage de Socrate. (V. p. 11 et suiv.)
. . . . . Autres romans grecs. Callisthène. Æsope. Ister.

Le manuscrit de Milan, que M. Mai a publié, n'est point complet. Le premier cahier manque, et une lacune pareille se trouve encore au milieu du livre second.

La bibliothèque de Turin possédait un manuscrit de J. Valerius du onzième siècle, qui vraisemblablement avait jadis fait partie de la bibliothèque de Bobbio[1]; il avait aussi des lacunes et portait pour titre : *Julii Valerii Alexandri* $\overline{VCI}$ *Polemi: Alexandri Macedonis ortus : liber primus*[2]. Les premiers mots étaient le titre de l'ouvrage entier, et *Polemi* était un grécisme pour *Prælia*. Le traducteur, ou peut-être le copiste, avait donné à Alexandre le titre de $\overline{VCI}$, *viri clarissimi*[3]. Les dernières paroles formaient le titre du premier livre. Cette histoire d'Alexandre était écrite sur du parchemin et recouvrait une plus ancienne écriture, dont M. Peyron a tiré d'intéressants fragments du Code Théodosien, mais en cherchant à raviver par des moyens chimiques les traces du Droit romain, il a fait disparaître une grande partie de l'ouvrage du romancier[4].

Les bibliothèques d'Oxford[5] et de Leyde[6] ont des manu-

7me siècle (?) Julius Valerius.
8me siècle Traduction d'Ister, par Jérôme. — ? Βίος Ἀλεξάνδρου. — ? Historia Alexandri de Præliis. — Alexandri Epistola de situ Indiæ.
9me siècle Hraban Maur parle de Jérôme.
Freculfe indique la lettre d'Alexandre.
10me siècle Témoignage du catalogue de Bobbio.
10me / 11me / 12me siècle Joseph ben Gorion.

Cependant les griffons de l'*Historia de Præliis* sont d'origine persane et apportés en Occident par les Arabes. (V. p. 7 : à examiner.)

[1] Am. Peyron, *Fragm. codic. Theod.* p. 13.

[2] Angel. Mai, *Append ad præfat. veter. Interp. Virgil.* p. XXXVIII.

[3] *Vir Clarissimus* était le titre donné aux sénateurs de l'empire d'Occident dès le quatrième siècle, mais appliqué à Alexandre, il ne peut nullement servir à déterminer l'époque à laquelle ce roman fut composé.

[4] Amed. Peyron, *Cod. Theod. fragm. inedita*, p. 10-12.

[5] *Cat. Codic Angliæ*, t. I.— *Cat. Cod. Colleg. Oxoniensis*, nº 1549. 82 ; Julius Valerius, *De Vita et obitu Alexandri.*

[6] *Cat. Bibl. Lugd. Batav.* p. 378.

scrits de la même histoire. Elle se trouve aussi à la Bibliothèque du roi de France, et ce manuscrit (n° 4880)[1] est du quatorzième siècle ; il fourmille de fautes, d'abréviations, et son écriture est difficile à lire. Le début manque, et il ne commence qu'après la mort de Nectanèbe, mais il pourrait remplir la lacune qui se trouve au second livre de l'édition de M. Mai. En revanche, on trouve dans ce manuscrit une omission considérable au commencement du second livre sans qu'on y aperçoive de lacune, et l'on a inséré dans le troisième l'article de l'historien Orose sur Alexandre le Grand.

Parmi les ouvrages divers qui composent le manuscrit latin 5873, et à la suite de l'Histoire de Jornandès, M. Letronne a découvert un feuillet qui se joint exactement aux premiers mots du manuscrit 4880 et en diminue la lacune. Pour achever de la remplir on peut se servir d'un autre manuscrit (4877), dont le titre *Vita Alexandri Magni Macedonis* n'indique aucun nom d'auteur, mais qui a tous les caractères d'un abrégé de J. Valerius[2]. En comparant ce dernier manuscrit avec le feuillet (n° 5873), le manuscrit n° 4880 et l'édition de M. Mai, on trouve que ce n'est point dans les premières portions que les retranchements et les changements ont eu lieu, et l'on peut avec confiance adopter son début pour compléter le récit de J. Valerius, jusqu'au point où le feuillet du n° 5873 continue la narration.

Le roman de J. Valerius ayant été l'origine de mes recherches sur les traditions fabuleuses relatives à Alexandre, j'en donnerai ici l'analyse telle qu'elle se trouve dans le premier essai que j'ai publié dans la *Bibliothèque Universelle*[3], et j'ajouterai à la fin de cet écrit, d'après les manuscrits de la Bibliothèque du roi (n^{os} 4877, 5873, 4880), la portion du texte latin

[1] Il était dans la bibliothèque de Colbert sous le n° 1334.

[2] Vincent de Beauvais a fait usage d'un manuscrit fort semblable au n° 4877, et l'a cité sous le titre de *Historia Alexandri*. V. ci-dessous.

[3] *Bibl. Univ.* 1818. Mars, Littérat. p. 220 et suiv.

nécessaire pour remplir la lacune que M. Mai a laissée en tête de son édition [1].

Le roi d'Égypte Nectanèbe excellait dans la magie. Il avait longtemps employé cet art avec succès pour se défendre de ses ennemis; mais sa science même lui ayant appris qu'il ne pourrait résister à une grande confédération que les peuples d'Orient avaient formée contre lui, il se déguisa, quitta l'Égypte et se réfugia en Macédoine. Il y devint célèbre comme astrologue, et pendant que Philippe était à la guerre, Olympias voulut le consulter. Nectanèbe devint amoureux d'Olympias. Par ruse ou par magie, il lui persuada qu'elle avait plu au dieu Ammon, joua lui-même le personnage de ce dieu, et se déguisant ou se transformant en dragon, il pénétra dans l'appartement d'Olympias et devint père d'Alexandre. Le magicien fit ensuite avertir Philippe de cette aventure par un songe et par des apparitions effrayantes; il lui fit trouver bon d'avoir un fils d'origine divine. Nectanèbe fit naître Alexandre sous des constellations et des signes qui devaient le rendre maître du monde, et lui fit donner pour précepteurs les hommes les plus distingués de la Grèce. Alexandre profita de leurs leçons; il voulut même pénétrer dans les plus hautes sciences [2], et pria Nectanèbe de lui enseigner l'astrologie; mais une nuit qu'ils étudiaient les astres depuis un lieu élevé, Alexandre poussa son maître dans le précipice. Nectanèbe, mortellement blessé, découvrit à Alexandre le secret de sa naissance, et expira après cette révélation. Alexandre, pour ne pas laisser le corps de son père en proie aux bêtes féroces [3], le rapporta sur ses épaules, raconta à sa

[1] Le feuillet du ms. 5873 appartient au ms. 4880.

(Comme ce fragment, inédit à l'époque où M. Favre-Bertrand rédigeait son travail, a été publié depuis lors — voyez l'édition du Pseudo-Callisthène de C. Müller — nous l'avons retranché. — *Éd.*)

[2] Jusqu'ici j'ai extrait le ms. de la Bibl. du roi, n° 4877. Il est sur parchemin et du treizième siècle.

[3] Jusqu'ici j'extrais le feuillet qui se trouve dans le n° 5873 de la Bibl. du roi de France.

mère ce qui était arrivé, reçut ses aveux et fit élever un tombeau à Nectanèbe.

On lit ensuite dans Julius Valerius de longs et fastidieux détails sur l'éducation d'Alexandre [1], et l'auteur raconte comment il dompta le cheval Bucéphale [2], exploit qui, d'après l'oracle de Delphes, lui assurait l'empire du monde. L'année suivante, il obtint de son père la permission d'aller disputer le prix aux jeux olympiques [3]; il y eut une querelle avec Nicolas, prince d'Acarnanie (Acernania), et remporta la victoire sur lui et sur tous ses autres concurrents.

Le premier exploit militaire d'Alexandre fut la soumission de la ville de Mothane ou Mothone qui s'était révoltée. A son retour, il trouva à la cour de Philippe des satrapes persans qui, au nom de Darius leur maître, venaient exiger un tribut. Alexandre les renvoya fièrement et laissa sans réponse les lettres du grand roi. Peu après Philippe fut assassiné; son fils vengea sa mort et se prépara aux conquêtes qu'il méditait. Il fit d'abord une expédition dans la Thrace, passa en *Lucanie*, appelée alors *Lycaonie*, puis en Sicile. Revenant ensuite en Italie, il reçut les hommages des Romains, qui lui firent présenter par le consul Æmilius une couronne d'or ornée de perles. Ils y joignirent quatre cents talents d'argent, et s'excusèrent de ne pas faire une offrande plus riche en alléguant les frais que leur occasionnait la guerre contre Carthage [4].

[1] Le ms. 4877 ne contient pas ces détails.

[2] Les chevaux portaient des marques imprimées au feu. Bucéphale était ainsi nommé parce qu'il était marqué d'une tête de bœuf. (Salmas. *Plin. Dissert.* p. 627.) — La tête large, telle que l'avaient les chevaux de Thessalie, pouvait leur donner quelque rapport avec un bœuf. (Dureau de la Malle, *Mém. de l'Instit. Acad. des Inscript.*, t. XIII, p. 480.) — Bucéphale avait été acheté d'un Thessalien. (Plutarch. *Vit. Alexand.* p. 11.) Bucéphale était un jumart. (Sainte-Croix, *Exam. des hist. d'Alexandre*, p. 215, note 1.) Le *jumart* n'existe pas.

[3] Jusqu'ici j'ai suivi le ms. de Julius Valerius qui est à la Bibl. du roi sous le n° 4880, et c'est ici que commence le manuscrit de Milan et l'édition de M. Angelo Mai.

[4] Les romans grecs contiennent le récit de l'hommage rendu par les Romains

Alexandre conduisit ensuite son armée en Égypte ; il pénétra jusqu'à Hammon dans la Libye ; il y bâtit ou embellit le temple du dieu qu'il reconnaissait pour son père, et l'oracle lui désigna l'emplacement de la grande ville qu'il avait le projet de fonder. De retour en Égypte, Alexandre reconnut ce site près du lieu nommé Taposiris, et c'est là qu'il fit construire par d'habiles architectes la ville d'Alexandrie. Elle s'étendait en longueur depuis Taposiris jusqu'au lieu appelé Agathodæmon, et en largeur depuis Canope jusqu'à l'endroit qui porte les noms d'Euryloque et de Melanchium.

L'auteur donne ici des détails assez précis sur Alexandrie, sa topographie, le temple de Sérapis[1] et les oracles qu'Alexandre y reçut en songe[2]. Ce prince alla ensuite à Memphis, et

à Alexandre. Il se lit aussi dans l'Arabe Makrisi. Cette fable tire peut-être son origine de l'expédition d'Alexandre, roi d'Épire, oncle d'Alexandre le Grand. Memnon (*Histor. Heracl. Ponti excerpt.* cap. 25.) raconte que les Romains envoyèrent à Alexandre une couronne d'or, et saint Jean Chrysostôme (*Homil. XXVI, in II ad Corinth.*) prétend qu'un décret du sénat mit ce héros au nombre des dieux. D'autres historiens ont parlé des projets d'Alexandre sur l'Italie. (Aristus et Asclepiad. *apud* Arrian. VII, 1 et 15.) Gautier de Châtillon (*Alexandr.* lib. VII, fol. 69 r°), poëte du douzième siècle, fait dire à Alexandre :

Si mihi dent superi, trajectis Alpibus, unà
Cum populis Ligurum, Romanas frangere vires.

Tite-Live (lib. IX, c. 16 et seq. — Cf. Lydus, *De Magistr. rom.* I, 38, p. 68) examine les moyens de résistance que les Romains auraient pu opposer à Alexandre ; il croit cependant que de son vivant ce prince leur a été inconnu..... Niebuhr (*Hist. rom.* V, 229-231, trad. fr.) réfute Tite-Live, et pense que la renommée d'Alexandre avait dépassé l'Italie.

J. Malala (*Chronic.* p. 81, ed. Venet. 1733, fol.) prétend qu'Alexandre, après ses conquêtes, restitua aux Romains les pays qu'ils avaient perdus !

Ambassades des Lucaniens, Bruttiens, Tyrrhéniens à Alexandre à Babylone. (Arrian. VII, 15.)

Ambassades des Carthaginois, Ibères, Celtes, Éthiopiens, Scythes. (Arrian. VII, 15.)

Ambassade des Romains. (Clitarch. *apud* Plin. *Hist. natur.* III, 9.) Clitarque vécut peu après Alexandre. (Diodore XVII, 113. — Q. Curt. VII, 95.)

Alexandre avait rendu la liberté à des pirates d'Antium. (Strab. V, p. 232.)

[1] J. Valerius, I, 35. La statue de Sérapis était l'ouvrage de l'architecte Parménion. (Ottf. Muller, *Man. d'Archéol.* I, p. 206.)

[2] J. Valerius (*Res gestæ Alexand.* I, 27) parle d'un lieu à Alexandrie nommé

partout sur sa route il fut reçu comme un second Sesonchosis (Sésostris). Arrivé dans la capitale de l'Égypte, il fut introduit dans le temple de Vulcain; il y fit la cérémonie de son couronnement suivant les rites égyptiens, et fut revêtu de la *robe royale*[1]. C'est dans ce temple qu'Alexandre trouva une statue de pierre noire, qu'une inscription désignait comme celle d'un roi qui avait été obligé de fuir, mais qui devait reparaître après avoir recouvré sa jeunesse, et se venger de ses ennemis par ses

Mesonpodio. Il faut lire *Mesomphalion*. (V. Ottf. Müller, *Antiq. Antiochen*. p. 57, not. 10, où il rappelle les lieux qui portaient le nom d'*Omphalos*.)

[1] « Quare cùm Memphin venisset, inductum eum in ædem templumque Vulcani, Ægyptii regni veste dignati sunt et sellâ, ac sessibile Dei. » (Jul. Valer. I, 36.) Vincent de Beauvais et saint Antonin de Florence, qui ont eu sous les yeux un roman d'Alexandre un peu différent de celui de J. Valerius, donnent ce passage de cette manière : « Ægyptii quoque veste et sede regni dignum duxerunt, secundum Sesonchosim venisse dicentes. »

Les rois d'Égypte prenaient possession de la royauté par une cérémonie religieuse dans le temple de Vulcain à Memphis. Ils y étaient intronisés et initiés. Le faux Callisthène, l'un des originaux grecs de J. Valerius, s'exprime ainsi : Καὶ ἐλθόντος αὐτοῦ εἰς Μέμφιν τὴν πόλιν, ἐνεθρονίασαν οἱ Αἰγύπτιοι αὐτὸν εἰς τὸν τοῦ Ἡφαίστου θρονιστήριον, ὡς Αἰγύπτιον βασιλέα. (Ste-Croix, *Exam*. p. 164, not. 3. *Ps.-Call*. I, 34.) Le scholiaste de la version latine faite par Germanicus des Phénomènes d'Aratus (p. 71, éd. Buhle) dit : « ... in templo Ægypti Memphis, ubi mos fuit solio regio decorari reges qui regnabant. Ibi enim sacris initiabantur primùm, ut dicitur, reges satis religiosè tunicati..... etc. » On peut consulter encore sur la cérémonie de l'initiation de ces rois Synesius, *De Provident*. I, p. 96 *A*. — Plutarch. *De Is. et Osir*. p. 354. — A ces cérémonies, on joignait une sorte de déification, et le titre de *Meneh*, Αἰώνιος, Éternel, que prenaient les Pharaons semble le prouver pour les rois d'origine égyptienne (Hermappion *apud* Amm. Marcell. XVII, 4. — Des Vignoles, *Chronologie sacrée* t. II, p. 736 et 767), et nous en sommes assurés relativement aux Ptolémées. (*Inscript. de Rosette*. — Cousinery, *Lettres dans le Magas. Encyclop*. 1807, t. III et V, et 1808, t. III.) Ces cérémonies sont nommées par le monument de Rosette : τὰ νομιζόμενα τῇ παραλήψει τῆς βασιλείας, et saint Jérôme (*Comment. in XI Daniel*, t. III, p. 1128, *oper*. ed. Martian.) les désigne en parlant d'Antiochus Épiphane par ces mots : « Ascendit Memphin et ibi *ex more* Ægypti regnum accipiens..... etc. » Cette initiation était une espèce de *sacre* qui avait toujours lieu à Memphis, et M. Cousinery la distingue d'une autre cérémonie qui pouvait avoir lieu ailleurs, et par laquelle le roi, parvenu à l'âge convenable, prenait possession de la couronne; on la nommait *Anacleteria*. Cette dernière cérémonie était le couronnement civil, tandis que l'autre était le couronnement religieux, le sacre, la déification. (V. Cousinery, l. l.)

conquêtes. Apprenant que cette statue représentait Nectanèbe, Alexandre s'élança pour l'embrasser et s'avoua hautement pour son fils.

Après cela, l'auteur raconte la prise de Tyr, les lettres réciproques de Darius et d'Alexandre, et une bataille entre ces deux princes, à la suite de laquelle la famille du roi de Perse tombe au pouvoir du vainqueur. On sait qu'il s'agit de la bataille d'Issus. Le héros est ensuite ramené, je ne sais comment, dans la Piérie pour voir suer la statue d'Orphée[1], puis il est conduit en Phrygie, à Troie sans doute, où il rend des honneurs aux mânes d'Hector et d'Achille[2].

Bientôt on trouve Alexandre devant la ville d'Abdère. De là il marche vers le Palus-Mæotide; l'armée est réduite à manger ses chevaux, et un discours du roi apaise une sédition.

[1] Cf. Arrian. I, 11.

[2] Il y a ici vingt-cinq vers qu'Alexandre adresse à Achille pour le prier de favoriser ses conquêtes. Ils ne se trouvent dans aucune des rédactions grecques existantes, et forment un des caractères qui distinguent le roman d'Ésope de celui de Callisthène. Ces vers sont mauvais et ne sont pas même exactement mesurés. On dirait que le traducteur a été incapable de rendre en vers latins les vers grecs qu'il trouvait dans son texte. Néanmoins, ce morceau peut avoir quelque importance pour l'histoire. Les Grecs avaient reconnu, même avant la puissance de Philippe et d'Alexandre, que leur famille descendait d'Hercule et des Héraclides d'Argos. (Hérodot. VIII, 137.) Olympias, mère d'Alexandre, tirait son origine d'Achille et des Æacides d'Épire. (V. E. Q. Visconti, *Explicat. d'un bas-relief en l'honneur d'Alexandre le Grand*, Paris 1804, in-4°, p. 10. — Pausanias, *Attic.* X.) La généalogie des rois d'Épire est fort mal connue : il y a un vide de quatorze générations, que quelques noms des rois des Molosses rapportés par Antoninus Liberalis et par Étienne de Byzance ne sauraient convenablement remplir. Les vers qu'on lit dans J. Valerius donnent une généalogie complète des Æacides, et s'accordent avec ce qu'on savait déjà, et avec Pausanias qui compte quinze générations entre Pyrrhus fils d'Achille, et Charopus ou Tharypus, bisaïeul d'Alexandre. (V. sur la généalogie et la succession des rois d'Épire, *Hist. Univ.* trad. de l'angl. t. VI, p. 669 et suiv. et Nicolaï, *Mém. de l'Acad. des Inscript.* t. XII, p. 339 et suiv. in-4°.)— Quant à ce que dit l'histoire sur les honneurs rendus à Achille par Alexandre, V. Arrian. I, 12. — Élian, *Var. Hist.* XII, 7. — Plutarch. *Vit. Alex.* p. 22, et Sainte-Croix, *Exam.* p. 238. J. Malala se rapproche de Valerius : « ..... Trojam venit : ubi sacra faciens ad Achillis tumulum, ex quo etiam oriundus erat, rogavit, uti genium ejus haberet in bellis suis auxiliatorem. » (*Chron.* lib. VIII, p. 81.)

Les soldats se reposent à Locres et arrivent à Agragante, où Alexandre force l'oracle et la prêtresse à prédire sa gloire. Vient ensuite la ruine de Thèbes, qu'Alexandre consomme malgré les chants d'un poëte qui vient se jeter à ses pieds. Il assiste aux jeux gymniques de Corinthe, et un Thébain victorieux dans cette solennité obtient de lui le rétablissement de sa ville natale. C'est ainsi que se termine le premier livre de J. Valerius ; il est intitulé *Ortus*.

Le second livre porte le titre de *Actus* (actions). Il commence par les querelles d'Alexandre avec les Athéniens. Le héros veut leur imposer un tribut, les républicains le refusent d'une manière insultante, et Alexandre demande qu'on lui livre les dix orateurs. On lit ensuite les discours d'Eschine, de Démade et de Démosthène ; ils sont longs et renferment des choses contraires à l'histoire. Après s'être réconcilié avec les Athéniens, le roi de Macédoine marche contre Lacédémone, et ce n'est qu'après avoir eu leur flotte brûlée et avoir perdu un combat qui dure deux jours, que les Lacédémoniens font des soumissions qui apaisent Alexandre.

Il paraît que l'auteur fabuleux a appliqué à Alexandre les démêlés des Lacédémoniens avec Antipater.

J. Valerius nous transporte de nouveau en Asie, et nous montre Darius délibérant avec son frère Oxyathre sur les moyens de résister aux Grecs. Ils prennent le parti de lever de nouvelles troupes. Cependant Alexandre traverse la Cilicie ; il se jette dans le fleuve Cydnus, tombe malade ; Philippe est son médecin..... (Il manque un cahier dans le manuscrit de Milan[1].) On lit ensuite un fragment d'une lettre de Darius à Porus, puis le récit de la fuite et de la mort du roi de Perse. Alexandre arrive auprès de Darius peu de moments avant sa mort, et ce malheureux monarque, après quelques moralités, lui recommande sa famille et le prie d'épouser sa fille.

[1] Plusieurs ms., et entre autres celui de la Bibl. du roi de France (Ms. latins, n° 4880), peuvent remplir cette lacune. — C. Müller l'a remplie à l'aide de ce ms. — *Éd.*

Le troisième livre, *Obitus*, débute par la marche d'Alexandre contre l'Inde et le roi Porus. L'armée indienne avait des éléphants en grand nombre, et Alexandre fut obligé d'avoir recours à la ruse. Il fit rougir des statues d'airain et les fit placer derrière le premier rang de ses troupes[1]. Au moment de l'attaque, on les opposa aux éléphants, qui, blessés, brûlés, effrayés, prirent la fuite[2]. Alors, les deux rois commencèrent un combat singulier, et pendant que Porus tournait la tête, Alexandre le tua. Les Indiens voulurent le venger, mais un discours d'Alexandre les apaisa, et ils conclurent un traité.

Les conversations entre Alexandre et les *Gymnosophistes-Brachmanes* occupent plusieurs chapitres. On trouve ensuite une longue lettre dans laquelle Alexandre rend compte à Aristote des merveilles de l'Inde et de sa marche vers la ville de Prasiaca. Il raconte sa navigation vers une île magique, dans laquelle on l'avait assuré qu'il trouverait un tombeau d'or et de grandes richesses, mais à son approche l'île disparut dans les flots, qui engloutirent avec elle quelques-uns des compagnons d'Alexandre. En revenant vers Prasiaca, il rencontra d'horribles bêtes féroces, entre autres l'*Hebdomadarion*, qui pourrait porter des éléphants sur son dos.

L'armée d'Alexandre, chargée du plus riche butin, revient par la Perse et campe près d'un étang qui jadis avait fourni de l'eau au roi Sesonchosis. Pendant la nuit elle est entourée par des monstres de grandeur et de formes tout à fait extraordinaires. Le plus redoutable est l'*Odontotyrannus* qui ressemble à un éléphant immense[3]. Après que cet animal eut été tué, il

[1] Ce stratagème se lit dans les romans persans, dans le faux Callisthène, dans Joseph fils de Gorion, etc., etc. Le moine Jean du Plan de Carpin attribue un stratagème assez semblable au prêtre Jean, roi des chrétiens de l'Inde, dans sa guerre contre les Tartares. (V. art. 5, col. 42, dans le *Recueil* de Bergeron.)

[2] Curius Dentatus, à la bataille de Bénévent, vainquit Pyrrhus en repoussant ses éléphants avec des torches ardentes.

[3] Palladius, *De Bragmanis*, ed. Bissæi, p. 10. « Fluvium (Gangem) verò diffi-

fallut trois cents hommes pour le retirer de la rivière. En revenant à Prasiaca, l'armée essuya une violente tempête ; elle demeura cinq jours dans l'obscurité, et une grande quantité de neige la fit beaucoup souffrir. Alexandre raconte ensuite dans sa lettre qu'il fut conduit dans un lieu entouré d'arbres qu'on appelait le *Paradis*, et qui était consacré au Soleil et à la Lune. On n'y voyait point de temples, mais deux arbres qui s'élevaient presque jusqu'au ciel, et qui ressemblaient aux cyprès de l'espèce qu'on nomme *Myrobalani*. On lui dit qu'un de ces arbres, qui était mâle, était consacré au Soleil, et l'autre, qui était femelle, était consacré à la Lune [1].

cilè pervium dicunt propter *odontotyrannum* (ὀδοντοτύραννον). Animal est oppido maximum, in fluvio degens, elephantem integrum et intactum absorbere valens. » — Le traité sur les Brachmanes, publié par Bissæus sous le nom de Saint-Ambroise, dit à peu près la même chose, et nomme le monstre du fleuve *ondoniton tyrannum*. Il faut remarquer que ce traité (p. 63) semble donner le nom de *Musæus* à l'auteur de l'ouvrage attribué à Palladius. — Cedrenus (p. 135) raconte que les *odontotyranni* peuplaient le Gange qui séparait les Brachmanes de leurs femmes. M. Græfe, dans un mémoire sur le mammouth, prétend reconnaître dans cet animal l'odontotyrannus des anciens : « Sub mammoute nostro fabulosum antiquorum odontotyrannum latere conjicitur. » *Addit. observ. critic. in* Julium Valerium, auctore Frid. Græfe. (*Mém. de l'Acad. des Sc. de Pétersbourg*, VI^e^ série, t. I, 1832, p. 74 et suiv. — *J. des Savants*, 1831. Oct. p. 640. — V. Berger de Xivrey, *Traditions tératologiques*, p. 268 et suiv.) — Cedrenus, Glycas, Hamartolus, Vincent de Beauvais ont parlé de cet animal. Phranza (III, 1) en parle, ainsi que des autres monstres de l'Inde, d'après le récit qui lui fut fait par un vieillard qui avait été dans l'Inde.

[1] Les Indiens, selon Q. Curce (VIII, 9.) : « Deos putant quidquid colere cœperunt : arbores maximè, quas violare capital est. » — Les livres Zends parlent de « l'arbre *Barsom* sur lequel veille le Soleil. » (Anquetil, II, p. 16.) — Les Persans modernes rendent une sorte de culte à certains arbres, qu'ils ornent avec des morceaux d'étoffe, et auxquels ils donnent le titre de *dirakht-i-fazel*, c'est-à-dire *arbre excellent*, et de *dir-dar*, *arbre génie*. (W^m^ Ouseley, *Travels in various countries of the East*..... t. I, append. n° 9, p. 359-401. *Sacred Trees*. — *Bibl. Univ.* 1821. litt., t. XVIII, p. 190. — *Journ. des Savants*, 1819, p. 585). Il faut en particulier remarquer ce que W^m^ Ouseley dit de la vénération pour certains cyprès (*ibid.* p. 374, 375, 387-389) ; les arbres du Soleil et de la Lune ressemblaient à des cyprès selon J. Valerius. Xerxès obéissait à une semblable superstition lorsqu'il offrit des ornements d'or à un platane qui se trouva sur sa route, et les auteurs anciens ont eu tort de ne voir dans cet hommage qu'une passion insensée pour cet arbre. (V. Hérodot. VII, 31. — Ælian. *Var. Hist.* II, 14. —

Le premier était doué de la parole pendant le jour; il rendit un oracle en *langue barbare* qu'Alexandre força un prêtre d'interpréter, et qui lui prédisait *une mort prochaine dont ses amis seraient les auteurs*. L'arbre de la Lune, au lever de cet astre, prédit aussi, en grec, à Alexandre *qu'il trouverait la mort à Babylone*. Le lendemain, à la pointe du jour, Alexandre conjura l'arbre du Soleil de lui dire s'il reverrait sa mère et sa femme, et si les dieux permettraient que son corps fût transporté en Macédoine. Une voix *subtile mais intelligible* [1], partant du sommet de l'arbre, lui confirma qu'il était près de sa fin.

Après avoir écrit cette lettre à Aristote, Alexandre marcha vers *la ville de Sémiramis*. La belle Candace, veuve, mère de trois fils, et arrière-petite-fille de Sémiramis en était reine.

Eustath. *In Iliad.* B. 307 *.) Selon J. Valerius, les offrandes aux arbres du Soleil et de la Lune consistaient en peaux d'animaux divers, et la raison qu'il en donne c'est que les métaux étaient inconnus dans ce pays. (Lib. III, cap. 39.) — Il est également question d'arbres merveilleux dans les traditions des Ouïgours: Deux arbres se trouvaient au confluent des rivières Tongola et Sélinga, dont l'un était semblable au cyprès et l'autre au bouleau. Ils s'enflèrent en rendant des sons harmonieux; puis ils s'ouvrirent, et il en sortit cinq enfants dont l'un devint roi des Ouïgours. Les enfants, devenus grands, s'approchèrent avec respect des deux arbres, qui leur parlèrent en leur recommandant la sagesse et leur souhaitant une longue vie et une bonne renommée. (*Hist. des Mongols depuis Tchinguiz-Khan jusqu'à Timour-lane.* Paris 1824, in-8°, notes, p. 683.)

[1] Un arbre de l'Inde parla aussi à Apollonius de Thyane, et, suivant Philostrate (*Vita Apollonii*, VI, 10, p. 239), sa voix (ἡ φωνὴ δὲ ἦν ἐναρθρός τε καὶ θῆλυς) ressemblait assez à la voix attribuée à l'arbre du Soleil. Le prophète Ésaïe et les rabbins décrivent d'une manière toute pareille la voix des morts interrogés par l'Ob. (Esaïe, XXIX, 4. — Bochart. *Hieroz.* II, p. 283. — Mos. Maimon. *De Idol.* VI, § 2. — Gevart. *ad* Stat. *Sylv.* lib. II, p. 207, ed. Crucei. — Broukhus. *ad* Tibull. I. 2, 47.) Tous ces prestiges étaient les résultats de l'art de parler sans ouvrir la bouche, et ceux qui le pratiquaient ont été connus en Orient et en Grèce sous les noms de *Pythons*, *Ob*, *Sachourim*, *Engastrimythes*, *Euryclées*, *Sternomantes*. L'historien Josèphe (*Antiq. Jud.* VI, 15) reconnaît que la Pythonisse d'Endor était ventriloque. (V. sur tout cela l'abbé de La Chapelle, *Le Ventriloque*. Londres [Paris] 1772, in-12, 2 vol. — Lespaguol, *Diss. sur l'Engastrimysme*. Paris 1811, in-4°. — *Dict. des Scienc. médic.* § *Engastrimysme et Gastriloque.*)

* Dans l'Asie Mineure, près du mont Tmolus, M. Ampère a vu un platane de quarante pieds de tour. (*Revue des Deux-Mondes*, 1842, 15 janvier, t. XXIX, p. 180.)

Candaule, un de ses fils, vint au camp d'Alexandre demander du secours contre le roi des Bébryces, qui avait enlevé sa femme. Il prit Ptolémée pour Alexandre, et cela donna l'idée à ce dernier d'aller comme ambassadeur et sous le nom d'Antigone à la cour de Candace. Cette reine s'était procuré un portrait du roi de Macédoine, et après lui avoir montré les merveilles et les richesses de son palais, elle lui mit cette peinture sous les yeux, en lui disant que toute sa prudence n'avait pu déjouer l'adresse d'une femme [1]. Bientôt elle rassura Alexandre, le protégea contre la violence de Charagos, le plus jeune de ses fils, et parvint à le faire sortir de ses États. En rejoignant son armée, Alexandre passa par un endroit nommé la *Maison des Dieux*. Il y sacrifia et les divinités lui apparurent. Il remarqua parmi elles Sérapis tel qu'il était adoré à Rhacotis, et Sesonchosis qui lui annonça qu'un jour il serait aussi placé au rang des dieux [2].

Alexandre revenu à son armée détermina par ses lettres les Amazones à lui payer tribut, et prit ensuite le chemin de Babylone. Dans une lettre adressée à Olympias, il décrit les merveilles de cette route. Il raconte son voyage aux colonnes d'Hercule, dont l'une était d'or et l'autre d'argent, son passage par les déserts et la région ténébreuse [3], et son arrivée

[1] J. Malala (*Chroniq.* lib. VIII, p. 82) rapporte que Candace dit à Alexandre : « Tu, rex Alexander, mundum universum, te verò mulier una capit... » L'aventure avec Candace se trouve dans tous les romans sur Alexandre, avec quelques différences dans les détails et dans les noms. — Le nom ou le titre de *Candace* était propre aux reines de Méroé, royaume situé au midi de l'Égypte. (V. les auteurs cités par Fabricius, *Cod. Apocryph. Nov. Test.* t. I, p. 639, not.) Le faux Callisthène, par une confusion de noms, dit que Candace régnait à Béroé, en Syrie, tandis que Firdousi la fait reine de Bahhreyn en Arabie et nomme ses fils Taynoush et Cayderoush.

[2] La carte de Peutinger met à l'extrémité N.-E. de l'Asie : « Hic Alexander responsum accepit » (sans doute la réponse des arbres du Soleil et de la Lune) et au-dessous : « Usq: quo Alexander » avec le dessin de deux autels. Au bord de l'Oxus, à l'orient de la mer Caspienne, on lit : « Ara Alexandri » avec le dessin d'un autel.

[3] Q. Curce (VII, III, 11), parlant du pays des Paropamisades qu'Alexandre

chez les Amazones du Thermodon. Il se dirigea ensuite vers la mer Rouge, où il vit les Acéphales et les Troglodytes, puis, s'embarquant, il aborda à l'*Ile du Soleil* [1] dans laquelle il vit un char d'émeraude au milieu d'une ville. Alexandre fit dans ce lieu des sacrifices sous la direction d'un prêtre éthiopien, et, par un secours divin, il arriva sur les bords du Tanaïs, qui se jette dans la mer Caspienne. Il traversa l'empire de Xerxès et de Cyrus. La description des richesses et des choses surnaturelles qu'il a vues dans le palais de ces rois termine sa lettre à sa mère.

Arrivé à Babylone sous de funestes auspices, Alexandre y meurt empoisonné par un échanson qu'Antipater avait gagné. Son corps est transporté en Égypte, et les prêtres de ce pays viennent à sa rencontre en portant les dieux et les choses sacrées. Son tombeau, semblable à un temple, fut élevé à Alexandrie. Enfin J. Valerius termine son ouvrage par le testament du héros, l'énumération des nations qu'il avait soumises et celle des villes qu'il avait fondées [2].

On voit que le roman de J. Valerius a le plus grand rapport avec celui qui a été attribué à Callisthène; souvent même il paraît en être une simple traduction [3]. Ailleurs J. Valerius abrége Callisthène, supprime des détails et quelques aventures;

traversa : « Obscura cœli veriùs umbra quam lux, nocti similis, premit terram, vix ut quæ propè sunt conspici possint. » — Les romanciers et les poëtes orientaux, Firdousi, Saadi, ont parlé de la région des ténèbres (Zoul-math) dans laquelle Alexandre passa plusieurs jours. Il en est aussi parlé dans la *Chronique*, que les Samaritains nomment le livre de Josué, et dans l'histoire de Josippon.

[1] V. Plin. *Hist. nat.* VI, 26, et Arrian. *Ind.* 31, qui appellent cette île Nosala. — P. Mela, III, 7, et Voss. *Observ.* — Philostr. *Vit. Apoll.* III, 56, la nomme Sclera. — Æthicus *apud* Dicuil *de Mensur. orb.* cap. VII, 3, 6 : « Insula Solis quæ appellatur Perusta, ubi Ganges intrat in mare. » — Dicuil, VII, § 10 : «..... Solis est insula rubens, omni animantium generi inaccessa; quippe quæ omne animal inlatum perimit. »

[2] V. sur les villes fondées par Alexandre, Raoul-Rochette, *Hist. des Colonies grecques*, t. IV.

[3] Letronne, *Journ. des Sav.* 1818, pp. 615-616.

d'autres fois, au contraire, il contient des choses qui ne sont point dans l'auteur grec. Les manuscrits de J. Valerius ne sont pas tous semblables. Les éditeurs et les copistes, tout en conservant le fond de ce roman, y ont fait des changements, des additions et des retranchements. Quelquefois ils l'ont considérablement abrégé. Il serait long et inutile d'entrer dans les détails que pourrait fournir la comparaison des manuscrits les uns avec les autres, et il suffit d'indiquer d'une manière générale comment les rédacteurs successifs en ont agi avec cet ouvrage; assurément ils l'ont traité sans conséquence [1]. On reconnait facilement cette branche du roman d'Alexandre dont les exemplaires commencent par ces mots : *Ægypti sapientes sati genere divino primi feruntur*, etc.

III. On a imprimé plusieurs fois, dans le quinzième siècle, une histoire fabuleuse d'Alexandre sous le titre de : *Historia Alexandri Magni regis Macedoniæ de Prœliis*, et cet ouvrage a été mal à propos attribué à Radulphe de Saint-Alban et à Gualfred Hemlington, écrivains du douzième siècle [2]. Gaspard Barthius l'a pris par inadvertance pour le roman de J. Valerius [3]. Cette branche du roman d'Alexandre a en effet des rapports avec J. Valerius, mais elle est écrite en latin barbare et destinée à être tout à fait populaire. Elle est à J. Valerius ce que, dans les romans grecs, le Βίος Ἀλεξάνδρου καὶ πράξεις est au faux Callisthène; on peut même la regarder comme une traduction du Βίος Ἀλεξάνδρου [4], quoiqu'il y ait des différences

[1] Les ms. latins (nos 4877, 5062, 6831, 8518, 8519, 8520) de la Bibl. roy. de Paris dérivent de J. Valerius.

[2] Radulphe de Saint-Alban avait composé, d'après les anciens auteurs, une histoire d'Alexandre en cinq livres et qui commençait : « Macedonia anteà nomine Emathi .... » (Balæus, *Script. Britann.* p. 194. — Tanner, *Biblioth. Britann.* p. 614.)

[3] Barth. *Adversar.* lib. II, cap. 10.

[4] V. Letronne, *Journ. des Savants*, 1818, p. 615. — Ce savant me parait rapporter au Βίος Ἀλεξάνδρου et à l'*Historia de Prœliis* plusieurs ms. latins qui me semblent des dérivés directs du roman de J. Valerius.

de phrases et de faits dans chacun des exemplaires manuscrits et même dans les éditions imprimées [1].

Dans l'*Historia de Prœliis*, la fuite de Nectanèbe (*Anectanabus*) et son aventure avec Olympias, sont à peu près les mêmes que dans J. Valerius, mais elles sont racontées en termes tout différents. C'est pendant qu'Alexandre va soumettre l'Arménie, que Pausanias, fils de Cereuste, amoureux de la reine, assassine Philippe. Alexandre, après la mort de son père, veut passer en Italie pour punir l'orgueil des Romains, mais leurs hommages et leurs présents l'engagent à renoncer à cette expédition.

Tous les détails sur Alexandrie et la topographie des environs, qui se lisent dans J. Valerius, sont supprimés dans l'*Historia de Prœliis*. Elle passe rapidement de l'entrée en Égypte au récit de la statue de Nectanèbe et à l'expédition contre Tyr. On ne trouve que quelques mots sur le songe dans lequel Sérapis prédit à Alexandre sa gloire et sa mort. Je ne continuerai pas plus loin ce parallèle et j'indiquerai seulement les différences les plus marquantes entre J. Valerius et l'*Historia de Prœliis*, ainsi que les fables qui ne se trouvent que dans ce dernier ouvrage.

Pendant le siége de Tyr, Alexandre envoie Méléagre contre les Juifs de Josaphat et de Gad. Bitizius, qui commande à Gad, bat Méléagre, et Alexandre vient au secours de ses troupes. Après la prise de Tyr, il passe en Judée, où le grand prêtre Jadelus vient à sa rencontre. Alexandre adore le nom de Dieu écrit sur la tiare du grand prêtre et sacrifie dans le temple de Salomon [2].

Les lettres de Darius et d'Alexandre ne sont point les mêmes

[1] Comparez l'*Historia de Prœliis* imprimée en 1490, in-4°, sans nom de lieu, avec le *fac-simile* donné par Meerman (*Orig. Typogr.* t. II, tab. 7.) des premières lignes d'une édition sans date qu'il attribue à Laurent Coster de Harlem, mais qui paraît avoir été imprimée vers 1473 à Utrecht par Nicolas Ketelaer et Ger. de Leempt. (La Serna, *Dict. Bibliogr.* t. II, p. 41.(?)

[2] V. Joseph. *Antiq. Jud.* lib. XI. — V. la longue dissertation que fait sur ce point Sainte-Croix, *Exam.* p. 547-563.

que celles qu'on lit dans Valerius, la géographie de la marche du roi de Macédoine est aussi toute différente.

Avant de livrer à Darius la seconde bataille, Alexandre, assuré dans un songe de la protection de Mercure, se déguise, traverse un fleuve gelé et pénètre dans la ville où est Darius. Il se présente comme un envoyé du roi macédonien et soupe avec Darius. Un courtisan, nommé Anopolus, le reconnaît. Alexandre s'empare d'un flambeau, s'échappe à cheval, et repasse le fleuve *Grancus* [1] au moment où la glace commençait à fondre. La statue de Xerxès, qui ornait la demeure de Darius, tombe. Cette narration n'a pas d'analogue dans le J. Valerius imprimé à Milan : une lacune dans le livre second l'a fait perdre.

Dans la guerre contre Porus, on trouve les éléphants repoussés par des statues ardentes, la description du palais de Porus, une lettre d'Alexandre à Talistris, reine des Amazones, et des combats sans cesse renouvelés contre des animaux monstrueux. Il arrive ensuite dans un pays riche en or (in patribus (partibus) Latrimariis quæ auro et divitiis affluebant). Ces peuples portaient le nom de *Serones* : leurs arbres avaient *folia ut lanam, quæ gentes ipsæ colligebant et ex eâ vestimenta faciebant.*

Après la mort de Porus, l'armée trouve les statues d'or et d'argent qu'Hercule avait élevées ; elle parvient aux forêts de l'Inde les plus reculées et met en fuite des éléphants avec des porcs et des trompettes. Elle rencontre des femmes barbues, et le froid, la neige et l'obscurité la menacent pendant trois

[1] Le ms. n° 1416 f. Saint-Germain appelle ce fleuve *Tygre*. Dans l'abrégé de J. Valerius (Ms. n^os^ 4877 et 8515), on lui donne le nom de *Stranga*, nom inconnu, si ce n'est dans les *Actes d'Archelaüs*, qui racontent que l'hérésiarque Manès, pour se sauver, traversa le fleuve *Stranga*. (Beausobre, *Hist. de Manichée*, t. I, p. 16.) Serait-ce une altération de Sarangès, fleuve nommé par Arrien, et qui paraît être le *Setledge* (V. Vincent, *Voy. de Néarq.* t. I, p. 194, trad. franç.), ou plutôt une rivière dont le nom moderne est inconnu? (Lassen, *De Pentapotamiâ Indicâ*, p. 12, 13.) — Le ms. n° 8514, qui se rapporte à l'*Hist. de Prœliis*, ne parle pas de fleuve congelé pendant la nuit.

jours. A ces fléaux succède une pluie de feu qu'Alexandre arrête par des sacrifices [1].

Alexandre entre en correspondance avec Didime et les Bragmanes, et parvient ensuite à un lieu où des arbres sortaient de terre au lever du soleil, grandissaient à mesure que cet astre s'élevait et rentraient dans la terre à son coucher [2]. Ceux qui voulaient les toucher étaient frappés de mort, et des oiseaux, qui volaient autour de ces arbres, lançaient des flammes lorsqu'on voulait les saisir.

Les Macédoniens marchèrent huit jours dans une vallée obscure et parvinrent à un lieu situé entre deux montagnes que le déluge avait séparées. Alexandre trouva là un basilic, monstre horrible qui tuait par ses regards [3]; il le tua en lui présentant un miroir [4]. Il parvint ensuite à une montagne de diamant, de

[1] « Ceperuntque de cœlo cadere ardentes faculæ ita ut omnia urerentur. Statimque Alexander cœpit victimas immolare Diis suis et orante eo aer fuit omni caligine depurgatus. » — Un autre écrit latin, intitulé : *Alexandri M. Epistola de situ Indiæ* (Gissæ, 1706, in-8°), raconte le même phénomène (p. 42, 43). « ...Vissæque nubes aliæ de cœlo ardentes tanquàm faces decidere, ut incendio earum totus campus arderet. Verebantur dicere Deorum me premi ira quòd homo Herculis Liberique vestigia transgredi conatus essem : jussi autem milites suas vestes opponere ignibus. Nox serena continuò nobis orantibus reddita est. » — Dante se rappelait l'un de ces récits lorsqu'il écrivait (*Infern.* XIV, v. 31) :

Quali Alessandro in quelle parti calde
D'India vide sovra lo suo stuolo
Fiamme cadere infino a terra salde;
Perch' ei provide e scalpitar lo suolo
Con le sue schiere.....

[2] Y a-t-il quelque rapport entre ce récit et le tour, du reste fort peu croyable, attribué à des jongleurs indiens, dans les « Memoirs of the emperor Jahangueir, written by himself and translated ..... by major D. Price. » London, 1829, in-4°. (V. *Journ. des Savants*, 1830, p. 438, 439.)

[3] Pline et Galien ont parlé du basilic. Bodin (*Theat. nat.* lib. III, p. 306) demandait : « Cui visus unquam si solo necat adspectu? » (V. Luigi Bossi, *Dei Basilischi, Dragoni*, Milano, 1792, in-8°, p. 24. — Collin de Plancy, *Diction. Infernal*, t. I, p. 327, 328.)

[4] Brunetto Latini (*Trésor*, liv. V, chap. 3) décrit le basilic, et dit que les soldats d'Alexandre s'enfermaient dans des vases de verre, qui leur permettaient de voir le monstre sans en être vus, et que par ce moyen ils purent tuer les basilics à coups de flèches.

laquelle pendait une chaîne d'or, et il y monta par quinze cents degrés de saphir. Il y trouva un palais et un temple d'or et de pierres précieuses, puis un vieillard qui lui demanda s'il désirait visiter les arbres du Soleil et de la Lune. Ce vieillard guida Alexandre et deux de ses officiers dans une forêt où ils découvrirent d'abord un arbre très-élevé, sans fruits ni feuilles, au sommet duquel était un oiseau brillant des plus belles couleurs; c'était le phénix [1]. Ils parvinrent ensuite aux arbres du Soleil et de la Lune qui prédirent à Alexandre sa mort [2].

L'histoire anonyme raconte ensuite l'aventure qui eut lieu chez la reine Candace : elle est fort en abrégé. Alexandre visite ensuite la caverne des Dieux, et celui des Immortels qui lui parle est nommé *Thintisus* (Sesonchosis dans J. Valerius).

L'armée macédonienne trouve ensuite des lieux remplis de serpents, de griffons et d'autres bêtes extraordinaires; elle traverse un grand fleuve et arrive chez des peuples qui offrent des éponges blanches et pourpres et des animaux du fleuve et de la mer. Dans le fleuve il y avait de belles femmes aux beaux

[1] « Viderunt unam arborem nimis excelsam et sedebat super eam avis magna. Ipsa enim arbor nec folia nec fructus habebat et avis gerebat in capite cristam similem pavoni et fauces cristatas et circa collum circulum aureum fulgentem.... Hæc avis quam vides fenix est. »

[2] « ... Erant autem ipsæ arbores excelsæ valdè. Et arbor solis habebat folia ut argentum. Dixit Alexander : Quâ linguâ mihi responsum dabunt. Cui senex respondit : Arbor solis indico sermone incipit responsum, græco sermone diffinit. Arbor vero lunæ græco sermone incipit et indicâ linguâ determinat. Tunc Alexander osculatus est arbores et in corde suo cogitare cepit, si cum triumpho Macedoniam remearet. Tunc arbor solis indico sermone respondit : Tu devictor orbis dominus simul et pater extas : sed patrium regnum per tempora nulla videbis. Anno completo et mensibus octo vives : de quo confidis tibi mortis pocula dabit. Tunc incepit Alexander in mente sua dicere : Dic mihi, sacratissima arbor, quis me debet occidere? Arbor respondit : Si tibi panderetur vir qui tua fata resolvit, illum confringeres et sic mea carmina fallerent. Interea dixit ille senex qui ducebat Alexandrum : Noli ampliùs molestare has arbores interrogationibus futurorum, sed post tergum revertamur. Itaque reversus Alexander post tergum plorabat amarissime propter breve spatium vitæ suæ et principes cum eo plorabant..... » Comp. cette narration avec celle de J. Valerius (liv. III, cap. 38-42), où elle fait partie de la lettre qu'Alexandre adresse à Aristote. (Nous avons laissé tels quels les grossiers hexamètres de cette citation. — *Éd.*)

cheveux, qui enlevaient les hommes, les conduisaient parmi les joncs et les faisaient mourir dans les plaisirs. Les Macédoniens ayant pris deux de ces femmes virent qu'elles avaient dix pieds de haut, qu'elles étaient blanches comme la neige et avaient des dents comme celles des chiens. Alexandre quitta ces lieux et alla dans un pays où il enferma douze rois tartares avec leurs armées. L'*Historia de Prœliis* au lieu de douze noms en donne vingt-quatre, et les premiers sont Gog et Magog [1].

Après être parvenu aux bornes de la terre, Alexandre revint vers la mer Rouge et conçut l'idée de s'élever au ciel. Il fit construire une machine dans laquelle il fut enlevé par des griffons à une immense hauteur [2]; la protection divine le fit descendre dans une plaine à quinze journées de son armée [3]. Non content de cette belle expédition, il voulut examiner les profondeurs de l'Océan. Il y descendit dans une sorte de tonneau fait en verre, examina les animaux, les végétaux et toutes les choses admirables qu'offre la mer [4].

[1] « Post hæc abiit Alexander et inclusit duodecim reges cum eorum exercitibus qui et Tartarim dicebantur. i. Gog et Magog, Agatan, Mageon....» etc. (V. ci-dessus, p. 43 et 45.)

[2] Le moine Planude (XIVe siècle), dans la vie d'Ésope, raconte que ce fabuliste, étant en Égypte à la cour de Nectanèbe, fit élever des jeunes gens dans les airs en les attachant à des aigles. (Planud. *Vit. Æsopi*, p. 70, *in fabul. var. auctorum a* Neveleto *edit.* Francof. 1660.)

Il avait pris ce trait de l'histoire fabuleuse d'Alexandre.

[3] « ..... Et precepit currum mirabilem fabricari et colligari cathenis ferreis ut posset ibi securius residere. Deinde fecit venire griffones et cum cathenis ferreis firmioribus fecit eos ligari currui et in summitate ipsius currus eorum cibaria præparari. Tantam si quidem altitudinem ascenderunt griffones quod videbatur Alexandro orbis terrarum sicut area in qua fruges triturantur et conduntur: mare verò ut draco tortuosus in circuitu videbatur.... »

[4] « ..... Jussit vitrarios ante se venire et præcepit eis ut facerent dolium ex vitro clarissimo et splendidissimo, ut possent a foris omnia clarissimè conspici..... At ille intrans ipsum dolium, clausâ portâ ex *pisce* (leg. *pice*) composita, descendit in profundum maris. Viditque ibi diversas figuras piscium..... Viditque alia mirabilia quæ nemini voluit enarrare.....» On trouve dans Aristote (*Probl. sect.* XXXII, 3. t. IV, p. 249. edit. Du Val) la première mention de la cloche du plongeur... ὁμοίως γὰρ ἀναπνοὴν ποιοῦσι τοῖς κολυμβηταῖς λέβητα καταφέντες. (V. *Hist. de l'Acad. des Inscript.* XL, p. 117, 118. — *Transact. philosophiq.* 1736.)

Je supprime les combats que l'armée eut à soutenir vers la mer Rouge contre des serpents à cornes et des monstres qui jetèrent des flammes par la bouche. Je passe également l'arrivée d'Alexandre dans le palais de Xerxès, où il trouve des oiseaux blancs qui prédisent par leurs regards l'issue des maladies [1]. Le roi de Macédoine, parvenu à Babylone, tue le roi de cette ville et son général Nabuzardan, et après tant de succès et d'aventures, il écrit à Olympias et à Aristote des lettres *de prœliis et angustiis quas in Indiâ perpessus est.* Il est enfin empoisonné par Antipater et ses deux fils Cassander et Roboas [2], et lorsqu'il connaît son état, il veut pendant la nuit se jeter dans l'Euphrate, mais Roxane l'en empêche. Alors Alexandre fait appeler Simon le notaire et dicte son testament ; il donne mille talents d'or aux prêtres d'Égypte, partage ses États entre ses généraux et lègue à son notaire la Cappadoce et la Paphlagonie.

L'ouvrage est terminé par le portrait d'Alexandre, les noms des villes qu'il fit bâtir et les sentences que les philosophes prononcèrent sur son cercueil.

L'extrait et les citations que je viens de donner sont tirés d'une édition imprimée [3] et montrent à quel point cette branche du roman latin d'Alexandre diffère du récit de J. Valerius. On voit qu'elle a reçu de nouvelles fables d'origines diverses. J'ai déjà remarqué que les manuscrits de l'*Historia de Prœliis* différaient dans leurs récits et je donnerai quelques exemples de ces différences. Le manuscrit 1416 (Saint-Germain-des-Prés) de

[1] Cette fable des oiseaux se trouve avec quelque différence dans l'*Historia Orientalis* de Jacques de Vitri. (V. ci-dessous.)

[2] Le poison qu'envoya Antipater « nullus poterat vasculus sustinere, sed eam in cantrellam ferream collocavit. » — Muratori a cru que dans d'autres auteurs *cantrella* était une faute pour *cantulla* (Du Cange, *Glossar. inf. latin.* t. II, p. 109), mais notre *Historia de Prœliis* confirme la première leçon.

[3] *Historia Alexandri Magni regis Macedoniæ de prœliis.* — On lit à la fin : *Historia Alexandri Magni finit feliciter Anno salutis* M. CCCC. LXXXX, *finita vero die* XVI *mensis novembris.* In-4°.

la Bibliothèque du roi est un de ceux qui se rapprochent le plus de l'édition de 1490, mais au lieu de se borner, comme cette édition, à faire une courte mention des douze rois tartares enfermés par Alexandre, il raconte que ce héros transporta dans le nord une nation de Scythes, race immonde, d'un aspect horrible, souillée par toute sorte de mauvaises actions et par l'usage de la magie. A la prière d'Alexandre, Dieu rapprocha deux montagnes, et Alexandre ferma le passage avec des portes. L'édition imprimée décrit en détail le trône magnifique que le roi de Macédoine fit construire à Babylone. On y voyait des figures sur lesquelles étaient tracés des vers grecs et latins indiquant les noms des provinces soumises. Le manuscrit 8514, écrit au quinzième siècle et intitulé : *Liber de nativitate, actibus Magni Alexandri*, ajoute à la description du trône vingt vers qu'il dit traduits du grec. Parmi les peuples soumis, dont ils rappellent les noms, on trouve les Anglais, les Écossais, les Islandais, les Espagnols, les Francs, les Gaulois, les Hongrois, etc. Le dernier vers est :

Omnia mihi subsunt : Jupiter imperat unus.

Ce manuscrit donne un portrait d'Alexandre qui ne se trouve point dans les autres, mais qui, à une phrase près (*victor omnium, sed irâ et luxuriâ victus*), se lit dans l'histoire imprimée. Le manuscrit 8501, du quatorzième siècle, est à peu près le même que le manuscrit 1416, mais il a cependant quelques variantes. Le début des éditions et des manuscrits de l'*Historia de Prœliis* la distingue de toutes les autres rédactions latines du roman d'Alexandre ; en voici les premières paroles : *Sapientissimi Ægyptii scientes mensuram terræ undasque maris, et cœlestium ordinem cognoscentes id est stellarum cursum*... etc. En les comparant avec le commencement du Βίος Ἀλεξάνδρου [1], on reconnaît l'origine de l'*Historia de Prœliis*. Il existe à Modène un manuscrit d'une histoire d'Alexan-

[1] V. ci-dessus, p. 25.

dre [1]; le commencement manque, mais d'après les détails que j'ai reçus et que je dois à l'obligeance de M. Lombardi, savant distingué et bibliothécaire du duc de Modène, il contient l'*Historia de Prœliis*. Gagnier a encore trouvé un manuscrit semblable dans la bibliothèque Bodleienne [2] et il en a publié une partie pour le comparer avec ce que Joseph fils de Gorion raconte d'Alexandre. J'indiquerais enfin un manuscrit de l'Académie Pauline de Leipzig, intitulé : *Vita Alexandri Magni* [3], si son début différent [4] de celui de l'*Historia de Prœliis* ne me

[1] *Cod. Lat.* XIV, n° 2. — Muratori, *Antiq. Ital. Med. Ævi*, t. III, col. 962. A la suite de l'histoire d'Alexandre, le même manuscrit contient : Gesta Julii Cæsaris, a sciolo quopiam barbaricis temporibus digesta, multisque fabulis mixta atque fucata.» (Muratori, *ibid.*)

[2] *De Gestis Alexandri liber.* Le manuscrit latin de la bibliothèque Bodleienne (*NE. D.* 2, 8), publié par Gagnier en regard du second livre de sa version latine de Joseph, fils de Gorion, est un exemplaire de l'*Historia de Prœliis*. En le comparant avec l'édition imprimée de 1490, on y trouve quelques différences de rédaction, et le manuscrit est en quelques endroits plus abrégé. Ainsi, lorsque Alexandre déguisé en ambassadeur a traversé le Tigre et cherché à pénétrer chez Darius, le ms. dit : « Cepit ire contra Persepolim in quâ erat Darius imperator.» L'imprimé porte : « Cepit contra civitatem Darii proficisci.» Il n'y a rien sur les nations Tartares enfermées par Alexandre ; on ne trouve point le récit de la caverne des Dieux. L'enlèvement d'Alexandre dans les airs, sa descente dans la mer sont à peine indiqués. Il y a des différences dans le récit qui concerne les arbres du Soleil et de la Lune. La reine Candace y porte le nom de Cléophilis Candacis *. On trouve encore dans le manuscrit des choses qui ne se lisent pas dans l'imprimé; par exemple, il est fait mention d'hommes sans tête, dont la bouche et les yeux sont placés dans la poitrine.

Voici quelques lignes de l'oracle des arbres du Soleil et de la Lune, d'après le manuscrit de Gagnier :

«.....Tunc subito arbor solis respondit indico sermone dicens : Sicut interrogasti nomen meum, Alexander, dominus orbis eris; sed Macedoniam nullo modo videbis, eo quod fata sic definierunt de te. Deinde dixit arbor lunæ : Alexander, jam plenam finem ætatis habes et decipere te debet quem minime speras. Cui Alexander ait : Dic mihi, sacratissima arbor, quis me decipere debet? Tunc arbor respondit : Si dixero tibi quis te decipere debet, illum occides et jam mutares quæ de te ipsa fata ordinaverunt.....» etc.

[3] Montfaucon, *Bibl. manusc.* t. I, p. 598, *A*.

[4] « Ægyptiorum gentem in mathematica magicaque arte fuisse valentem literæ tradunt.»

* On trouve dans les historiens une Cléophis, reine d'un pays de l'Inde, dont Alexandre eut un fils (Justin, XII, 7. — Oros. III, 19. — Q. Curt. VIII, x, 22), qui porta le nom d'Alexandre et régna après sa mère. La Chronique de Cologne dit aussi que Cléophile racheta ses États par le don de sa personne.

faisait pas croire qu'il contient une autre rédaction. Je suis cependant porté à penser qu'il appartient aussi à cette branche du roman latin d'Alexandre.

Quelques auteurs ont indiqué l'histoire fabuleuse dont je viens de parler comme étant l'original et le modèle du roman de Charlemagne et de Roland, attribué à l'archevêque Turpin [1]. Ce ne serait pas ici le lieu d'entrer dans de longues confrontations; mais je puis assurer que j'ai lu la chronique écrite dans le onzième ou douzième siècle qui porte le nom de Turpin [2], et le roman qui porte le nom de *Philomena*, et qui fut composé au douzième ou au treizième siècle [3]. J'ai parcouru les extraits qui ont été publiés des différents romans relatifs à Charlemagne et à ses paladins [4], et je n'y ai trouvé qu'un bien petit nombre de traits ayant quelque ressemblance [5] avec les histoires fabuleuses d'Alexandre, et absolument rien qui puisse prouver une imitation.

[1] Schœll (*Hist. de la litt. grecque*, t. VII, pp. 194-195), en parlant de l'*Historia de Prœliis*, non-seulement exprime cette opinion, mais ajoute que les « exploits que l'Orient fabuleux raconte d'Alexandre sont attribués à Charlemagne. » — Sébastien Ciampi, *Præfat. ad Turpin. de vit. Caroli M.* p. x, cite un passage de M. d'Eichkor, (Eichhorn) *Hist. du moyen âge*, et dit que « Turpin a beaucoup puisé des contes orientaux. Charlemagne est entouré de douze pairs, comme Kaihon de douze seigneurs. Charlemagne avait une trompette longue de soixante lieues (!!) et Ahsender (Alexandre le Grand) en avait une qui se faisait entendre à soixante lieues..... » M. Raynouard remarque qu'il n'est pas question des douze pairs dans le Turpin latin, mais seulement dans la version française. (*Journ. des Sav.* 1832, p. 393.) — Sinner, *Præf. ad Long. Pastor.* p. XXXIII : « Qua de re accuratiùs erit inquirendum, omninòque fabulosam hanc Alexandri M. historiam cum Turpini Chronicis de Carolo M. quibus originem probabiliter dedit, accuratissimè conferre oportebit. »

[2] *De vitâ Caroli M. et Rolandi*, Historia J. Turpino archiep. vulgo tributa, edita à Sebast. Ciampi, Florent. 1822, 8°.

[3] *Gesta Caroli M. ad Carcassonam et Narbonam*, edit. a Sebast. Ciampi, Florent. 1823, 8°. C'est une version latine d'un original perdu, écrit en langue romane. V. *Journ. des Sav.* 1824, pp. 668-675.

[4] *Hist. de l'Acad. des Inscript.* t. XXI, p. 136 et suiv. — *Bibl. des Romans*, 1777, juillet, t. I, p. 123 et suiv. — 1777, août, p. 116 et suiv. — 1777, oct. pp. 114-184. — Gaillard, *Hist. de Charlemagne*, t. III, pp. 332-497.

[5] C'est ainsi que Charlemagne se déguise en hérault et pénètre dans la ville qu'occupait Aigoland, son ennemi. (Turpin)

IV. L'*Historia de Prœliis* eut assez de vogue au treizième siècle pour qu'un Italien tentât de la mettre en vers latins. Ce poëte, nommé *Qualichino* ou *Wilkino d'Arezzo*, écrivit son histoire d'Alexandre en vers élégiaques, l'an 1236, ainsi qu'il le dit lui-même à la fin de son ouvrage [1]. On y trouve les mêmes traditions que dans l'*Historia de Prœliis*, que l'auteur suit pas à pas, en l'abrégeant quelquefois. Il commence par ce vers :

Stellarum curis Ægyptus dedita quondam.

Je ferai connaître ici quelques fragments de ce poëme ; ils sont extraits d'un manuscrit de la Bibliothèque du roi, à Paris [2] ; il en existe d'autres en Italie [3] et en Allemagne [4].

[1] Historiam dictam dictavit carmine quidam
Qui Qualichinus nomine dictus erat :
Civis Spolenti dum esset apud Recanatum
Illic versificans condidit ista metra.
Post natum Christum sunt anni mille ducenti
Terque duodeni quum fit istud opus,
Et correxit opus anno durante secundo,
Et sic dictanti musa magistra dedit :
Gregorius nonus tunc Petri sedem regebat *
Romanus princeps tunc Fredericus erat.

Après ces vers on en lit trente-un autres, intitulés : « Hæc Epytafia sunt scripta super tumulum Alexandri regis. »

[2] Ms. lat. n° 8501, 4°, sur vélin, du quatorzième siècle. (*Catal. cod. ms. Bibl. reg. Pariens.* t. IV, p. 465.) Il commence par un prologue (cujusdam Doctoris in commendatione Aristotelis et Alexandri regis) qui se rapporte au *Secretum Secreti* d'Aristote. On trouve ensuite : Istoria Alexandri imperatoris Macedonum filii Olympiadis et Amon.... etc. C'est l'*Historia de Prœliis*.

3° Item de Alexandro rege Macedonum.

4° Une courte lettre d'Alexandre à Aristote et la réponse de celui-ci.

5° Alia epistola de medicinali scientia extracta de libro moralium de regimine dominorum condicta ab Aristotele philosopho et missa ad regem magnificum Alexandrum.

6° Enfin le poëme de Qualichino ayant pour titre : Incipit Ystoria Alexandri regis à magistro Qualichino metricè edita. Il est orné de dessins assez grossièrement exécutés.

[3] Bandini, *Catal. cod. lat. bibl. Laurent.* III, 410. Ce ms. a de plus que celui de Paris un proemium sur les quatre monarchies du monde, qui commence : « Post Abrahæ legem quæ circumcisus habetur.... » et finit : « De Macedum rege persequar isto modo. »

[4] Fabric. *Bibl. inf. lat.* cum annot. Mansi, t. III, p. 325.

* Sede sedebat ? — *Éd.*

Presens historia non narrat singula metro
  Quæ de Natanebo scripta referre solent :
Regis Alexandri tantum volo scribere gesta.
. . . . . .
Natanebus dixit : Fili mi, nocte sequeris,
  Et tibi monstrabo sidera nota mihi.
Inde foras pergunt ut sidera cognita monstret :
  Herculeam stellam aspice, dixit ei.
. . . . . .
  Et fulget nimium splendida stella Jovis.
Ex his cognosco quod nunc mea fata propinquant :
  Filius ecce meus est homicida mei.
Inquit Alexander : Falsè cœlestia tractas.
. . . . . .
Gens Ægyptica regi nunc obvia venit :
  Inde fit Ægyptus tota subacta sibi.
Rex statuam cernit nigro lapide fabricatam :
  Quærit ab ingeniis cur fabricata fuit.
Inquit ei turba : Rex Natanebus fuit ille
  Pro cujus laude sic fabricata manet.
Dixit Alexander : Genuit me Natanebus rex.
  Tunc se prostravit osculans statuæ.

Je termine ces citations par les vers qui décrivent la descente du roi au fond de la mer Rouge :

Ampulam claram fieri jussit ab illis
  Ut claro vitro cernere possit aquas.
Mandat ut stringant vas rex ferrea vincla,
  Ut teneant equites talia vincla jubet.
Ex ipsis statuit quantum vellet esse sub undis.
  Intrat in ampulam : mox quoque clausa fuit :
Ferventi pice sunt cuncta foramina clausa,
  Ut maris unda (?) non penetrare queat :
Sic rex inclusus petiit maris inde profundum.

Il y a dans ce poëme un chapitre sur les nations de Gog et de Magog enfermées par Alexandre et *retenues par art magique*. On y trouve fort en abrégé les lettres d'Alexandre à Olympias

et à Aristote, et il se termine par l'empoisonnement, le testament et la mort du héros à Babylone. Outre les auteurs que j'ai cités dans les notes, Quadrio t. VI, p. 478 et 479, Labbe (*Bibl. nova ms.* p. 68, Jacobilli *Bibl. script. Umbriæ*, p. 287, Fabricius *Bibl. græc.* t. III, p. 50, éd. Harles, et Ol. Borrichius *Dissert. de poët.* p. 89, ont parlé de l'ouvrage de Qualichino.

V. Je trouve l'indication d'une autre rédaction du roman latin sur Alexandre dans les notes de Martin Opitz sur le Rhythme de Saint-Annon, morceau de poésie dont nous aurons encore à parler. Ici il ne peut être question que de ce que dit Martin Opitz. Il cite un manuscrit latin intitulé : *Excerptum de vitâ Alexandri Magni*, et en extrait certains passages [1]. En voici quelques-uns qui feront juger que l'histoire fabuleuse d'Alexandre, possédée par le savant Allemand, se rapportait, quant au fond, à l'*Historia de Prœliis*, mais que la rédaction s'en éloignait beaucoup, au moins dans un grand nombre d'endroits.

I^er^ Fragment. — Sur les arbres du Soleil et de la Lune : « ..... Cœpit Alexander cogitare in animo suo, si triumphans reverti posset in patriam suam ad matrem et sorores carissimas. Cui subito arbor indico sermone respondit : Sicut interrogasti nomen meum, Alexander, eris dominus orbis terrarum, sed vivens in patriam non reverteris; quoniam fata sic definierunt de te. Cumque ille interrogaret Indos quos secum adduxit, interpretati sunt ei sermonem. Tunc tres fideles ejus amici, Perdicca, Cliton, Philotas cœperunt plangere super hac responsione.... (Conf. sup. p. 64)..... Vespere autem veniens ad interrogandum arborem Lunæ, cum stetisset juxta arborem, interrogavit ubi mori deberet. At ubi splendor lunæ tetigit arborem, respondit arbor græco sermone : Plenam jam finem ætatis habes, Alexander; sed isto anno, adveniente Maio, in Babylone morieris, deceptus a quo minimè præsumis. »

[1] Apud Schilter, *Thesaur. Antiq. Teutonic.* t. I.

IIe Fragment. — Ascension dans les airs · « ..... Divina vero virtus obumbrans gryphos, dejecit eos in terram in loco campestri longè ab exercitu itinere dierum decem. Nullam tamen læsionem sustinuit Alexander in cancellis istis. Cum magna vero angustia redditus est militibus suis quem videntes, lætati sunt collaudantes eum [1].....»

IIIe Fragment. — Alexandre au fond de la mer. « ..... Hoc audiens Alexander, jussit talia fieri et hoc modo perquirens profundum mare, vidit diversas figuras diversi coloris piscium et quasi terrestrium animalium profundum maris perambulantium, multaque quæ dici non possunt. »

L'*Excerptum de vita Alexandri* ne m'est connu que par les notes d'Opitz [2].

Plusieurs Pères de l'Église et quelques auteurs ont parlé d'une lettre d'Alexandre à sa mère. Mais cette prétendue lettre parlait de quelques mystères qu'il avait appris en Égypte et non dans l'Inde.

VI. Les anciens auteurs ont fait souvent mention des lettres qu'Alexandre avait écrites [3], et parmi celles qui ont d'évidents caractères de supposition, on doit placer la lettre dans laquelle il rend compte à Aristote des merveilles de l'Inde. On la trouve dans des manuscrits; elle a été imprimée plusieurs fois, et comme elle n'existe qu'en latin, on a décoré cette traduction du nom de Cornelius Nepos [4]. Cette lettre est un digne pen-

[1] On voit que ce fragment est presque identique avec le passage correspondant de l'*Hist. de Prœliis*.

[2] Un manuscrit de la bibliothèque de Bâle (A. XI, 34) est intitulé : Excerpta de Alexandri M. vitâ. (Hœnel, *Catal. lib. ms.* p. 546.) Il contient peut-être la rédaction dont Opitz a fait usage.

[3] V. Fabric. *Bibl. græc.* ed. Harles. t. I, p. 683 et t. III, p. 27 et sq.

[4] *Alexandri Magni Epistola de situ Indiæ et itinerum in ea vastitate ad Aristotelem... perscripta* : ex interpretatione Cornelii Nepotis : denuò recensuit ... Andreas Paulini, Gissæ, 1706, in-8°. — L'honnête éditeur n'a pas le moindre doute sur l'auteur ni sur le traducteur. Fabricius n'est point si crédule; mais il croit que cette lettre contient des extraits des récits ou des mensonges qu'offraient les ouvrages d'Onésicrite, d'Orthagoras et des autres anciens écrivains

dant de celle qu'on trouve sur le même sujet dans J. Valerius [1]; quelques-unes des merveilles que la première raconte se rencontrent dans la seconde, mais sur beaucoup de choses elles n'ont point de rapport, et les phrases sont absolument différentes. Cet écrit paraît avoir été fabriqué dans le neuvième siècle [2]; on le trouve dans des manuscrits du onzième [3]; il est cité dans le Catalogue de la bibliothèque de Bobbio, qui a été rédigé au dixième siècle [4], et dans le siècle suivant Jean Tzetzès semble y faire allusion, en mettant Alexandre au rang des auteurs qui écrivirent des récits fabuleux [5].

Alexandre raconte à son précepteur qu'après avoir vaincu Darius sur le Gange et Porus dans l'Inde Phasiaca (Prasiaca), il s'empara du palais de ce dernier roi. Il en décrit les inouïes

des gestes d'Alexandre. (*Bibl. lat.* t. I, p. 117, ed. Ernesti.) — La lettre d'Alexandre a été plusieurs fois imprimée; elle fait aussi partie d'un recueil (*Septisegmentatum opus*) publié par Alex. Achillini, Venise, 1516, fol. et Paris, 1520, in-12 min. — Le texte grec de la lettre d'Alexandre sur l'Inde a été publié par M. Berger de Xivrey (*Tradit. Tératol.* pp. 331-376) d'après les ms. du faux Callisthène grec, n° 113, supplément, et 1685 de la Bibliothèque du roi de France. Parmi les travaux de la Société ashmoléenne d'Oxford, on trouve : « D'une lettre apocryphe d'Alexandre le Grand à Aristote, contenant une description de l'Inde, par J. Duncan. »

Il parut dans l'antiquité plusieurs lettres sur les merveilles de l'Inde, attribuées à des compagnons d'Alexandre. On peut citer celle de Cratère à sa mère Aristopatra, dont parle Strabon. (XV, p. 702.)

[1] J. Valerius, III, c. XXIII-XLIII, pp. 156-177.

[2] Muratori, *Antiq. Med. Ævi.* t. III, p. 281, diss. 43.

[3] Ou même avant, puisqu'on le trouve déjà cité dans Freculfe (*Chronic.* t. I, lib. IV, cap. 23), auteur du neuvième siècle : « Qui verò plenius scire voluerit quæ in Indiâ Alexander pertulerit in inviis locis cum immanissimis belluis ac serpentibus, auream domum etiam Pori regis prædicti, quæ aureis fulciebatur columnis miræ magnitudinis et cæteris mirabilibus ibi repertis, epistolam Alexandri ad matrem et ad magistrum directam legendo percurrat. »

[4] A la suite du n° 8518 ms. lat. de la Bibl. du roi de France, qui contient un abrégé de J. Valerius.

[5] J. Tzetzès, *Chiliad.* VII, v. 646. — Alexandre n'est pas le seul à qui on ait attribué une lettre sur les merveilles de l'Inde. On a trouvé en Russie une lettre du prêtre Jean à l'empereur grec Manuel qui renferme d'aussi beaux récits. V. Karamsin, *Hist. de Russie*, t. III, pp. 386, 387, note 26, traduction française. C'est le livre dont parle le *Speculum regale* islandais, p. 76.

magnificences et parle de quatre cent quarante colonnes d'or massif de trente pieds de hauteur. Il veut ensuite pénétrer dans l'Inde intérieure, en Bactriane et chez les *Seres, quæ gens arborum foliis decerpendo lanuginem ex silvestri vellere vestes detexit,* mais ses guides l'égarent, et son armée, sur le point de mourir de soif, est attaquée par des monstres de toutes les espèces. Cette attaque dure à peu près tout le long de la lettre; les bêtes féroces depuis l'immense *odontotyrannus*, les serpents gros comme des colonnes, les lions grands comme des taureaux, jusqu'aux scorpions et aux chauves-souris laissent à peine un moment de repos à l'armée macédonienne, et j'en avertis une fois pour toutes afin de n'en plus parler. Cependant Porus a rassemblé une nouvelle armée, et Alexandre, déguisé en marchand, s'introduit auprès de lui; puis il le bat et lui laisse ses États. Il arrive ensuite aux extrémités de l'Orient, aux trophées d'Hercule et de Bacchus; il trouve les statues d'or de ces dieux, les fait sonder et y offre des sacrifices : il parvient au fleuve qu'Hercule et Bacchus n'avaient point dépassé, et prend le dessein de visiter la partie gauche de l'Inde. Sur le fleuve Buemar une immense troupe d'éléphants menace Alexandre, qui leur oppose des porcs dont le grognement aide à les mettre en fuite. Il rencontre les Ichthyophages velus et ensuite les Cynocéphales; enfin le ciel semble se déclarer contre lui: une neige abondante est suivie d'une tempête affreuse qui finit par une pluie de feu [1]. Cela ne l'empêche pas d'arriver à l'Océan éthiopien, aux montagnes de Dionysius et à l'antre de Liber.

Alexandre raconte ensuite sa visite aux arbres du Soleil et de la Lune; le récit en est plus long que dans aucun autre roman [2]. Ces arbres sont mâle et femelle; leur prêtre est décrit : *homo pedum amplius decem statura altior, nigro corpore, dentibus caninis... perforatis auribus, ex quibus uniones dependebant annulique, et erat pellibus ferinis vestitus.* Les arbres pré-

[1] V. ci-dessus, p. 70, not. 1.

[2] Il occupe pp. 45-54.

disent la mort d'Alexandre, mais dans tout cet épisode il y a plusieurs détails qu'on ne trouve pas ailleurs [1].

Dans la vallée Jordea, il y a des serpents qui ont des colliers d'émeraudes ; ils se livrent des combats, périssent en grand nombre et les Macédoniens font provision de ces pierres précieuses. Les roseaux du fleuve Clujas sont si grands que trente hommes peuvent à peine en porter un. Les Macédoniens, après avoir passé ce fleuve sur des radeaux, trouvent des Indiens vêtus de peaux de baleines; ils sont hospitaliers et offrent aux soldats des éponges blanches et pourpres [2], de grandes et belles coquilles et des vêtements de veaux marins. On pêche dans le fleuve des vers gros comme la cuisse, qui sont meilleurs à manger qu'aucun poisson. De belles femmes, à longue chevelure, y font aussi leur demeure ; elles enlèvent les hommes, les étouffent dans l'onde ou les font mourir de plaisir [3]. Alexandre dit ensuite un mot du Gange, et, malgré de nouvelles attaques de la part des bêtes féroces, il revient dans

[1] P. 48. « In medio autem luci sacratæ arbores simillimæ cupressis frondium genere, pedum altæ centenorum erant : quas Bebrionas Indi appellant. Eas cum mirarer, diceremque frequentibus imbribus ità excrevisse, affirmabat sacerdos se nunquam in his locis pluviam, neque feram, aut ullam avem, aut nullum vidisse serpentem : terminos autem esse ab Indorum majoribus Soli et Lunæ consecratos. Affirmabat idem quod in eclipsi Solis aut Lunæ uberrimis lacrymis sacræ arbores commoverentur suorum numinum statui timentes... » P. 49. « Quod ego dum facturus essem, interrogandum tamen sacerdotem existimavi indicè an græcè mihi essent arbores responsuræ. Tum ille inquit utràque solem eloqui linguâ et futura pronunciare. Luna autem, dixit ille, indico sermone incipit, iudico finit *. Dùm hæc geruntur, vidimus ab occidente jubare fulgentibus Phœbi radiis percussa arborum cacumina... » P. 50. «Cominus igitur stantes, divina auribus aucupati fuimus oracula.... Tunc subito indico sermone tenuissimè respondit arbor : Invicte bellis Alexander, ut consuluisti, unus eris terrarum orbis dominus, sed vivus in patriam non reverteris ; ita enim fata de tuo capite statuerunt... » etc., etc. On peut comparer ce fragment avec les passages de l'*Excerptum* cité ci-dessus, p. 79; de l'*Historia de Prœliis* citée p. 71 et avec J. Valerius, lib. III, c. 38, 42.

[2] *Historia de Prœliis.*

[3] *Idem.*

* *Historia de Prœliis* : « græco sermone incipit et indicâ linguâ determinat. » Cf. p. 71.

le pays de Porus et termine sa lettre en disant qu'il a ordonné qu'on élevât des trophées en or sur lesquels seront inscrits des récits qui étonneront les siècles futurs.

Cet extrait semble prouver que vers le neuvième siècle, un écrivain voulut faire un ouvrage à part de la lettre d'Alexandre à Aristote, qui faisait partie des romans d'Alexandre, et que dans ce but il l'amplifia par de nouveaux détails, y fit intervenir tous les monstres que son imagination et ses lectures purent fournir, et en fit une rédaction toute nouvelle [1].

J'ai dit précédemment (p. 76) qu'on avait désigné l'*Historia de Prœliis* comme ayant été le modèle du roman de Charlemagne. J'ajoute maintenant qu'on a aussi prétendu qu'un religieux de l'abbaye de Saint-Gall avait tiré de la lettre d'Alexandre sur l'Inde le sujet d'un roman extrêmement répandu en Allemagne, sous le titre des *Aventures du duc Ernest de Bavière* [2]. Cette dernière assertion ne me paraît pas mieux prouvée que la première. Ernest, duc de Bavière, fut entraîné dans la révolte contre Louis roi de Germanie par son gendre Carloman, et les poëtes et les romanciers qui l'ont célébré ont orné le récit de ses prétendues aventures d'une multitude de fables. Il y a plusieurs écrits qui les racontent ; le plus ancien est un poëme latin en huit chants, dédié au commencement du treizième siècle à un évêque de Magdebourg, par Odo, qui paraît connaître Paris, mais que rien ne désigne comme *un moine de*

[1] Il semble, d'après ce que dit Le Grand d'Aussy, qu'un manuscrit de la Belgique renfermait une version française de la lettre d'Alexandre ; voici ses paroles : « L'ouvrage est divisé en deux parties, dont la seconde est supposée d'Alexandre lui-même, et forme une prétendue relation qu'il envoie à son maître Aristote sur ses conquêtes dans l'Inde. » (*Notices des ms. de la Bibl. du roi*, t. V, p. 131.)

[2] Jean de Müller, *Histoire des Suisses*, t. II, p. 137, trad. franç. Il cite Fugger, *Histoire d'Autriche*. Je ne sais pourquoi il nomme la lettre d'Alexandre : *Relation d'Aristote sur l'Inde*.— Simond, *Voyage en Suisse*, t. II, p. 56, copie Müller : « Un religieux, dit-il, tira de la relation d'Aristote sur l'Inde le sujet du premier roman qui ait été probablement écrit depuis la renaissance des lettres : *Les aventures du duc Ernest de Souabe*. »

Saint-Gall. Les voyages et les aventures qu'il raconte de son héros et de son inséparable compagnon Wécelo, n'ont aucun rapport avec celles que contient la lettre d'Alexandre. Leur vaisseau qui s'attache à une montagne d'aimant [1], la manière dont Ernest et Wécelo se sauvent en s'enveloppant dans des peaux de bœufs et se laissant enlever par des griffons, rappellent les contes de l'Orient que les Arabes firent connaître [2]. Ces fables, où il est question d'enlèvements par des oiseaux monstrueux, appartiennent aux Persans [3], et les Arabes les

[1] Sur les îles Maniolæ, dont les pierres d'aimant attiraient les clous des vaisseaux, V. Ptolem. *Geog.* VII, 2, p. 178, éd. Barth. — Pallad. *de Brachman.* p. 4. — Salmas. *Plin. Exercit.* p. 775.

[2] Dans les Voyages de Sind-bad, conte arabe, ce marin est enlevé par un rokh (p. 25), puis, plus tard, il sort de la vallée des diamants en s'attachant à un morceau de viande qu'un aigle enlève (p. 29). (*Les voyages de Sind-bad le marin*, traduits par Langlès, Paris, 1814, in-12.) D'autres auteurs, et en particulier Teisfaschi qui, au XIII^e^ siècle, écrivit sur les pierres précieuses, font des récits analogues (Reinaud, *Cab. de Blacas*, I, p. 18.) — Saint Epiphane raconte presque de la même manière que Sind-bad comment on se procurait les pierres précieuses dans la Scythie (*De Gemmis*, p. 30, ed. Foggini, Romæ, 1743, 4°), et il est bien plus ancien que tous les romans latins sur Alexandre. Il est vrai que cette belle histoire, qui se lit dans l'ancienne version latine tirée d'un manuscrit du onzième siècle, manque complétement dans le texte grec (*Epiphanii oper.* t. II, p. 229, ed. Petav.) et qu'elle pourrait être une interpolation du traducteur. Cependant on assure que ce qui reste en grec n'est qu'un abrégé du traité d'Épiphane. Quoi qu'il en soit, voici quelques vers de cette aventure extraits du poëme d'Odo :

Actutum, si quæ hic, quæramus tergora, et armis
Vestiti priùs, optatis volvamur in illis,
Ut nos tollentes mentita cadavera grifæ
Pullis objiciant, à queis facientibus armis
Et cute dissuta nos, si volet, ille Deorum
Optimus eripiet.....
. . . . Grifæ consueta petentes
Prandia, distinguunt horrendo nubila tractu,
Visaque tollentes ad nidum corpora ponunt,
Nidentem longè et rursùm super æra vadunt :
Hoc dux gavisus, nullo violabile rostro
Ense secat corium et descendit ab arbore, sano
Sanus cum socio.....

Ce poëme a été publié par Martenne et Durand, *Thesaur. nov. Anecdot.* t. III, p. 308-376. — Voy. aussi Eckhart, *Franc. orient.* t. II, p. 510-523.

[3] V. l'*Histoire de Kai-Kaous* tirée du Schah-nameh, ci-dessus, p. 6.

ont apportées dans l'Occident. Elles s'introduisirent dans les romans du moyen âge et même dans les rédactions latines du roman d'Alexandre, tandis que l'on n'en trouve aucune trace dans les rédactions grecques anciennes, telles que celles du faux Callisthène et d'Æsope. Elles étaient déjà répandues lorsque les romans latins furent écrits, et ces romans ne se durent rien les uns aux autres, mais chacun d'eux puisa à la source commune.

Puisque j'ai été conduit à parler du roman d'Ernest de Bavière, j'indiquerai en deux mots les formes dans lesquelles il a été successivement rédigé. Henri de Veldeck, minnesinger de la basse Allemagne, fit des aventures du duc Ernest un poëme de 5660 vers [1]; il écrivit en allemand, mais il dit lui-même qu'il imite un poëme latin, sans doute celui d'Odo. Henri de Veldeck était ami de Wolfram d'Eschenbach et vivait au commencement du treizième siècle.

En 1500 on a publié à Erfurt un autre poëme sur le même sujet. Enfin, il a été traité en prose d'une manière tout à fait populaire et réimprimé un grand nombre de fois [2].

Je ne connais pas d'autres rédactions latines du roman d'Alexandre, et je termine ce qui les regarde en indiquant une espèce d'appendice que contient le manuscrit latin n° 8519 de la Bibliothèque royale de Paris. Ce manuscrit, écrit au treizième siècle, renferme un de ces nombreux abrégés de J. Valerius dans lesquels ce roman est réduit à un livre. A la fin on trouve un article séparé sous le titre : *De itinere ad Paradisum.* Il commence : *Igitur Alexander nobili ac multiformi*

[1] Le poëme de H. de Veldeck a été publié dans le Recueil des Poëtes allemands du moyen âge, par Vander Hagen et Busching, Berlin, 1808, 4°.

[2] J'ai sous les yeux une de ces rédactions populaires intitulée : « Eine lesenswürdige Historie vom Herzog Ernst in Baiern und Oestreich, wie er durch wunderliche Unfall sich auf gefährliche Reise begeben, jedoch endlich vom Kaiser Otto, der ihme nach dem Leben gestanden, wiederum begnadigt worden. » Reutlingen, in-8°, 93 pages.

præda onustus... Le héros macédonien arrive au Gange; c'est le Physon dont la source est au Paradis; il remonte ce fleuve avec de grandes fatigues, et à l'aide d'une pierre magique (*miri fulgoris rarique coloris, quæ quantitate et formâ humani oculi speciem imitabat*), il parvient à un lieu où un vieux Juif, nommé Papas, lui explique les vertus de cette pierre, et lui donne des conseils de morale et des leçons de modération. Alexandre les met à profit, se corrige de ses défauts..., mais il est empoisonné [1]. Ce récit est pris des Rabbins [2], comme le *Secretum secreti*, attribué à Aristote, et dont j'ai parlé ci-dessus (p. 40), a été tiré des Arabes.

[1] « Cumque omni malorum suspicione posthabitâ, nobili floreret magnificentiâ et regali jocundaretur gloriâ, ab uno domesticorum suorum quo minùs suspicabatur mortifero infectus est poculo, sicut in responsis acceperat in Indiâ ab arboribus Solis et Lunæ. Cumque vim veneni in se grassantis vicinâ jam morte sentiret, accitis juvenibus, secum ab infantiâ nobiliter ut decebat regiâ magnificentiâ educatis, regnorum suorum jura divisit...» etc. Cette dernière phrase est tirée de 1 Macchab. I, 7. «..... καὶ ἐκάλεσε τοὺς παῖδας αὐτοῦ τοὺς ἐνδόξους τοὺς συντρόφους αὐτοῦ ἀπὸ νεότητος.....»

[2] On trouve cette fable du voyage au Paradis dans le poëme allemand du prêtre Lambert, et dans la *Chronica regia Coloniens.* (*Apud* Eccard, *Corpus Histor. Med. Ævi.* t. I, col. 713 et seq.) J. Valerius (lib. III, 38), en parlant de l'endroit où étaient les arbres du Soleil et de la Lune, dit : «.... locum arboribus consitum amœnis : *hunc illi Paradisum vocitavere.*»

IX.

HÉBREUX.

Les romans latins sur Alexandre, qui avaient été traduits ou imités du grec furent à leur tour traduits en d'autres langues. L'une des plus anciennes de ces versions est celle qui forme le 2me livre de l'*Histoire judaïque* de Joseph ben Gorion. Ce Juif, qui a cherché à se faire passer pour Flavius Josèphe, qui a prétendu avoir vu César et Charlemagne, doit avoir vécu au dixième ou au onzième siècle [1]. On croit qu'il naquit ou qu'il vécut en Bretagne ou en Touraine. Il a rempli son histoire de fables, et s'est servi pour composer son livre d'une traduction latine de Flavius Josèphe. Pour l'*Histoire d'Alexandre*, il n'a guère fait autre chose que mettre en hébreu l'*Historia de Prœliis*. Gagnier a mis ce fait en évidence, en imprimant sur deux colonnes la version latine qu'il avait faite de l'ouvrage hébreu et le texte de l'*Historia de Prœliis* que lui avait fourni un manuscrit de la bibliothèque Bodleienne dont j'ai précédemment parlé (p. 75). Déjà Casaubon et Scaliger avaient reconnu cette ressemblance, et le *Livre des générations et des actions d'Alexandre*, composé par les mages et les sages de l'Égypte l'année même de sa mort,

[1] On pourrait facilement croire que Josippon vécut au neuvième siècle, en voyant qu'il est cité par Saadias, écrivain du commencement du dixième siècle, mais il y a quelques raisons de penser que cette citation a été introduite dans la traduction hébraïque du commentaire sur Daniel de Saadias, et qu'elle n'existait pas dans l'original arabe qu'on n'a plus. Dès lors, ce n'est que vers le milieu du douzième siècle que les rabbins parlent de Josippon. (V. Gagnier, *Præfat. ad* Jos. ben Gorion, p. XXVII et XXVIII.)

que Josippon met au nombre de ses autorités [1], n'est que l'*Historia de Prœliis* avec quelques variantes et quelques changements peu considérables. Ces fables et ces impostures n'ont pas empêché les rabbins de dire de Josippon que « ses paroles sont justice et vérité..... que son livre est celui qui approche le plus de ceux des Prophètes et que la main de Dieu était sur lui pendant qu'il le composait [2]. »

Ce serait tomber dans des redites fastidieuses que de donner une analyse du livre second de l'Histoire de Josippon. Ainsi que je l'ai dit d'après Gagnier, il suit l'*Historia de Prœliis*, mais c'est d'une manière libre. Quelquefois il ajoute à son guide, et il s'éloigne souvent de lui dans les noms géographiques, dans les noms propres et dans la description des monstres qui attaquent l'armée grecque [3]. J'indiquerai ici quelques récits qui sont particuliers à Josippon [4].

La reine de Macédoine, mère d'Alexandre, est nommée Nebiaras [5]; elle a inspiré un violent amour à Crabonias, roi de Bretagne, qui vient attaquer la *ville de Macédoine* et campe avec son armée dans la province d'Aganie. Philippe, dont l'ar-

[1] Josippon cite encore comme autorités de ce qu'il écrit sur Alexandre les livres des Macédoniens et des Perses, Nicolas (de Damas), Tite-Live et Strabon.

[2] V. Breithaupt, *Præfat. ad* Joseph ben Gorion, Gothæ 1707, in-4°.— Gagnier, *Præfat. ad* Jos. ben Gorion, Oxonii 1706, in-4°. — *Biblioth. choisie*, t. XXV, p. 40, ann. 1712. — Ces. Oudin, *Comment. de Script. Eccles.* t. II, p. 1032-1062. — Fabric. *Bibl. Gr.* t. V, p. 56-59, ed. Harles. — Wolf, *Bibl. Hebr.* t. I, p. 509, not. *ff*. — G. B. de Rossi, *Dizionn. degli autor. Ebrei*, t. I, p. 149, 150. — Basnage, *Hist. des Juifs*, liv. IX, chap. 6, t. IX, p. 150 et suiv. — Sainte-Croix, *Exam. des Hist. d'Alexandre*, p. 350 et suiv.

[3] Josippon parle de coqs qui lancent des flammes, d'hommes invisibles, d'onagres à six yeux, de crabes dont un seul dévore cinquante hommes, etc., etc.

[4] Je me sers toujours de l'édition de Gagnier et de sa version latine. Le récit sur Alexandre commence ainsi (p. 40) : « Atque etiam ut reperi in libro generationum Alexandri quem composuerunt *Magi Ægypti et sapientes ejus* qui operam dant scientiis firmamenti et cognitionis naturarum entium creatorum, contemplationi stellarum.....» etc.

[5] Plutarque (*Des Oracles rendus en vers*, § XXIX) dit qu'Olympias avait eu plusieurs noms.

mée est trop faible, se retire, mais il est poursuivi et mortellement blessé par Osanias, officier du roi breton. Alexandre, revenant d'Arménie, délivre sa mère et son pays, et assiste à la mort de son père.

Page 70. Dans la fable des arbres qui chaque jour sortent de terre et y rentrent, l'auteur hébreu ajoute que leurs rameaux se nomment *iscektins*, et que les mages persans en font usage pour les brûler devant leurs idoles.

Plus loin, page 71, il raconte qu'Alexandre étant arrivé aux monts Choschec, c'est-à-dire *des Ténèbres*, voulut aller au delà et pénétrer dans le pays habité par le fils de Jonadab et les restes des dix tribus, mais des oiseaux à face humaine l'avertirent en grec de retourner sur ses pas, lui déclarèrent qu'il ne lui était pas permis de voir la région des *Saints de Dieu et des descendants d'Abraham*, et lui prédirent sa victoire sur Porus.

Enfin, dans la lettre à Aristote dans laquelle Alexandre raconte ses aventures dans l'Inde, il parle entre autres merveilles d'une île où il trouve le sépulcre de Kainan, fils d'Enos, et les tables de marbre sur lesquelles le roi de l'île avait inscrit en hébreu sa prophétie sur le déluge [1]. Il ajoute qu'on ne peut approcher de ce tombeau sans mourir [2].

Il existe une autre histoire fabuleuse d'Alexandre en hébreu ; on dit même qu'elle renferme plus de détails que celle de Joseph fils de Gorion. Elle porte aussi le titre d'*Histoire des générations d'Alexandre* ; mais quelques rabbins la regardent comme la traduction d'un ouvrage grec, composé par Ptolémée fils de Lagus, successeur d'Alexandre au trône d'Égypte. Le traducteur se nomme à la fin de cette histoire, et c'est un

[1] Ce récit se rapproche de celui du poëte Ashref, qui raconte la visite d'Alexandre au tombeau d'Adam dans l'île de Serendib. (V. ci-dessus, p. 9, not.)

[2] Il est nécessaire d'observer que plusieurs auteurs Juifs, partisans de Joseph fils de Gorion, soutiennent qu'il n'écrivit point ce qu'on lit dans le second livre de son histoire, mais que ces fables y ont été interpolées par un faussaire. Ce qui pourrait donner quelque force à cette opinion, c'est que Josippon, à la fin du livre Ier, dit expressément qu'Alexandre était fils de Philippe.

Juif de Grenade, vivant au treizième siècle, Samuel ben Jehuda aben Tibbon [1].

[1] R. Azar. de Rubeis, *apud* Gagnier, *Præfat. ad Josipp.* p. XLV. — Wolf, *Bibl. Hebr.* t. I, n° 1821, 2075. — Groddeck, *Pseud. Hebr. Hexecont. apud* Wolf, *ibid.* p. 1007. — J. B. de Rossi, *Ms. Cod. Hebr.* t. III, p. 55, 56. — Fabric. *Bibl. Gr.* t. III, p. 50, ed. Harles. — Fabric. *Cod. Pseudepigraph. Veter. Testamenti*, t. I, p. 1164.

X.

SAMARITAINS.

Les Samaritains eurent aussi leurs traditions fabuleuses sur Alexandre et l'on en trouve des traces dans leurs chroniques. La plus ancienne, nommée le *Livre de Josué* [1], est en langue arabe, écrite en caractères samaritains, et paraît être une traduction falsifiée, faite après le temps de Mahomet sur un texte rédigé vers le troisième siècle. Il y est fait mention du *Voyage d'Alexandre dans les airs* [2], et cette fable se lie, dans toutes les histoires fabuleuses qui l'énoncent, avec le récit de la descente d'Alexandre au fond de la mer. On raconte aussi dans le prétendu *Livre de Josué* comment Alexandre, après ses vastes conquêtes, voulut voir le pays de Seïr, et comment, traversant en trois jours la *Région ténébreuse*, il parvint avec une troupe de Macédoniens dans un lieu où il vit de grandes merveilles, des montagnes d'or, de perles et de pierres précieuses [3]. Une autre chronique des Samaritains, écrite en langue et en caractères arabes par Aboulfatah, est plus récente que le *Livre de Josué* dont elle est en partie tirée. Elle renferme encore des fables sur Alexandre [4].

[1] Chronicon Samaritanum, arabicè conscriptum, cui titulus est Liber Josuæ..... latinè vertit, annotatione instruxit, et dissertationem de codice .... . præmisit Th. Guil. Joh. Juynboll, Lugd. Batav. 1848, in-4°. (*Journ. des Sav.* 1848, p. 539 et suiv.)

[2] Reland, *Dissert.* VII, p. 14. — Silvestre de Sacy, *Chrestomat. arabe*, II, p. 208-212.

[3] V. Bayer, *Dissert. de muro Caucaseo*, p. 415.

[4] On trouve un extrait de cette chronique, rédigée par Aboulfatah l'an 1355

Les auteurs hébreux ont aussi parlé de l'hommage rendu à leur grand-prêtre et de la visite qu'Alexandre fit à leur capitale. Les Juifs ont rapporté tout cela à Jérusalem [1], tandis que les Samaritains ont voulu en faire honneur à Sichem et au mont Garizim. M. de Sainte-Croix a discuté à fond tout ce qui se rapporte à l'arrivée d'Alexandre en Palestine [2].

de J.-C. dans les *Acta Eruditor.* 1691, p. 167 et seq. — V. aussi Silv. de Sacy, *Chrestom. arabe*, t. II, p. 208-212, et les fragments publiés par Schnurrer dans *Paulus, Neues Repertorium*, t. I, p. I, p. 117 et seq. — *Memorabilien*, II, p 54 et seq. — Nicoll, *Bibl. Bodlei. Cod. Ms. Orient. Cat.* p. 2.

[1] Flav. Joseph. *Antiq. Jud.* lib. XI. — Jos. ben Gorion, lib. I, cap. 5. — Conf. Q. Curt. IV, 8.

[2] *Examen des hist. d'Alexandre*, p. 547-563.

XI.

PROVENÇAUX.

Ce n'est pas seulement l'Orient et la littérature ancienne qui s'occupèrent des fables d'Alexandre ; ce sujet fut adopté par les nations de l'Occident et célébré dans les idiomes qui succédèrent à la langue latine. Les troubadours provençaux connurent le roman d'Alexandre, et Pierre de Corbiac place l'histoire de ce conquérant [1] parmi celles dont il a connaissance, et qui composent une partie de sa science qu'il appelle son *Trésor* [2]. Le roi de Macédoine est souvent loué par les troubadours pour sa générosité, et cette qualité leur semble l'unique cause de

[1] « Et celle d'Alexandre qui, en mourant, partagea ses conquêtes entre ses douze pairs. »

Qu'ieu sai com Alixandres lo fortz e'l conquerens
Conques doze regismes en doz ans solamens ;
E qant saup que sa mortz seria propdenamens
Partic els doze parts totz ses conqueremens
Car l'avian servit mot honorablemens.

Le Grand d'Aussy (*Not. des Ms.* t. V, p. 106) prétend que ce ne fut qu'après l'an 1204 que les pairs furent au nombre de douze ; mais dans le poëme du Brut, écrit en 1155, il est fait mention de douze pairs. (V. Roquefort, *De la Poésie franç. dans les XII^e et XIII^e siècles*, p. 158, 159.) — Crescembeni (*Istor. della volgar. poes.* t. I, lib. v, p. 332) affirme que les Provençaux avaient un roman sur Alexandre. Dans le roman provençal de *Flamenca*, on énumère les récits qui se firent à une fête donnée par Archambault comte de Bourbon-les-Bains,

L'uns contet del rei Alixandri
L'autre d'Ero et de Leandri.
(*Not. des Ms.* t. XIII, part. 2^me^, p. 90.)

[2] Millot, *Hist. litt. des Troubadours*, t. III, p. 230.

tous ses succès [1]. Q. Curce et Plutarque parlent de la munificence d'Alexandre, mais il n'est pas vraisemblable que leurs éloges sur ce point aient été l'origine de ceux des troubadours, et il paraît que les Provençaux avaient dans leur langue quelque roman analogue à ceux dont nous avons parlé. Il en existe des traces dans leurs poésies, et je me bornerai à indiquer les vers de Guillaume de la Tour, qui raconte qu'Alexandre trouva dans un bois des femmes dont la nature était de n'en pouvoir sortir sans cesser de vivre [2].

M. Marc-Antoine Parenti a fait connaître [3] un fragment d'un poëme provençal [4] sur Alexandre, retrouvé dans la bibliothèque de Lugo. Il y est question d'une excursion qu'un détachement de l'armée d'Alexandre fait dans la vallée de Josaphat, pendant le siége de Tyr. Le sire de Gadres [5], irrité de cette attaque, entreprend de secourir la ville assiégée [6].

[1] Alixandres vos laisser son donar.
(RAMBAUD de Vaqueiras.)

Per dar conquis Alixandres roays,
E per tener perdet Dairé lo ros
La batalhe.... (P. DE LA MULA.)

Onc no crec de pretz ni d'onor
Alexandres, segon qu'aug dir
Per trop tener thesaur en tor;
Mas quar volc ben dar et partir
Lo sieu de gran coratge. (G. FABRE de Narbonne.)

Je dois à M. Raynouard la connaissance de dix-huit passages des Troubadours relatifs à Alexandre. Il me les avait indiqués avant la publication de son bel ouvrage.

[2] Plus que las domnas que aug dir
C' Alixandres trobet al bruoill
Qu'eran totas da tal escuoill
Que non podian, ses morir,
Outra l'ombral del bruoill anar.
(Raynouard, *Choix des poés. des Troubad.* t. V, p. 212.)

[3] A la fin des *Œuvres* du comte Perticari, t. III, p. 624-634.

[4] « E scritto in quel provenzale che si può dire moderno, e si confonde in gran parte col francese antico.. la scrittura sembra de secolo XIV... »

[5] *Gadres, Gaza?*

[6] Les *fuerres de Gadres* (l'attaque des soldats d'Alexandre par le sire de

Li Gre sen tornerent ver l'ost isnellement:
Mais anceis qil scit nuit seront-il tuit dolent:
Car li sire de Gadres a mandé sa gent
Tant qil furent bien XXXM et sete cent.

. . . . . .

Il èn jure lo ciel e lo mer e lo vent
Que fols est Alexander se a bataile l'atent.

Eumée, le chef du détachement grec, aperçoit les ennemis et veut envoyer demander du secours à Alexandre, mais aucun de ses soldats ne veut quitter le combat et chacun s'excuse à sa manière. Le fragment ne va pas plus loin. M. Parenti, d'après l'indication de M. Cavedoni, compare ce récit avec celui qu'on trouve dans l'*Historia de Prœliis* [1].

Gadres) se lisent dans le poëme d'Alex. de Bernay, et il paraît que les jongleurs récitaient souvent cet épisode et en avaient fait en quelque sorte un ouvrage à à part. (V. Paulin Paris, *Les Ms. franç.* III, p. 102.)

[1] « .... Deditque sibi (Meleagro) milites quingentos præcipiens illis ut vallem peteret Josaphat, ubi armenta plurima pascebant ex civitate Gadii.... Bitirio.... de civitate Gadii exivit cum equitibus triginta millibus..... volebant igitur Meleagrum mittere ad Alexandrum..... nullos tamen eorum voluit suscipere Meleager....» etc.

XII.

FRANÇAIS.

La France septentrionale fournira davantage à nos recherches et nous y trouverons les fables sur Alexandre fort répandues dès le douzième siècle. Le plus ancien poëte qui les prit pour sujet de ses vers paraît avoir été nommé Albéric (Elberich von Bizenzun, Meister Aelberich); malheureusement on ne sait rien de lui, on n'a aucun reste de son ouvrage, et il n'est connu que pour avoir été cité par un poëte allemand du douzième siècle, qui déclare avoir imité le poëme qu'Albéric avait écrit en français (Walischen) [1]. Quelques auteurs ont dit qu'Albéric était de Vicence; il est plus probable qu'il était de Besançon [2].

Il faut nommer aussi Simon le Clerc qui, dans la première moitié du même siècle, écrivit aussi un roman d'Alexandre, et qui est peut-être le même que le traducteur connu sous le nom de Simon de Boulogne [3].

[1] C'est Elberic de Bisenzun
Qui nous a transmis ce poëme:
Il l'a mis en vers français (*Walischen*)
Et moi je l'ai publié pour nous en allemand (*Dutischen*)
Que personne ne m'accuse,
Ce que le livre dit je le répète.
(Schreiber, *Comment.* p. 11. V. aussi p. 13, not.)

[2] Schreiber, *Comment. de Germanorum quam Lambertus Clericus scripsit Alexandreide*, Friburg. 1828, in-4°, p. 10-13.

[3] *Hist. littér. de la France*, t. VII, p. LXXIX; XV, p. 501, et t. XIX, p. 674,

Un des poëmes latins les plus remarquables du douzième siècle fut l'*Alexandreis* de Philippe Gautier de Châtillon [1]. Sa réputation fut si grande qu'il était préféré aux autres classiques qui, à la vérité, étaient alors fort mal entendus, et elle s'étendit si rapidement que, dès la fin du siècle suivant, il était traduit en norwégien [2]. Ce poëme, fort remarquable pour l'époque où il fut composé, n'appartient pas aux romans sur Alexandre. Gautier suivit principalement Q. Curce, qu'il crut embellir en y mêlant des épisodes de son invention et un merveilleux tiré de la mythologie. Il connut cependant les traditions fabuleuses répandues sur Alexandre, et dans cet ouvrage, Alexandre, indigné de rester dans l'inaction, s'écrie :

. . . . Semperne putabor
Neptanabi proles ac degener arguar? Absit.

mais c'est la seule trace qu'on y trouve des fables alexandrines [3].

Deux poëtes français en adoptèrent une grande partie dans le *Roman d'Alexandre* qu'ils composèrent vers l'an 1184. Lambert-li-Cors de Chasteaudun et Alexandre de Bernay réunirent leurs efforts pour composer ce grand ouvrage [4], que Fauchet a fait trop ancien et Le Grand d'Aussy trop récent.

not. — Fauchet, *De la lang. et poës. françoise*, liv. I, ch. VIII, p. 532, éd. de Paris, 1610, in-4° « ...Un Simon autheur d'un roman d'Alexandre, composé en Poitevin ou Limosin, commençant :

Chançon voil dir per ryme et per lëoin
Del fil filipe le Roy de Macedoin.

Le Grand d'Aussy (*Not. des Ms.* t. V, p. 105) a remarqué avec raison que ces vers sont en *françois* et non en poitevin ou limousin. — Fauchet (*Ibid.* p. 541 V°) cite sept vers du poëme de Simon.

[1] Oudin, *De Script. Eccles.* t. II, p. 1666.

[2] Einari, *Hist. litt. Island.* p. 107, par Brandus, évêque en Islande.

[3] Philippi Galtheri *Alexandreidos* lib. X. Lugduni, Rob. Granjon, 1558, in-4°, fol. IV, V°. — V. sur ce poëte, *Hist. litt. de la France*, t. XV, p. 100-119. — *Année litt.* 1759, t. VI, p. 313 et suiv. — Oudin, *Script. Eccl.* t. II, p. 1666. — Raynouard, *Journ. des Sav.* 1820, p. 519-521.

[4] La vérité de l'istoire si com li roys la fist

Ce poëme contient une tradition toute particulière sur l'origine d'Alexandre ; il nie qu'il fût fils de Nectanèbe. Il dit qu'on avait calomnié sa mère en disant :

Qu'il estoit bastars nés par enchanterie,

d'un homme qui

Natanabus ot non en la langhe arrabie.

Il assure que Nectanèbe n'arriva en Macédoine que longtemps après qu'Alexandre fut né, et en cela il est conforme à l'histoire [1].

Une grant pièce après c'Alixandres fu nés,
Vint un hom è l' pais, de grand sens renomés,
Natanaburs [2] ot à non, des arts ert bien fondés.
Cil fu puis d'Alixandres et mestres et privés ;
Cil li moustra de l'air toutes les qualités,
Et en quele manière est li solaus levés,
Et si comme la lune remue ses clartés,
Et de l' cors des estoiles li moustra il ases.
Cil sot tant d'ingremance, et si en fu usés,
C'ainc si bons encanteres ne fu de mère nés.
Quant eust devant vus V^c (cinq cents) homes armés,
Vus sanlast que cescuns fut un arbres ramés,
Et par aighe corant qu'i disies vus un près,
Et mesist en sa bourses les tors de XX cités.
De lui fust Alixandres mecreus et blamés,
Por cou que de sa mère fu durement privés ;
Dist-on k'il ert ses fius et de lui engenrés.
Un jor le prist as mains sor un mont ù il ert,
Si le bouta aval que il fu lues tués [3].

Un clers de Casteldun, Lambert-li-Cors l'escrit
Qui de l' latin le traist et en roman le mist...
Ci no dit l'Alixandre que de Bernay fu nés
Et de Paris refu ses sornons apiélés.
Qui or a les siens vers o les Lambert mellés.

[1] V. ci-dessus, p. 15, not. 1.

[2] Le ms. 7633 porte *Neptanabus*. — *Nataburs*, éd. de Michelant. *Éd.*

[3] Je me suis servi du ms. de la Bibliothèque du roi, n° 7190, intitulé : « Ci « commence li Roumans d'Alixandre le grant et les merveilles qu'il vit et qu'il « fit en son tans et les veux du Paon et les accomplissemens et les mariages, »

Mais au siége d'Athènes, Aristote, qui vient traiter pour cette ville avec Alexandre, lui apprend qu'il est le fils d'un sénéchal de Grèce. Alexandre tue celui qui avait procuré cet amant à sa mère, puis il marche contre Darius dont il a juré de se venger :

Il a juré ses Diex Jupiter et Cahuz.

Alexandre prend Carthage, puis Tyr, et assiége Gadres. Sa flotte fait usage du feu grégeois, mais elle est battue; Alexandre même est blessé; mais enfin le duc Bétis est tué et la ville prise[1]. Le héros va ensuite à Jérusalem et gagne deux batailles contre Darius. Après la mort de ce roi de Perse, il arrive au bord de la mer; il lui prend envie d'en visiter les profondeurs et d'en explorer les merveilles[2]. Il fait construire un grand tonneau de verre, il y fait ajuster des lampes et se fait descendre dans cet appareil au fond de la mer avec deux de ses officiers. Il y examine les poissons et les monstres marins :

Alixandre esgarde les granz et les pleniers
Qui les petiz englotent, car tex est li metiers,
Ensement com au siecle est chacuns hom maniers.
Autresi vit il là les prevos, les voiers;
Sor les petiz tornoit toz-dis li destorbiers[3].

et du ms. n° 7633, Saint-Germain, qui porte pour titre : « Cy commence l'Es- « toire d'Alixandre Dallier et y sont toutes les batailles qu'il fit et les veux du « Poon et les achievemens. » — Ce dernier ms. contient aussi : « La vengeance « Alixandre par Aliénor qu'Alixandre ot de la reine Candace d'Inde qui fu fame « Porrus le roi d'Inde la majour, » dont on attribue la composition à Jean le Vénelais. Ces deux ms. ont des variantes et des différences très-marquées. — Nous avons suivi dans cette citation le texte de Michelant. — *Éd.*

[1] Comparez ce récit avec celui de l'*Historia de Prœliis* et du fragment provençal de Lugo ci-dessus, p. 95.

[2] V. Dunlop, *History of fiction*, II, p. 129.

[3] J'ai averti des variantes qui existent entre les manuscrits dont j'ai fait usage. (Le texte que donne M. Michelant, p. 263 de son édition, est en effet très-différent. — *Éd.*) Ces vers sont tirés du n° 7190, d'un chapitre intitulé : « Ci « dist si com Alixandres fu mis en mer en un touniel de voile, » et un dessin représente la descente de ce prince dans la mer. L'autre ms. ne me paraît pas contenir ce chapitre, mais à l'occasion des *Dieuesses de la forest*, on y lit :

Car c'est leur paradis ou doivent converser :

Après ces belles observations, Alexandre marche contre Porus, dont la fille venait d'épouser le fils de la reine Candace, et dans ce trajet l'armée souffre du manque d'eau et des attaques des bêtes féroces. Alexandre, déguisé, s'introduit dans la tente de Porus. Il lui livre ensuite bataille et le fait prisonnier. Il va ensuite à la recherche des colonnes qu'Artus avait érigées, et le poëte raconte ici l'expédition du roi Artus en Asie. Ce roi des Bretons, parvenu à l'extrémité de cette partie du monde, y avait élevé deux statues d'or. Ce sont ces monuments qu'Alexandre veut voir.

Car véoir vuet les bones (bornes) se il na en combrier
Que Artus [1] avoit fétes en Oriant drécier.

Il y parvient et même les dépasse contre les conseils de Porus [2]. Il perd une partie de son armée. Après des aventures dans la Vallée périlleuse et avoir résisté à des monstres qui jetaient des flammes et à de séduisantes sirènes, Alexandre s'empare de quatre vieillards qui lui parlent de trois fontaines merveilleuses: la première rajeunit, la seconde rend immortel, et la troisième ressuscite. En voulant pénétrer jusqu'à ces

Il rois de Macedoine en a oi parler
Qui cercha les merveilles du mont et de la mer,
Et se fist-il mesmes ens al font avaler
En un vessel de voirre (ce ne puet nous fausser)
Qu'il fist faire a sa guise fort et roont et cler,
Et bien clorre de fer qu'il ne peust quasser
S'il lesteust a pierre ou a roche hurter:
Dinsi qu'il pooit permi outre esgarder
Et veoir les poissons tornoier et jouter
Et mettre en leur aguet et souvent cembeler.

[1] M. Paulin Paris (*Manuscr. franç.* t. III, p. 92), dans la crainte qu'on ne voie dans la mention d'Artus une preuve de l'antériorité du roman du Brut, pense qu'Artus, Arcu, Artu est une corruption d'Hercule.

[2] M. De la Rue (*Recherches sur les ouvrages des Bardes de la Bretagne Armoric.* 1817, 2me édit. p. 25) remarque qu'Alexandre de Bernay est le seul écrivain qui ait raconté l'expédition du roi Artus en Asie, et « qui ait fait un mérite « au fils de Philippe de Macédoine d'avoir cherché et trouvé les statues d'Artus. « Or, où pouvait-il avoir pris ces fables sinon dans les ouvrages des Armori- « cains ? »

sources miraculeuses, les Grecs sont accueillis par une neige brûlante et attaqués par des géants. Enfin ils arrivent dans une forêt, et sous chaque arbre ils trouvent une belle damoiselle; après cinq jours passés dans la volupté, l'armée quitte la forêt; Alexandre veut emmener la reine des *Dieuesses*, mais elle lui apprend qu'elle et ses compagnes périraient si elles quittaient ce lieu, et qu'elles doivent leur jeunesse éternelle à ce qu'elles passent l'hiver en terre, à la manière des plantes, et que, comme elles, elles ne repoussent qu'au printemps:

Et quant esté revient, que li biau tans s'épure
En guise de fleur blanche reviennent à nature [1].

Alexandre, après avoir franchi beaucoup d'obstacles, arrive à la fontaine qui rajeunit; les vieillards qui l'accompagnaient s'y baignent et reviennent à l'âge de trente ans. Il parvient ensuite aux *arbres qui parlent*; ils lui prédisent qu'il mourra empoisonné peu de temps après s'être emparé de Babylone, et que sa mère sera punie de l'infidélité qu'elle a faite à son époux en devenant après sa mort la proie des oiseaux et des bêtes féroces. Arrivé à Babylone, le roi de Macédoine et du monde veut visiter le ciel comme il a visité la mer, et il se fait enlever dans un grand panier par des griffons qu'il dirige en leur présentant de la chair au bout d'une lance. Il fait ensuite le siége de Babylone, défendue par Nabuzardan, qui périt dans le combat. Alexandre s'empare de cette capitale et fait con-

[1] Il semble que cette fable soit formée de la tradition des Troubadours, citée ci-dessus, p. 95, unie à celle des *arbres diurnes*, qui se lit dans Josippon et dans l'*Hist. de Præliis*. V. ci-dessus, pp. 90 et 70. — On peut y voir encore sous une forme plus gracieuse la fable, fort en vogue au moyen âge, des arbres qui produisaient des êtres animés. V. sur les *arbres anatifères* de l'Angleterre, des Orcades et de l'Anjou, Silv. Girald. *Topog. Hibern.* cap. XI. — J. Gottl. Schneider, *Animadv. ad Frederici II artem venandi cum avibus*, p. 86, 87. — Fauris Saint-Vincent, *Notice des sermons de Marini*, Magas. Encycl. 1813, t. III, p. 28. — Michel Maier, « Tractatus de volucri arboreâ, absque patre et matre, in insulis Orcadum, formâ anserculorum proveniente, seu de ortu miraculoso potiùs quam naturali vegetabilium, animalium, hominum, etc., etc... » Francof. 1619, in-8°. (*Catalog. de la Vallière*, n° 1779.)

struire à son défenseur un magnifique tombeau soutenu par des pierres d'aimant. Il reçoit une députation des Amazones, une visite de leur reine, et meurt empoisonné par Antipater, roi de Sydoine, et Divinus Pater, roi de Tyr [1].

On voit par cette analyse que les auteurs de ce poëme ne suivirent pas les traces de Gautier de Châtillon [2] : ils préférèrent prendre pour guides les romanciers latins, et il faut suivre à la lettre le témoignage de Lambert-li-Cors :

Qui du latin la trest, et en roumant la fist.

Mais les auteurs français se sont livrés, en quelques endroits de ce poëme, à leur imagination et à quelques souvenirs d'érudition classique; c'est ainsi qu'ils font chanter par une Amazone l'histoire de Narcisse, et par Hélinant à la table d'Alexandre le combat des dieux contre les géants.

Le sujet d'Alexandre parut si beau dans le poëme dont nous venons de parler, que plusieurs rimeurs s'empressèrent d'y ajouter des *suppléments*. Ce roman eut ainsi plusieurs *branches* comme quelques écrits de ce genre [3]. Nous les indiquerons légèrement, parce que la plus grande partie des aventures qu'on y trouve sont de l'invention des auteurs, et n'ont

[1] V. sur le roman d'Alexandre : Massieu, *Hist. de la poésie franç.* p. 111 et suiv. — *Poésies du roi de Navarre. Révol. de la langue franç.* p. 158-166. — Le Grand d'Aussy, *Notices des Ms.* t. V, p. 101-117. — Roquefort, *État de la poésie franç.* p. 158. — Warton, *The hist. of English poetr.* t. I, p. 139-141. — Dibdin, *Decamer. Bibliogr.* t. I, p. 98. — *Hist. litt. de la France*, t. XV, p. 119-123 et p. 160-179. — Raynouard, *Journal des Sav.* 1820, p. 607-609. — De la Rue, *Recherches sur les Bardes et les Trouvères*, 1834, t. II, p. 341-350. — Paulin Paris, *Les Ms. franç.*, t. III, p. 87-107.

[2] M. de Sismondi s'est trompé lorsqu'il a cru que Lambert-li-Cors et Alexandre de Paris avaient mis en vers français le poëme que Gautier de Châtillon avait écrit en latin. (*Litt. du midi de l'Europe*, t. III, p. 159.)

[3] Onze poëtes français ont travaillé aux diverses branches de l'*Alexandre*, mais il est presque impossible de démêler avec précision ce qui appartient à chacun d'eux. (*Catal. du duc de la Vallière*, t. II, p. 158 et suiv. — De la Rue, *Recherch. sur les Bardes et les Trouvères*, t. II, p. 341-356. — *Hist. litt. de France*, t. XIX, p. 674, not.)

aucune relation avec les traditions fabuleuses dont nous nous efforçons de suivre la trace.

Le *Vœu du Paon* contient trois branches : les *Accomplissements*, les *Mariages*, le *Restor du Paon*. On y lit l'aventure du Troyen Cassamus, qui veut venger son frère tué au service d'Alexandre, et ce qui arriva à des princesses que ce héros maria à sa cour. L'auteur d'une partie de ces vers est Jehan Brisebarre.

Le *Testament d'Alexandre* fut rimé par Pierre de Saint-Cloot, et Jean le Vénelois composa la *Vengeance d'Alexandre*. Ce dernier poëme est le seul qui parle de l'aventure d'Alexandre avec Candace[1]. L'auteur suppose que cette reine, veuve de Porus, eut du roi de Macédoine un fils nommé Aliénor, qui livra aux supplices les empoisonneurs de son père, et entre autres Antipater, qui est brûlé vif[2].

Un ouvrage plus curieux est celui d'un Anglais nommé Thomas de Kent[3], dont l'époque est assez incertaine, qui donna à son poëme le titre de *Roman du tute Chevalerie*[4]. C'est

[1] Ce poëte est aussi appelé *Jean le Nivelois*. Voici le commencement de son roman :

Seigneurs or faites pes, un petit vos taisiez,
S'orrez bons vers nouviaux, car li autres sont viez.
Jehans li Nivelois fut moult bien afaitiez
A son hostel se sied : si fut joyans et liez,
Un chanterre li dit d'Alexandre a ses piez.
Et quand il la oï s'en fu grams et iriez,
Du flus qu'ot de Candace en a vers commenciez,
Bien fais et bien rymez, bien diz et bien dictiez.

(Du Verdier, *Bibl. franç.* t. II, p. 479.)

[2] Sur les branches du roman d'Alexandre, v. Fauchet, *De l'origine de la langue et poésie franç.* p. 553-554. — Le Grand d'Aussy, *Not. des Ms.* t. V, p. 117-121. — Van Praet, *Catal. de la Vallière*, t. II, p. 158-164. — Roquefort, dans la *Biogr. Univ.* t. I, p. 535. — De la Rue, *Recherches sur les Bardes et les Trouvères*, t. II, p. 341-356. — Paulin Paris, *Ms. franç.* t. III, p. 87-107.

[3] Ms. de la Biblioth. du roi, n° 2702.

[4] Thomas a connu le poëme de Lambert-li-Cors, mais il a eu d'autres sources et s'est servi des romans latins, ainsi qu'il le dit. Il diffère de Lambert sur

une sorte de translation ou de plagiat du poëme d'Alexandre faite en mauvais vers, et en ce français corrompu que les Normands avaient introduit en Angleterre. On y fait Nectanèbe[1] père d'Alexandre, et on y trouve la plus grande partie des fables græco-égyptiennes. L'auteur prétend avoir traduit un « bon livre en latin, » et cite pour ses autres autorités, et d'une façon un peu hasardée, Solin, Denis, Megasthènes et Jérôme sur Ethike[2]. Le Grand d'Aussy a cru mal à propos que ces derniers noms désignaient Jérôme de Cardie, et il remarque que cet historien n'avait point écrit un livre de morale ou d'*éthique*. Il ne s'est pas aperçu qu'il s'agissait ici du travail que le prêtre Jérôme avait fait sur les ouvrages d'Æthicus Ister, avant le neuvième siècle[3].

Outre les diverses branches du poëme d'Alexandre, on connaît en manuscrit des translations en prose de ce roman et de celui de Thomas de Kent, ainsi que quelques autres compilations fabuleuses sur les aventures du roi de Macédoine[4]. C'est

le père d'Alexandre. (*Hist. litt. de la France*, t. XIX, p. 673.—De la Rue, *Recherches sur les Bardes et les Trouvères.*)

[1] Nectanèbe, suivant Thomas, avait été chassé d'Égypte par trente-trois seigneurs qui s'étaient ligués. — Alexandre fait la guerre en Lombardie, et il est reçu dans Rome avec de grands honneurs.

[2] Jerosme le dist, et Solin l'alosée,
Li bons Megasthenes, et altres auctors assez,
Qui por véoir merveilles furent en Ynde allés:
Car des dix de lur livres est cestui translatés.
Si vus de coe que di, Seignors, ne me crées,
Jerome sur Ethike et Solin reversez
Et Trogue-Pompeie; coe que di i troverez;
Si le tenez pur mensonge, à ceux vous pernez.
(Le Grand d'Aussy, *Not. des Ms.* t. V, p. 126.)

[3] V. ci-dessus, p. 22 à 25.

[4] V. Le Grand d'Aussy, *Not. des Ms.* t. V, p. 121, 130, 131. — On peut croire qu'il faut rapporter ici un Ms. qui, suivant Quadrio (*Stor. di ogni poes.* t. VI, 479), se conservait dans l'abbaye de St-Vincent de Besançon et dont le titre était : « Histoire des faits et conquêtes du noble roi Alexandre le Grand. » Il comprenait sept livres, commençait par le siége de Tyr et finissait par la vengeance qu'Aliénor tira des empoisonneurs de son père.

donc à juste titre que Vasquez de Lucène, littérateur portugais[1], dans la traduction française qu'il fit de Q. Curce en 1468, dit que l'*Histoire d'Alexandre* se trouvait de son temps « en francois en rime et en prose en six ou sept manières, mais corrompues, changées, fausses et pleines de évidens mensonges. » Il parle aussi de Vincent de Beauvais, et de l'*Historia Alexandri*, de laquelle ce moine avait tiré une partie de ses récits[2] : « Vrai est, dit Vasquez de Lucène, que une histoire sans nom que ycelui Vincent allègue en tous les faits d'Alexandre raconte ces choses, laquelle histoire Vincent historial a extrait les faits d'Alexandre vint en mes mains en la destruction de Dinant[3] et l'ay vuë tout du long, si ne l'ay voulu en rien suivre[4]. »

[1] Il était gentilhomme d'Isabelle, femme du duc Philippe le Bon.

[2] « Ce que Vincent listorial escript de la conception d'Alexandre, ce qu'il raconte de Neptanabus, quil dit être père dicelui, est expressement contre la Sainte Escripture... pareillement ce que ycelui Vincent dist de plusieurs enchantements dimages de cire noyées en ung bachin, on ne le trouve point en histoire autentique. »

[3] En 1466 Dinant fut pris, pillé et brûlé par Philippe le Bon et son fils le duc de Charolais, qui fut ensuite nommé Charles le Téméraire. V. Sismondi, *Hist. des Français*, t. XIV, p. 216. — Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*, t. VIII, p. 576 et suiv.

[4] Le Grand d'Aussy (*ibid.* p. 121) fait parler Vasquez de Lucène un peu différemment; je le cite d'après un très-beau manuscrit de la bibliothèque de Genève. V. sur les ms. de cette version *Catal. de la Bibl. du duc de la Vallière*, t. III, p. 136 et Suppl. p. 69. — Bandini, *Bibl. Leopold. Laurent.* t. III, p. 390. — Van Praet, *Recherches sur L. de la Gruthuyse*, p. 220.

M. Paulin Paris (*Les Ms. franç. de la Bibl. du roi*, t. II, p. 283) cite un long passage de la préface de Vasquez de Lucène (traduct. de Q. Curce, n° 6896) dont voici un fragment :

Après avoir comparé Charles le Téméraire à Alexandre, etc. ..... « Si ne trouverés pas ici, mon très redoubté Seigneur, que Alexandre ait volé en air à tous quartiers de mouton, ni vagué par dessoubs en mer en tonneaux de voirre, ni parlé aux arbres du Soleil, ni autres fables faintes par hommes ignorans la nature des choses, non congnoissans tout à estres faulx et impossible.... moult doncques est utile ceste histoire qui nous aprent au vray comment Alexandre conquist tout Orient et comment un autre prince le peut arriere conquester, sans voler en l'air, sans aler soubs mer, sans enchantemens, sans gayans (géants) et sans estre si fort comme Regnault de Montalban, comme Lancelot, comme Tristan, comme Raynoard qui tuait cinquante hommes cop-à-cop. Alexandre ne fut onques si vaillant et si conquesta tout Orient, avec gens de

Une traduction de rime en prose du roman d'Alexandre a été imprimée sous le titre de *Histoire du noble et très vaillant roy Alexandre-le-Grand jadis roy et seigneur de tout le monde, avec les grandes prouesses qu'il a faictz en son temps*[1].

Le Grand d'Aussy dit que c'est un abrégé du poëme; l'abbé de Marolles prétend que c'est une traduction de l'*Historia de Prœliis*[2].

Les fables sur Alexandre furent fort répandues en France dans le moyen âge, et on les trouve dans les grands ouvrages historiques composés au douzième et au treizième siècle. Je citerai pour la première époque la célèbre *Histoire scholastique* composée par Pierre Comestor. Il y parle des merveilles qu'Alexandre vit dans l'Inde, des questions qu'il adressa aux arbres du Soleil et de la Lune, et il cite à ce sujet la lettre d'Alexandre à Aristote[3]. Au treizième siècle, Vincent de Beauvais composa par ordre de saint Louis, et avec les moyens littéraires que ce roi mit à sa disposition, l'étonnante encyclopédie qu'il

telle force que nous sommes aujourd'hui.... » — Il peut y avoir des différences entre les ms. de la traduction de Vasquez de Lucène. Il faudrait comparer les citations de M. Paulin Paris avec le ms. de la bibliothèque de Genève.

[1] Paris, Jehan Bonfonds, sans date, caractères gothiques, 4°, ou Lyon, Olivier Arnoullet, 1552, 4°.

M. Berger de Xivrey (*Tradit. tératologique*, p. 54) dit que le livre publié chez Bonfonds est « une vieille traduction française imprimée du faux Callisthène. » Puis il donne une partie des *Merveilles d'Inde*, par Jehan Wauquelin, d'après le manuscrit de la Bibliothèque du roi, n° VIIMDXVIII (7518). Il semble donc que ce soit deux ouvrages différents; cependant M. de Xivrey (p. XLIV) traite le livre imprimé chez Bonfonds comme le texte imprimé du ms. 7518. Dans ce manuscrit, l'auteur annonce qu'il a écrit d'après « ung livre rimet, dont je ne sais pas le nom de l'acteur fors qu'il est intitulé histoire Alixandre. » (B. de Xivrey, p. XLII.) Le manuscrit de Belgique, dont parle Le Grand d'Aussy, qui fut fait par ordre de Jean de Bourgogne, paraît fort semblable au n° 7518. — Ce n'est pas d'après Wauquelin, mais d'après J. de Vignay, que Bonfonds a imprimé. Ce livre commence : « Premièrement la terre de Macedone fut appelée Macy d'un roi qui eut nom Emacius.... »

[2] Le Grand d'Aussy, *ibid.* p. 117. — *Hist. litt. de la France*, t. XV, p. 163. — Brunet, *Manuel du libr. et de l'amat.* s. v. Alex. le Grand.

[3] Petri Comestoris *Scholast. Historia*. Argent. 1515, in-4°. *Hist. lib. Esther*, cap. 4.

nomma *Speculum majus*. Dans la partie historique[1], il met au rang des ouvrages dont il donne des extraits la lettre d'Alexandre à Aristote et l'*Historia Alexandri*. En examinant les récits qu'il en tire, et qu'il transcrit presque textuellement, on voit que l'écrit qu'il désigne par ce dernier titre n'est point l'*Historia de Prœliis*, mais une histoire d'Alexandre ressemblant tout à fait à celle de Julius Valerius, et vraisemblablement un extrait de ce roman, pareil à celui que contient le ms. n° 4877 de la Bibliothèque du roi à Paris[2]. Jacques de Vitry, dans son *Historia Orientalis* (lib. I), écrite au commencement du treizième siècle, rappelle plusieurs fables sur Alexandre, qu'il a prises dans l'*Historia de Prœliis*. Il parle des arbres diurnes, des arbres qui prédirent à Alexandre sa mort, des statues de bronze remplies de charbons ardents, des oiseaux qu'Alexandre vit en Perse « qui rendaient la santé aux malades qu'ils regardaient, tandis que ceux sur lesquels ils ne tournaient pas leurs regards mouraient[3]. »

Vers le milieu du treizième siècle, Gautier de Metz composa le poëme français intitulé : *la Mappemonde ou l'Image du monde*[4]. Le Grand d'Aussy, qui en a donné un extrait, nomme cet auteur

[1] *Speculum historiale*, lib. V. — « Cy commence le Table de ce present livre qui est dict le miroer historial. »

(A la fin) « Cy finist ung compendieux extraict du mireur historial auquel sont en bref et clairement recitées les hystoires de la bible Et les preexcelentes gestes des grecz et des troyens, de alixandre monarche de tout le monde Et des merveilleux fais des romains..... »

Lyon, Bartholomyeu Buyer, Juillet 1479, fol. Goth. 2 col. de 28 lignes. (Brunet, *Nouv. Recherch.* t. II, p. 434; ou *Manuel*, t. III, p. 403.)

Ce n'est ni la traduction du *Fasciculus temporum*, comme l'a cru Panzer, ni celle du *Speculum vitæ humanæ* de Roderic de Zamora, comme le croit Brégbot du Lut. (Brunet, *ibid.*) Serait-ce un extrait de Vincent de Beauvais?

[2] V. ci-dessus, p. 55, not. 2.

[3] V. ci-dessus, p. 73.

[4] Sur le poëme de Gautier de Metz, v. une notice par l'abbé Lebeuf, *Dissertations sur l'Hist. ecclés. et civile de Paris*, 1739, in-12, 3 vol. — Une des translations en prose de ce poëme paraît avoir pour auteur maître Gossouin. (Paulin Paris, *Manuscr. franç. du roi*, t. V, p. 31 et suiv.)

Omons, mais c'est le résultat d'une méprise[1]. On doit trouver dans ce poëme quelques traits fabuleux sur Alexandre ; au moins est-il certain qu'on les lit dans un poëme du commencement du seizième siècle, qu'on regarde comme une imitation ou plutôt comme un vrai plagiat de celui de Gautier[2].

Ce dernier poëme fut mis en prose au quatorzième siècle[3]. Le célèbre imprimeur Caxton trouva à Bruges un exemplaire de cette translation, le traduisit en anglais et l'imprima à Westminster en 1480, et encore en 1481 sous le titre de *The Myrrour of the World*[4]. On trouve dans ce livre divers détails sur Alexandre, et entre autres l'invention des statues de métal qui mirent en fuite les éléphants qui attaquaient son armée[5]. Vers la fin du quinzième siècle, la translation en prose française du poëme de Gautier de Metz fut imprimée à Paris[6]. Après ces préliminaires, j'arrive au poëme qu'un savant bibliographe[7] a

[1] *Notices des Mss.* t. V, p. 243-266. — *Hist. litt. de la France*, t. XVI, p. 220. — Roquefort, *De la poésie franç. aux 12e et 13e siècles*, p. 255.

[2] Dans le poëme de Renard le Contrefait, du treizième siècle, Renard raconte au Lion l'histoire d'Alexandre en sept mille vers, et l'on y trouve toutes les fables du roman *de Prœliis*. V. Robert, *Notices sur les fabulistes*, p. cxli-cxliij à la tête des *Fables inédites des* XIIe, XIIIe *et* XIVe *siècles, et Fables de la Fontaine*. Paris 1825, in 8°, 2 vol.

[3] Ms. n° 7595 de la Bibl. du roi. — Roquefort, *ibid.*, p. 256. — V. un extrait de cet ouvrage : *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, t. IV, p. 59.

[4] V. Dibdin, *Bibliothec. Spencer.* t. IV, p. 231-244. — On lit à la fin du prologue : « ... Whiche mas engrossed and in alle poyntes ordeyneb by chapitres and figures in ffrensche in the toun of Brugis the yere of thyncarnacion of our Lord M.cccc. lxiiij. in the moneth of Juyn... etc. »

[5] « King Alexandre which was a good clerke and prynce of grete recommandacion .... he dyde do make vessels of copper in fourme of men, and dyde do fylle them wyth fyre brennyng, and sette them to fore hym to fyght ayenst them that were upon tholyphauntes... etc. » (Dibdin, *ibid.* p. 239.)

[6] Le livre de Clergie nommé lymage du monde, translaté de latin en françois, in-4° goth. sans date. — Paris, Michel Lenoir, in-4° sans date. — Lymage du monde contenant en soi tout le monde mis en III parties..... Paris, Jehan Trepperel, in-4° goth. sans date. — C'est à tort que le Catal. de la Bibl. du roi (*D.* 3782) attribue cet ouvrage à Saint-Pierre de Luxembourg. (Brunet, *Manuel*, t. II, p. 361.)

[7] M. Van Praet, *Cat. de la Vallière*, nos 2721, 2722. — *Addit. au Cat. de la Bibl. du duc de la Vallière*, p. 62. — L. Vaucher, *Bibl. Univ.* sept 1847.

reconnu pour être « l'ouvrage de Gautier de Metz déguisé par quelques légers changements. » Il porte le titre de *Mirouer du Monde*, et a été imprimé à Genève, 1517, Jaques Vivian, petit in-4°. Mais l'exemplaire que M. Van Praet avait examiné étant imparfait, il n'a pu connaître le nom de l'auteur. La feuille qui porte le prologue existe dans un précieux exemplaire imprimé sur vélin que possède la bibliothèque de Genève ; l'auteur s'y nomme, et c'est Françoys Buffeteau, natif de Vendôme, secrétaire ducal. Il commença cet ouvrage en 1514, dans le château de Divonne, appartenant alors à Antoine de Gingins, premier président de Savoie, et il l'acheva en 1516. Voici comment il s'exprime : « ..... Ne voulant vivre ne demeurer en oysiveté me voulu mettre à veoir et visiter plusieurs beaux et exquis livres traictant de plusieurs belles et grandes sciences et matieres, tant en latin comme en françoys que ledit Seigneur avoit en sa bibliothèque au dit lieu de Divonne, come Strabon, Tholomée, l'Especule naturel de Vincent, Pline, Albumasar et autres. Et apres que jeuz par certain temps vacqué à estudier en iceulx moyennant l'ayde de Dieu, me disposay de me mectre à extraire et composer en langue Galique et Françoyse et rediger en rimes ce présent livre intitulé le Mirouer du Monde. »

J'en extrairai ce qui regarde mes recherches. Buffeteau (2me partie) fait une grande description de l'Inde, des animaux et des monstres qu'elle renferme ; on y retrouve la tradition de Gog et Magog [1], et on y remarque ces deux vers :

Les arbres secz [2] sont celle part
Qui parlèrent à Alexandre.

[1] En Ynde est le mons Caspieux
Qui est grand et spacieux
Ou furent dedens enfermés
Certaines gens qui sont nommés
Gots et Magots par Alexandre,
Selon ce que jay peu comprendre,
Gens sont de mauvaise nature, etc.

[2] Nous verrons que Marco Polo donne aussi ce nom à l'arbre du Soleil (V.

Il cite en marge Vincent de Beauvais, et il dit en parlant des éléphants :

Ils ont long museau par devant
Dont ils mangussent, large et grant,
Lequel saisist, dévore et prent
Ung homme tout soudainement.
Quant Alexandre sen alla
Pour batailler contre ceux la
Qui dessus les dits elephans
Combattoient contre toutes gens,
Pour les vaincre plus aiséement,
Fit faire bien subtilement
Vaisseaux d'arain en forme dome (d'hommes)
Tous pleins de feu et ainsi come
Ses gens pour batailler alloient
Devant eux les vaisseaux menoient
Pour se garder des elephans
Qui cuydoient que ce fussent gens :
Et ainsi comme ils les happoient
De leurs museaux, ils se bruloient,
Tant que plus napprochoient les homes
Pour les semblances de leurs formes,
Mais tenoient leurs museaux tous haulx
Cuidans que tous fussent si chaulx
Questoient les dessus dits vaisseaux :
Pourquoy furent ces gens conquis
Par Alexandre et desconfiz [1].

p. 119), quoiqu'il dise que cet arbre a des feuilles. Dans l'*Historia de Prœliis*, l'arbre sur lequel on voit le phénix n'a *ni feuilles ni fruits*, mais l'arbre du Soleil a des feuilles qui semblent d'argent. (V. ci-dessus, p. 71.) — Dans la seconde partie du recueil des prophéties, intitulé : *Mirabilis liber*, feuillet 1 recto, on lit : « ... Sa renommée s'espandera jusques a larbre seiche. »

[1] Je n'ai pas à ma portée le poëme de Gautier de Metz, mais je possède la translation en prose que j'ai indiquée, et qui est intitulée : *Le Livre de Clergye nommé lymage du monde* (in-4° sine loc. et ann.), et j'en extrais les passages suivants que l'on pourra comparer avec l'imitateur Buffeteau.

« En ceste région de Ynde sont les arbres qui parlèrent à Alixandre, et si y a des formis aussi grans et si fors que ung chat...

« En Cappadoce sont les Oliflans qui sont moult grants bêtes et fors.... et gettent de leur gorge ung boyau dont ils hument et engloutissent bien ung homme tout armé. Mais le roy Alixandre qui tant fut vaillant comme on scet,

Ailleurs, le poëte de Divonne, en parlant des singularités des eaux, dit encore d'après la même autorité :

Il y a ung grant fleuve en Perse
Qui de nature est bien diverse,
Car la nuit est bien fort gelé
Et tout le jour est dégelé.

Il s'agit dans ce passage du fleuve que traversa Alexandre, quand, déguisé en ambassadeur, il pénétra dans la tente de Darius.

Dans un ouvrage intitulé : *Les diz moraulx des Philosophes*, annoncé par l'auteur, Guillaume de Tignonville, prévôt de Paris sous Charles VI, comme étant traduit du latin, on trouve quelques-unes des traditions fabuleuses sur Alexandre. Il existe de ce livre des manuscrits et plusieurs éditions imprimées. La plus ancienne fut faite au quinzième siècle, à Bruges, par le célèbre Colard Mansion [1]. On y trouve un chapitre fort court sur Alexandre, dans lequel on raconte que Philippe fut tué « par un des grands seigneurs du pays appelé Cahus ou Pausanias selon les anciens, lequel fut amoureux de la mère d'Alexandre. » On trouve ensuite un discours d'Alexandre « à ses hommes » et leur réponse : « Plusieurs bons enseignemens et doctrines donna Alexandre, mais enfin il fut deceu par haine et mondaine gloire, car il se souffri adorer comme Dieu et filz de Jupiter Hammon. »

Une autre édition de cet ouvrage [2] donne beaucoup plus de

fit faire des hommes d'arain qui etaient tous plains de feu et les faisoit mener devant en bataille contre ceux de Ynde. Et quant les Oliflans gettaient leur boyaux encontre ces hommes d'arain ils estoient plains de feu et se brusloient leurs boyaux tellement que oncques depuis ne les osèrent traire contre homme. » (Partie seconde, chap. 2.)

[1] « Cy commence un petit trattié moult prouffitable intitulé les dictz moraulx des Philosophes... » *Impressum Brugis per Colardum Mansionis*, in-4°. — Plusieurs bibliographes ont cru cette édition datée de 1473, mais elle ne porte aucune date. (V. Van Praet, *Notice sur Colard Mansion*, p. 44, 45.) — C'est un livre d'une grande rareté; je l'ai vu à la Bibl. du roi de France.

[2] « Les dictz moraux des Philosophes translatés de latin en françois par noble

détails. Le meurtrier du roi Philippe y est nommé Cachus[1]. On lit ensuite une lettre d'Alexandre à ses peuples contre le culte des images; il y parle de la Trinité. La correspondance d'Alexandre et de Darius vient après, puis on raconte la victoire d'Alexandre sur *Daire*, qui fut chassé jusqu'à *un fleuve gelé et passa par dessus la glace*. Pour combattre les éléphants de Porus, le roi de Macédoine fit « faire XXIIII ymaiges darain toutes creuses, et les fist mettre sur chariots de fer et emplir de bois et les fist mettre par ordre ou front de bataille et fist mettre le feu dedans quant les enemis approuchèrent..... » Après avoir tué Porus et conquis l'Inde, Alexandre passa « oultre la terre de Tigue » dont le roi lui envoya la couronne et de grands présents.

« Et dist-on que Alexandre avoit sceu par astrologiens la ou il avoit esté qu'il devoit mourir sur pavement de fer et soubz couverture d'or. Si advint tantost après que par une grande chaleur que tant de sang luy sailloit hors par le nez, qu'il fut moult foyble et convint le descendre de dessus son cheval enmy les champs et tantost un chevalier getta sa cotte de fer et descendit à terre et tantost le roy Alexandre se coucha dessus cette cotte, et les autres mettoient beaulx draps d'or par dessus luy[2]....»

Alexandre connaissant qu'il allait mourir écrivit sa dernière lettre à sa mère. Nous verrons qu'un illustre traducteur mit en anglais l'ouvrage de Tignonville.

Vers le milieu du quinzième siècle Sébastien Mamerot traduisit en français et augmenta beaucoup la *Chronique* du dominicain Martin le Polonais[3]; il y inséra l'histoire d'Alexandre

homme Messire Guillaume de Tignonville, chevalier, conseiller et chambellan du Roi. — Les dictz des Saiges. — Le Secret des Secretz de Aristote. — Paris, Pierre Vidove, 1531, et se vend par Galliot, 8° min.» (à la Bibl. du roi de France). — Le Ms. latin n° 6632 de la Bibl. du roi de France contient le texte latin : *Dicta philosophorum*. (Paulin Paris, *Ms. franç.* t. V, p. 7.)

[1] Les Persans lui donnent le nom de Kelous.

[2] Tradition orientale. (V. ci-dessus p. 11 et 37.)

[3] V. Lebeuf dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. XX, p. 224 et suiv.

qu'il tira du poëme de Gautier de Châtillon et *d'autres livres aussi bien authentiques tant par metres qu'en prose* [1]. Il y avait sans doute parmi ces autorités une des histoires fabuleuses d'Alexandre, puisqu'il parle des projets de ce conquérant contre Rome, des présents que les Romains lui offrirent et des arbres du Soleil et de la Lune. Il passe sous silence d'autres aventures, parce que, dit-il, « elles ne seroient pas creües par la moitié de ceux qui cy les liroient ou orroient. » On trouve au chapitre LXXV^me^ l'énumération des villes qu'Alexandre avait fondées et auxquelles il avait donné son nom. J. Valerius et plusieurs des romans que j'ai indiqués nomment ces villes, mais dans aucun de ces auteurs leurs noms ne sont aussi étrangement défigurés que dans la *Chronique martinienne*.

[1] *Chroniques martiniennes*, avec les additions de plusieurs chroniques, Paris, Verard, in-fol., chap. 57, fol. 22, verso.

XIII.

ESPAGNOLS.

Les romanciers espagnols s'emparèrent des aventures d'Alexandre immédiatement après les poëtes français; aussi le marquis de Santillane[1] compte-t-il parmi les premières productions de la poésie castillane *El libro de Alexandro* et *Los votos del Paon*. L'Alexandre espagnol a été longtemps fort peu connu. On l'a attribué à Alphonse le Sage, roi de Castille, à Gonzalès Berceo, et enfin avec plus d'apparence à Juan Lorenzo Segura de Astorga, qui est nommé à la fin d'un manuscrit. *El libro de Alexandro* a été publié dans le troisième volume de la collection de Sanchez, d'après un manuscrit du duc de l'Infantado; on en cite un autre comme ayant appartenu au couvent de Buxedo, près de Burgos, et François de Bivar en a transcrit quelques vers qui, comparés avec l'édition de Sanchez, offrent de nombreuses variantes. L'auteur de ce poëme mêle l'érudition classique aux traditions romanesques; il imite souvent et copie quelquefois Gautier de Châtillon, qu'il cite sous le nom de Galter; il en agit de même avec le poëme d'Alexandre de Bernay. Ailleurs il parle de l'histoire d'Hélène et de la destruction de Troie; il cite Homère et nous apprend que la mère d'Achille, pour l'empêcher d'aller à la guerre, le cacha dans un couvent de *Bénédictines*[2].

[1] Sanchez, *Coleccion de poesias Castell.*, t. I, p. LVII.

[2] Stanc. 386. La madre de Achilles era mogier artera,
Ca era grant devina, è era sortera;

Dès le commencement du poëme, l'auteur parle de la tradition qui faisait Nectanèbe père d'Alexandre :

Stanc. 19. A maestro Nataneo decian que semeiaba
Et que su fijo era grant ruido andaba.

et l'un des premiers exploits de ce prince est sa victoire sur Nicolas.

On trouve dans ce poëme la descente d'Alexandre au fond de la mer. (Stanc. 2142 à 2158.)

Dicen que por saber que facen los pescados,
Come viven los chicos entre los mas granados,
Fizo cuba di vidrio conpuntos bien cerrados,
Metios en ella dentro con dos de sus criados.

. . . . . .

St. 2152. Otra faciana vio en essos pobladores
Vio que los maores comien à los menores
Los chicos a los grandes tenienos per sennores
Maltraen los mas fuertes à los que son menores [1].

Le poëme parle ensuite du Phénix (st. 2311), des arbres du Soleil et de la Lune [2], et de l'ascension d'Alexandre dans les airs par le moyen des griffons (st. 2332).

Sopô que si su fijo fues en esta carrera,
Avria y à morir por alguna manera.
387. Quando era chiquiello fizolo encantar
Que non podies fierro nunca en el entrar,
Et fizol en orden de serores entrar,
Que magar lo buscassen nol pudiessen fallar.

. . . . . .

390. Priso tocas è cintas, camisas è zapatas,
Sorteias è espeijos è otras tales baratas;
Envolta escudos è balestas è hastas,
Diolas en donas a essas toquinegradas.

. . . . . .

[1] M. Raynouard a remarqué que ces vers étaient traduits de ceux d'Alexandre de Bernay. (V. ci-dessus p. 99.)

[2] St. 2317. Rey, dixo el fraire, se me quisieres oir,
Quierote una cosa demostrar è decir;
Desque acá te quiso to fado aducir,
Podes de tu ventura con certedumbre ir.

Juan Lorenzo Segura écrivit un peu après la moitié du treizième siècle, et l'on voit que, pour composer son long poëme[1], il mit à contribution tous ses devanciers. Il fit usage des histoires de l'antiquité, et joignit aux faits qu'il en tira tout ce qui, dans les romans et les poëmes du moyen âge, lui parut propre à orner son récit. Il copie quelquefois les romanciers latins et français, et plus souvent encore il les paraphrase en y ajoutant des réflexions et des détails. Telle est l'origine évidente des traditions fabuleuses sur Alexandre répandues en Espagne, et c'est à tort qu'Andrès voudrait les rapporter aux Arabes[2].

2318. Yo te sabré dos arboles en este monte mostrar
Que non puedes tal cosa entre to cuer asmar:
Quellos te non digan en que puede finar;
Si en placer te cabe puedes lo ir probar.

2319. El uno es el sol, es assi adonado,
El otro es la luna, es assi encantado,
Que pronuncia al ome quanto tien asmado,
Y verà que non traen ambos linnage devisado.

Sanchez, qui ignorait la fable des arbres parlants, propose fort absurdement de corriger *arboles* en *arioles* (devins).

[1] Il a 2510 stances de quatre vers.

[2] V. sur l'Alexandre espagnol, Ant. Sanchez, *Colec. del poes. cast.* t. III et t. I, p. 96 à 98. — Nic. Antonio, *Bibl. Vet. Hisp.* t. II, p. 79, § 194, cum not. Bayer. — Castro, *Bibl. Espanol.* t. II, p. 631. — Sarmiento, *Mem para la histor. de la poes. espanol.* p. 245-249. — Capmany de Montpalau, *Teatr. de la Eloc. esp.* t I, p. 11-19. — *Essai sur la litt. espagn.* Paris 1810, p. 39. — Sismondi, *De la litt. du midi de l'Europe*, t. III, p. 159-165. — Bouterweck, *Hist. de la litt. espagn.* liv. I, sect. I.

XIV.

ITALIENS.

La plus ancienne mention qui soit faite du roman d'Alexandre par un auteur italien me paraît se trouver dans le *Géographe de Ravenne*. Le temps où vivait l'anonyme qu'on désigne de cette manière a été un sujet de discussion entre les savants; ils n'ont pu s'accorder et les opinions flottent entre le septième et le dixième siècle [1]. Quoi qu'il en soit, cet auteur, en recherchant la situation du paradis terrestre, cite le *Livre d'Alexandre* [2], et cette citation, qui désigne l'*Historia de Prœliis*, me paraît un argument propre à prouver que l'anonyme n'est pas aussi ancien que quelques auteurs l'ont cru, et qu'il faut le placer dans un temps fort rapproché du dixième siècle.

Je nommerai ensuite, quoiqu'il semble appartenir à l'Allemagne par son attachement aux empereurs, Gottfrid de Viterbe, qui, au douzième siècle, composa, partie en prose et partie en vers, une chronique qu'il décora du nom de *Panthéon* et qu'il dédia au pape Urbain III. Dans cet ouvrage il raconte l'aventure de Nectanèbe avec Olympias, il décrit le palais de Porus, la vigne d'or et d'argent, les raisins de pierres précieu-

[1] Pl. Porcheron, *Præfat. ad Anonymi Ravennat. Geogr.* — J.-G. ab Eckhart, *Comm. de Francid orient.* t. I, p. 902-911. — Chr. Schœttgen, dans le t. VI de la *Bibl. infim. latinit.* de Fabricius, p. 54-57. — Beretti, *De tabulâ chorogr. ital.* sect. II, t. X, des *Script. rer. Italic.* — Ginanni, *Scritt. Ravenn.* t. I, p. 428 et suiv. — Mannert, *Introd. ad tabul. Peutinger.* p. 41-44. — Chr. Saxius, *Onomast. litt.* t. II, p. 136, 137.

[2] Anon. Ravenn. Paris 1688, in 8°, cap. lib. I, 8, p. 17.

ses qui l'ornaient. Il rapporte l'oracle des arbres du Soleil et de la Lune, et, non content de faire en prose le récit de ces merveilles, il en raconte encore une partie en vers [1].

Le Dante, ainsi que je l'ai déjà dit [2], fait connaître qu'il avait lu les histoires fabuleuses d'Alexandre, et son contemporain Marco Polo les rappelle en quelques endroits. A l'occasion de la porte de fer et des fortifications du Caucase, ce célèbre voyageur dit que c'est en ce lieu que, suivant le *Livre d'Alexandre*, ce conquérant renferma les Tartares [3]. Un peu plus loin il raconte que dans la province de Tunocan ou de Timochain on trouve l'*albero solo* (le manuscrit français dit l'*arbre seul*) que les chrétiens appellent l'*albero secco*, et il en donne la description [4]. D'autres manuscrits ont des variantes et portent *arbore del sole*, *arbon solis*. Le voyageur ajoute que c'est là que se livra la bataille entre Alexandre et Darius [5]. On voit que le nom d'*arbre sec* est une corruption d'arbre du Soleil ; on la retrouve dans les vers du *Miroir du monde* que j'ai déjà cités [6].

Dans le quatorzième siècle un auteur florentin composa,

[1] Gottfrid Viterb. *Chron.* p. XI, t. II, Struvii *German. script.* p. 162 et suiv.

[2] V. ci-dessus p. 70, not. 1.

[3] Dans le texte italien de la Crusca, qui a été écrit avant l'an 1300 et publié par le comte Baldelli, on lit : « E questo è lo luogo che dice il libro di Alessandro, che dice rinchiuse gli Tartari dentro delle montagne... » — Le manuscrit latin de la Bibl. de Paris, et la version française du quatorzième siècle, publiée par la Société de Géographie, citent le *Livre d'Alexandre*, mais le texte de Ramusio ne le cite pas.

[4] *Milione di Marco Polo*, t. I, p. 25, ediz. del conte Baldelli : « Egli è grande e grosso, le sue foglie sono dall' una parte verdi e dall' altra bianche e fa *cardi* (texte de Ramusio : *ricci*) comme di castagne, ma non v'ha entro nulla ; egli è forte legno e giallo come bossio, et non v'ha albero presso a cento miglia, salvo che dall' una parte a dieci miglia... » Baldelli (*ibid.* note *a*) remarque que cet arbre doit ressembler à un platane.

[5] Ce pays de Timochain et de *l'arbre sec* doit être situé entre Damgan et Casbin, dans une plaine qui s'étend vers les défilés de Kowar que Morier (*Nouv. voyag. en Perse*, t. II, p. 331, trad. franç. Paris 1818) a décrits. V. Baldelli (t. II, p. 19, note 31, et p. 61, note 128), qui remarque qu'Alexandre y passa après la bataille d'Arbèles, et y apprit l'assassinat de Darius.

[6] V. ci-dessus p. 110.

peut-être d'après un original français très-ancien[1], le roman italien qui porte le nom de *Guerino il Meschino*; il voulut l'embellir en y ajoutant des détails qu'il puisa dans les poëmes du Dante et dans plusieurs romans. Il attribue entre autres à son héros plusieurs traits qui se trouvent dans les histoires fabuleuses d'Alexandre. Non-seulement une multitude de monstres et de bêtes féroces s'opposent à sa marche, mais on y lit toute l'aventure des arbres parlants.

C'est sur le mont Tigrisonte que se trouvent les arbres du Soleil et de la Lune. Ce lieu est sur la mer des Indes, et tous les dix ans il y a un jubilé semblable à celui de Rome, où les peuples accourent chercher le pardon[2]. Le *Meschino*, conduit

[1] On croit que l'auteur de *Guerino il Meschino* est André de Barberino (??), qui traduisit plusieurs romans du français. (Bandini, *Cat. Cod. ital. Bibl. Laurent.* col. 208, 215.) V. sur le *Guerino*, Pelli, *Mem. per la Vita di Dante*, p. 121, note 2. — Fontanini, *dell' Eloquenza ital.* p. 76-78. — Bottari, *Letter. apud* Gori *Symb. litter.* t. VII, p. 177 et seq. — Crescembeni, *Istor. della volgar. poes.* t. I, p. 331. — Poccianti, *Cat. dei Scrittori Fiorentini.* — Dunlop, *History of fiction*, t. III, p. 38. Lond. 1816, in-8°, attribue le *Guerino* à un Florentin nommé André Patria. La première édition, fort rare, de ce roman est de Padoue 1473, in-fol. Il existe une traduction française du *Meschino* faite par Jean Cuchermois (Quadrio, t. VI, p 582. — Du Verdier, *Bibl. franç.* t. II, p. 401), Lyon 1530 et Paris 1532, in-4°; mais le premier livre seul est tiré de l'italien, le reste est le produit de l'imagination du traducteur. (Ferrario, *Stor. degli antichi romanzi*, t. II, p. 283.) Mme Oudot a arrangé ce roman pour sa *Bibliothèque Bleue*. — On a cru que *Guerino* avait été une des sources de la *Divina Commedia*, mais il paraît plutôt que le traducteur Andrea orna sa description du Purgatoire de saint Patrice par des détails empruntés du Dante, et qui ne se trouvaient pas dans le roman français qu'il traduisit. (Ginguené, *Hist. litt. d'Ital.* t. II, p. 24-26.)

La célèbre Tullie d'Aragona qui, au seizième siècle, mit ce roman en vers italiens en 36 chants, dit qu'elle l'avait tiré de l'espagnol ; mais l'original dut être italien ou français. Crescembeni compare le poëme de la belle Napolitaine à l'Odyssée d'Homère. Ce poëme est intitulé : *Il Meschino altramentè detto il Guerino*. Venezia, 1560, 4°. V Ferrario, *Stor ed Analisi degli ant. romanzi*, t. II, p. 283.

[2] *Guerino il Meschino*, Venezia, 1802, 8°, cap. LI, XC, XCI, « ... per quel mare d'India havvi ogni dieci anni il perdono a quelli arbori del Sole, come a Roma è il Giubileo, e vanno con maggior riverenza a quel perdono che non fanno i Christiani a Roma e al Santo Sepolcro di Gerusalemme. »

dans le temple du Soleil, le conjure longuement par la sainte Trinité, la passion, les apôtres, etc., etc., de répondre à sa demande sur le lieu où il peut retrouver son père.... Au centre d'un jardin sont deux grands arbres semblables à des cyprès ; celui du Soleil répond lorsque les rayons de cet astre atteignent sa cime ; celui de la Lune fait entendre sa voix pendant la nuit et au moment où il est éclairé de sa lumière [1]. Tout cela est à peu près copié des romans latins dont nous nous sommes occupés [2].

Le recueil des *Nouvelles antiques*, dont la plupart datent des treizième et quatorzième siècles, présente des traces des fables sur Alexandre. Ainsi la nouvelle troisième rapporte un trait de

[1] *Ibid.* cap. 92. « .. che tu mi rispondi alla dimanda, la qual farò agli alberi, senza alcuna fraude e bugia, cioè che io sappia in qual paese io debba trovar il padre mio e la mia sanguinità... in mezzo di quel orto erano due grande alberi di cipresso, che le cime erano pari a quelle di tre monti... e dissero .. ad adorasser gli alberi del Sole e della Luna... e quando il sole si levò e toccava la cima... una voce uscì dell' arbore... disse il sacerdote : ti convienne aspettare insino questa notte e dimanderai agli arbori della Luna... Comè la Luna toccò la cima questo demonio... rispose... »

Dans la version italienne de Tullie d'Aragona, Guerino va vers « gli arbor sagrati a la luna e al sole » sous la conduite de Cariscopo, général du doge de Tigliaffa. Voici la réponse de l'arbre du Soleil :

Sei figlio d'un Baron gran cavaliero
Di real sangue nato, e sei Christiano,
Or s'altro vuoi saper, tu cerchi in vano.

C'est pour avoir visité les arbres du Soleil que Guerino se trouve avoir encouru l'excommunication.

[2] J'ai cité le *Guerino il Meschino* d'après l'édition de Venise 1802, qui n'est qu'une espèce d'abrégé de ce roman. Depuis lors j'ai eu en ma possession celle de Venise (Augustino Bindoni 1550, petit in-8°). Cette dernière est beaucoup plus ample. Elle contient 254 chapitres et 268 feuillets. On y trouve de grands détails sur le Purgatoire de saint Patrice, dont il est à peine fait mention dans l'édition de 1802. Au reste, il y a fort peu de différence sur ce qui regarde les arbres du Soleil et de la Lune. La première édition est de Padoue XXI de Aurille 1473, in-fol. (Dibdin, *Bibl. Spencer.* — Maittaire, t. I, p. 203.) — Le roman italien de *Guerino* paraît avoir été écrit trente et un ans après l'expédition du prince de Tarente contre Durazzo (edit. 1550, f. 181) « ... passai il mare con il principe di Taranto ad acquistare Durazzo ... e morì combattendo.... e sono stato trenta uno anno in questa pena... » (?)

ce prince, qui alors assiégeait la ville de Giadre, et ce récit paraît tiré des Troubadours[1]. Ailleurs, il est question des douze villes qu'Alexandre fonda et auxquelles il donna son nom[2]. Ces villes se trouvent désignées avec des surnoms plus ou moins défigurés dans plusieurs de nos romans[3].

Dans le quatorzième siècle, l'*Historia de Prœliis* fut traduite en langue italienne; elle fut même mise en vers, et Domenico Scolari en fit un des premiers ouvrages écrits en *ottava rima*. Cet auteur dit lui-même qu'il tira son poëme d'un livre latin en prose, et qu'il l'écrivit à Tréville, château du Trévisan, l'an 1355, au temps d'Innocent VI et de l'empereur Charles IV, fils de Jean, roi de Bohême[4]. Ce poëme, divisé en quatre chants, est manuscrit dans la Bibliothèque Magliabecchi à Florence[5], et M. Vincent Follini l'a fait connaître[6].

Vers la fin du même siècle, un mauvais poëte nommé Bar-

[1] *Libro di novelle e di bel parlar gentile, contenente cento novelle antiche*, Milano 1804, in-8°, p. 13. (V. ci-dessus p. 95.)

[2] *Ibid. Novell.* VIII, p. 31. « In Alessandria laquale è nelle parti di Romania, acciochè sono dodici Alessandrie, le quali Alessandro fece el Marzo dinanzi, ch' egli morisse... »

[3] Plutarque (*De fortunâ Alexand.*) dit qu'Alexandre fonda plus de 70 villes. Etienne de Byzance (voce Ἀλεξάνδ.) nomme dix-huit Alexandries; la *Chronique Paschale* (p. 170, 171) en nomme douze, et c'est le nombre adopté par les histoires fabuleuses telles que J. Valerius, *Historia de Prœliis*, etc.

[4] Le dernier octave du poëme :

Mille trecento con cinquante e cinque
Anni correa poi che Christo fo nato,
Innocenzio era Papa uno e cinque,
E Carlo posedea lo imperiato :
Del mese di Dicembre venti e cinque
Fo in Trivilli questo compilato,
Domenico Scolari el trasse in rima
Ch'era per prosa e in grammatica prima.

[5] Pluteo II, cod. 30.

[6] Dans le recueil intitulé : *Collezione di opusculi scientif. e letterari*, t. V, p. 26-57, Firenze 1808, in-8°. Deux dessins qui ornent ce manuscrit, et dont l'un représente une espèce de monument en l'honneur de Fiametta, font croire qu'il a appartenu à Boccace.

toccio[1] écrivit aussi l'histoire d'Alexandre, mais son ouvrage n'est connu que par le jugement qu'en porte un de ses rivaux[2], qui l'accuse de mensonge et de n'être bon que pour des aveugles.

Ce poëte, qui traite si sévèrement son devancier, eut nom Jacopo di Carlo; c'était un prêtre de Florence[3] qui composa, en *ottava rima* et en douze chants, un ouvrage sur les hauts faits d'Alexandre. Il annonce, comme c'était assez l'usage, qu'il traduit un auteur latin[4], et il grossit son ouvrage en ajoutant aux traditions fabuleuses ordinaires beaucoup de choses tirées de la mythologie. Il est très-diffus dans sa manière d'écrire, et il se plaît à placer des espèces d'introductions à la tête de ses chants. Ce poëme a pour titre : *Libro d'Alessandro Magno nello quale si tratta delle guerre che fece e come conquisto tutto il mondo*, et il a été plusieurs fois imprimé[5]. En voici le début :

[1] Quadrio (*Stor. d'ogni poes.* t. VI, p. 483) pense que Bartoccio est le nom défiguré d'Ottavante Barducci, poëte florentin, dont il reste peu de chose. (V. Mazzuchelli, *Scritt. Ital.* t. III, p. 443. — Bandini, *Cod. Ital. Bibl. Laurent.* p. 432.)

[2] Jacopo di Carlo, dans son poëme d'*Alexandre*, dit à la fin du dernier chant :

Ver è ch' uno che Bartoccio s'appella
Ne scrisse già, ma sua rima non piace
A chi racontar (cantare) vuol di tal novella.
Ma per li ciechi la sua rima giace (face),
Anche gran parte come si favella
Ai lascio star dell' historia verace
Che non fece (ne fe) mention per suo errore.

[3] On découvre le nom de l'auteur dans une *ottava* où il dit qu'il avait composé le *Troiano* (*havendo lo Troiano tutto composto.* — I, stroph. 2), et la première édition de ce dernier roman (Venise 1491) porte à la souscription : « Stampato e composto in lingua florentina... per me Ser Jacopo di Carlo prete Fiorentino. » (Quadrio, t. VI, p. 481, 476. Tiraboschi, *Stor. della lett. ital.* t. VI, p. 882.) — V. Ebert, n° 11930 et Brunet, *Nouvelles recherches bibl.*, t. III, p. 398, qui pensent que c'est le nom de l'imprimeur et non pas de l'auteur.

[4] Dans l'avant-dernière *ottava* :

Poi ch' io ho si bel canto suscitato
Volgarizzando il latin del Dottore
Che scrisse già di questo gran Signore.

[5] Venezia 1566, 8°. — Milano 1581, 4°. — Venezia 1627, 8°. — Verona 1712,

Omnipotente Dio e la sua madre
Si presti tanta grazia alla mia mente
Ch' io possa dire con rime leggiadre
Cosa che dia diletto a tutta gente.
Anco ne prego il mio devoto padre
Baldo santo : pero che altramente
Non crederia far mai bona rima
Se questo Baldo non chiamasse prima [1].

Quant aux versions en prose de l'*Historia de Prœliis*, on peut en citer plusieurs éditions. Celles de Trévise (1474) et de Venise (1477) sont en dialecte vénitien [2], et celles de Naples (1477) et de Venise (1501) sont écrites en prose italienne [3]. Voici le commencement de ces romans italiens :

« El fo per antigo tempo de savii homini ne le terre de Egypto. I quali saveva la mesura de la terra. E le onde del mare. E l'ordine delle celestial cose cognosceva. Zoe el corso de le stelle ; et etiam dio lo movimento del cielo. Ma per la grandezza de la scientia sua : et per la noticia de le arte magice sparse per luniverso mondo : impero lor disse de Anatabo re de quelli : che fo homo molto ingenioso in Astrologia : et in arte magica amaistrato..... »

in-8°.—Verona et Bologna 1672, in-12 — Je me suis servi de cette dernière édition que j'ai trouvée à la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, en 1822 :

« Alexandreida in rime cavata del latino : nelaquale se tracta el nascimento, la pueritia, adolescentia et gioventù di Alessandro Magno, con tutte le sue fatiche, battaglie e guerre cise d'animali come de huomini, e come conquistò tuttol mondo, etc. » Venezia, Bernardino de Viano de Lexona, 1521, 4°.

[1] « Se lui non chiamasse sempre in prima. » (Edit. de 1544.)

[2] « Istoria di Alessandro Magno, zoe del suo nascimento e delle sue prosperose battaglie e della morte soa infortunata. » — Finito adi XVIII Fevrar. MCCCCLXXIV, in Treviso, in-4°. (Federici, *Della Tipograf. Trevigiana*, p. 49, 50.)

« Commenza el libro del nascimento. de la vita. con grandissimi fatti. et della morte infortunata de Alessandro Magno. » — Finito adi XXVIII. Luio. M:: CCCC :: LXXVII :: In Venesia, in-4°. (Fossi, *Catal. Bibl. Magliab.* t II, col. 812, 813.— Laire, *Index librorum*, t. I, p. 408.) L'imprimeur de ces deux éditions paraît être Gerard de Lisa.

[3] « Commenza el libro del nascimento de la vita con li grandissimi fatti e della morte infortunata de Alessandro Magno. » Neapoli p. maistro Bertoldo Riching de Argentina. Adi XII Agosto M.CCCC.LXXVII, in-4°. » (Dibdin, *Bibl. Spencer.* t. VII, p. 7.)

Et on trouve à la fin du livre, après la liste des douze Alexandries, vingt-quatre vers composés *p. Dothomeo philosopho* et annoncés comme étant l'épitaphe qui fut gravée sur le tombeau du héros. Ils se terminent :

. . . . . pero certo si spande
La fama, il nome, i fatti di colui
Che vince tutto : la morte vince lui.

La chronique, composée au quinzième siècle par saint Antonin de Florence, rapporte encore sur Alexandre une partie des fables que nous avons si souvent racontées[1], et qu'il paraît avoir puisées dans l'*Historia de Prœliis*.

Enfin, pour terminer ce que j'ai à dire sur les auteurs italiens, j'indiquerai ici un poëte lauréat du pape Léon X, Dominique Falugi, dont je trouve l'ouvrage cité sous le titre de *Trionfo Magno, nel quale si contienne le famose guerre de Alessandro Magno*, Roma (1521), in-4°[2].

« Alexandro Magno Imperatore, libro de la sua nativita vita e morte e de magnanimi facti che fece nel corso del tempo suo e come impero tuto el mondo, con molte altre illustre e splendide cose che fece nel imperio suo. » — In Venetia per maestro Battista Sessa, 1501, in-4°. » (*Catal. du duc de la Vallière*, n° 4848.)

[1] Antonini Episcop. Florentin. *Chronic.* (Lugd. 1517, in-fol. 4 vol.)

[2] Quadrio, t. VI, p. 481. — *Cat. de la Bibl. du duc de la Vallière*, t. II, p. 522. — Crescembeni, *Ist. del volgar. poes.* t. I, p. 332 et t. V, p. 127. — Haym, *Bibl. Ital.* Milano 1808, t. II, p. 33.

Crescembeni, t. I, p. 332. « E de quel altro (romanzo) intitolato *Trionfo Magno* composto interno a' fatti d'Alessandro il grande de Domenico Falugi Ancisano, che fiorè in tempo di Leone X da cui ottenne la laureazione per Breve impresso insieme col romanzo in Roma l'anno 1521. Egli è ben però vero, che costui potette averne pigliata l'idea, non più da i Greci, o da i Latini, che scrissero d'Alessandro, che dal romanzo di questo nome, il quale si truova tra i Provenzali. »

XV.

ALLEMANDS.

Je donnerai maintenant une idée des ouvrages romanesques ou poétiques sur Alexandre qui se trouvent dans l'ancienne littérature allemande. Le premier qui se présente est un hymne en l'honneur de saint Annon, archevêque de Cologne, composé en vers rimés et dans cette langue francique qui devait bientôt disparaître pour être remplacée en France par la langue romane, et au delà du Rhin par le dialecte souabe. Annon mourut en 1075, et à la fin du siècle sa mémoire fut célébrée par l'hymne dont je viens de parler. Parmi ses quarante-neuf strophes, il y en a deux qui ont rapport à Alexandre. A l'occasion du songe du prophète Daniel, le poëte annonce que le léopard à quatre ailes représente le Grec Alexandre qui, avec quatre armées, parvint à l'extrémité de la terre, où il éleva des colonnes d'or. Il conversa ensuite dans l'Inde avec deux arbres, parcourut les airs au moyen de deux griffons, et descendit dans la mer dans une machine de verre; ses serviteurs infidèles abandonnèrent les chaînes qui la soutenaient, mais le roi se tira d'affaire en faisant avec son sang un sacrifice à la mer, qui le porta sur le rivage, et il rejoignit son armée[1].

[1] *Rhythm. de S. Annone.* — Schilter, *Thesaur. antiq. Teutonic.* t. I. Voici la traduction latine du morceau sur Alexandre d'après Schilter :

XIV.

Tertium animal erat Leopardus,
Quatuor aquilinas alas habebat :

On voit que l'auteur de ce rythme a suivi un des romans latins, mais on ne lit nulle part que dans ses vers l'abandon d'Alexandre au fond de la mer et le sacrifice de sang par lequel il se rendit cet élément favorable.

On trouve ensuite, dans l'ordre des temps, Othon, évêque

Is designavit Græcanicum Alexandrum
Qui cum quatuor exercitibus ivit in expeditionem,
Usque dum orbis finem percurrit,
* Per aureas columnas notum fecit.
In India eremum perfregit.
Cum duabus arboribus ibi collocutus.
Cum duobus griphis
Cucurrit per aerem :
In vitro
Demisit se in mare :
Tunc projecerunt ejus infideles homines
Catenas in mare procul :
Dicebant : si tu velis videre mirabilia
Igitur dominare perpetuo in hoc abysso.
Ibi videbat præ se natare
Varium piscem magnum,
Semipiscem, semivirum,
Fecit ei multò vehementem terrorem.

XV.

Tunc cogitabat callidus vir
Quomodo se posset liberare.
Fluctus trahebat ipsum in abysso,
Per vitrum videbat varia mirabilia :
Usque dum aliquo sanguine** (sacrificio)
Rigidum mare salutaret.
Cum fluctus sanguinem sentiret,
Projiciebat Dominum in terram.
Sic veniebat is iterum in suum regnum :
Bene exceperunt eum Græci.
Multis mirabilibus satiebat se ille vir.
Tres partes mundi ad se acquirebat.

Bi guldinin sinlin bikante.
In India her die wûsti durchbrach,
Mit zwein boumin her sich da gesprach.
Mit zwein grifen
Vûr her in liuften :
In eimo glase
Liez er sich in den se.....

** *Mit einim bluote.* Aliquo sacrificio. Vid. not. Stadenii et Scherzii.

de Frisingen, qui, dans sa chronique latine[1], rappelle qu'on racontait qu'Alexandre était fils de Nectanèbe, roi d'Égypte, et habile magicien. Plus loin, il parle des richesses du palais de Porus, et renvoie à la lettre qu'Alexandre écrivit à Aristote, et dans laquelle il raconte ses périls, son aventure aux arbres du Soleil et de la Lune, et « beaucoup de choses si étonnantes, dit le noble évêque, qu'elles paraissent incroyables. »

Un manuscrit du commencement du treizième siècle, et qui fait partie de la bibliothèque publique de Strasbourg, contient, parmi d'autres pièces de vers, un poëme allemand sur les exploits d'Alexandre ; le Dr Henri Schreiber l'a publié et en fait connaître l'auteur[2]. Son nom est Lamprecht, c'est-à-dire Lambert ; il le déclare dans ses vers ; il se dit prêtre, et avoue qu'il n'a fait que mettre en vers allemands ce qu'Albéric de Bisenzun avait écrit en français[3]. Un poëte, connu pour avoir écrit au milieu du treizième siècle, rend à Lambert un témoignage qui sert à déterminer son époque. Ce poëte est Rodolphe de Montfort, qui chanta aussi Alexandre, et il nomme Lambert et Berthold de Herbolzheim comme ayant avant lui traité le même sujet :

[1] *Ottonis Frisengensis rerum ab orig. mundi ad ipsius usque tempora gestarum* Lib. II, cap. XXV. (Argentorati 1515, in-fol.)

[2] *Kunstblatt zur Chariss.* 1834, n° 6-9. — *Commentat. de Germanor. vetustissima quam Lambertus Clericus scripsit Alexandreide.* (Friburg. Brisigaw. 1828, in-4°.) — V. plus haut, p. 97.

[3] Vous devez bien remarquer
Que dans le poëme que nous faisons ici
La conduite est très-juste.
Le prêtre Lambert (*der paffe Lamprecht*) en est l'auteur,
Et il nous apprend dans son conte
Qui était Alexandre.
. . . . . .
C'est Albéric de Bisenzun (de Besançon ou de Vicence ?)
Qui nous transmis ce poëme.
Il l'a mis en vers français, (*Walischen*)
Et moi je l'ai publié pour nous en allemand : (*Dutischen*)
Que personne ne m'accuse,
Ce que le livre dit, je le répète. (Schreiber, *Comment.* p. 11

Plusieurs savants
Avant moi ont entrepris
De composer cette histoire en vers.
Berthold de Herbolzheim
La composa pour le noble Zæringære
Qui le combla de ses faveurs.

. . . . . .

Un certain Lambert a aussi traité ce sujet en vers,
Mais à l'ancienne manière,
Grossièrement et sans rhythme,
Et l'a traduit du français *(von Welsche)* en allemand[1].

On voit que de tous ces poëtes Lambert est le plus ancien, et qu'il faut le placer vers la fin du douzième siècle. Ses vers irréguliers et négligés confirment le jugement qu'en a porté Rodolphe de Montfort.

Lambert, ainsi que les poëtes français de son temps[2], rejette comme une fable calomnieuse l'aventure du magicien d'Égypte ; il donne de longs détails sur l'éducation d'Alexandre et sur ce que chacun de ses maîtres lui enseigna. Après la mort de Philippe, le siége de Tyr est son premier exploit ; il y fait usage du feu grégeois. Viennent ensuite la correspondance et les présents ironiques entre Darius et Alexandre. Après la mort de Darius, assassiné dans son palais, le roi de Macédoine marche contre Porus, et il raconte, dans une longue lettre adressée à Aristote, son expédition dans l'Inde et ses combats contre des animaux féroces, des monstres et des géants. Il voit des arbres qui sortent de terre le matin et y rentrent le soir ; dans la journée ils sont couverts de beaux fruits, et ceux qui y touchent sont frappés par des êtres invisibles. Ensuite il voit le Phénix qui est placé au sommet d'un arbre sans feuillage. Il arrive dans une belle forêt habitée par *les filles du printemps*, qui naissent des corolles des fleurs et meurent avec elles.

[1] Rodolphe de Montfort, publié par Docen dans *Badisches Archiv.* t. I, p. 50, et cité par Schreiber, p. 15.

[2] V. ci-dessus, p. 98.

Il y avait une ombre délicieuse
Sous les arbres.
Là croissaient des fleurs et des herbes
Et des racines de toute espèce.
Je crois que jamais forêt ne renferma
Tant de charmes.

. . . . . .

Là nous trouvâmes
Beaucoup de belles jeunes filles,
Qui pendant des heures entières
Jouaient sur le trèfle vert :
Elles étaient cent mille et même plus :
Elles jouaient et sautaient :
Oh ! qu'elles chantaient bien !....

. . . . . .

Quand l'hiver était passé
Et que l'été arrivait,
Et qu'il commençait à verdir,
Et que les jolies fleurs
Commençaient à s'élever dans la forêt,
Elles devenaient très-belles :
Leur éclat était semblable à une lumière ;
Leur rougeur et leur blancheur
Éclataient de fort loin ;
Jamais il n'y eut de fleurs
Qui pussent être plus belles :
Elles étaient, à ce qu'il nous semblait,
Aussi rondes qu'une balle,
Et presque partout fermées
Et extraordinairement grandes.
Lorsque la fleur s'ouvrait par le haut,
Remarquez cela dans votre esprit,
Il y avait au dedans
Des jeunes filles fort bien faites [1].

[1] Les îles Wacwac sont les dernières à l'orient de l'Asie. (*Edrisi*, p. 37.)
Selon des auteurs arabes, un arbre de ces îles « porte à l'extrémité de ses branches d'abord d'abondantes fleurs, et puis, au lieu de fruits, ces belles damoiselles qui deviennent un objet d'exportation et que Masoudi Khothbeddin appelle *Puellas Vakvakienses.* » (Humboldt, *Hist. de la géog. du nouv. continent*, t. I, p. 53, not.) — Edrisi (*Géogr. d'Edrisi*, traduite par Jaubert, p. 92)

Elles marchaient et vivaient,
Elles avaient de l'intelligence comme les autres créatures humaines ;
Elles parlaient et causaient,
Tout à fait comme si elles avaient
A peu près douze ans ;
Elles étaient vraiment bien faites
Et belles de corps.
Je n'ai jamais vu dans aucune femme
Une plus belle figure,
Ni d'yeux si bien formés.
Leurs mains et leurs bras
Etaient aussi blancs qu'un cygne.

. . . . . .

Pouvez-vous le croire
Que ces femmes devaient
Toutes être à l'ombre?
Sans cela elles ne pouvaient exister.
Toutes celles que le soleil frappait
Perdaient entièrement leur corps.

. . . . . .

A mesure que le temps passait
Notre joie passait aussi,
Car les fleurs dépérissaient
Et les belles filles mouraient :
Les arbres perdaient leurs feuilles,
Les sources leur cours
Et les oiseaux leur chant [1].

s'exprime en ces termes : « L'île de Wacwac, au delà de laquelle on ignore ce qui existe. Cependant les Chinois y abordent quelquefois... Il y a un arbre dont *Mas'oudi* rapporte des choses tellement invraisemblables qu'il n'est pas possible de les raconter : au surplus, le Très-Haut est puissant en toutes choses. » — V. *Abi Jaafar Ebn Tophail de Hai Ebn Yokdhan, cum versione latina* Edw. Pocockii, Oxonii 1671, in-4°, p. 27. « Retulerunt pii majores nostri inter insulas Indiæ unam esse sub lineâ æquinoctiali sitam in quâ absque matre aut patre nascuntur homines, et in eâ arborem esse quæ fructus loco fœminas producit, atque eæ sunt quas vocat Almasudi puellas Wakwakienses. — V. les *Dieuesses* d'Alexandre de Bernay, p. 101. — On lit dans les voyages de Mandeville qu'on trouve à *Chadissa* un fruit qui s'ouvre à sa maturité et contient un petit agneau bon à manger.

[1] Schreiber, p. 33-36.

Cet épisode, qui ne manque ni d'agrément ni de poésie, est une amplification de ce qu'on lit dans les Troubadours et dans le poëme d'Alexandre de Bernay[1]. Le prêtre Lambert paraît avoir particulièrement soigné ce morceau.

Dans le récit des amours d'Alexandre et de Candace, on trouve une longue et brillante description du palais de cette reine. Elle avait pour son divertissement un automate assez singulier :

Au milieu de son palais
Elle avait fait fabriquer un bel animal
Qui était tout brillant d'or,
Tel qu'elle l'avait commandé elle-même.
L'animal était magnifique
Semblable à un cerf :
Sur le devant de la tête
Il avait mille cornes ;
Sur chaque corne
Se tenait un superbe oiseau ;
Un homme était assis sur l'animal ;
Cet homme était beau et bien fait :
Il conduisait deux chiens,
Et tenait un cor à sa bouche.
A la partie inférieure du cerf
Il y avait vingt-quatre soufflets,
Et pour chaque soufflet
Il y avait douze hommes robustes ;
Quand ceux-ci pressaient les soufflets,
Les oiseaux chantaient agréablement,
L'homme placé sur l'animal
Sonnait aussi de son cor,
Et les chiens aboyaient, etc., etc. [2]

Après avoir fait la paix avec les Amazones, Alexandre parvient aux extrémités du monde, et forme le projet de pénétrer dans *le Paradis* ; mais arrêté dans ce projet, il reçoit d'un vieillard une pierre précieuse. Il fait ensuite chercher un Juif

[1] V. ci-dessus, p. 101.
[2] Schreiber, *ibid.* p. 38 et 39.

très-savant, qui lui explique ce que signifie ce présent. Il lui montre que, quoiqu'elle soit très-petite, elle est plus pesante que l'or, mais qu'elle l'est moins qu'une plume et un peu de terre, et il tire de ces phénomènes des leçons contre l'avidité et l'ambition [1]. Elles terminent le poëme de Lambert.

Berthold de Herbolzheim, ainsi que je l'ai déjà dit, est désigné dans les vers de Rodolphe de Montfort comme auteur d'un poëme sur Alexandre plus romanesque qu'historique, mais en vers plus réguliers que ceux de Lambert. Voici les paroles de Rodolphe :

Plusieurs savants
Avant moi ont entrepris
De composer cette histoire en vers.
Berthold de Herbolzheim
La composa pour le noble Zæringære
Qui le combla de ses faveurs.
En homme bien instruit,
Il a bien combiné et bien écrit
Et modestement fait connaître
Ce qu'il avait trouvé sur lui (Alexandre) :
Cependant il n'a pas raconté
Tout ce que l'histoire en dit,
De manière qu'il ne rapporte que la dixième partie
De ce que j'ai lu de lui [2].

On peut croire qu'il avait suivi et perfectionné l'ouvrage du prêtre Lambert, et il dédia le sien à Berthold V, duc de Zæhringen, qui succéda à son père en 1187. Il fut le fondateur de la ville de Berne et passa la dernière portion de sa vie au milieu des plaisirs dans son château de Fribourg en Brisgau. Il y mourut en 1218 [3].

[1] Comparez à ce récit celui qu'on trouve dans le *Iter ad Paradisum* (ci-dessus, p. 86 et suiv.) et dans la *Chronique de saint Pantaléon* (ci-dessous, p. 135).

[2] Rodolphe de Montfort, cité par Schreiber, *ibid.* p. 15.

[3] Schreiber, *ibid.* p. 16 et 17. — Schœpfflin, *Hist. Zaringo-Badensis*, t. I, p. 158.

Le poëme de Rodolphe de Montfort, dont le manuscrit est dans la bibliothèque de Munich, n'appartient pas à nos recherches. Il est tout historique, et l'auteur paraît avoir suivi Q. Curce[1]. Rodolphe écrivit au milieu du treizième siècle, et après lui Ulrich d'Eschenbach traduisit, au commencement du quatorzième siècle, en vers allemands l'*Alexandreis* de Gautier de Châtillon[2], dont nous avons déjà parlé, et qui n'est point fondé sur les traditions fabuleuses[3].

Quant aux ouvrages en prose, il faut remarquer que le célèbre Mélanchthon, éditeur de la Chronique de Conrad de Lichtenau, abbé d'Ursperg, surpris de ne point trouver dans l'édition précédente, donnée par Peutinger, l'histoire d'Alexandre que la Chronique avait annoncée[4], examina les manuscrits et en trouva deux qui renfermaient, sous les titres d'*Excerptum de vitâ Alexandri Magni*, et *de Mirabilibus Alexandri Magni*, des fables telles qu'on n'aurait « pu les lire sans rire. » Il ne

[1] Docen, *Museum für altdeutsche Litterat.* t. I, p. 51. — *Badisches Archiv.* t. I, p. 50. — Schreiber, *ibid.* p. 14, 15.

[2] L'ouvrage d'Ulrich d'Eschenbach existe en manuscrit dans les bibliothèques du Vatican, de Wolffenbuttel (*Biogr. Univ.* t. XIII, p. 289) et de Bâle (*E.* 11, 2). (Hænel, *Catal. Ms.* col. 544.) Le poëte dit lui-même qu'il a traduit le savant Walter. (Schreiber, *ibid.* p. 13.)

[3] Buchon (*Quelques souvenirs de courses en Suisse et dans le pays de Baden*, Paris 1836, in-8°, p. 484) indique comme étant dans la bibliothèque publique de Heidelberg, n° 333 : *Poëme sur Alexandre le Grand*, Ms. du 14e siècle (sans doute en allemand).

On place en 1250, au temps de Frédéric II, Rodolphe von *Arse* ou *Ems* .... *Histoire d'Alexandre*, poëme dont il existe un manuscrit à Münich. (Koberstein, *Manuel de l'Hist. de la Litt. allemande*, p. 43, trad. fr.)

Eichhoff (*Cours de litt. allemande* 1838, p. 318) indique deux poëmes d'Alexandre en allemand, l'un par le moine Lambert, l'autre par Rodolphe de Hohenems. — Henry et Appfel, *Hist. de la Litt. allem.* p. 64 : « Alexandre le Grand, par Rodolphe de Hohenems, poëte qui descendait d'une illustre famille et qui florissait au XIIIe siècle, sous les empereurs Frédéric II et Conrad IV. » .... « Ce poëme... est en six livres et se trouve en manuscrit à la bibliothèque de Munich. »

[4] *Chronicum Abbatis Urspergensis continens Histor. rer. memorabilium a Nino ad tempora Friderici II*, Argentorat. 1540, fol. pag. XIII : « ... Sicut in historiâ ipsius plenè describitur. »

voulut point discréditer un livre utile en y insérant ces récits[1]. La Chronique qui porte le nom de l'abbé d'Ursperg est un ouvrage de plusieurs mains, et il se peut que ce fragment sur Alexandre, rejeté par Peutinger et Mélanchthon, soit une interpolation faite à quelques manuscrits. Le titre du premier de ces morceaux rappelle l'histoire fabuleuse dont Martin Opitz fit usage dans les notes sur l'hymne en l'honneur de saint Annon[2].

Une autre chronique, écrite par les moines de Saint-Pantaléon à Cologne, et qui porte le nom de *Chronique Royale*[3], s'annonce comme très-délicate sur la véracité. Elle commence par six vers rimés, dont voici le premier :

Chronica dicor ego, mendacia cuncta relego....

mais elle enfreint cet engagement dans deux articles qu'elle consacre à Alexandre. Dans le premier, ce conquérant arrivant aux monts Caspiens reçoit des députés des dix tribus d'Israël, qui demandaient de sortir de leur captivité. Mais le héros, ayant appris leur révolte contre le Dieu d'Israël et leur idolâtrie, ordonna de les enfermer avec plus de rigueur, et à cet effet le Dieu d'Israël, à la prière d'Alexandre, rapprocha deux montagnes[4]. On reconnaît la fable arabe des peuples de Gog et de Magog, appliquée par les Rabbins aux tribus de la captivité. Avant eux Orose avait désigné les Juifs, transportés par les rois de Perse dans les pays voisins de la mer Caspienne, comme devant un jour faire une irruption contre les autres nations[5]. Roger Bacon a cité ce passage[6]. Les Rabbins adoptèrent cette fable et l'ap-

[1] *Ibid.* p. XIII. « Hic impressum Urspergensis Chr. exemplar pollicebatur Alexandri M. historiam alibi, sed non præstitit. In duobus scriptis exemplaribus : Excerptum de Vita Alexandri M. Item de mirabilibus Alexandri M., habebatur quod plane erat tale ut nemo sine risu legisset. Igitur nolui contaminare hanc utilem historiam hoc ψευδεπιγράφῳ. »

[2] V. ci-dessus, p. 80.

[3] *Chronica Regia S. Pantaleonis in* Eccard, *Corpus Hist. Medii Ævi.* t. I.

[4] *Chronic. Reg. S. Pantaleon.* col. 712, 713.

[5] P. Oros. lib. III, cap. 7, p. 161, ed. Havercamp, Lugd. Batav. 1738, in-4°.

[6] Rog. Bacon, *Opus Majus*, p. 190.

puyèrent par des inventions bizarres. Ils prétendirent que les tribus d'Israël avaient été transportées au delà d'un fleuve nommé Sambathion[1], dont les eaux, le sable et les rochers sont dans un mouvement perpétuel, excepté les jours de sabbat. Le célèbre rabbin Kimchi raconte ces belles choses, et assure avoir vu du sable de ce fleuve qui était de lui-même dans un état de mouvement continuel, et qui ne restait en repos que le samedi[2].

Le second article concernant Alexandre, qui se lit dans la *Chronique Royale* de Cologne, parle du voyage entrepris par ce héros vers le Paradis, en remontant le Gange ou Physon, qui y prend sa source. Alexandre parvient à une espèce de ville dans laquelle il ne peut entrer, mais par une fenêtre il reçoit une pierre précieuse de la forme d'un œil, qu'on lui assure être très-merveilleuse. Il revient à Suze, où un Juif nommé Papas, tout en lui montrant les propriétés de cette pierre, lui donne des leçons de morale et de modération. Alexandre en est fort touché et se corrige de tous ses défauts..... « Ipse finem omni cupiditati imponens, omnique

[1] Le 4e livre d'Esdras (ouvrage apocryphe écrit aux premiers siècles de l'ère chrétienne, que Luther a comparé aux fables d'Ésope, et dont l'auteur prétend avoir reçu l'inspiration divine par un breuvage couleur de feu) donne le nom de *Arsareth* au pays dans lequel les dix tribus se retirèrent. (Esdras, lib. IV, 40-45. — Cf. Fabric. *Cod. apocryph. N. Test.* t. II, p. 174 et seq. — Basnage, *Hist. des Juifs*, liv. VI, chap. II.) — Sur le fleuve Sabathim, V. Joseph, *Bell. Jud.* VII, 5, 1, cum not. Havercamp.

[2] V. Basnage, *Hist. des Juifs*, liv. VIII, chap. 5, § 13, 14, t. VII, p. 114-120. — On peut rapprocher cette fable des Rabbins de celle qu'on lit dans la lettre du prêtre Jean à l'empereur Manuel (Voy. p. 81, not. 5) : « In terrâ nostrâ est quoddam mare sine aquâ, sed harena tantum movetur et intumescit undas ad similitudinem alterius et nunquam est tranquillum. » — Dans une lettre prétendue adressée par le prêtre Jean à l'empereur Frédéric de Rome, qui a été mise en français, et imprimée à la suite de l'*Histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne* (Paris, Trepperel, in-4°), et dont on a plusieurs manuscrits, on lit : « ..... et dalès cele mer keurt ung fluns de pierres précieuses, et keurt cis fluns toute le semainne et ciesse le samedi, ... et les IX lignies d'Ysraël ne puéent trespasser cele mer ne cel flun... » (Jubinal, *Œuvres de Rutebeuf*, t. II, p. 461, tiré d'un ms. du treizième siècle.)

ambitioni, liberalitati atque honestati vacabat, et ut magnificentiam regiam decebat, in suis munificus et in cunctis largifluens... » Mais arrivé à Babylone, on lui prédit sa mort, ainsi que les troubles qui doivent la suivre. Il est enfin empoisonné par Antipater[1]. Nous avons déjà rencontré cette fable[2].

Une autre chronique, écrite en allemand à la fin du quatorzième siècle par Jacob Twinger, surnommé de Kœnigshoven[3], et qui suit le plus souvent Vincent de Beauvais et Martin Polonus, raconte sur Alexandre une partie des fables qu'on trouve dans les romans. J. Twinger parle des amours d'Olympias avec Nectanèbe, de la mort de ce magicien, de la victoire d'Alexandre sur Nicolas, de son souper chez Darius, de son ascension dans les airs et de sa descente au fond de la mer[4].

Le dernier auteur allemand que j'indiquerai est J. Hartlieb Moller, médecin de Munich, qui, par ordre du duc de Bavière, écrivit au quinzième siècle l'*Histoire d'Alexandre*, que le titre et la suscription annoncent, on ne sait pourquoi, comme étant traduite du latin d'Eusebius[5]. Elle existe en manuscrit dans la bibliothèque de Vienne[6], dans celle de Saint-Gall[7] et ailleurs[8].

[1] *Chronic. Reg. S. Pantaleon.* col. 718.

[2] V. ci-dessus, p. 87 et 132.

[3] V. sur J. Twinger et sa chronique, Meusel, *Bibl. hist.* X, 1, p. 97-100. — *Acta Eruditor.* 1698, p. 362, 367. — Oberlin, *De Jacobo Twingero, vulgò Jacob von Kœnigshoven*, Argentor. 1780, in-4°.

[4] Die ælteste Teutsche sowol allgemeine als insonderheit Elsassische und Strassburgische Chronicle, von Jacob von Kœnigshoven, mit historisch. Anmerk. herausgegeben von Dr Johan Schilter, Strassburg, 1698, in-4°, c. I, § 115, 116. — Gobelini Personæ *Cosmodromium*, æt. V, cap. 10 (Meibom, *Rer. Germanic.* t. I, p. 154 et seq.) à examiner et à extraire. — Auteur du quatorzième siècle né en 1358, mort en 1420.

[5] Die Historie von dem grossen Alexander, wie die Eusebius beschrieben hat. — Hie endet sich die Historie von dem grossen Kœnig Alexander. Als dye der hochgelehrt Doctor Johann Hartlieb zu München, durch lieb des durchleuchtigen Fürsten, etc... Herzog Albrechts seligen gedächtniss in teutsch transferirte und beschrieben hat...

[6] Lambec. *Comment. in Bibl. Cæsar.* lib. II, col. 857, éd. Koller.

[7] Hænel, *Catal. manusc.* p. 701.

[8] Hænel indique dans la même bibliothèque : *Alexandri M. expeditiones per Eusebium scriptæ.* (Abrégé de celle de Hartlieb.)

Elle a été fréquemment imprimée [1]. Fabricius [2] donne cet ouvrage comme une traduction de J. Valerius, mais ailleurs [3] il dit avec plus de raison que c'est une imitation en allemand de l'*Historia de Prœliis* [4].

[1] V. les édit. du quinzième siècle dans Hain, *Repertor. Bibliogr.* t. I, p. 86, 87. — Ebert, *Bibliogr. Lexic.* I, p. 39.

[2] Fabric. *Bibl. Græc.* t. III, p. 42, ed. Harles.

[3] Fabric. *ibid.* p. 37, ed. Harles.

[4] Ebert (*Allgem. Bibl. Lexic.* t. I, p. 39) renvoie sur le roman de Hartlieb à Von der Hagen et Busching, *Liter. Grundriss zur Geschichte der deutschen Poesie von der ältesten Zeit bis in das 16. Jahrh.* (Berlin 1812, in-8°, 223, 544.) — *Alexander der Grosse, altholländisches Gedicht.* (Docen, *Miscel.* 2, 136, indiqué par Grimm, *Die Deutsche Heldensage*, p. 167.) Ebert (*Allg. Bibl. Lexic.* t. I, p. 39) indique une version hollandaise (Delft, 1488 et 1491, in-4°) comme tirée de l'allemand de Hartlieb. Ces éditions sont citées par Panzer et Visser, *Notice des livres imprimés dans les Pays-Bas.*

XVI.

ANGLAIS.

Les fables romanesques sur Alexandre furent très-connues en Angleterre. Le célèbre Gallois Silvestre Girald ou Giraud (XII^e^ siècle), en parlant d'un lac de la Momonie dans lequel est une île où personne ne peut mourir, rappelle le témoignage de Pierre Comestor son contemporain, et parle, en citant la lettre d'Alexandre à Aristote, de l'arbre du Soleil « dont le fruit peut allonger immensément la vie[1]. » Il rappelle, dans un autre ouvrage, qu'Alexandre transporta les monts Caspiens pour enfermer les dix tribus[2]. Ces traditions se répandirent avec rapidité, et l'on voit dans le prologue du *Roman de Richard Cœur de Lion*, traduit du français en anglais dans le treizième siècle[3], que le roman d'Alexandre, ainsi qu'un grand nombre d'autres, existait dans les deux langues[4]. Au commencement du qua-

[1] Silv. Girald, *Topogr. Hiberniæ*, part. II, cap. IV, p. 716. — *Anglica... Hibernica.....* à Guill. Camdeno edit. Francof. 1602, fol. « Hic mihi notandum videtur, quod in primo Scholasticæ historiæ, et circa principium de insulis hujus modi viventium fit mentio. Ubi de arbore solis dicitur, quia qui fructu ejusdem vescitur (sicut Rex Alexander Aristoteli scribit) vitam extendit in immensum. »

[2] Girald, *Cambriæ descript.* chap. 16.

[3] Warton, *The History of English poetry*, p. 119.

[4] Warton, *ibid.* p. 122, 123 :

Many romayns men make newe,
Of good knightes and of trewe :
Of ther dedes men make romauns,
Both in England and in Fraunce ;
Of Rowland and of Olyvere,
And of everie Dosepere (douze pairs)

torzième siècle, Adam Davie écrivit en vers *The life of Alexander*, et Warton, qui en cite plusieurs passages d'après un manuscrit qui contient toutes les œuvres de ce poëte[1], prononce qu'il imita le roman de *Siméon Seth*[2], et le poëme d'Alexandre de Bernay, qui, quoique écrit en français, « était populaire en Angleterre. » Dans les fragments cités par Warton, on trouve la description des opérations magiques du roi Nectabanus, qu'on nomme aussi Neptanabus, l'aventure d'Olympias avec le dragon, la querelle d'Alexandre avec Nicolas, et quelques autres traditions fabuleuses. Il y est aussi fait mention du cor merveilleux que possédait le roi de Macédoine[3].

John Gower, dans le poëme qu'il composa sur la métaphysique de l'amour par l'ordre de Richard II, et qui porte le titre de *Confessio Amantis*, a imité quelques morceaux de celui de Davie et du roman français d'Alexandre. Dans le récit qu'il fait des amours illégitimes d'Olympias, il donne au dragon les épithètes de *courtois* et de *débonnaire*[4].

Of Alysaundre and Charlemayne
Of Kyng Arthur and of Gawayne, etc.

[1] *Ms. Bibl. Bodlei.* Lond. I, 74.

[2] V. ci-dessus, p. 19. — Il aurait fallu dire le faux Callisthène ou plutôt les histoires fabuleuses sur Alexandre écrites en latin.

[3] Warton, *The History of Engl. poetr.* t. III, et *Dissert. on the gesta Romanor.* p. XXXIII-XXXVI, et t. I, p. 214, 220-232.— Tanner, *Bibl. Britanno-Hybern.* p. 221.

[4] J. Gower *apud* Warton, *ibid.* t. III, p. XXXVI, not. g.

With al the chere that he maie,
Towarde the bedde ther as she laie,
Till he came to hir the beddes side
And she laie still, and nothyng cride;
For he did all hys thynges faire
And was curteis and debonnaire.

V. aussi, t. I, p. 223, not. *f*.

The lady in hit bed lay
Abouzt mydnyzt, ar the day,
Whiles he made conjuryng.
Scheo sawe fle, in her metyng,
Hire thought, a dragoun lyzt,
To hire chaumbre he made his flyzt,
In he cam to her bour

Chaucer, le père de la poésie anglaise et le contemporain de Gower, confirme la popularité de l'histoire d'Alexandre dans ces vers :

Alisaundres storie in so commune
That everie wight that hath discrecioune
Hath herde somewhat of or al of his fortune [1].

Un anonyme du même siècle a composé en vers anglais une histoire d'Alexandre, dont une partie sert, dans un manuscrit de la Bibliothèque Bodleienne, à compléter ce qui manque à un exemplaire du poëme français de Lambert-li-Cors. Le même poëme anglais se trouve encore dans le Museum Ashmolean[2].

Dans le quinzième siècle, deux ouvrages français, dont j'ai précédemment parlé, furent traduits en anglais et imprimés par le fameux Caxton. Le premier, intitulé : *Les diz moraulx des Philosophes*, par Guillaume de Tignonville[3], fut traduit par Antoine, comte de Rivers, lord Scales[4], qui y ajouta une préface qu'on dit intéressante. Caxton, en 1477, en fit deux éditions à Westminster, et encore une troisième sans date[5]. La seconde traduction est celle que Caxton fit et imprima de la translation en prose de l'*Image du monde*[6], dont il avait trouvé un exemplaire à Bruges en 1464[7]. Ce fut en 1481 que cet habile imprimeur fit deux éditions de cette version qui porte le

And crept undur hir covertour,
Mony sithes he hire kust,
And fast in his armes prust,
And went away, so dragon wyld
And grete he left hire with child.

[1] Cité par Warton, *ibid.* t. I, p. 128.

[2] Warton, *ibid.* t. I, p. 309-311.

[3] V. ci dessus, p. 112.

[4] *The Dictes and Sayengis of Philosophres.*

[5] Dibdin, *Bibl. Spencer.* t. IV, p. 210-218. — Dibdin, *Ædes Althorp.* t. II, p. 121. — Ames, *Typographical Antiq. being an historical account of printing in England*, London 1749, in-4°, p. 8-12.

[6] V. ci-dessus, p. 109 et suiv.

[7] Caxton dit dans son prologue : « ..... Whiche mas engrossed and in alle poyntes ordeyned by chapitres and figures in ffrensche in the toun of Brugis the yere of thyncarnacion of our Lord M.CCCC.LXiiij, in the monath of Juyn, etc. »

titre de *The Myrrour of the World*[1]. J'ai indiqué ce qu'il y a de relatif à Alexandre dans ces récits en parlant des auteurs français[2].

Pour dernier renseignement sur les auteurs anglais qui ont écrit sur Alexandre, je rappellerai que Quadrio[3] fait mention, d'après l'*Anglia sacra*, d'un poëte nommé Gilbert, qui écrivit en vers hexamètres l'histoire de ce conquérant[4].

[1] Dibdin, *Bibl. Spencer.* t. IV, p. 231, 234.

[2] V. ci-dessus, p. 109 et suiv.

[3] Quadrio, *Stor. d'ogni poes.* t. VI, p. 480 : « Anche non so quale Gilberto, del quale si favella nell' Anglia sacra, tutta la storia in esametri scrisse del grande Alessandro. »

[4] Polyc. Leyseri *Hist. Poetar. Latin. Medii Ævi*, p. 1226 (mal chiffrée 2126). « Gilbertus scripsit *Historiam Alexandri Magni* ex cujus cap. I, versus XX hexametro genere scriptos producit Thomas Rudborne in *Histor. maj. Wintonien.* l. IV, c. V. » — V. l'*Anglia sacra*, ed. Londin. 1691, p. 242.

XVII.

NORWÉGIEN. — SUÉDOIS.

En parcourant l'histoire littéraire des royaumes du Nord, nous trouverons encore l'histoire fabuleuse d'Alexandre, et déjà nous avons remarqué que, dès le treizième siècle, l'*Alexandreis* de Gautier de Châtillon avait été traduite en norwégien ; mais dans le poëme de Gautier, en quelque sorte classique, il n'y a qu'un mot qui fasse allusion à nos traditions romanesques[1] ; mais ce mot a suffi pour que le traducteur norwégien ait parlé de l'aventure de Nectanèbe et d'Olympias. On trouve cette fable et toutes les autres dans un poëme suédois du XIV^me^ siècle, que l'on attribue à Boo Jonsson, Drotz (drossart) du royaume au temps du roi Albert de Meklembourg. Cet ouvrage s'annonce par son titre[2] comme ayant été traduit du latin, et c'est l'*Historia de Prœliis* qu'on doit reconnaître pour l'original qu'on a imité ; on y lit toutes les aventures qu'offre le roman latin de-

[1] V. ci-dessus, p. 98.

[2] Alexandri Magni Historia På Svenska Rijm aff Latinen in på wårt Spraak wänd och bekostat, Genom Then Högh-wijse och Nampnkunnige Herren, Hrr. Boo Jonsson, Fordom Sweriges Rijkes Drotz. Som uthi Konung Albrechts tijd lefde. Tryckt på Wijsingzborg, aff Hans Hög Greffl : Nådes Rijks Drotzens Booketryckiare, Johan Kankel, M.DC.LXXII, in-4°. » Jean Hadorphius, qui avait découvert le manuscrit de ce poëme dans les Archives royales, en fut l'éditeur, et le dédia au comte Pierre Brahé, Drotz de Suède (Sam. Gestrin et D. Axner, *Dissert. de libris in Typogr. Wisingsburgensi impressis*, Upsal 1792, in-4°, p. 12), qui le fit imprimer dans son château de Wisingzborg, dans une île du lac Wetter. C'est un livre très-rare.

puis les amours de Nectanèbe avec Olympias jusqu'à l'ascension d'Alexandre dans les airs et sa descente au fond de la mer[1].

[1] A la fin de mon exemplaire de l'histoire d'Alexandre en vers suédois par Boo Jonsson se trouve une dissertation intitulée :

Dissert. Acad. de Historia Alexandri Magni a Boëtio Jonæ filio suecicis rythmis composita. — Præside Joh. Lundblad, respond. Jonas Bekin. — Lundæ 1802, in-4°.

L'auteur expose qu'au temps du roi Albert (1365-1388) Boo Jonsson, par son rang de *Drotz* du royaume et son immense fortune, avait plus de puissance que le roi lui-même. (V. Petr. Elav. Strangh, *Dissert. de Gubernatoribus regni Sueciæ*, Upsal. 1755, in-4°, p. 25.) Il cultivait les lettres et traduisit du latin en vers suédois l'*Histoire d'Alexandre*. Elle contient tant de fables qu'elle n'a été tirée ni de Q. Curce, ni d'aucun autre historien latin.

L'auteur que suit l'illustre Suédois, dans plusieurs passages, se donne pour témoin oculaire des faits qu'il raconte, et il a voulu se faire passer pour un des personnages qui accompagnaient Alexandre, et l'auteur de la dissertation énumère les historiens compagnons d'Alexandre, ceux qui écrivirent ou ajoutèrent des fables à ses expéditions. Il cherche à découvrir quel est le modèle qu'a choisi Boo Jonsson, et d'après Fabricius, Barthius et d'autres critiques, il parle du faux Callisthène, qu'il croit avoir été traduit du persan par Siméon Seth, d'Æsope, de J. Valerius, du rhythme de Saint-Annon et du poëme de Qualichino. Il n'a vu aucun de ces ouvrages, et il n'en parle que d'après ce qu'en ont rapporté d'autres littérateurs. Il conclut que Boo Jonsson a suivi J. Valerius, et il compare quelques-uns des récits fabuleux du poëme suédois avec les écrits des auteurs précédemment cités. S'il les avait mieux connus, il aurait vu que la descente d'Alexandre dans la mer et son vol dans les airs, deux fables qu'il allègue, ne se trouvent pas dans Æsope, ni dans son traducteur J. Valerius ; elles ne sont pas non plus dans le faux Callisthène, et il aurait dû conclure que Boo Jonsson ne l'avait pas suivi. C'est l'*Historia de Prœliis* qui a été son modèle ; il cite de cette dernière l'édition de Strasbourg 1489, mais il croit que c'est une translation en prose du poëme de Qualichino, tandis que l'*Historia de Prœliis* a été la source de ce poëme, de celui de Boo Jonsson et de beaucoup d'autres récits fabuleux.

Il fait l'éloge du style du poëme suédois, et justifie les fables qu'il renferme en montrant qu'il en avait reçu l'exemple, et à cette occasion il indique l'Histoire de Joseph ben Gorion, dont le second livre ressemble tellement au poëme suédois, « ut ovum ovo non sit similius » (p. 13, note *t*). Si l'auteur de cette dissertation avait eu connaissance de l'édition qu'en a donnée Gagnier, il aurait pu juger par la comparaison que fait ce savant avec un manuscrit de l'*Historia de Prœliis* que cette ressemblance était fort naturelle, puisque l'auteur hébreu et le poëte suédois avaient suivi l'un et l'autre d'une manière libre des exemplaires peu différents de l'*Historia de Prœliis*.

Les aventures fabuleuses d'Alexandre, dont l'origine est ancienne, et qui ont été répétées sous tant de formes et en tant de langues, méritaient de former une classe de romans aussi bien que les hauts faits d'Artus, de Charlemagne et du Cid. Il semble que M. Villemain [1] ait considéré l'histoire fabuleuse d'Alexandre comme une suite du roman de Charlemagne, comme une nouvelle application des faits de la prétendue chevalerie fondée par ce dernier prince. Mais il faut reconnaître que le roman d'Alexandre, dans sa source alexandrine, est bien plus ancien, et qu'il l'emporte sur les autres classes de romans par le nombre de ses branches. On ne peut donc y voir un développement de la chevalerie telle qu'elle résulta de la renommée de Charlemagne. Les écrits romanesques sur Alexandre forment une classe à part, et c'est à en faire entrevoir l'origine, à en indiquer les ramifications que ces recherches sont destinées.

[1] *Hist. du moyen âge*, t. I, p. 249, 250.

APPENDICE

I.

Nous reproduisons ici un fragment d'une lettre adressée par M. Berger de Xivrey à M. Favre-Bertrand : elle est en date de Paris, 25 janvier 1830.

« .....Travaillant depuis deux ans à la publication du faux Callisthène, je le trouve, comme vous, malgré sa frivolité apparente, curieux et important. Il avait paru tel à M. Boissonade qui eut un moment l'idée de le publier, ainsi qu'il me l'a dit lui-même, en m'encourageant à cette publication. Je l'ai entreprise d'après les conseils de M. Hase.....

« .....Comme l'a prouvé M. Letronne dans son examen de Julius Valerius (*Journal des Savants*, oct. 1818), cette histoire romanesque d'Alexandre, qui a fait les délices de l'Orient et de l'Occident pendant tout le moyen âge, remonte, par une succession non interrompue, au temps même du conquérant macédonien. Le texte primitif, écrit à cette époque en Égypte, nous est arrivé de transcription en transcription, altéré, brodé par la plupart des transcripteurs, tel enfin que nous le présente une dixaine de manuscrits grecs existants aujourd'hui en Europe. D'Égypte le faux Callisthène passa chez les peuples orientaux, dont l'imagination ne pouvait manquer de l'accueillir avec empressement. Il est en effet très-répandu parmi eux. L'Occident le produisit en latin, puis dans les langues modernes avec une quantité de variations curieuses pour l'observateur par la bigarrure de leurs couleurs locales qu'elles portent là comme une date et un signalement. J'ai compté jusqu'à vingt-quatre manuscrits latins; ceux de la Bibliothèque du roi ont entre eux les plus grandes différences et sous le rapport du style et sous celui des récits. Les Grecs eux-mêmes ne se sont pas con-

tentés de l'ancien texte, et le Callisthène en grec moderne, dont M. Boissonade m'a communiqué une édition imprimée à Vienne en 1810, est encore un des livres le plus lus parmi le peuple de la Grèce.

« Je publie trois textes : le grec ancien, le latin et le vieux français. Je cite les autres textes, soit dans les notes, soit dans la dissertation qui précède ce long travail. Il paraîtra, j'espère, dans le courant de cette année..... »

M. Berger de Xivrey a renoncé à publier cette édition. Il a donné dans le tome XIII des *Notices et Extraits des ms.* un mémoire et des extraits du faux Callisthène. Cependant ce même savant a publié *en grec* avec traduction française :

La lettre d'Alexandre à Olympias et à Aristote, d'après le ms. de la Bibliothèque du roi, n° 113 du supplément, du folio 148 verso au folio 151 recto. (*Tradit. tératol.* p. 334-345.)

La lettre à Olympias, *en grec*, avec traduction française, d'après le ms. 1675 de la Bibliothèque du roi, du folio 35 verso au folio 38 verso. (*Ibid.* p. 349-371.)

II.

Avec la lettre de M. Berger de Xivrey nous en avons trouvé une autre, que M. Favre-Bertrand avait adressée à M^gr^ A. Mai. Nous la reproduisons également avec les notes d'A. Mai dont elle est accompagnée.

« Puisque Monsignor Mai veut bien avoir la bonté d'examiner, à son grand loisir, le roman grec du faux Callisthène, M. Favre-Bertrand prend la liberté de lui remettre une liste des principales traditions fabuleuses sur Alexandre, et il serait bien reconnaissant si Monsignor Mai voulait bien marquer en marge si ces traditions se trouvent ou ne se trouvent pas dans le Callisthène.

Histoire de Nectanèbe et d'Olympias.
Esisto nel codice questa istoria fol. 1 et seq.

Nectanèbe précipité par Alexandre.
Si legge al fol. 14.

Alexandre dompte Bucéphale.
Fol. 16.

Querelle d'Alexandre avec le prince Nicolas.
Fol. 18.

Alexandre en Lucanie ou Lycaonie. Soumission des Romains.
Non dice Lucania, ma ἰταλικὴν χώραν. *I Romani si sottomettono fol. 28.*

Alexandre trouve en Égypte la statue de Nectanèbe.
Fol. 34.

Alexandre déguisé pénètre dans la tente de Darius. — Il traverse un fleuve congelé.
Tutto ciò è nel codice fol. 23 sq.

Honneurs rendus en Phrygie par Alexandre aux mânes d'Hector et d'Achille. Les vers qu'Alexandre adresse à Achille et qui contiennent la généalogie des rois d'Epire sont-ils dans le Callisthène?
Fol. 47. Onora solamente Achille. Mancano i versi della genealogia dei re d'Epiro.

Alexandre emploie des statues d'airain rougies au feu pour repousser les éléphants de Porus.
Fol. 95.

Arbres qui sortent de terre au lever du soleil et qui y rentrent à son coucher.
Oiseaux qui lancent du feu.
Montagne de diamant. Chaîne d'or. Palais du Soleil. Le Phénix.
Manca nel ms.

Les arbres du Soleil et de la Lune.
Fol. 101-102.

Aventure chez la reine Candace.
Fol. 104 sq.

Alexandre transporte au nord une nation de Scythes : à sa prière deux montagnes se rapprochent et il en ferme l'entrée avec des portes de fer.
Manca nel ms.

La caverne des dieux.
Fol. 114.

Lettre d'Alexandre à Olympias où il raconte son voyage * aux colonnes d'Hercule, chez les Amazones, les Troglodytes et l'île du Soleil.

Fol 118. — * *manca.*

Ascension d'Alexandre au ciel par des griffons.

Descente d'Alexandre au fond de la mer.

Recherche de l'eau d'immortalité par Alexandre dans le pays des Ténèbres (tradition persane).

Manca nel ms.

Y a-t-il dans le faux Callisthène quelque chose qui puisse autoriser à croire que cet ouvrage ait été traduit *du persan en grec par Siméon Seth*, comme le dit Fabricius, Bibl. græc. t. III, p. 36, éd. Harles?

Non trovo niente nel ms. che confermi tale sospetto.

Quelques lignes du commencement du roman en grec pour pouvoir juger du style.

Lo stile è molto debole e rozzo.

De quel temps est le manuscrit?

Codice vaticano 1556 cartaceo, in-4° piccolo, recente, del sec. XV o XVI. Comincia : Καλλισθένης ἱστοριογράφος Ἑλλήνων συγγραψάμενος · οὗτος ἱστορεῖ καὶ λέγεται κατὰ τὸν βασιλέα Ἀλέξανδρον. — Ἄριστος δοκεῖ γενέσθαι καὶ γενναιότατος Ἀλέξανδρος ὁ τῶν Μακεδόνων βασιλεύς · ἰδίως πάντα ποιησάμενος, συνεργοῦσαν αὐτῷ εὑρὼν ταῖς ἀρεταῖς τὴν πρόνοιαν · τοσοῦτον γὰρ ἐν ἑκάστῳ τῶν ἐθνῶν πολεμῶν καὶ μαχόμενος διῆγε χρόνον ὅσον οὐκ ἦρκει τοῖς βουλομένοις τὰς πόλεις ἀκριβῶς ἱστορῆσαι · τὰς δὲ Ἀλεξάνδρου πράξεις καὶ τὰς ἀρετὰς τοῦ σώματος αὐτοῦ καὶ τῆς ψυχῆς καὶ τὴν τοῖς ἔργοις εὐτυχίαν, καὶ τὴν ἀνδρίαν ἤδη λέγομεν, τὴν ἀρχὴν ἀπὸ τοῦ γένους αὐτοῦ ποιούμενοι, καὶ τίνος ἦν πατρὸς υἱός · ἀπατῶνται γὰρ οἱ πολλοὶ λέγοντες αὐτὸν εἶναι τοῦ Φιλίππου κ. τ. λ.

Fol. 130. Finisce l'opera così: Ἐτελεύτησε Ἀλέξανδρος ἐν τῷ Ε ρος ἔτει τοῦ κοσμου (6176) ἐν τῷ τέλει τῆς ἑκατοστῆς τριακοστῆς ἐννάτης ὀλυμπιάδος · τῆς δὲ ὀλυμπιὰς *(sic)* ἔτη εἰσὶ μ *(sic)*, τὸ δὲ τέταρτον τῆς βασιλείας Ἀχαζ *(sic,* πρώτη ὀλυμπιὰς ἤρξατο · ἀπὸ δὲ τῆς τελευτῆς Ἀλεξάνδρου ἕως τῆς τοῦ Θεοῦ λόγου ἐκ παρθένου σαρκώσεως ἔτη τκδ' (324).

III.

Cod. Ms. Biblioth. publ. Basil. A. II. 31.

Cod. chartac. fol. saec. XV exeunt. — Multi insunt tractatus theologici, num. XXIV, quos enumerare longum est. — Extremi sunt : Articuli magni Joa. Huss. — Passio magni Joa. Huss. — Dialogus de hæresi Bohemitæ, tractatus Eustatii Cardinalis. — Collatio magni Joa. de Ragusio in concilia Romana in exequiis.

Liber est a Joa. de Lapide, cujus nomen præscriptum est, Bibliothecæ Fratrum Carthusianorum dono datus.

Incipiunt excerpta de vita Alexandri M. fol. 309.

« Sapientissimi namque Egyptii scientes mensuram terræ atque undis maris dominantes, et cœlestium ordinem cognoscentes, iidem stellarum cursus putantes, tradiderunt eum universo mundo per altitudinem doctrinæ et per magicas.....

Fol. 313, p. 2, fin.

« Deinde amoto exercitu venit in campum, in quo erant arbores miræ celsitudinis, quæ cum sole oriebantur et cum sole occidebant, et ab hac hora diei prima exiebant de sub terra et usque ad horam sextam ; ab hora autem sexta usque ad occasum solis descendebant de subtus terra. Istæ autem arbores ferebant fructum odoriferum. Et statim ut vidit eas, præcepit cuidam militi suo ut auferret ei de fructu illarum et mortuus est. Et continuo audierunt vocem dicentem, ut ne unus accedat et quidam ad ipsas propius arbores, quia quisquis propius accesserit, statim morietur. Erant autem in ipso campo aves mitissimæ : qui autem volebat eas tangere, exiebat ignis ex iis et incendebat eum. Amoto post hoc exercitu venerunt ad quendam montem adamantinum, in cujus ripa pendebat catena aurea, habebatque ipse mons gradus ex lapide sapphiri duo milia quingentos, per quos ascendebant homines in ipsum montem. Et invenit ibi palatium mirabile nimis, habens luminaria ex fenestris et regias ex auro, et vocabatur domus solis, et erat ibi templum totum aureum, ante cujus fores erat vinea aurea ferens botros ex margaritis et unionibus, et ingressus in eum cum principibus suis invenerunt quemdam hominem jacentem in lecto aureo ex pallis ornato et auro textibus, qui thus vescebatur et opobalsamum bibebat, et erat corpore magnus et spe-

ciosus valde, barbam et caput habebat album sicut nix, indutus bambancinea *(sic)* veste. Quem cum vidisset, adoravit ipse et principes sui, quibus senex dixit : Forsitan videre cupitis sacratissimas arbores solis et lunæ, quæ annuncient ventura. Quo audito Alex. repletus gaudio magno dixit illi : Etiam, Domine, volumus videre illas. Ait senex : Si mundus es tu et principes tui, licet tibi in ipsum locum intrare, quia Deorum est. Alex. respondit : Mundus sum a masculi et feminæ commixtione. Tunc erigens se dixit illis : Ponite anulos et vestimenta et calciamenta, et sequimini me. Alex. jussit principes suos stare, et posuit anulos et cætera cum Ptolemæo et Antigono et Perdica et secuti sunt eum. Igitur ingressi sunt silvam quæ erat intra majus edificium, erantque arbores ipsius silvæ similes lauro et olivæ. Ex quibus currebant largissime thus et opobalsamum, et erant altæ ipsæ arbores pedes C. Deinde ambulantes viderunt arborem excelsam nimis quæ nec folia nec fructus habebat, et sedebat in ea avis magna habens in capite cristam similem pavonis et fauces cristatas circa collum fulgentes ut aurum. Postea purpurea extra caudam roseis pennis in qua erat ceruleus nitor. Dixitque ei senex : Hæc avis quam admiramini, et fenix *(sic)*. Deinde venerunt ad arborem solis et lunæ, et dixit ei senex : Surge, respice et si quid interrogare volueris, cogita et palam noli dicere. Dixit ei Alex. : Qua lingua dabunt responsa in *(sic)* arbores. Cui senex : Arbor solis indico sermone incipit loqui et græce finit; arbor vero lunæ græce incipit et indice finit loqui. Tunc Alex. osculatus est propius arbores et cogitavit, si triumphans reverteretur Macedoniam. Tunc arbor solis respondit indico sermone dicens : (Quia) interrogasti nomen meum, Alexander, dominus eris orbis terrarum, sed Macedoniam nullo (?) videbis, quia fata tua sic finierunt de te. Deinde dixit ei arbor lunæ : Alexander jam plenum finem ætatis habes et decipere te habet *(sic)* quem minime speras. Cui Alex. : Dic mihi, sacratissima, quis me decipere debet? Cui arbor : Si dixero tibi, illum occides et jam mutabitur quid fata de te ordinaverunt, et irascentur mihi tres sorores, quæ sunt Deæ fatorum, id est, Clotho, Lachesis et Atropos. Igitur non morieris ferro sicut speras, sed veneno, et in parvo tempore dominus eris terræ. Inter hæc dixit senex, qui ducebat eos : Alex. noli amplius vexare arbores interrogando, sed revertamus : et inde reversus est unde venerat cum Alexandro et comitibus suis. »

IV.

Le roman de Julius Valerius a été, comme nous l'avons vu (page 54), l'origine des recherches de M. Favre-Bertrand sur les traditions fabuleuses d'Alexandre : nous reproduisons ici l'introduction dont M. Favre-Bertrand fit précéder l'examen de Julius Valerius dans la *Bibliothèque Universelle* de Genève (1818) qui est consacrée à l'étude de l'*Itinéraire d'Alexandre.*

Itinerarium Alexandri ad Constantium Augustum Constantini M. filium, edente nunc primum cum notis Angelo Mai. — *Mediolani* 1817, in-8° et in-4, p. XVIII et 82.

Les conquêtes d'Alexandre offraient le plus beau sujet historique, et de nombreux auteurs le saisirent avec empressement. Il ne nous reste presque rien des écrits contemporains, et c'est dans des auteurs postérieurs de plusieurs siècles à Alexandre qu'il faut lire ses exploits, examiner ses vues et chercher les débris de ses premiers historiens. Non-seulement plusieurs des généraux d'Alexandre avaient composé des mémoires, mais il avait encore à sa suite des philosophes qui devaient écrire ses actions. Les uns, tels que Callisthène et Onésicrite, remplirent leurs écrits de fables, dans le but de flatter leur héros, tandis que d'autres altérèrent la vérité, parce qu'ils ne surent pas résister à la tentation de mêler du merveilleux au récit d'une expédition lointaine et étonnante. Un petit nombre résista à la corruption et à la faiblesse. Ces historiens, et ceux qui les suivirent, ont été appréciés avec beaucoup d'érudition, de critique et de talent dans le grand ouvrage de M. de Sainte-Croix. Fabricius a aussi donné une liste raisonnée des historiens d'Alexandre. Ni l'un ni l'autre ne parle de l'*Itinéraire* que M. Mai vient de publier, et qu'il a découvert dans un manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne, à la suite d'un autre ouvrage qui forme la seconde partie du volume dont j'entreprends de rendre compte. Le manuscrit qui les renferme paraît être du neuvième ou dixième siècle. L'auteur de cet itinéraire est inconnu, mais il

vécut au quatrième siècle, puisqu'il dédie son ouvrage à l'empereur Constance, fils de Constantin le Grand.

M. Mai, dans sa préface, jette un coup d'œil sur les actions d'Alexandre et fait l'éloge de ce héros. Il montre que la rapidité d'un itinéraire historique semble s'accorder avec celle des conquêtes et de la vie du fils de Philippe, et que plusieurs écrivains contemporains adoptèrent cette forme et ce titre. Notre anonyme vivait dans un temps où les monuments primitifs de l'histoire d'Alexandre n'avaient pas tous péri, et son accord avec Arrien paraît à M. Mai une preuve de sa véracité. Cependant il diffère de cet historien sur un assez grand nombre de points, pour qu'on ne puisse pas l'accuser de n'être que son abréviateur. Il s'énonce avec plus de modestie qu'Arrien, et l'on doit lui savoir gré de rejeter les traditions fabuleuses dont tant d'historiens d'Alexandre, dans tous les âges et chez toutes les nations, ont taché leurs écrits.

A la fin de la préface, M. l'abbé Mai remarque que quelques critiques, qui ont connu cet ouvrage, paraissent l'attribuer à Julius Valerius, traducteur de la vie d'Alexandre, qui fait la seconde partie de ce volume. Leur opinion ne semble fondée que sur la réunion de ces deux écrits dans les mêmes manuscrits, et cette preuve est si faible, qu'il vaut mieux ne pas chercher à la faire valoir.

L'ouvrage anonyme commence par une assez longue dédicace à l'empereur Constance, alors occupé de la guerre contre les Perses. On y apprend que l'auteur avait aussi composé un *Itinéraire de Trajan*. Il compare Constance aux deux princes sur lesquels il a écrit, et l'encourage par l'exemple et l'éloge des grands personnages de sa famille[1]. Il donne ensuite l'abrégé de la vie d'Alexandre, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, et j'ai déjà remarqué qu'il ne se mêle presque aucune fable à son récit; il se borne à dire qu'il est incertain si Philippe ou Jupiter Ammon était le père de son héros. Avant de raconter la grande expédition en Asie, il

[1] Cap IV. « Quamquam scio majora longe felicioraque quæ profecto sint vobis exempla de maximis Constantinis patre et fratre; certe (quæ priora sunt tempora etiamsi meritis secunda tu feceris) ipsos illis, si quis functis est sensus, voto accessuros existimo. » — J'ai cité ce fragment comme échantillon de l'embarras et de l'obscurité que l'anonyme est capable de mettre dans son style. Aussi M. Mai a-t-il jugé convenable d'ajouter en note une espèce de paraphrase de ce passage. Si l'on lit *tempore* au lieu de *tempora*, la période devient plus claire et plus symétrique.

donne un précis très-abrégé et peu exact des conquêtes d'Alexandre en Europe. Il dit qu'il parvint au delà du Mœotis, qu'il soumit les Goths, les Dahes, les Mœsiens, les Illyriens, les Dalmates, et qu'il ruina Thèbes. Notre anonyme n'attribue point la mort d'Alexandre au poison, mais aux excès qu'il fit à un repas chez Médius, où il vida la coupe d'Hercule [1]. La fin de l'*Itinéraire* manque, et les deux derniers chapitres sont les seuls qui présentent quelque chose de fabuleux. L'auteur y raconte le voyage d'Alexandre aux colonnes d'Hercule. On sait que les anciens ont placé ces monuments, non-seulement au détroit de Gibraltar, mais encore dans le Pont et dans l'Inde. La flatterie cherchait toujours à faire marcher le roi de Macédoine sur les traces de Bacchus et d'Hercule [2], et notre auteur raconte, sans paraître y ajouter foi (*si quis aurem ad fidem dicentis inclinet*) que son héros parvint jusqu'à ces monuments. Ces colonnes étaient hautes de douze coudées : l'une était d'or, l'autre d'argent. Alexandre fit sonder la première, et cette opération fournit assez d'or pour en faire quinze cents pièces. Il passa ensuite par des lieux extrêmement obscurs [3], et parvint aux rives du Thermodon... .. Ici finit le manuscrit incomplet de la bibliothèque Ambrosienne.

Je ne ferai point un extrait suivi de cet itinéraire, qui, ainsi que je l'ai déjà dit, suit assez généralement Arrien. Je me contenterai d'en rapporter quelques passages.

Les historiens ont donné des détails sur la figure d'Alexandre ; l'abbé Barthélemy et M. de Sainte-Croix ont tracé le portrait de ce prince, et la découverte d'un hermès portant son nom a fourni le moyen de le reconnaître dans plusieurs autres monuments antiques [4]. On peut comparer ces renseignements avec ceux que donne notre itinéraire : « Il avait, dit-il, le regard pénétrant, le nez légèrement aquilin, le front découvert, quoiqu'il eût beaucoup de cheveux, qui, par la violence de l'exercice du cheval, avaient pris une

[1] L'auteur ajoute ici au récit d'Arrien des détails tirés de Diodore. (V. Sainte-Croix, *Examen des Hist. d'Alexandre*, p. 498, 499.) Sur la maladie d'Alexandre, voyez la trad. d'Arrien par Chaussard, t. II, note, p. 411, 412.

[2] Strabon, t. XV, p. 688.

[3] Les romanciers persans parlent de la région des ténèbres qu'Alexandre voulut traverser pour chercher la fontaine de l'immortalité. Il en est aussi question dans l'Histoire du Juif Joseph, fils de Gorion.

[4] V. Visconti, *Iconographie grecq.* pl. 39 et t. II, p. 38, 39.

direction en arrière [1].» Ce dernier caractère se trouve dans les têtes antiques d'Alexandre, et le passage que je viens de citer confirme la manière dont le célèbre Visconti a interprété l'expression par laquelle Élien le désigne [2]. L'anonyme continue le portrait d'Alexandre dans les deux chapitres suivants (XIV et XV), et le termine par un trait de flatterie, en annonçant une ressemblance frappante entre Alexandre et Constance [3].

Je citerai encore la description du pays d'Ammon. Callisthène, Aristobule, Diodore et Quinte-Curce avaient écrit que des corbeaux servirent de guides à Alexandre à travers le désert. Ptolémée racontait que deux dragons le dirigèrent. Notre auteur rappelle ces secours merveilleux en alléguant le récit de gens qui, dit-il, étaient ennemis des fables. Il peint ensuite l'aspect de cette région : « Au milieu d'une immense mer de sable, le pays d'Ammon offre un aspect cultivé; les arbres le parent de leur verdure, des bois l'ombragent, le soleil n'y pénètre pas et de belles eaux y coulent. Cette région est riche par l'abondance autant que par son Dieu. On y remarque la beauté des prairies, l'émail des fleurs, la teinte verdâtre des oliviers, les présents enivrants de Bacchus, les fruits et la chevelure des palmiers, les eaux qui tombent en cascades et le murmure des ruisseaux [4]. » Il ajoute qu'on y voit des sources dont l'eau est chaude pendant la nuit et fraîche pendant le jour, et qu'on y trouve des morceaux de sel que la nature a façonnés en forme d'œuf. Cette description est tirée en partie d'Arrien, de Diodore et de Quinte-Curce. Ces auteurs donnent le nom de *Fontaine du Soleil* à cette eau, qui était alternativement froide et chaude, et suivant le rapport des voyageurs modernes, elle existe encore avec la même propriété dans l'oasis qui fut appelée *Santaryah* par les Arabes du moyen âge, et qui porte maintenant le nom de *Siouah*. On y voit encore le sel dont parle notre auteur, ainsi que des pierres coquillières, alléguées par quelques physiciens de l'antiquité [5],

[1] Cap. XIII.... « ex quo reclinam comam jacere sibi in contrarium fecerat. »

[2] Ælian. Var. Hist. XII, 14. τὴν μὲν γὰρ κόμην ἀνασσύρθαι αὐτῷ. — V. Visconti, *ibid.* t. II, p. 38, note 2. Les histoires fabuleuses disent qu'Alexandre avait un œil noir et l'autre pers, etc.

[3] Cap. XV. « Quippe ego tibi Alexandrum dixerim, tu te videto. Nam nec blandiri proposui, et nolo videri auribus gratiosus, ubi oculis judicare de te tuis omnibus *lucet*. » — M. Mai avertit que le manuscrit porte *lucet* et non *licet*.

[4] Cap. LI.

[5] Strato *apud* Strabon. t. I, p. 49. — Olympiod. *apud* Phot. 191.

pour prouver que les oasis, lieux fertiles entourés de sables, avaient été une fois de la mer. Ce pays a toujours été célèbre par ses palmiers et ses eaux [1], et vers le quatrième siècle c'était, comme les autres oasis, un lieu d'exil [2].

M. Mai, dans sa préface, a remarqué que Du Cange et Chifflet avaient probablement connu l'*Itinéraire d'Alexandre*. Il aurait pu, avec plus de certitude encore, ajouter à ces deux noms celui du célèbre Muratori, qui, dans sa jeunesse, en copia un morceau contenant les 32 premiers chapitres de l'édition de M. Mai, et le publia ensuite dans ses *Antiquités italiques* [3]. Le manuscrit dont il se servit était à la bibliothèque Ambrosienne; il était incomplet comme celui de M. Mai, mais il y a tant de différence entre les imprimés, qu'on ne peut croire que les deux éditeurs aient fait usage du même manuscrit. D'ailleurs, Muratori ne parle pas de l'ouvrage de Julius Valerius, qui est si intimement uni à l'Itinéraire dans le manuscrit de M. Mai. En comparant ces deux éditions, il faut se souvenir que Muratori avertit qu'en faisant sa copie, il s'est permis plusieurs corrections, dans le but de donner un sens à ce qui lui paraissait n'en avoir aucun. Le jugement de Muratori sur cet ouvrage peut intéresser, et j'en donne en note quelques fragments [4].

L'histoire littéraire remarquera encore dans l'*Itinéraire d'Alexandre* une courte notice d'un ouvrage de Varron, que l'on connaît sous le titre d'*Éphéméride* [5], et dont les grammairiens ont cité

[1] Diodor. Sic. XVII, 50. — Strab. XVII, p. 838. — Saffiedin Abdalmoumen, cité par Schultens dans l'*Ind. geogr. in vit. Saladinis*, au mot *Thebais*. — Abulfeda, *Descript. Ægypt.* p. 4, édit. Michael.

[2] V. sur l'oasis de Siouah ou d'Ammon le voyage de Brown et ceux de Horneman, avec les remarques de W. Young et le mémoire de M. Langlès.

[3] Dissert. XLIV, t. III, col. 957-962.

[4] « Atque heic fateor, me ancipitem diù olim stetisse, num inter historias a sciolo aliquo serius fictas recensendum esse opusculum cujus fragmenta mihi occurerunt inter Ambrosianæ Bibliothecæ codices manuscriptos cum hoc titulo : *Itinerarium Alexandri*..... Vetustissimus erat simulque pervetustis characteribus exaratus ille codex..... Doleo nunc, me cætera non descripsisse..... Heic autem et stili vigor et præfationis series judicare videntur scriptorem non alienum revera ab ætate Constantii Augusti et Latinum potius quam Græcum..... Proindè in eam conjecturam abi, non esse forsan hoc opusculum imposturam sæculorum subsequentium.. ..»

[5] *Ephemeris navalis*. On peut croire que c'est le livre cité sous le nom de *Litoralia*, par Solin et Servius, et sous celui de *Libri navales*, par Végèce et Jean de Salisbury.

quelques mots. Notre auteur enseigne qu'il était destiné à Pompée, qui partait pour l'Espagne, et que Varron le composa dans le but de lui faire connaître la mer et les vents [1]. Cela est exprimé dans un langage presque inintelligible. Je remarquerai en passant que le grand Pompée demandait quelquefois des renseignements à Varron, et que lorsqu'il fut consul pour la première fois, Varron composa pour lui, et à sa prière, une *Introduction*[2] pour lui rappeler comment il devait présider le sénat [3].

M. Mai a indiqué quelques points d'histoire sur lesquels le récit de l'*Itinéraire* diffère de celui d'Arrien ; mais pour juger, sous ce rapport, de l'utilité de notre anonyme, il faudrait le comparer à tout ce qui nous reste sur Alexandre, examiner s'il renferme des faits nouveaux et rechercher leurs sources. Ce travail excéderait les bornes de cet article. Je ne déciderai donc pas si l'histoire gagne à la publication de l'*Itinéraire d'Alexandre*, et je me bornerai à dire quelque chose de son style. M. Mai, tout en convenant de la dépravation que le langage avait subie au quatrième siècle, cherche, par un sentiment naturel dans un éditeur, à justifier la manière d'écrire de l'auteur qu'il a découvert. Il convient qu'il est inférieur à Symmaque, mais il le compare et l'égale à Ammien-Marcellin. Cela paraît à peine un éloge [4] ; cependant la négligence, la dureté et l'obscurité d'Ammien peuvent être excusées par son état de soldat et sa qualité d'étranger. Ces mêmes défauts se retrouvent dans l'anonyme à un degré plus considérable encore. On le voit sans cesse embarrassé pour exprimer par des phrases entortillées des idées conçues avec prétention, et qu'il assujettit à grand'peine à la construction grammaticale. Les fautes qui fourmillent dans le manuscrit lui donneraient un air tout à fait barbare, si M. Mai n'en avait pas corrigé un grand nombre, et malgré ce soin

[1] Cap. VI. « Igitur si Terentius Varro Gneo Pompeio olim per Hispanias militaturo librum illum Ephemeridos sub nomine laboravit, ut in habiles res eidem gressuro scire esset ex facili inclinationem oceani, atque omnes reliquos motus aërios præscientiæ fide peteret ut (leg. *aut*) declinaret .... etc. » Muratori a imprimé « ..... ut res *externas* eidem gressuro *aperiret*, ne *is oceani pericula peteret*, utque omnes reliquos motus aërios præscientiæ fide declinaret... »

[2] *Commentarium* εἰσαγωγικόν.

[3] *Aul. Gell.* XIV, 7.

[4] Salmas. *De Hellenist. præfat.* « Quis compositione magis est inconditus et lutulentus quam Ammianus Marcellinus ? quis phrases unquam usurpavit duriores, inconcinniores ac rusticiores ?... »

il en reste encore dans son édition [1]. Il eût été à désirer que ce savant eût comparé à son texte le fragment que Muratori a publié, et surtout qu'il fût parvenu à retrouver le manuscrit dont cet homme si laborieux s'était servi. On m'assure aussi que la Bibliothèque du roi de France aurait pu lui fournir des secours. Il aurait réussi par ces moyens à faire disparaître, non-seulement l'orthographe vicieuse des copistes du moyen âge, mais encore les leçons fautives qui déparent cet itinéraire, et peut-être il aurait pu le compléter. La réputation que M. Mai s'est acquise par ses belles découvertes lui assure les plus grandes facilités pour les travaux de ce genre.

[1] J'ai cité plusieurs morceaux de l'*Itinéraire*, mais pour qu'on puisse mieux apprécier son style, je copierai encore ici un des morceaux que l'auteur paraît avoir soigné et orné avec le plus d'attention. Il s'agit de la ville de Tarse et du fleuve Cydnus qu'Alexandre traversa à la nage (Cap. XXVIII) : « Ipse ubi Tarson invehitur, sudore et pulvere miles decens labore et honore regali, Cydnum amnem videt urbis ejus media pervadere, cœtu civium coronatum, mundum facie, acutum frigore, nimium agmine, festinum meatus (leg. *meatu*), ripis virentem: delectatusque tali elemento seu fluento, victus æstu ac desiderans frigoris, an ut fortitudinem sui intuentium civium theatro lactaret (leg. *jactaret*), saltu pontem fluminis scandit.....»

V.

Dans quelques histoires fabuleuses d'Alexandre il est parlé d'oiseaux dont le regard annonçait si les malades guériraient.

Dans le *Bestiaire* de Richard de Furnival (Ms. franç. n° 7019[3], in-fol. mediocri) treizième siècle :

De la *Calenaire?* — « Quand on le porte devant un malade, s'il esgarde le malade emmi le vis, c'est signe que li malade garira, et s'il s'en torne d'autre part qu'il ne le voelle regarder, on juge qu'il convient le malade morir. »

(Paulin Paris, *Les ms. franç. de la Bibl. du roi*, t. IV, p. 24.)

VI.

Dans la vie de saint Macaire-Romain *(Surii Vit. Sanctor.* 23 oct.) on raconte que des moines, cherchant le paradis terrestre, parvinrent, à travers des solitudes ténébreuses, à une haute colonne placée par Alexandre à l'extrémité de la terre.

(Revue des Deux Mondes, 1842, t. III, 715.)

Surii Vit. Sanctor. 23 oct.

« Au sixième siècle trois moines orientaux cherchaient le paradis terrestre.... Un cerf, puis une colombe leur servirent de guides et les menèrent jusqu'à *une haute colonne placée par Alexandre à l'extrémité de la terre.* »

VII.

Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος βίος, πόλεμοι καὶ θάνατος.
Venise, 1819.

(Prose grecque. — Grec moderne.)

Une courte description de la Macédoine.
Histoire de Nectanèbe et d'Olympias.
Naissance et éducation d'Alexandre.
Mort de Nectanèbe.
Le cheval Bucéphale.
Jeux olympiques.
Nicolas fils de Darius.
Après sa victoire sur Nicolas, Alexandre fait la guerre aux Cumani ; il les soumet.
En son absence, Anaxarque, roi de Pélagonie, insulte Olympias; Alexandre, à son retour, se venge d'Anaxarque.

Philippe meurt. — Alexandre roi.

. . . . . .

Lettre d'Alexandre à Darius.

. . . . . .

Alexandre fait la guerre aux Athéniens, et les soumet.
Les Romains font hommage à Alexandre.
Détail de leurs présents.
Alexandre entre dans Rome.
Conquête de l'Égypte.
Il va en Troade.
— en Anatolie.
Lettres de Darius à Alexandre.
Lettre d'Alexandre aux Juifs.
Ambassade des Juifs. — Discours de Jérémie.
Alexandre à Jérusalem.
Trait du médecin Philippe.
Bataille contre les Perses. — Fuite de Darius.
Alexandre entre à Babylone.
Alexandre déguisé mange chez Darius. — Il est reconnu.
Bataille contre les Perses. — Ils se soumettent.
Mort de Darius.
Alexandre dans l'Ile des Bienheureux. (Très-grand chapitre.)
Guerre contre Porus. — Combat singulier.
Mort de Porus.
Alexandre dans le palais de Porus.
Les Amazones.
Candace et ses deux fils Contauluses et Doryphore.
Caverne des dieux.
Alexandre chez Candace.
Candace reconnaît Alexandre.
Descente au fond de la mer.
Alexandre empoisonné.
Testament d'Alexandre. — Sa mort.
Mort de Roxane. — Leur enterrement.
Morale de l'histoire.

VIII.

M. Favre-Bertrand avait réuni un assez grand nombre de notes extraites de quelques romans français du moyen âge, dans lesquels il est question d'Alexandre. Nous donnons ici celles qui nous ont paru compléter les *Recherches* qui précèdent.

A.

Bibliothèque Protypographique ou Librairie des fils du roi Jean, publiée par Barrois, Paris 1830, in-4°.

N° 1475. (Librairie de Bruges). — *Le romant du roy Alexandre*, commençant : « A gouverner mais... » — finissant : « puisque pour la Royne. »

N° 1478. *C'est l'istoire du bon roy Alexandre*, commençant : « Bonté et renomée... »

N° 1479. *L'istoire du bon roy Alexandre*, commençant : « Du père et de la mère... »

N° 1756. (Librairie de Bruxelles). — *De Alexandre.*

N° 1634. (Librairie de Gand) et n° 1287 (Librairie de Bruges). — *Histoire de quels gens et de quele nacion descendit le très hault Empereur Alixandre le conquérant*, commençant : « Temps conquit... »

N° 149. (Librairie de la Tour du Louvre). — *Alexandre*, en prose, translaté l'an 1341, par frère Jehan de Vignay.

N° 123. (Librairie de la Tour du Louvre). — *Alexandre le Grand*, rimé.

N° 167. *Le restor du paon : et d'Alexandre*, rimé.

N° 393. *Le romant d'Alexandre et Ysopet.*

N° 1778. (Librairie de Bruxelles). — *L'Istoire Alexandre, Maccha-beorum tres libri*, etc., tout en flamand, commençant : « Alexander Bucefael reed... »

N°s 955, 956, 957. *Les Enseignemens que Aristote fist à Alexandre le Grand.*

B.

ROMAN D'ALEXANDRE EN FRANÇAIS.

TRANSLATIONS EN PROSE.

Le Grand d'Aussy, *Notices des Ms. de la Bibl. du roi, t. V.*

Page 121. « L'*Alexandriade* a été mise en prose au siècle suivant (14e siècle), et nous avons à la Bibliothèque une copie de cette version, n° 7518, in-4°, pap. » La version est fidèle, « le translateur ne s'y étant guère permis que des transpositions et déplacements dans certains morceaux. Du reste, il a rendu son ouvrage complet en y insérant et y faisant entrer les quatre poëmes supplémentaires dont je viens de parler. » *(Le Vœu du Paon — Le Restor du Paon — Le Testament d'Alexandre — La Vengeance d'Alexandre.)*

AUTRES TRANSLATIONS EN PROSE.

Id. p. 130-131. Bibl. du roi, Fonds St-Germain. — *Histoire du très puissant, très preux et très victorieux roy Alixandre le grant, qui fut Empereur Monarche de tout le monde*[1].

In 4°, nos 7517 et 7498. — ..... *Version du Roman de Thomas* (de Kent)..... ainsi ..... « ils font combattre Alexandre contre des hommes qui ont une tête de cheval, laquelle jette de la fumée; contre des femmes qui portent au nombril une queue de bœuf; contre d'autres femmes qui font tant *gésir* (coucher) les hommes avec elles, que *l'âme leur part du cors*, » etc.

« Parmi les Ms. de la Belgique... il en est un folio, très-beau, enrichi de lettres et ornements en couleurs et de superbes miniatures, qui contient une Histoire d'Alexandre divisée en deux parties et traduite de même *en prose française*.

« La première, dans laquelle sont renfermés le *Vœu du Paon* et *les Accomplissemens et le Mariage*, *le Restor*, finit au mariage d'Alexandre avec la fille de Darius.

« La seconde comprend la suite du *Roman* avec celui de la *Vengeance*.

« A la tête de la seconde partie, sont cités deux auteurs qu'on

[1] V. B. de Xivrey, *Trad. tératol.* p. XLVII; c'est le n° 83 de la Bibl. du roi et n° 138 de St-Germain-des-Prés; — et plus bas, p. 171.

dit avoir écrit sur le prince grec et qu'on nomme *Guillaume* et *Vincent le Jacobin*[1].

« Le traducteur déclare avoir travaillé par *ordre* de Jean de Bourgogne, comte d'Etampes, seigneur de Dourdan[2]; il ne se nomme point, mais il se dit *Picard*..... Comme il ne doute point qu'Alexandre n'ait été..... souverain de la Belgique, il croit pouvoir ajouter à son histoire celle de cette contrée, et en conséquence il donne une partie de l'Histoire des Belges par le cordelier Jacques de Guise.

« Il y a encore une histoire d'Alexandre en prose dans un autre ms. de la Belgique. Celui-ci, d'une belle conservation (f° p^re^ vign. n° 299), appartint à Charles de Croy, comte de Chimay, lequel y a mis son nom. L'ouvrage est de même divisé en deux parties, dont la seconde est supposée d'Alexandre lui-même et forme une prétendue relation qu'il envoie à son maître Aristote sur ses conquêtes dans l'Inde. »

Parmi les livres de l'ancienne librairie de la Tour du Louvre, on trouve, suivant le Catalogue n° 149 : *Alexandre en prose translate l'an 1341 par frère Jehan de Vignay*[3]. — Ce moine est connu pour avoir fait d'autres traductions[4].

C.

JEAN WAUQUELIN.

Ms. français, n° 7518 : *Ystoire du Noble roy Alixandre roy de Macedoine.*

Prologue entrepris à la requête et par ordre de « Jehan de Bourgogne, comte d'Estampes[5], et seigneur de... et ay renfermet mon propos de mettre par escrit en langaige maternel les nobles faiz darmes, conquestes et emprises du noble roy Alixandre roy de Macedoine, selon ce que je lay trouvet en ung livre rimet, dont je ne say le non de lacteur, fors que il est intitulé Histoire Alixandre. »

[1] Vincent de Beauvais.

[2] Né en 1412. (B. de Xivrey, p. XLIII.)

[3] *Bibl. protypographique.*

[4] La Croix du Maine, *Bibl. franç.* t. I, pp. 605-606 et not. de La Monnoye.— Du Verdier, *Bibl. franç.* t. II, p. 529. — Voy. p. 162 et 166 seq.

[5] Jean, comte d'Étampes, fut ensuite Jean sans Peur, duc de Bourgogne.

Selon cette histoire, Alexandre est réellement fils de Philippe et d'Olympias, et l'auteur déclare calomnieux les bruits qui ont été répandus. « Il est vrai, dit-il, qu'il y avait alors en Macédoine un homme qui s'appelait *Neptanebus, malicieux et plaint de toutes merveilleuses sciences,* car il savoit toutte astronomie celeste et terrestre et *si estoit..... parfait magicien, car il savoit toutte negromancie et tout art de deviner.....* »

Le peuple disait qu'il était son père qui l'avait *engendré par encanterie.*

Ce roman en deux parties occupe un énorme volume, et l'auteur y fait entrer, surtout dans le 1er livre, des aventures et de longs détails qui ne se trouvent point dans les autres histoires fabuleuses d'Alexandre.

A la dernière page : « .... *et se mon nom leur plaist savoir* » etc. c'est Jehan Wauquelin. (V. B. de Xivrey, *Tradit. tératologiq. Proleg.* p. XLIV.)

M. B. de Xivrey a publié les chap. 21-37, 55-64 du livre 2me. (*Trad. tératol.* p. 377-438.)

D

ROMAN D'ALEXANDRE DE WAUQUELIN.

(Analyse.)

Ms. français, n° 7518.

Premier livre.

Naissance d'Alexandre.
Querelle avec Nicolas.
Guerre en Thrace.
Siége de Tyr. — Gadifer et Betis.
Longs et nombreux chapitres mêlés de détails de chevalerie, sur les vœux, etc.
Mort de Philippe.
Batailles contre Darius.
Mort de Darius. — Punition des assassins.

Deuxième livre.

Conquête de l'Albanie et de plusieurs autres pays.
Alexandre conquiert le pays d'Artois, de Hainault, de Flandres, et le donne à une princesse de sang royal.
Mariage de la fille de Porus à Caradoc fils de Candasse.
Statues d'airain contre les éléphants.
Députation aux Amazones.—Leur reine vient trouver Alexandre.
Combats contre les bêtes féroces et les monstres.
Combat singulier entre Alexandre et Porus.
Correspondance avec le roy des *Bracamens*.
Les arbres du soleil et de la lune [1].
Aventures chez Candasse. — Caverne des dieux.
Serpents à émeraudes sur la tête.

Les femmes qui font mourir de plaisir.
Les *Mardis Serbadis*. — Le roi Ambria.
Alexandre enlevé dans les airs par les griffons.
Alexandre descend au fond de la mer.
Très-semblables à l'édition de Bonfons.

Siége et prise de Babylone.
Dans une fête Antipater l'empoisonne.
Testament et mort d'Alexandre.
Guerre entre ses Barons.
Vengeance d'Alexandre par Alior fils de Candasse, qui fait la guerre à Antipater et met à mort tous ses Barons.

E.

Catalogue de l'ancienne Bibliothèque du Louvre (publ. par van Praet).

Page 75, n° 365 : « Alexandre, empse (en prose) tnslate (translaté) l'an M.ccc.xlj. p. fre Jeh. de Vignay. »

« Il y a à la Bibliothèque du roi, sous le n° 7504, un ms. du XIV^e^ siècle de cette traduction française du roman d'Alexandre par Jean de Vignay, et qui a été imprimée, avec quelques changements, à Paris, au commencement du XVI^e^ siècle, par Nicolas Bonfons, in-f°.

[1] V. B. de Xivrey, *Tradit. tératol.* p. 419.

« Cette bibliothèque en possède un autre qui traite du même sujet; il est d'une exécution magnifique, avec des miniatures de la plus grande beauté. Il porte pour titre : *Les nobles faits d'armes d'Alexandre le grand*, compilés à la requête de Jean de Bourgogne, comte d'Estampe [1]. »

Ce dernier ms. paraît être le ms. franç. n° 7518 de la Bibl. du roi, énorme volume, et celui qui l'a mis en prose d'après un livre rimé se nomme *Jehan Wauquelin*, et il désigne ce nom en renvoyant aux initiales de la seconde partie. (B. de Xivrey, p. XLIV et plus haut, 164-166.)

F.

L'histoire du noble et très vaillant Roy Alexandre le grand, jadis Roy et Seigneur de tout le monde et des grandes prouësses qu'il a faictes en son temps, comme vous pourrez voir cy apres. — A Paris, par Nicolas Bonfons.... (sans date) in-4°, 44 feuillets. (Il est relié dans l'exemplaire de la Bibliothèque du roi avec l'*Histoire d'Olivier de Castille*, etc... Paris, Nicolas Bonfons 1587, in-4°.— Mêmes caractères.)

« Premierement la terre de Macedone fut appelée Macy d'un roi qui eut nom Emacius... Après elle fut nommée Macedone, de Macedonum, qui depuis en fut roy, lequel fut neveu du Roy Deucalion, de par sa mère... » — Ce premier chapitre contient une description de la Macédoine et un abrégé de son histoire jusqu'au temps de Philippe, qui « épousa Olimpias fille du roy Neptalin, Seigneur des Melosiens..... »

Après ce, Philippe.... engendra à sa femme le roi Alexandre, « mais Vnice (Vincent), un Jacobin, qui chercha toutes les histoires du monde dict en son livre, ou il parle de Alexandre, que Nectanebus, roy d'Egypte, fut son père et l'engendra à la reyne Olimpias et coucha avec elle en forme de dragon. »

Le second chapitre, parle de l'origine des sciences, de la célébrité des Égyptiens et de leur habileté dans l'astronomie. « Nectanebus roy d'Égypte, père d'Alexandre, estoit l'homme qui plus savoit d'astronomie, et d'astrologie et de la science des enchantements. » Ce roi, attaqué par Artaxerce, quitte l'Égypte, se retire « en une terre appelée Bethleem et de là au pays d'Ethiopie, » puis

[1] Voyez page 164.

passe de là en *Macedone*, où il séduit Olympias en se déguisant en dragon et se faisant passer pour le dieu Ammon.

Alexandre précipite Nectanèbe, qui lui apprend qu'il était son père.

Le cheval Bucéphale envoyé à Philippe par un grand prince de Cappadoce « estoit lyé de fer de toutes parts ; car autrement il mangeoit toutes gens qu'il pouvoit atteindre, et avoit deux cornes en la teste. »

Querelle entre Alexandre et *Nicolas roy des Aridiens*. Alexandre tue Nicolas.

Daire fait demander le *treu* accoustumé (le tribut).

Mort de Philippe tué par le roi *Pensama*, roi de Bithynie, qui pénètre jusqu'à la cité de *Lom*, pour se saisir d'Olympias. Mais la reine lui échappe en se réfugiant dans une forte tour, et Alexandre, revenant d'Arménie, délivre sa mère et tue Pensama.

Alexandre, âgé de vingt ans, partit de Macedone et vint à Aragates consulter l'oracle d'Apollon, dont le prêtre avait nom *Virgines*, c'est-à-dire, en grec, *Seiraphin*.

Arrivé en Italie, les *Comtes et les Barons de Rome* lui envoient des présents. Il passe en Afrique en une île nommée *Victans*, puis dans une autre où il consulte l'oracle d'Ammon, puis en Égypte au lieu appelé Tossotirin, où Seraphin lui apparut en songe. Il fit bâtir Alexandrie en un lieu nommé *Estallione*, et trouve en Égypte la statue de pierre noire élevée à Nectanèbe.

Il traversa la Syrie, entra en Palestine, rendit hommage à l'*Evesque Jaidus*, et on lui montra la prophétie de Daniel.

Lettres réciproques d'Alexandre et de Daire.

Alexandre pénètre dans la tente de Darius, est reconnu et s'échappe.

Bataille où Darius est vaincu et s'enfuit.

Alexandre se baigne dans le fleuve Edmon, près de Vrace. Il est malade ; il est guéri par un jeune *mire* nommé Philippe.

Darius vaincu de nouveau s'enfuit vers Persépolis ; il appelle Porus à son secours.

Nouvelle victoire d'Alexandre. — Darius est assassiné par ses officiers ; Alexandre les fait punir.

Alexandre trouve une nation de gens d'*horrible regard* et qui mangeaient de la chair d'hommes. Il les enferma par deux montagnes, *Promontoire* et *Lairent*, qui, à sa prière, se rapprochent, et il y mit des portes de fer qu'il *fist couvrir d'astruction*.

Bataille contre Porus. *Images de léton et les fist emplir de char-*

bons ardents. Alexandre prend la capitale de Porus. Richesses de son palais.

Ambassade d'Alexandre à Calistrida, reine de Mazomien ou des *Madozomes* (Amazones). Visite de cette princesse à Alexandre.

L'armée d'Alexandre est attaquée par des animaux féroces et des monstres.

Combat singulier d'Alexandre et de Porus. Mort de celui-ci. Alexandre fonde en ce lieu la ville appelée *Gepugnorum*. Il alla ensuite aux *Boynes de Hercule*, les dépassa et soumit plusieurs nations.

L'armée rencontre encore des monstres, puis des femmes qui avaient des cornes, d'autres qui étaient velues et qui avaient des pieds de chevaux et hautes de sept pieds; elles étaient cependant fort belles, ne sortaient jamais de la forêt, et ne se nourrissaient que de fleurs et de la rosée, des violettes et des roses. Puis elle eut beaucoup à souffrir de la neige et de la pluie et de *grandz nuées de feu*.

Alexandre visita ensuite le pays de *Ridraste*, dont les habitants vont tout nus. Il correspondit avec Lindimis, roi des Brachoniens, et il fit graver sa correspondance sur une colonne. Il passa de là chez des hommes sauvages, grands comme des géants, puis à la montagne de *Domastice* qui avait une chaîne d'or, des degrés de saphirs et un palais appelé la maison du Soleil ; un vieillard lui propose de voir les *arbres du Soleil*. Ils virent d'abord un arbre sans feuilles sur lequel était le Phénix, puis les arbres du Soleil et de la Lune qui prédirent à Alexandre sa mort.

Alexandre arriva ensuite en la terre de *Tradiaque*, et trouva sur une montagne une cité toute de pierres précieuses, dont *Candasse Theopis* était reine. Alexandre délivra la femme de *Candaculus*, que le roi des Oblices avait enlevée, et la rendit à son époux ; il alla ensuite chez la reine en se faisant passer pour le *chevalier Antigonus de Bratemens* et fut reconnu; mais Candasse le sauva. En revenant à son armée, il visita la Cave des dieux, et les interrogea sur la durée de sa vie, mais il ne reçut qu'un refus.

L'armée grecque rencontra ensuite des serpents qui avaient des émeraudes sur la tête, d'autres animaux sauvages et de grands oiseaux nommés grifs. Ils arrivèrent ensuite à un fleuve dans lequel étaient de belles femmes, aux cheveux longs jusqu'aux talons, *et qui tant faisoient gesir les hommes avec elles que l'ame se partoit du corps. Ils parvinrent ensuite jusques à la fin de la terre, sur la mer Oceane, qui joinct au ciel par semblant: illec trouva Alixandre les coulonnes que Hercule y avait mises...*

L'armée passa ensuite chez *une manière de gens qui sont appelés Esmardis Sebardis,* qui lui livrèrent un combat. Alexandre prit et fit brûler *Calamus* leur roi, qui lui prédit sa mort prochaine. Alexandre fut blessé à l'attaque de sa capitale et beaucoup de ses soldats le furent aussi au siége d'une ville dont le roi s'appelait Ambria; mais le dieu Ammon indiqua en songe à Alexandre une plante qui les guérit.

Sur les bords de la *Rouge mer,* Alexandre monta sur une montagne et fit faire une grande cage dans laquelle il se fit élever en l'air par des griffons; il approcha si près du soleil qu'il se *douta que les plumes des oyseaux ne bruslassent.....*

Il se fit ensuite descendre dans la mer dans un grand tonneau de verre, lié par des chaînes, et portant des lampes, et vit les merveilles de la mer, les baleines et les poissons.

L'armée grecque eut ensuite à combattre des bêtes ayant au front *comme espées,* des dragons, des monstres qui jetaient des flammes, des géants qui avaient un œil au milieu du front et beaucoup d'autres animaux monstrueux...

Mort de Bucéphale. Alexandre lui élève un monument et bâtit une ville à laquelle il donne son nom.

Il arrive au palais de Xerxès; il y trouve des oiseaux de la grandeur de colombes qui, par leurs regards, annonçaient si les malades devaient vivre ou mourir. Ils s'appelaient *Salendres.*

En la terre de Babylone, après avoir vaincu des serpents terribles et d'autres monstres, Alexandre s'empare de la capitale. Il y trouve des députés de toutes les parties du monde, de France, d'Espagne, d'Allemagne, d'Angleterre, de Sicile et de Sardaigne, qui venaient faire leur soumission au nom de leurs rois et lui apporter des présents. Les Français, *qui étoient les plus vaillans gens du monde,* lui présentèrent un bouclier.

Alexandre écrivit de Babylone à sa mère et à Aristote.

Alexandre est averti par la naissance d'un monstre que sa fin approche.

Il écrit à tous les princes du monde pour les inviter à une grande fête. C'est dans cette fête qu'Antipater, roi de Tyr, et ses fils Cassandre et Jobas, empoisonnèrent Alexandre. Il fit son testament et mourut : ses généraux, après sa mort, se firent la guerre et se livrèrent de grandes batailles.

Note. L'Histoire d'Alexandre, translatée en prose par Jean de Vignay, a été imprimée avec quelques changements par N. Bonfons. Le gros ouvrage de J. Wauquelin est différent de ceux de Bonfons et de Vignay.

Jean de Vignay traduisit le *Miroir historial de Vincent de Beauvais*, imprimé à Paris en 1495 et 1496. 5 vol. fol. (Van Praet, *Vélins du roi*, t. IV, p. 298.)

G.

TRADITIONS TÉRATOLOGIQUES

par Jules Berger de Xivrey, Paris, 1836, 8°.

Prolégomènes, p. XI-LXXIII.

I. *De Monstris et Belluis.* — A la suite des fables de Phèdre, ms. de Rosanbo : p. 1-330.

II. *Lettre d'Alexandre à Olympias et à Aristote* extraite du *Pseudo-Callisthène*, grec et français, p. 331-376, ms. grec de la Bibl. du roi, n° 1685 de l'ancien fonds et du ms. grec de la Bibl. du roi, n° 113 du supplément.

III. *Merveilles d'Inde*, p. 377-438, extrait du *Roman d'Alexandre*, par Jehan Wauquelin, ms. franç. n° 7518.

IV. *Proprietez des Bêtes*, p. 439-568 : Extrait du ms. franç. n° 138, de St-Germ.-des-Prés, et n° 83 de la Bibl. du roi : indiqué par Le Grand d'Aussy, F. St-Germ. : intitulé : *Histoire du très puissant, très preux et très victorieux roy Alixandre le grant qui fut Empereur Monarche de tout le monde.*

L'auteur prétend que son intention a été « de translater de latin en françoys Quintecurce Ruffe... de Demosthenes... lequel ou tems que Alixandre regnoit, fit ses gestes en la cité d'Athenes, aussi de Plutarchus, de Josephus et d'autres acteurs auctentiques et principalement de Justin, qui tient assez la voye dudit Quintecurce..... car Justin racompte en brief les chouses faictes et Quintecurce racompte les chouses, les lieux et les affections [1]. »

M. B. de Xivrey donne quelques détails et quelques citations de ce roman.

[1] Cité par B. de Xivrey, p. LI et LII.

H.

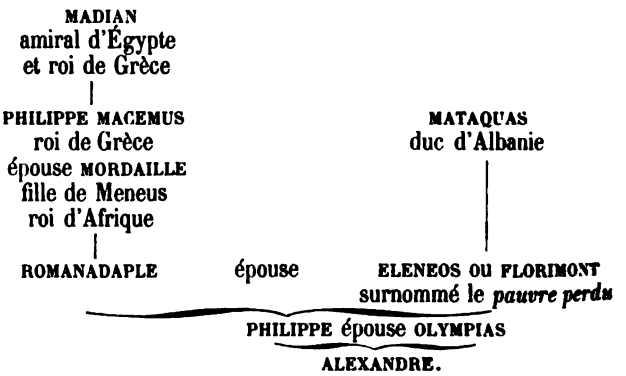
ROMAN DE PERCEFOREST

Où Alexandre est jeté par la tempête de l'Inde en Angleterre. Il fait un roi d'Angleterre et un roi d'Ecosse, etc.[1]

I.

ROMAN DE FLORIMONT

Écrit en vers, par Aimé de Varannes, à la fin du douzième siècle. L'auteur avait vécu à Gallipoli et avait parcouru la Thrace; il avait entendu à Philippopolis raconter en grec les aventures de Florimont et de Philippe Macemus, bisaïeul d'Alexandre. Voici la généalogie qu'il donne à Alexandre :



Une princesse de l'île Célée, qui avait eu Florimont pour amant, finit par épouser le neveu de Candiobras, roi d'Albanie, et en eut Nectanebus, dont le roman parle en ces termes :

P. Paris, p. 28.

Rois fu, tans fist d'enchantement :
La mer faisoit meller au vent.
Qui en l'ile voloit entrer
Por mal faire né pour rober
Les nés (nefs) faisoit plungier sovent
En la mer, par enchantement.

L'auteur nie formellement que Nectanebus ait été le père d'Alexandre :

[1] *Bibl. des romans*, 1776, t. I, pp. 23-74.

P. Paris, p. 29. Alixandre son fils aprist
Qui puis tant royaumes conquist.
La gent en disoit folie,
Que Olimpias fu sa mie,
Qu'Alixandres ses fius estoit :
Mais cil se ment qui le disoit.
Grant mençoigne dist qui le dit,
Quar Alixandres puis l'ocist.
. . . . . .

Hist. litt. de la France, t. XV, p. 487-491.
Paulin Paris, *Les ms. françois* de la Bibl. du roi, t. III, p 9-53.

Ce roman, au treizième siècle, fut mis en prose; il se trouve ainsi à la Bibl. du roi de France.
Dans l'original en vers il est dit que l'auteur :

A Filipople la trouva (cette histoire)
A Chastillon le aporta.
Ainsi come il avait aprise
L'a de latin en romans mise.

Dans la version en prose :
.....Le livre que Aimé de Varannes fit de gregoys en françoys...
(Hist. litt. de la France, t. XV, p. 488.)

Un ms. de Venise, citant les derniers vers du poëme, dont un mot important pour la date est effacé dans le ms. de la Bibl. du roi de France, place la composition de ce poëme à l'an 1188. — Borel, dans son *Trésor*, indique 1128 pour cette date.
(Hist. litt. de la France, t. XV, p. 490-491.)

J.

Manuscrits français, nos 7623, 7291, 7991.

Ci comence le livre qui est apelé *Ymage de munde*.

Le premier Livre.

Ier CHAP. De la bonté de Dieu.
IIe CHAP. De nature que Dieu crea premierement.
IIIe CHAP. Pour quoi Dieu fist le munde.

Ci comence de Platon.
Ci comence de Apolomes.
Ci comence de le rois Alixandre.

Roys Alisandre resoufri
Maint travail pour aprendre aussi.
Et il sen ala richement
Come rois à force de gent.
Par quoi il ne pout pas si bien
Rechærchier droit mal e droit bien.
En Ymes (Inde) troua unes genz
Combataus sæ les olefans
Qui la terre læ defendirent,
Qui de ses gens damage firent
Par les olifanz quils tuoient
Quant que aloz boiaus ateignoient.
Quant Alisandre vit lafaire
Que la force ne lui valoit gaire
Combatre contre cels a plain,
Faire fist estaches (estatues) de airain
Si come homes, pleines de feu,
Quils (?) mettoient devant eus
Por combatre vers cele gent
Que vueve (?) sor les olifanz:
Et quant li olifaunz getoient
Los boiaus dont les genz tuoient,
Si se ardoient les museaux tuit
Tant quil en ourent si drut
Quaprochier nosoient les homes
Por la semblance de lor formes.
Li unz tenoient les museaus haut,
Car ils quidoient que ainsi chaut
Fusseut touz les autres come cil,
Et si eschiva cel peril.
Alixandre qui moult fut sages
Et conquist celes gens salvages
Et danta (domta) si les olifans
Qui mal nosoient faire as gens [1]:
Jusquas arbres secs sen ala,
Ilec oï qui li noncha (là il ouit qui lui annonça)
Sa mort et termine li mist.

. . . . . .

Fait parole des choses que Virgile fist.
Fait parole de S. Pol.

[1] Ici le ms. 7991 ajoute quelques détails sur les éléphants et ne parle point d'*arbres secs*.

Le second Livre.

I^er^ CHAP. De la forme del monde en gros.
II^e^ CHAP. Coment la terre est divisée.
III^e^ CHAP. De la mappemonde.
De la region de Ynde.
Des gens qui habitent en Ynde.
Des bêtes qui sont en Ynde.
Des pierres qui sont en Ynde.
Des divers arbres qui sont en Ynde. (Rien sur les arbres secs.)
D'Europe.
D'Afrique.

Ms. franç. n° 7504, fol. vel.[1]. « Le livre dou puissant roi Alixandre, coment il conquist plusieurs terres par son sens et par son ardement et coment il sen monta en lair et coment il se fist caler en la mer por voir la bataille des poissons et coment il fut *pius* mort. »

C'est la version attribuée à Jean de Vignay, en 1341 :

..... « et alerent as arbres dou Souleill et de la Lune, porque ils furent venu si lor dist li vieillars : Regardes en haut et penses en vostre cuer ce que vos voudres demander et ne le dites mies de la bouche. Alixandre li demanda enquel lenguage donent li arbres respons a la gent. Cil respondit : Li arbre dou Souleill comense a parler en Yndien. Donc baissa Alixandre les arbres et comensa son cuer a penser se il conqueroit tout le monde et retorneroit a Masedonie a tout son triomphe..... »

IX.

POEME DE JACOPO DI CARLO.

Je transcrirai encore quelques strophes, en avertissant que les diverses éditions de ce poëme présentent des variantes. Je me sers de celle qui est intitulée :

[1] Ms. de la Bibl. de Charles V. — *Bibl. protypogr.* n° 149.

Alessandro Magno in Rima : nel quale se tratta delle gran guerre e fatti che fece : et come conquisto tutto il mondo : nuovamente con le sue historie stampato. In Vinegia per Francesco Bindoni et Mapheo Pasini compagni. Del mese di Febraro. Nellianni del Signore M. D. XLIIII : petit in-8° de 52 feuillets.

Mort de Natanabo, fol. 4, verso.

Caro figliolo guarda quella stella
Laquale e de Hercule loquale fu gigante :
Vedi come e trista per mala novella.
Mercurio e quella che li sta devante,
Quellaltra e Marte, Jove presso ad ella,
E tutte me menaciano con grande dolo,
E dice che me deve occidere mi figliolo.

Disse Alessandro : Maestro saccente,
El tuo figlio cognoscere vorria.
Natanabo disse : Figliol mio piacente,
Tu si se desso, per la fede mia.
Disse Alessandro : Per la gola mente :
Chio son figliolo de lalta signoria
De re Filippo, e poi con mal veleno,
El butto giù in un fosso dacqua pieno.

Come fu giunto nellacqua el meschino
Subitamente costui saffogone.
Poi Alessandro se mise in camino
Et al palazzo ala matre tornone.
. . . . . .

Arbres du Soleil et de la Lune, fol. 42, recto.

Liquali grandeza ciascuna havia
Molto più assai che tutte laltre piante :
Larbore del Sole le sue foglie havia
Rosse si come loro e relustrante :
Quella dela Luna bianche le tenea
Si comè argento chiare e candidante :
Ogniuno da perse suoi frutti menava
Che ogni altro frutto signoreggiava.

Haviano li frutti quella virtu tale
Che ciascun che dessi se paffia
In sua personna mai havia male
E mai fin che lusava non moria.
. . . . . .

Larbore del Sole rispose con guai

Dicendo : Re de li re e signor del mondo,
Uno anno e otto mesi ad vivere hai,
Poi da la morte sarai messo al fondo;
In Macedonia più non tornerai :
De quello che piu ti fidi e piu jocondo
Te atosicara col veleno tanto forte
Che bevendo tu te dara la morte.

Aventure chez Candace, reine de Prasica.

Lo letto e fatto per magia arte
E edificato sopra quatro rote,
E come trovo scritto nelle carte
In qua in la movere non se puote,
Quatro alifanti ogniuno ad una parte
Che lo conducono ad suave note :
Unde Alisandro quando cio mirava
Tutto per se stesso se mutava.

Tutto carcosse de stupore le ciglia,
Poi disse alla Regina : In fide mia
Se noi havessimo tal maraviglia
Per gran miracolo ciaschuno el terria.
Alhora la Regina ad parlare piglia
E disse : *O re Alessandro* ver seria
Tenuto magior fatta tra di voi,
Assai magior che non e tra noi.

Alexandre descendant dans la mer avait, dans son vase de verre, un chat pour purifier l'air.

Fol. 48, verso : Misse el gatto perche racogliesse
El fiato putrido. . . . . .

Les premiers *ottaves* de chaque chant contiennent une invocation tantôt aux Saints et à la Vierge, tantôt aux Muses et aux autres divinités païennes.

L'auteur suit assez exactement l'*Historia de Prœliis :* cependant il s'en écarte quelquefois, soit qu'il se livre à son imagination, soit qu'il ajoute à son modèle des fables provenant d'autres sources. Dans quelques passages il semble abandonner l'*Historia de Prœliis* pour se rapprocher de Julius Valerius ; par exemple dans l'octave où il parle des statues élevées par Hercule, fol. 35 r°.

X.

La lettre suivante est écrite à un savant danois (peut-être à M. de Bröndsted), et les notes en italiques sont les réponses aux demandes de M. Favre-Bertrand (Voy. page 143).

Selon Einari (*Hist. litt. Island.* p. 107), il existe en langue norwégienne ou islandaise un poëme sur Alexandre le Grand, qui doit être une traduction de l'*Alexandreis*, écrite au douzième siècle par Philippe Gautier de Châtillon. Ce dernier poëte latin a suivi principalement Quinte-Curce. Je désirerais savoir si le traducteur islandais n'a mêlé à sa traduction aucune des traditions fabuleuses sur Alexandre que l'on trouve dans le faux Callisthène et dans les auteurs qui l'ont imité.

Je désirerais les mêmes éclaircissements sur une ancienne histoire d'Alexandre en vers suédois. Ihre, qui la cite souvent, dit qu'elle a été écrite au temps du roi Birger. Je pense qu'il s'agit de Birger II, au quatorzième siècle. Scheffer dit qu'elle fut composée un peu plus tard, sous *le roi Albert* et qu'elle a été imprimée à Wisingsborg, en 1672. Ce poëme est-il, comme l'Histoire en norwégien, une véritable Histoire d'Alexandre tirée de Quinte-Curce, ou renferme-t-il les fables du faux Callisthène ?

Alexandri Magni Historia, på svenska Rijm aff Latinen in på wårt Språak vänd och bekostat, genom Hr. Boo Jonsson, fordom Sveriges Rikes Drotz, som uti Konung Albrechts tiid lefde. Wiisingsborg, 1672, in-4°.

Je place ici un index des fables de Callisthène sur Alexandre, et quelques autres traditions venues de l'Orient. Je serais fort reconnaissant si l'on veut bien marquer en marge si ces traditions se trouvent dans les écrits norwégien et suédois.

Histoire de Nectanèbe et d'Olympias.

Adeft. Norv. et Sved. Königsh.

Nectanèbe précipité par Alexandre.

Königsh. Sved.

Alexandre dompte Bucéphale.

Königsh. Sved.

Querelle d'Alexandre avec le prince Nicolas.
Königsh. Sved.
Alexandre trouve en Egypte la statue de Nectanèbe.

Alexandre déguisé pénètre dans la tente de Darius.
Königsh. Sved.
Il s'échappe et traverse un fleuve congelé.
Königsh. Sved.

Honneurs rendus en Phrygie par Alexandre aux mânes d'Hector et d'Achille.
Vers qu'Alexandre adresse à Achille et qui contiennent la généalogie des rois d'Epire. (Julius Valerius.)

Alexandre emploie des statues rougies au feu pour repousser les éléphants de Porus.
Sved.
Arbres qui sortent de la terre au lever du soleil et qui y rentrent à son coucher.
Sved.
Oiseaux qui lancent du feu.
Sved.
Montagne de diamant. — Chaîne d'or. — Palais du Soleil. — Le phénix. — Les arbres du Soleil et de la Lune.
Sved.
Aventure chez la reine Candace.
Sved.

Alexandre transporte au nord une nation scythe : à sa prière deux montagnes se rapprochent et il en ferme l'entrée par des portes de fer.
La caverne des dieux.
Lettre d'Alexandre à Olympias, où il raconte son voyage aux colonnes d'Hercule, chez les Amazones, les Troglodytes et à l'île du Soleil.

Ascension d'Alexandre dans les airs au moyen de griffons.
Königsh. Sved.
Descente d'Alexandre au fond de la mer.
Königsh. Sved.

XI.

RECHERCHE DE L'EAU D'IMMORTALITÉ PAR ALEXANDRE DANS LE PAYS DES TÉNÈBRES.

Il existe en allemand une Histoire d'Alexandre écrite au quinzième siècle, par le Dr Hartlieb Moller, par ordre d'un duc de Bavière. Elle se trouve en manuscrit et a aussi été imprimée plusieurs fois. Elle renferme des fables sur Alexandre et je désirerais savoir quelles sont celles de l'index précédent qui s'y trouvent, dans le but de connaître si Hartlieb a suivi J. Valerius ou l'ouvrage encore plus fabuleux intitulé : *Historia Alexandri de Prœliis.*

Schilter cite comme devant donner des renseignements sur les histoires fabuleuses d'Alexandre, la Chronique d'Alsace de Jacob von Kœnigshofen, c. I, § 115, *de Alexandro M. et Historia Alexandri M. Teuton.*

Quelles sont les traditions qu'il adopte?

Le livre allemand *de Jean Hartlieb :* Alexander Magnus : *Hienach volget die historie von dem grossen Alexander, etc. Augsburg, Joh. Bämler, 1472, fol., est une traduction du livre latin :* Liber Alexandri Magni de Prœliis. *Ce livre ne se trouve pas dans la Bibliothèque royale de Copenhague.*

TABLE DES AUTEURS

QUI ONT ÉCRIT L'HISTOIRE FABULEUSE D'ALEXANDRE.

		Page
Auteurs Persans		5
— Turcs		14
— Grecs alexandrins. — Grecs d'Europe		15
	Callisthène	18
	Æsope	21
	Æthicus Ister (V^e siècle)	22
	Βίος Ἀλεξάνδρου καὶ πράξεις	25
	Anonyme de la bibliothèque Bodleienne	26
— Grecs byzantins :		
	Chronique Paschale	27
	George le Syncelle (VIII^e siècle)	27
	Jean Malala (IX^e siècle)	27
	Cedrenus (XI^e siècle)	28
	Michel Glycas (XII^e siècle)	28
	Jean Tzetzès (XII^e siècle)	28
	Methodius	28
— Grecs modernes :		
	Anonyme auteur de l'Ἐξήγησις Ἱστορικῆ, etc. (XIV^e siècle)	30
	Démétrius Zeno (XVI^e siècle)	30
	(Anonyme) Διήγησις Ἀλεξάνδρου	31
	(Anonyme) Ἀλεξάνδρου βίος, πόλεμοι καὶ θάνατος.	31
	Démétrius Gobdélas	32
	Dorothée (XVII^e siècle)	32
— Moldaves		33
— Arméniens		34
— Slaves		36

AUTEURS ARABES : Page

Eutychius . . . . . (X^e siècle) 37
Version du Schah-nameh . . (XIII^e siècle) 37
Grégoire Abulfarage . . . (XIII^e siècle) 38
Novaïri . . . . . (XIV^e siècle) 38
Introduction des Fables de Bidpaï . . . 39
Ibrahim Ebn el Moferag el Souri (XV^e siècle) 40
Abraham aben Phareg Msuli 40
Ibrahim ben Mourigi Houri 40
Secret des Secrets, attribué à Aristote . . 40
Mahomet 43
Géographe de Nubie 44

— MALAIS 48

— LATINS :

Itinerarium Alexandri . . . (IV^e siècle) 49
Julius Valerius . . (VII^e ou VIII^e siècle) 52
Historia Alexandri de Præliis (VIII^e siècle) 67
Qualichino d'Arezzo . . . (XIII^e siècle) 77
Excerptum de vita Alexandri 79
Alexandri epistola de situ Indiæ. (IX^e siècle) 80
Iter ad Paradisum 86

— HÉBREUX :

Joseph fils de Gorion . . (X^e ou XI^e siècle) 88
Samuel ben Jehuda aben Tibbon (XIII^e siècle) 91

— SAMARITAINS :

Livre de Josué 92
Aboulfatah 92

— PROVENÇAUX :

Guillaume de la Tour 94
Manuscrit de la bibliothèque de Lugo. . . 95

— FRANÇAIS :

Alberic 97
Simon Le Clerc . . . . . (XII^e siècle) 97
Gautier de Châtillon . . . (XII^e siècle) 98
Lambert-li-Cors, Alexandre de Bernay . . . . . (XII^e siècle) 98
Thomas de Kent et autres (XIII^e et XIV^e sièc.) 104
Vasquez de Lucène . . . (XV^e siècle) 106
Jean Wauquelin . . . . (XV^e siècle) 107

AUTEURS FRANÇAIS : Page

Pierre Comestor . . . . (XII^e siècle) 107
Vincent de Beauvais . . . (XIII^e siècle) 107
Jacques de Vitry . . . . (XIII^e siècle) 108
Gautier de Metz . . . . . (XIII^e siècle) 108
Le livre de Clergie nommé lymage du monde . . . (XIV^e siècle) 109
François Buffeteau . . . . (XVI^e siècle) 110
Guillaume de Tignonville . . (XV^e siècle) 112
Sébastien Mamerot . . . . (XV^e siècle) 113

— ESPAGNOLS :

Juan Lorenzo Segura de Astorga (XIII^e siècle) 115

— ITALIENS :

Géographe de Ravenne (IX^e ou X^e siècle) 118
Gottfrid de Viterbe . . . . (XII^e siècle) 118
Dante . . . . . (XIV^e siècle) 119
Marco Polo . . . . . (XIII^e siècle) 119
Guerino el Meschino . . . (XIV^e siècle) 119
Cento novelle antiche (XIII^e ou XIV^e siècle) 121
Domenico Scolari . . . . (XIV^e siècle) 122
Bartoccio . . . . . (XIV^e siècle) 122
Jacopo di Carlo 123
Istoria di Alessandro 124
Saint Antonin de Florence . . (XV^e siècle) 125
Domenico Falugi. . . . . (XVI^e siècle) 125

— ALLEMANDS :

Hymne de saint Annon . . . (XI^e siècle) 126
Othon de Frisingen 127
Lambert . . . . . (XII^e siècle) 127
Berthold de Herbolzheim (XII^e ou XIII^e siècle) 133
Rodolphe de Montfort . . . (XIII^e siècle) 134
Ulrich d'Eschenbach 134
Conrad de Lichtenau 134
Chronique royale de Cologne 135
J. Twinger de Kœnigshoven . (XIV^e siècle) 137
J. Hartlieb . . . . . (XV^e siècle) 137

— ANGLAIS :

Silvestre Girald . . . . . (XII^e siècle) 139
Adam Davie . . . . . (XIV^e siècle) 140
John Gower . . . . . (XIV^e siècle) 140

AUTEURS ANGLAIS : Page

Chaucer . . . . . (XIVe siècle) 141
Anonyme de la bibl. Bodleienne (XIVe siècle) 141
Lord Rivers . . . . . (XVe siècle) 141
The mirrour of the world, traduit par Caxton . . . (XVe siècle) 141
Gilbert 142

— NORWÉGIEN :

Traduction de Gautier de Châtillon . . . . . (XIIIe siècle) 143

— SUÉDOIS :

Historia Alexandri Magni . (XIVe siècle) 143

APPENDICE.

I. Lettre de M. Berger de Xivrey à M. Favre-Bertrand. 147
II. Lettre de M. Favre-Bertrand à Monsgr A. Mai sur un manuscrit du Pseudo-Callisthène. 148
III. Extrait d'un manuscrit latin de la bibliothèque de Bâle. 151
IV. Analyse de l'*Itinerarium Alexandri*, par M. Favre-Bertrand. 153
V. Sur les oiseaux dont le regard guérissait. 159
VI. Sur la colonne d'Alexandre. 160
VII. Analyse d'un roman en grec moderne sur Alexandre. 160
VIII. Extraits de quelques romans français du moyen âge :
A. Bibliothèque protypographique. 162
B. Roman d'Alexandre en français. 163
C. Jean Wauquelin. 164
D. Analyse de son roman. 165
E. Jean de Vignay. 166
F. Analyse de son roman. 167
G. Traditions tératologiques de M. de B. de Xivrey. 171
H. Roman de Perceforest. 172
I. Ymage de Munde. 173
IX. Poëme de Jacopo di Carlo. 175
X. Lettre de M. Favre-Bertrand à un savant danois. . . 178
XI. Recherche de l'eau d'immortalité par Alexandre dans le pays des ténèbres. 180

ESSAI

SUR

LA LITTÉRATURE DES GOTHS

1832-1837

LITTÉRATURE SACRÉE

Cet *Essai* a pour origine un article sur les fragments d'Ulphilas publiés par A. Mai et le comte Castiglione, que M. Favre-Bertrand inséra dans la *Bibliothèque Universelle* (1821). Depuis lors M. Favre-Bertrand agrandit considérablement ses recherches et leur donna la forme sous laquelle nous les publions aujourd'hui. La première partie est inédite ; la seconde a paru dans la *Bibliothèque Universelle* (1837). Quant aux additions postérieures à la rédaction, nous avons cherché à retrouver leur place comme nous l'avons fait pour l'*Histoire fabuleuse d'Alexandre*. — *Éd.*

DE LA

LITTÉRATURE DES GOTHS

PREMIÈRE PARTIE

LITTÉRATURE SACRÉE

Les historiens [1] nous apprennent qu'au quatrième siècle, Ulphilas, évêque des Goths, inventa un alphabet à l'usage de ce peuple et traduisit l'Écriture sainte en leur langue. Jusqu'au seizième siècle, cette version si ancienne a été absolument inconnue et la littérature des Goths semblait avoir péri tout entière. En 1569, Jean Van Gorp publia l'Oraison Dominicale en langue mœso-gothique [2] et annonça qu'elle lui avait été communiquée par Maximilien Morillon comme ayant été tirée des papiers d'Antoine Morillon, son frère, bibliothécaire du cardinal de Granvelle [3]. Antoine Morillon paraît avoir composé

[1] Socrat. *Hist. Eccles.* IV, 33. — Niceph. Callist. XI, 48. — Jornandès, *De rebus Goth.* 51. — Isidor. Hisp. *Chron. Goth. ann. Hisp. œr.* 415.

[2] Goropi Becanii *Origin. Antuerpian.* lib. VIII, p. 739.

[3] V. sur Ant. Morillon Paul Colomiès, *Bibliothèque choisie* (Paris, 1731, in-12) pp. 223-225. — *Id.* XVIII, 336. — Just. Lips. *De cruce*, lib. III, cap. 5, not... « Viri summi futuri si diutiùs vixisset. » — Just. Lips. *De cruce*, not. ad lib. II, cap. 10, cite Ant. Morillon comme ayant donné le sens d'un mot dans les Évangiles gothiques. — Banier, dans les *Mémoires* de Vigneul-Marville. — Barbier, *Dict. des anonymes.* — *Biog. univ.* § Vulcanius.

pour ce cardinal un petit livre sur les lettres et la langue des Goths [1], qui fut publié en 1597 par Bonaventure Vulcanius [2], et dans lequel les caractères des Goths parurent pour la première fois. L'auteur avait pris ses matériaux dans un manuscrit qu'il trouva ou qu'il découvrit à Werden, près de Cologne, dans une abbaye fondée par saint Liudger vers la fin du huitième siècle [3], et ce n'est pas à l'époque de la publication faite par Vulcanius qu'il faut rapporter cette découverte, comme on le fait ordinairement. Le témoignage de Van Gorp prouve qu'elle précéda de plusieurs années l'impression de son ouvrage. Il reconnaît que l'échantillon qu'il en produit avait été extrait du manuscrit de Werden. Vulcanius donne au manuscrit original le nom de *Codex Argenteus* et il ajoute : *pictus magis quàm scriptus*. Ce nom lui est resté, et le Manuscrit d'argent, après de nombreuses vicissitudes [4], se trouve maintenant à

[1] Usser. Epist. ad Junium, *Glossar. goth.* p. 15.

[2] De literis et lingua Getarum sive Gothorum, *Lugd. Batav.* 1597, in-8°. — Cet écrit a aussi été attribué à Ant. Schoonhovius.

[3] Eccard, *Franc. orient.* t. I, p. 778. — Eccard, *Hist. Studii Etymolog. ling. Germanic.* cap. VI.

[4] J.-A.-D. Schinmeier a écrit en allemand (Rentsburg, 1782, 4°) l'histoire de ce manuscrit. On peut aussi consulter Th. Mareschal, *Observ. de vers. goth.* (ad calcem Evangel. Goth. et Anglo-Sax. 1684) p. 389, § 5. — Ol. Celsii *Bibl. Upsal. hist.* pp. 116-123. — (And. Novelii) *in Bibl. Upsal. hist. strictur.* pp. 41-48. — Ol. Celsii *Hist. Bibl. Stockholm.* pp. 63-65. — Ihre, *Analect. Ulphilan.* Dissert. prima, § XIV, pp. 194-195, Collect. Busching. — J.-G. Eccard, *Hist. Studii Etymolog. ling. germanic.* cap. VI. — D. Clément, *Bibl. curieuse,* IX, p. 337.

Les savants ont fait diverses conjectures sur son origine. On a cru qu'il avait été trouvé dans le palais d'Alaric, à Toulouse, lorsque Clovis s'en empara en 507, ou qu'il faisait partie des trésors d'Amalaric, pillés en 531 par Childebert. Cette dernière opinion s'appuie principalement sur le passage suivant de Grégoire de Tours (lib. III, cap. 10) : « ... Childebertus inter reliquos thesauros ministeria Ecclesiarum pretiosissima detulit. Nam sexaginta calices, quindecim patenas, viginti *Evangeliorum capsas* detulit, omnia ex auro puro ac gemmis pretiosis ornata... » Ces cassettes (capsæ) plus ou moins riches dans lesquelles on renfermait les Écritures saintes ou autres manuscrits précieux, ont été en usage dans divers pays, entre autres en Irlande où l'on en a trouvé qui remontent, dit-on, au sixième ou au septième siècle. (W. Betham, *Account of Irish antiq. research.* Dublin, 1826. — Férussac, *Bullet. des sciences hist.* 1829, février, t. IX, pp. 216 217. Sur le mot *capsæ* v. Du Cange, *Gloss. inf. lat.* t. II, col. 276. —

Upsal [1]. Il contient une grande partie des quatre Évangiles, tracés en caractères d'argent sur du vélin pourpre. On a donné plusieurs éditions de ce célèbre manuscrit.

En 1762, Knittel publia cinq chapitres de l'épître de saint Paul aux Romains, écrits avec les mêmes caractères et dans la même langue que les Évangiles du Manuscrit d'argent [2]. Il les avait découverts dans un manuscrit palimpseste, qui, de l'abbaye de Weissenburg, était passé dans la bibliothèque de Wolfenbuttel [3]. Dans ces fragments la version gothique est accompagnée de la version latine : elles forment deux colonnes et occupent quatre feuillets; d'autres feuillets, beaucoup plus nombreux, contiennent en grec et en latin plusieurs morceaux d'écrits sacrés et profanes. Ils sont tous recouverts par une seconde écriture qu'on peut rapporter au huitième ou au neuvième siècle, et qui présente des ouvrages d'Isidore de Séville.

A une époque récente, le célèbre abbé Mai trouva dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan cinq manuscrits palimpsestes provenant du monastère de Bobbio. La première écriture offre des parties des Livres saints en langue gothique. M. Mai et M. le comte Ch.-Oct. Castiglione unirent leurs efforts pour exploiter ces richesses, et publièrent, en langue gothique, un fragment du second chapitre d'Esdras, plusieurs versets des chapitres V, VI et VII de Néhémie, des morceaux de saint Matthieu qui manquent dans le Manuscrit d'argent et des parties assez considérables des épîtres aux Philippiens, à Tite et à

Greg. Tur. *De Glor. confess.* cap. LXIII : « capsam ad sancta Evangelia recludenda .... » On a aussi donné le nom de *Codex argenteus*, à cause de sa couverture, à un volume du Cartulaire de l'abbaye de St-Père de Chartres. (Guérard, *Cartulaire de l'abbaye*, etc. Paris, 1840, in-8°, 2 vol.)

[1] Jean Ihre (*Fragm. vers. Ulphil. præf.*) a soutenu que les fragments publiés par Vulcanius avaient été tirés d'un manuscrit différent de celui qui est à Upsal: mais quelques variantes ne paraissent pas suffisantes pour faire admettre cette opinion.

[2] *Ulphilæ versionem gothicam nonnullorum capitum epistolæ Divi Pauli ad Romanos*... Guelferbyti, 4°.

[3] Burckhard, *Histor. biblioth... Wolfenbutt.* t. I, p. 256.

Philémon [1]. On trouve encore dans cet ouvrage des fragments d'un commentaire et d'un calendrier en langue gothique. Les savants éditeurs ont ajouté à la version d'Ulphilas, pour en faciliter l'intelligence et comme point de comparaison, une traduction latine littérale accompagnée du texte grec. Des notes ornent le bas des pages et ce petit volume est terminé par un glossaire des mots gothiques jusqu'ici inconnus qui se rencontrent dans ces fragments. On trouve dans la préface la description des manuscrits, des recherches sur leur âge et un abrégé de l'histoire des Goths.

Monsignor Angelo Mai ayant été appelé à Rome, le comte Castiglione continua seul l'étude des manuscrits gothiques de Milan; l'état de sa santé contraria longtemps ses travaux, et ce ne fut qu'au bout de dix années qu'il put donner une suite au *Specimen*. D'après deux des palimpsestes de l'Ambrosienne, il publia la version gothique de la seconde épître aux Corinthiens. Il y a joint une traduction latine, un glossaire et une savante préface [2]. Le comte Castiglione a encore publié plus tard: *Gothicæ versionis epistolarum D. Pauli ad Romanos, ad Corinthios primæ, ad Ephesios quæ supersunt, ex Ambros. Bibl. palimpsestis deprompta cum adnotationibus*, Mediolani, 1834, 4° (il n'y a dans ce volume ni préface, ni traduction, ni glossaire); et enfin: *Gothicæ versionis epistolarum Divi Pauli ad Galatas, ad Philippenses, ad Colossenses, ad Thessalonicenses primæ quæ supersunt, ex Ambros. palimpsestis deprompta cum adnotationibus*, Mediolani, 1835, 4°.

Telles sont les portions de l'Écriture qui ont été publiées jusqu'à ce jour dans la langue des Goths de Mœsie.

L'idiome du Manuscrit d'argent a été l'objet d'une grande

[1] *Ulphilæ partium ineditarum in Ambrosianis Palimpsestis ab Angelo Maio repertarum Specimen*, conjunctis curis ejusdem Maii et Car.-Oct. Castillionæi editum, Mediolani, 1819, 4°, pp. XXIV et 36.

[2] *Ulphilæ gothica versio epistolæ Divi Pauli ad Corinthios secundæ*... edidit Car.-Octav. Castillionæus, Mediolani, 1819. 4°.

discussion entre les érudits. G. Hickes, La Croze, Wetstein, Arnas Magnæus, Mosheim, Uphagen, etc., ont soutenu qu'il fallait le rapporter au saxon ou franc, plutôt qu'au gothique. Sperling est d'avis qu'il se rapproche de la langue des Lombards[1]. Mais Junius, Stiernhelm, Leibnitz, Thomas Mareschal, Wilkins, Laurent Arnell, Dieteric de Stade, Jean Frickius, Wachter, Michaelis, Benzelius, Edouard Lye et Jean Ihre ont cherché à réfuter leurs arguments et à établir que le manuscrit d'Upsal contenait la version d'Ulphilas. Pendant que ces grandes autorités balançaient l'opinion, on trouva en Italie, dans des actes écrits sur papyrus au sixième siècle, des souscriptions en langue et en caractères ostrogothiques, et le savant Ihre tira un grand parti de ces monuments pour établir l'identité de la langue des Goths avec celle du Manuscrit d'argent. C'est ainsi qu'il prouva que ce manuscrit nous avait conservé la version d'Ulphilas[2]. Cette démonstration s'étend aux palimpsestes de Wolfenbuttel et de Milan, et l'on voit quelle était l'erreur du marquis Maffei [3], lorsqu'il soutenait que les Goths d'Italie n'avaient point de caractères d'écriture que ceux qu'ils avaient reçus des Romains [4].

[1] Sperling, *Dissert. de Baptismo vet. Ethnic.* cap. II. « .... Adeò, ut potiùs Langobardica aut Germanica, quam Ulphila-Gothica, Evangelia hæc dici mereantur..... non nisi has literas Langobardicas et linguam istam Langobardicam esse promptiùs est affirmare quam Gothicam ab Ulphila profectam. »

[2] V. Gori, *Inscript. Donian.* p. 496. — Ed. Lye, *Præfat. ad Evang. Goth.* p. XXXV. — Knittel, *Ulphil. vers. fragm.* p. 402. — Marini, *Papiri diplomat.* n° 118, p. 344, tab. XV, et n° 119, p. 345, tab. XVII. — Ihre, *Monument. vet. ling. Ostrogoth. Neapoli repert.* in t. III. Act. Acad. Upsal. — Ihre et Thensted, *Dissert. de ling Cod. Argent.* § 16, Upsal 1754, et apud Busching, p. 267.

[3] Maffei, *Veron. illustr.* part. I, p. 326 : « Egli è indubitato che se coteste genti avessero avuti caratteri, e usato di scrivere in lingua loro, qualche monumento se ne vedrebbe. »

[4] *Anonym. Vales* : « .... De qua re laminam auream jussit interrasilem fieri, quatuor literas regis habentem : Theod. ut si subscribere voluisset, etc. » — La signature *Theod* en latin aurait *cinq* lettres et non pas quatre. Théodoric signait donc au moyen de la lame d'or découpée en gothique : 𐌸𐌴 𐍃𐌰 ou en grec ΘΕΟΔ. L'empereur Justin, qui ne savait pas non plus écrire, se servait d'une lame pareille. (Procope, *Anecd.*)

D'autres faits philosophiques et historiques appuient encore cette conséquence. 1° Les Goths ont habité entre le Don et le Dnieper ; la partie de ce peuple qui ne suivit pas Théodoric en Italie, s'établit en Crimée [1], et ce pays formait au quatrième ou cinquième siècle le diocèse de Gothie. Les Génois conservèrent cette dénomination, et l'évêque de Caffa prenait encore au commencement du siècle passé le titre d'évêque de Gothie [2]. Les Goths habitèrent aussi les deux rives du Danube, même avant qu'une grande partie de leur nation passât ce fleuve au temps de Valens. Leur langue s'est longtemps conservée dans cette région, et, au neuvième siècle, elle y était encore en usage dans la célébration de l'office divin [3]. Le moine Rubruquis au treizième siècle [4], Josaphat Barbaro au quinzième, et quelques autres voyageurs ont retrouvé dans la Crimée les descendants des Goths [5], et des mots de leur langue furent recueillis en assez grand nombre au seizième siècle par Busbeq, ambassadeur à Constantinople. Ils ont, comme d'autres mots cités par les anciens auteurs, une grande analogie avec la langue du Manuscrit d'argent [6]. L'autre partie de la nation, qui

[1] Procop. *De Aedif.* III, 7.

[2] Danville, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.* t. XXX, p. 240. — Lequien, *Oriens Christ.* t. I, col. 1239 et seq.

[3] Walafrid Strab. *De rebus Eccles.* cap. 6 : « Et ut historiæ testantur, postmodum studiosi illius nationis (Gothicæ) divinos libros in suæ locutionis proprietatem transtulerunt; quorum adhuc monumenta apud nonnullos habentur... Et fidelium fratrum relatione didicimus, apud quasdam Scytharum gentes, maxime Tomitanos, eadem locutione divina hactenus celebrari officia. »

[4] V. col. 5, Collect. de Bergeron.

[5] *Viaggio di Josafa Barbaro alla Tana* (Collect. de Ramusio, t. II, f. 98, v°.) — Danville, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscript.* t. XXX, p. 240. — Zurla, *Di Marco Polo e degli viagg. Veneziani*, t. II, p. 210, 211. — Villoison, dans le *Magaz. Encyclop.* 1804, t. V, p. 76, 78. — Peringskiold, *Annot. in Vit. Theodor.* p. 348, 349. — Beckmann a eu l'idée bizarre que l'on avait pris des Juifs pour des Goths ! (*Annal. des Voyages*, t. IV, p. 37.)

[6] Knittel, *Ulphil. vers. nonnull. capit.* p 429-441. — Ihre, *Vers. Ulph. fragm.* p. 41-46. — Ihre, *Gloss. Suio-Goth.* p. VI. — Peringskiold, *Ann. in vit. Theodorici*, p. 344, 349. — Scaliger, *Canon. Isagog.* lib. III, p. 347. — And. A. Malmenius, *Diss. de reliq. ling. Goth.* § X, XII, Upsal 1758, in-4°.

pénétra en Italie avec Théodoric, y renonça si peu à sa langue qu'elle se répandit au contraire autour d'elle [1].

2° Par un examen analytique on trouve dans la langue du Manuscrit d'argent un mélange remarquable de mots dérivés du grec, du latin, de l'esclavon, qui semble indiquer d'une manière assez précise les bords du Danube comme le lieu où cette langue fut parlée [2].

3° Dans un ouvrage du commencement du sixième siècle, mal à propos attribué à saint Augustin, et qui, plus probablement, est de Vigile, évêque de Tapse [3], on lit qu'en langage barbare, c'est-à-dire gothique, *Sihora armen* signifie : *Seigneur ayez pitié*. Les bénédictins éditeurs du saint évêque d'Hippone indiquent en note qu'un manuscrit porte *Fhrota armes*, mots légèrement altérés de *Frauja armai* qui en effet signifient : *Seigneur ayez pitié*, dans la langue du Manuscrit d'argent [4]. Ces mots étaient le cri de guerre des Goths [5].

4° Enfin le calendrier publié par MM. Mai et Castiglione donne une force nouvelle aux arguments qui viennent d'être énoncés, puisqu'on y lit, en langue et en caractères semblables

[1] Cassiodor. *Var.* VIII, 21 : « Pueri stirpis Romanæ nostra lingua loquuntur. » — Les lettres de Théodoric aux rois Barbares sont, dans les *Variæ* de Cassiodore, écrites en latin. Mais ces lettres, composées par ce ministre, pouvaient bien être traduites en gothique pour ceux qui entendaient cette langue. En écrivant au roi des Hérules, il dit d'ailleurs : « Reliqua per... legatos nostros patrio sermone mandamus. » Un Romain, Cyprien, comte des largesses, savait les trois langues. (*Variar.* V, 40 : Instructus enim trifariis linguis.) On lit enfin (*Variar.* X, 4) : « Hinc est quod ejus (Amalasunthæ) doctrina mirabilis per multiplices linguas magna ubertate diffunditur. » — V. encore Procop. *Bell. Goth.*, I, cap. 2. 3.

[2] Wachter, *De ling. Cod. argent.* in *Miscellan. Berolin.* t. III, 1723, p. 40-47. — Hug, *Einleitung in die Schriften des N. T.*, § 132, éd. 1821.

[3] *S. Augustini opera*, t. II, append. Epist. 178, p. 39 et 44.

[4] Steph. *Not. in Saxon. Grammatic.* p. 210. — Junii *Gloss. Gothic.* p. 65. — Goldast, *Rer. Aleman. S.* t. I, p. 392. — Ihre, *Gloss. Suio-Goth.* p. 138. — W. J. Weterling, *Fragm. ling. Goth. ex Augustin.* Upsal 1736, in-8°. — Malmenius, *De reliq. ling. Goth.* § V.

[5] Snor. Sturles, *Heimskring*, t. II, p. 419.

à ceux du Manuscrit d'argent, la commémoration des martyrs et des événements de la nation des Goths.

Telles sont les principales preuves de l'identité de la version d'Ulphilas avec le Manuscrit d'argent, les fragments publiés par Knittel et ceux découverts par Monsig^r^ Mai.

Cette version de l'Écriture sainte est le plus ancien monument qui reste de la langue germanique, et l'on peut juger par elle de la perfection à laquelle les Goths de la Mœsie avaient porté leur langage. On voit que dès le quatrième siècle il était fixé [1], qu'il avait une grammaire, une orthographe régulières, tandis que cinq siècles plus tard le dialecte francique ou théotisque était encore un jargon sans règles, sans précision, et qu'on pouvait à peine écrire. Les monuments de la littérature des Francs, et le témoignage d'Otfrid [2] attestent la grossièreté

[1] Le clergé des Goths officiait en goth à la fin du quatrième siècle. (Théodoret, V, 30-32.) Les Vandales parlaient la même langue au témoignage de Procope, et Marcus (*Hist. des Vandales*, p. 410) pense que Gélimer, retiré dans les monts Pappua, chantait ses malheurs dans cette langue nationale. Le patriarche arien Cyrilla prétendit qu'il ne savait pas le latin. (Vict. Vitens. II, 18 : « Nescio latinè. ») Il fallait donc que la version d'Ulphilas fût répandue en Afrique. Sur sa communauté aux deux peuples, v. Castiglione, *De Arianism. Ulphil.* p. 65, not. 1. — Marcus (*Hist. des Vandales*, p. 189) dit que Victor Cartennensis (ap. Mientras, p. 23) appelle *taihunhundafath* les Chiliarques Vandales que Victor Vitensis (I, 10) nomme en latin *Millenarii*. Il ajoute en note (p. 37, not. 34) que ce mot gothique se trouve dans Ulphilas (Jean XIII, 12), et qu'il vient de *taihun*, dix; *hunda*, cent; *fath*, conducteur, chef.

Dans les éditions de la version goth. de Junius, Benzelius, Zahn, je lis (Marc, VI, 21 ; Jean, XVIII, 12) *thusundifaths*. Junii *Gloss. Gothic.* p. 356 : « *Thusund*, mille, per multiplicem contractionem videri factum ex *taihuns* vel *tigoshund*, decies centum. » *Id.* p. 329. *Taihun*, decem. — *taihuntaihund*, *taihuntehund*, centum. — Vid. et p. 204, voc. *hund*, centum. — P. 151, 157, *faths*, *fads*, in compositione nominibus suppositum, significat : *Summam totius rei*, *dispositionem*, *procurationem*, *curam*. *Hundafads*, centurio (Luc, VII, 6) *nundafaths* chiliarchus, etc. »

[2] Otfrid, *Præfat. ad Liutbert. in Schilter. Thesaur.* t. I, p. 11, 12 : « Hujus enim linguæ (Theotiscæ) barbaries ut est inculta et indisciplinabilis, atque insueta capi regulari freno grammaticæ artis, sic etiam in multis dictis scripta est propter literarum aut congeriem aut incognitam sonoritatem difficilis.... Lingua enim hæc velut agrestis habetur dum a propriis nec scriptura nec arte aliqua ullis est temporibus expolita.... Res mira, tam magnos viros.... cuncta

de la langue francique, dont l'instabilité dans l'orthographe, les terminaisons et les inflexions résistèrent aux efforts de Charlemagne, de Hraban Maur et d'Otfrid. Ces observations forment une preuve très-forte que le Manuscrit d'argent n'appartient pas à la littérature des Francs.

Nous venons de comparer la langue des Goths du quatrième siècle avec celle des Francs du neuvième; mais si nous pouvions remonter à une époque plus ancienne et qui précédât les progrès des Goths dans la civilisation, la différence des deux idiomes serait bien moins grande. Les langues des Goths et des Francs avaient une origine commune, et plus on remonte vers les temps anciens, plus les idiomes d'une même famille se rapprochent. Cela explique comment le roi franc Chlodomir ne put distinguer le langage des Bourguignons de celui de ses propres soldats, et périt victime d'une méprise [1]. La langue des Bourguignons était celle des Goths, ainsi que le démontrent les mots qui en ont été conservés [2], et à cette époque elle ressemblait au francique. Par plusieurs causes, et particulièrement par le voisinage et l'influence de Constantinople, la langue des Goths de la Mœsie avait fait des progrès qui avaient laissé fort en arrière l'idiome des autres peuplades de même race. Aussi les savants qui ont soutenu que le Manuscrit d'argent était écrit en suédois, n'ont pas eu plus raison que ceux qui en ont fait un ouvrage saxon. Les uns et les autres auraient dû reconnaître que l'idiome de ce manuscrit est un des dérivés d'une

hæc in alienæ linguæ gloriam transferre et usum scripturæ in propria lingua non habere. » Otfrid répète plusieurs fois, dans le chapitre 1er du livre I de sa version en vers franciques, qu'il traduit l'Évangile pour la première fois en sa langue, qu'il le fait afin que les Francs ne soient plus la seule nation qui ne chante pas dans son idiome les louanges de Dieu, etc. — Il faut cependant convenir que, dès le huitième siècle, on avait tenté d'écrire la langue des Francs, et qu'il en existe encore des monuments de cette époque. Ils confirment, du reste, tout ce que dit Otfrid de sa barbarie et de son irrégularité. (V. Gley, *De la littérature des Francs*, Paris 1814, 8o.)

[1] Gregor. Turon. *Hist.* lib. III, cap. 6.

[2] Ammian. Marcell. lib. XXVIII, cap. 5. — Agathias, I, p. 14.

langue mère, de laquelle descendaient encore, à des degrés différents, le suédois, le théotisque, l'anglo-saxon, l'islandais, l'allemand, le flamand et le danois.

Les Goths des environs du Danube avaient donc devancé de beaucoup dans la civilisation et dans la culture tous les autres peuples germaniques ou teutoniques [1]. Leur séjour dans un climat doux, leurs relations avec les Grecs, peut-être quelque circonstance de leur situation primitive en Asie avaient favorisé leurs progrès. Mais ces causes ne sauraient expliquer l'apparition subite d'un ouvrage aussi considérable et aussi parfait que la version d'Ulphilas. Une langue ne se polit, ne se fixe qu'en étant écrite, et il est tout à fait impossible que l'inventeur de son alphabet atteigne dans ses écrits la perfection grammaticale. Or cette perfection existe dans la version gothique [2].

Ici s'élève une question difficile à résoudre : Les Goths ont-ils eu l'usage de l'écriture avant Ulphilas? Quels caractères pouvaient-ils employer? Je suis porté à croire qu'ils se servirent des *runes*, qui, dans cette hypothèse, n'auraient pas appar-

[1] Jornand. *De rebus Goth.* 5 : « Nec defuerunt qui eos sapientiam erudirent. Unde et pæne omnibus barbaris Gothi sapientiores semper exstiterunt, Græcisque pæne consimiles, ut refert Dio. » — Ailleurs, le même auteur (cap. 2) raconte qu'au temps de Sylla, Dicæneus instruisit les Goths dans la morale et les sciences, et leur donna des lois *écrites*.

[2] Hickes, *Gramm. Mœso-Goth.* cap. 16, et Knittel, *Ulphil. Vers. fragm. præf.* p. 14 et p. 334 ont prétendu que la version gothique abondait en solécismes et en fautes contre la grammaire. Mais Ihre et Solberg ont montré qu'ils étaient dans l'erreur, que la langue gothique était régulière, et que les fautes dont Hickes avait formé un catalogue venaient de ce qu'on avait mal copié le Manuscrit d'argent, ou de ce qu'on n'avait pas su reconnaître les véritables formes de la grammaire. Ils admettent cependant qu'il y a dans le Ms. d'argent quelques fautes de copiste. (Ihre, *Fragm. Vers. Ulphil.* p. 9-14.) Hickes n'avait pas saisi le génie de la langue mœso-gothique. Hug, en parlant du travail d'Ulphilas, dit: « C'était une chose difficile d'entreprendre un pareil ouvrage et de l'exécuter dans un dialecte dont les règles n'avaient encore été éclaircies ni fixées par aucun grammairien, et de suivre dans cette version une syntaxe aussi uniforme et aussi certaine que s'il avait eu sous les yeux une grammaire régulière et préparée d'avance. » (*Einleitung in die Schriften des N. T.* § 139, t. I, p. 489, 2e édit. 1821.)

tenu exclusivement aux Scandinaves [1]. On ne conçoit guère en effet que les Goths aient pu ignorer cette manière de fixer la pensée, lorsque les États de leur grand roi Hermanaric, si célèbre chez tous les peuples germaniques, s'étendaient jusque sur les bords de la mer Baltique. Il paraît que les Vendes, qui faisaient partie des sujets d'Hermanaric, connaissaient les runes, puisque les idoles du temple de Rethra, qu'on a retrouvées près du lac Tollens dans le Mecklembourg, portaient des inscriptions écrites avec ces caractères [2].

Je ne dirai rien de l'origine, de la patrie, ni de l'antiquité de l'écriture runique; ces questions conservent encore toute leur obscurité, et les efforts des savants n'ont pu la dissiper [3]. Je me

[1] Basnage, dans ses *Annales*, pense que les Goths avaient une écriture plus ancienne que celle d'Ulphilas. Mascon, La Croze, Eccard attribuent aux Francs l'usage des runes. « Ne ergo septentrionales antiquitate suarum runarum glorientur, quas nos diù ante illos habuimus. Nam Fortunatus hic per *barbara runa* Germanorum scripturam intelligit, ut et alibi *barbariem* pro Germania et Francia usurpat. » (Eccard, *Franc. Orient.* t. I, p. 418.) Il sera question, page 200, du passage de Fortunat. Eccard, ainsi que Saumaise, pensait que les runes étaient dérivées des lettres latines.

[2] Dithmar. Merseb. lib. VI, p. 150, *cum notis Wagner.* — Karamsin, *Hist. de Russie*, t. I, p. 136, trad. franç. — Masch, *Gottesdienstliche Alterthümer der Obodriten aus dem Tempel zu Rhethra am Tollenser See*, 1771, 4°. (Jean Thunman et Sam. Buchholz ont attaqué les opinions de Masch. V. les indications de la *Bibl. hist. de Struve et Meusel*, t. V, part. II, p. 24-27.) — Le comte J. Potocki, *Voy. en basse Saxe*, en 1794, Hambourg 1795, 4°. — Hirt, *Sur les monum. sépulcr. des anc. peuples du Nord*, p. 25, 26. Ces statues existent dans les Bibliothèques de Ratzebourg et de Brandebourg; Surowiecki en a comparé les caractères avec d'autres alphabets. (*Mémoires de l'Académie de Varsovie*, t. XVI, p. 152. — Férussac, *Bull. des Sc. hist.* 1826, t. II, p. 279, n° 254.) Des pierres de granit, portant des inscriptions et des figures, ont été découvertes au même endroit et sont déposées à la Bibliothèque de Neu-Strelitz. Elles ont été décrites par F. de Hagenow. (*Descript. des pierres runiques de la Bibl. de Neu-Strelitz, ou essais d'explication de leurs inscriptions...* Greifswald 1826, 4°, p. 25; 14 grav. en bois. En allemand.—Férussac, *ibid.* 1827, fév. p. 153, et t. XIV, 1830, p. 61.)

[3] Jacq. Hornem. Bredsdorff (*Sur l'origine des caractères runiques*, Copenhague 1822, 4°, 19 pages en danois) pense que les runes dérivent des caractères d'Ulphilas. Gislius Brynjulfi (*Periculum runologicum*, Hauniæ 1823) soutient la haute antiquité des runes. (Férussac, *ibid.* 1824, t. I. p. 211 et 294.) V. encore Rimbertius, *Vita Ansgarii* (Langebeck, *Script. rer. Danic.* n° 30...) —

bornerai à exposer une partie des faits qui semblent indiquer que l'usage de ces caractères fut commun aux peuples germaniques et aux Scandinaves.

Les Scandinaves écrivaient leurs runes sur des pierres [1], et dans l'usage plus habituel sur des tablettes ou bâtons de bois que Saxon le grammairien appelle : *celebre quondam chartarum genus* [2]. C'est ainsi qu'ils sculptaient sur des aunes ou cannes leurs calendriers astrologiques [3]. En cherchant des traces de cet usage chez les Germains, on peut voir des runes dans les marques qu'ils faisaient sur les baguettes qui leur servaient de sorts [4]. Il est d'autant plus probable que les Goths surent écrire sur des bâtons, que l'on retrouve cet usage chez un peuple qui leur succéda dans leur demeure au nord du Danube. Les Szeklers, qui habitent encore les montagnes de la Transylvanie sur les frontières de la Moldavie et près du *Mont sacré* des

Fahle Burman, *Triga supplementor. ad Runograph. Suio-Goth.* (In nov. Act. Soc. Upsal. t. V, p. 276.) — Nic. Henri Sjoeborg, *Litteræ Gothicæ ab Asia oriundæ ad Scandinavos hospites deductæ*, Lond. Goth. 1805, 4°.

[1] P. Bertius, *Comment. Rer. German.* lib. II, p. 356 : « Mirum sane genti rupes pro libris, saxa pro bibliothecis fuisse. »

[2] Ol. Wormius, *De litt. Danic.* cap. XXVI, p. 132, 133. — Id. *Monum. Danic.* lib. V, cap. VI, p. 298-300. — Id. *Addit. ad Mon. Danic. ad calc. lit. Danic.* p. 22. — Saxo Gramm. *Hist. Danic.* lib. III, p. 52, et Stephan. not. p. 100. — Bioerner, *Introd. in Antiq. Hyperboreo-Goth.* p. 5, note (*e*). — Les Scandinaves nommaient ces bâtons écrits Runarkiœfle, Spiolld, Speldkeffle, Runstaf. (Steph. ad Saxon. p. 46. — Ihre, *Gloss. Suio-Goth.* p. 474, 724.) — Dans la version d'Ulphilas (Luc I, 63) *spilda* signifie *pugillarem, tabulam.*

[3] Olai Magni *Gent. sept. hist. breviar.* lib. I, cap. 20. — Hickes, *Gramm. anglo-sax.* p. 209. — Junii *Gloss. Goth.* p. 177. — Ol. Verelii *Runogr. scand.* p. 23. — Jens Wolff, *Runakefli ou Calendrier runique*, Paris 1820, 8°.

[4] Tacit. *Germ.* X : « Sortium consuetudo simplex. Virgam, frugiferæ arbori decisam, in surculos amputant, eosque *notis quibusdam discretos*, etc. » — V. J.-G. Eccard, *De Origine Germanor.* lib. I, § 88, p. 190. Cela rappelle les sorts de Préneste trouvés dans un rocher et *in robore insculptas priscarum literarum notis.* (Ciceron, *De Divinat.* lib. II, 41.) Les sorts des Germains ont été appelés *Tains, Tan*, ou *Ten*, chez les Goths, les Anglo-Saxons, les Frisons, etc. Un savant anglais a pensé que la divinité des Germains, nommée par Tacite *Tanfana*, était celle des sorts. (Jun. *Gloss. Goth.* p. 330. — Schilter, *Gloss. Teutonic.* p. 158 et 283.)

Gètes, ont écrit avec un caractère particulier qu'ils gravaient sur des bâtons [1]. On a trouvé aux environs de Vérone, ville

[1] Joh. de Thwrocz, *Chron. Hungar. præf.* « Nam et hoc nostro ævo pars nationis ejusdem (Hungaricæ) quædam Transylvanis regni posita in oris, characteres quosdam ligno sculpsit et talis scripturæ usu literarum ad instar vivit. » — Id. *ibid. cap. de Siculis* : « Hi nondum Scythicis literis obliti, eisdem non encausti et papyri ministerio, sed in baculorum excisionis artificio dicarum ad instar utuntur. » — Nicol. Olahi *Atila*, cap. 18 : « Siculi ad explicandam animi sui sententiam ac voluntatem quotidianam præter usum papyri et atramenti aut characteris aliarum linguarum, notas quasdam bacillis ligneis incidunt, aliquid inter se significantes : quibus ita incisis apud amicos ac vicinos vice nuntii epistolæve utuntur. » — Serait-ce des Szeklers et de leur écriture qu'Eustathe, au douzième siècle, aurait entendu parler dans ce passage cité et traduit par Bayer (*Opusc* p. 375) : « Quidam posteriorum ætate Scytharum, quæ vellent, symbolis quibusdam suis notabant, variæque ductus figuræ inscribebant aut insculpebant potius tabulis seu asseribus, tum aliis, tum buxeis. » (V. Eustath. *In Homer.* t. I, f° 632, ed. Rom.) On assure que l'usage d'écrire avec des entailles sur des morceaux de bois est répandu dans l'Asie septentrionale. (Balbi, *Introd. à l'Atlas Ethnograph.* p. 100.) — Quant aux Szeklers, des auteurs hongrois disent que leur nom signifie *gardes, custodes montium ac sylvarum*. On a cru qu'ils descendaient des Huns ou des Avares, mais il semble plus probable qu'ils sont un reste des Patzinaces. On peut consulter sur les Szeklers, leur langue, leur alphabet : Nic. Olahus, *Vit. Atilæ*, cap. 18. — Danville, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.* t. XXX, p. 259. — Math. Belius, *De veter. litt. Hunno-scyth.*, Lipsiæ 1718, 4°. — Hickes, *Thesaur. antiq. septentr. præf.* p. VII, XVII. — Bayer, *in Thes. Epist. La Crozan.* t. II, p. 280. — Alex. Horànyi, *Mem. Hungar.* t. I, p. 174, not. — P. Vallaszky, *Conspect. reipubl. litt. in Hungar.* p. 37 et seq. et *Proleg.* p. 4 et seq. — G. Pray, *Annal. Vet. Hung.* p. 179, 386-388. — Molnar, *Gramm. Hung. præf.* p. 23. — Benkö, *Transilvan.* 1778, 8°. — Et. Lekatos, *Siculia*, Claudiopol. 1702.

Zamoscius (*Analect. Daciæ Antiquitat.* 1593, 8°), cité par Struve (*Bibl. Hist. litt.* t. III, p. 2080, ed. Ingler) prétend qu'il existait à Florence un livre en écriture szekle. Mais Laurent Toppeltinus de Megyes (*Orig. et occas. Transilv.* c. VIII, p. 71) assure l'avoir vainement cherché, et, d'après les propres paroles de Zamoscius, il paraît que c'était un livre chinois, d'autant plus qu'il assure qu'il était imprimé. Wallaszky (p. 47-51) parle de ce livre et de quelques autres prétendus livres szekles.

Comparez Menander Protect. p. 107, 108 [sous Justin, ann. 568] : « Itaque Maniach (Sogdoïtarum princeps) dona purpuræ non parvi pretii, syllabas et tales quales epistolas (καὶ συλλαβάς τινας, τοιάσδε τινὰς ἐπιστολάς) ferens in viam se dedit. » Ducange, *Gloss. infim. Græcit.* : « Συλλαβαί..... litteræ, sacri affatus, rescripta principum. Vox apud JC. Græcos passim obvia. » — Priscus raconte qu'Attila fit lire un tableau sur lequel étaient écrits les noms des transfuges qu'il réclamait de l'empereur d'Orient ; mais rien n'indique quels étaient les caractères de cette écriture.

célèbre dans l'histoire de Théodoric et des Goths, un instrument en fer, en forme de baguette et couvert, dit-on, de caractères qui paraissent runiques [1].

Il faut remarquer que Vénance Fortunat, Italien de nation, évêque de Poitiers, qui vivait au sixième siècle dans la Gaule, parle des *runes gravées sur des tablettes de frêne* et dit qu'une baguette peut tenir lieu de papier [2]. Il est peu probable que ce poëte ait dû la connaissance de cette écriture à des relations avec les Scandinaves, et l'on peut croire, avec bien plus de fondement, qu'il l'acquit soit à la cour d'Austrasie, où il célébra l'union de Sigebert avec Brunehaut, soit à Ravenne, où il fit ses études, et où des Goths pouvaient se souvenir des antiques usages de leur nation, soit enfin par des communications avec les Wisigoths du midi de la France.

Le nom même que les lettres portent encore dans la langue allemande semble prouver que les Germains écrivaient comme les Scandinaves sur des baguettes; ce nom est *Buchstaben*; il est composé de *Buche*, hêtre, et de *Stab*, bâton [3]. Du premier de ces mots on a tiré celui de *Bok*, *Buch*, qui signifie un livre dans la langue mœso-gothique, comme dans l'islandais, l'anglo-saxon, l'allemand, le flamand. Quelle autre écriture que les runes pourrait être désignée par des mots qui remontent au temps où les Germains, encore au delà du Rhin, n'avaient aucune connaissance de l'écriture latine [4]?

[1] Peringskiold, *ad Vit. Theodor.* p. 530.

[2] Venantii Fortunat. *oper.* part. I[a] VII, 18, p. 231, edit. Romæ 1786, 4° :

Barbara fraxineis pingatur runa tabellis,
Quodque papyrus egit, virgula plane valet.

[3] Ol. Worm. *Liter. Danic.* p. 6-8. — Junii *Gloss. Goth.* p. 97. — Ihre, *Gloss. Suio-Goth.* p. 226-228—Scherz, *Diction. Germ. Medii Ævi*, p. 1570. — Wachter, *Gloss. voc. Buch.* — Herweghr, *De usu antiq. in illust. ling. Suio-Goth.* § 4. Holmiæ 1746, 4°.

[4] Les Irlandais nommaient de même leurs anciens caractères *Feadha*, bois, parce qu'ils écrivaient sur des tablettes. (Marcel. *Alph. Irl.* p. 46.) L'alphabet des Bardes du pays de Galles était appelé *Coelbreny Beird*, les signes des Bardes. Le premier de ces mots désigne aussi les sorts qui étaient écrits sur des ba-

Si l'on considère la nature de la loi salique, rédigée dans l'origine par les Francs au delà du Rhin [1], on jugera qu'elle n'était guère propre à être retenue dans la mémoire, et que les nombreuses amendes qu'elle prescrit exigeaient un moyen plus précis. Elle fut rédigée en langue francique : ce fait n'est que trop bien prouvé par les traductions latines qui l'ont rendue inintelligible, et l'on ne saurait soutenir que les chefs des Francs l'avaient écrite en caractères latins, puisque plusieurs siècles plus tard on ne savait point encore rendre par ces caractères les sons de la langue francique [2].

Le célèbre professeur Tychsen, de Rostock, ayant examiné les caractères qui couvrent des pierres sépulcrales trouvées par Pallas et Spangenberg sur les bords de l'Abakan et du Jenissei, en Sibérie, n'entreprit point de les interpréter, mais il déclara qu'ils avaient une grande ressemblance avec les antiques lettres runiques et gothiques. Il rapporta ces monuments au temps de la domination des Scythes sur l'Asie [3]. De Guignes attribuait ces sépulcres aux Mongols sous les descendants de Gengis-Khan, Meiners aux Tatars, et Klaproth aux Hakas ou Qirghiz orientaux, nation turque descendue des Hiong-nou.

guettes ou des tablettes de bois. (Boxhorn, *Antiq. ling. Britann. lexic.* voc. *Coelbren. Peithin.* — Jens Wolff, *Runakefli*, p. 35-37.)

[1] Des exemplaires de cette loi disent : « In villis quæ ultra Rhenum sunt. » Les historiens se servent de la même expression; quelques-uns portent : « In villis Germaniæ. » (*Rec. des Hist. de France*, t. II, p. 543. — Sigeb. Gemblac. *ad ann.* 422. — *Chronic. Malleacens. apud* Labbe, *nov. Bibl. ms.* t. II, p. 192.)

[2] V. ci-dessus, p. 194, not. 2. — Cependant M. Wiarda (*Hist. et explicat. de la loi salique*, Brême 1808; en allemand) a soutenu avec beaucoup d'érudition que cette loi n'avait jamais été écrite qu'en latin. (Guizot, *Cours d'Hist. mod.* t. I, p. 330 et suiv.)

[3] Meiners, *De Antiq. monum. in Sibir. australi*: *in comment. Gotting.* t. XIII, p. 67, 68. — Pallas, *Voy.* t. VI, p. 241, pl. XXX, trad. franç. 8°. — Strahlenberg, *Descript. de l'Emp. russe*, t. II, p 203. — Bayer, *in Comment. Acad. Petropol.* t. II, p. 412, pl. XXIX. — Levesque, *Hist. des peuples soumis à la Russie*, t. II, p. 473-477. — *Journ. Asiat.* t. II, p. 3-14. — Klaproth, *Mém. relat. à l'Asie*, t. I, p. 157-171. — Vostokof, *Sur la ressemblance des caractères trouvés en Sibérie, gravés sur des pierres, avec ceux que l'on a découverts en Allemagne.*

Malgré ces dissentiments, le rapprochement fait par Tychsen mérite encore quelque attention, d'autant plus que des analogies marquées entre les antiques travaux d'exploitation exécutés dans la Sibérie méridionale et ceux des mines de Transylvanie, de Bohême et de Saxe ont été regardées par Pallas comme des témoignages du séjour des nations germaniques en Asie[1]. Certains tombeaux de la même région, qui étaient entourés de monuments du genre de ceux de Stone-henge, renfermaient des mors de chevaux semblables à ceux des Germains et sembleraient pouvoir appuyer l'opinion de Tychsen. Meiners l'a combattue, et même en admettant qu'il l'ait fait avec avantage, elle méritait d'autant plus d'être rappelée, que des observations récentes sont venues la renouveler et lui donner une nouvelle force[2]. Ces rapports entre les runes et les monuments écrits de la Sibérie sont confirmés par les auteurs chinois qui attribuent à plusieurs nations tartares l'usage d'une écriture formée par des entailles faites sur des morceaux de bois[3].

Je n'ai garde de recourir aux témoignages peu certains de Hunnibald et de Trithême, pour soutenir mes conjectures, ni d'alléguer les alphabets de Wastbald, de Dorac, de Hicho qu'on prétend plus anciens que Faramond[4], mais je rechercherai s'il n'y a pas chez les nations germaniques quelques traces d'une écriture antérieure à l'adoption de l'écriture latine[5].

(Dans le *Courrier de Sibérie*, *Sibirsky Vestnik*, 15 sept. 1824, p. 35.) — V. le *Bulletin des Sc. hist.* de Férussac, 1825, t. II, p. 194-197.

[1] *Comment. Acad. Petropol.* 1780, p. 61.—V. aussi Meiners, l. c. p. 61. — Abel Rémusat, *Rech. sur les lang. Tart. Disc. prél.* p. XIV et p. 306. — Malte-Brun, *Nouv. Annal. des Voy.* t. XVIII, p. 420-423.

[2] Spassky, *Insc. Sibiriacæ*, Petropol. 1822, 4°.— Abel Rémusat, *Journal des Sav.* 1822, oct. p. 600, 601.— Id. *Mélang. asiatiq.* t. I, p. 347.

[3] Abel Rémusat, *Recherch.* p. 65, 66. *Les runes tartares*... Id. *Mélang. asiatiq.* t. I, p. 354.

[4] Vossius, *De Arte gramm.* I, 9. — Corn. Agrippa, *De Vanit. scient.* I, cap. 2. — Il est singulier que Hickes, dont la critique est assez sévère, ait donné quelque croyance aux récits de Hunnibald et de Trithême.

[5] Guil. Ch. Grimm a publié un ouvrage intitulé : *Uber Deutsche Runen*, Gœt-

Et d'abord je remarquerai que quelques antiquaires ont soutenu que les caractères runiques n'avaient point pris leur origine dans la Scandinavie. Ils se fondent sur ce que ces caractères sont peu appropriés aux sons de la langue de cette région et semblent mieux s'adapter à ceux des langues germaniques[1]. Cela paraîtrait indiquer que les runes appartiennent dans leur origine aux nations du midi de la mer Baltique et confirmerait l'opinion qui veut que ces caractères n'aient été introduits dans la Scandinavie que vers le cinquième ou le sixième siècle[2]. Hraban Maur, qui rapporte un alphabet runique comme appartenant aux *Marcomanni* ou *Nordmanni*, dit que ces peuples parlaient la langue *théotisque*, et que ceux d'entre eux *qui étaient encore païens* se servaient de ces caractères dans leurs poésies, leurs sortiléges et leurs divinations[3]. Ces paroles ne peuvent s'appliquer aux Scandinaves, qui, au temps de Hraban, avaient à peine quelque connaissance du christianisme; il faut donc croire qu'il s'agit des Marcomans des environs de l'Elbe, qu'on appelait aussi *Transalbiani* ou *Nordmanni*[4], et dès lors il faut convenir que les runes furent en usage dans la Saxe inférieure.

Les Saxons et les Angles qui, au cinquième siècle, s'établirent en Angleterre, y portèrent les lettres runiques[5] et les con-

ting. 1821, 4° *de* 328 *pag.*, que je ne connais que par la courte annonce de la *Revue Encycl.* t. XI, sept. 1821, p. 570-572.

[1] J. C. Stenberg, *De Runarum patria et origine*, § XV, XVII, XXXI, XXXII.

[2] Uno von Troil, *De Runarum in Suecia antiquit.* Upsal. 1769, 4°.

[3] Hraban Maur, *De invent. linguar. apud* Goldast. t. II. *Rer. Alamannic. Script.* p. 67 « ... Litteras quippe, quas utuntur Marcomanni, quos nos Nordmannos vocamus, infra scriptas habemus; à quibus originem qui Theodiscam loquuntur linguam, trahunt. Cum quibus carmina sua, incantationesque ac divinationes significare procurant, qui adhuc paganis ritibus involvuntur. »

[4] Helmold, *Chron. Slavor.* lib. I, cap. 68. — Eginhart, *Annal. ann.* 798, t. V, p. 213 du *Recueil des Hist. de France.*

[5] H. Wanlei, *Catalog. Codic. anglo-sax. præf.* p. 10. — Les Saxons, les Angles et les Danois firent adopter leur langue en Angleterre jusqu'au temps de Guillaume le Conquérant, qui y fit prédominer le français normand. (*Lingua Wallandica*, Wolsko). V. P. Vidalini, *De Lingua danica*, Dissert. traduite de

servèrent jusqu'à ce que leur apôtre saint Augustin et quelques autres moines envoyés par le pape Grégoire les engagèrent, au septième siècle, à adopter l'écriture lombarde ou latine. Ces missionnaires apportèrent des livres latins, et quand on voulut les traduire en anglo-saxon, on sentit le défaut d'un alphabet latin, aucune lettre ne pouvant rendre le *T sifflant* des Anglo-Saxons, et il fallut conserver pour l'exprimer un des anciens caractères, la rune þ qu'on nomma *thorn*, c'est-à-dire *épine* [1]. Le nom scandinave de cette rune était celui du dieu *Thor*, et sans doute les Anglo-Saxons, en l'ajoutant à l'alphabet des chrétiens, altérèrent légèrement son nom pour en changer la signification. Ce caractère, que les Anglais rendent maintenant par *th*, était nécessaire pour exprimer un son particulier aux langues du nord, et partout où il se trouve il est un indice certain de l'usage antérieur des runes [2]. Nous venons de voir que cette rune faisait partie de l'alphabet anglo-saxon; elle était même encore employée dans le vieux anglais du quatorzième siècle [3], et les Suédois l'ont longtemps conservée. Ils l'employèrent avec les lettres latines quand ils écrivirent les anciennes lois de leurs provinces, et elle existe encore dans l'écriture islandaise. Ce fut dans le onzième siècle que quelques Islandais, qui avaient étudié en Allemagne (Isleif, Sœmund et Sigfusson étaient de ce nombre), rapportèrent dans leur île l'usage des caractères latins, mais ils conservèrent la rune þ

l'islandais en latin, avec de longues notes, à la fin de *Saga Gunlungi Vermilinguis*, Hafniæ 1775, 4°.

[1] H. Wanlei, *ibid.* p. 247.

[2] J. G. Stenberg, *De Runarum patria et orig.* § 27 : « Id quod mihi indubium est, per omnes gentes Germanicas litteraturam Runicam aliquando acceptam : quæ dum facessere jussa fuit, þ quasi tesseram hospitalem reliquit, ut in posteritate cognosceretur illam aliquando ibi diversatam fuisse. Pro axiomate enim habeo ubicumque þ in usu erat, ibi cæteras Runas aliquando viguisse. »

[3] *Chanson de Roland*, publiée par Francisque Michel, *Apendice*, p. 279 et suiv. — Les Anglo-Saxons outre la rune þ, *th*, conservèrent encore la rune ƿ, *w*.

comme exprimant un son nécessaire à leur langue [1]. Les Scandinaves doublaient quelquefois cette lettre ; elle prenait alors cette forme ϕ et avait le nom de *Belgthor* sans changer de valeur [2]. C'est sous une figure presque identique qu'elle se trouve dans l'alphabet d'Ulphilas. On peut donc en conclure que cet évêque goth fit ce que les Suédois, les Anglo-Saxons et les Islandais ont fait plus tard, et qu'avant qu'il eût formé un nouvel alphabet à l'instar de celui des Grecs [3], sa nation faisait usage des runes [4].

La grande objection que l'on a toujours opposée à ceux qui pensaient que les peuples germaniques avaient eu quelque connaissance de l'écriture est tirée d'un passage de Tacite, qui, en

[1] Voici comment s'exprime Resenius dans sa préface au Dictionnaire de Gudmund Andreæ et dans celle au Voluspa : « Inter cætera multa Annales seu Chronica ab urbe condita usque ad sua tempora retexens, latinis ut plurimùm litteris ad ipsum exaravit (Sœmund), cum antea in usu tantum Runica esset litteratura. Literam ϸ ex runicis necessario retinuit, alphabeto latino ad finem illam subjungens, ne illius usus et valor peculiaris ab idiomatis commoditate periret » (apud Ol. O. Nording, *Dissert. de Eddis Islandic.* Upsal 1735, p. 14, not.) — Arn. Magnaei *Vit. Sœmund.* p. XIV. — Bussæus, *præf. ad Arii Sched.* « ... Litteram *The* vel *Thod*, aliàs *Thorn* appellatam, quâ difficillimæ pronunciationis litterâ soli Islandi hodie gaudent... » — Vid. Verlauff, *De Ario multiscio*, p. 57-65, 69, 70.

[2] Ol. Verel, *Runogr. Scand.* p. 13, 26, 27.

[3] Isidor. Hispal. *Chron.* p. 271, édit. du Breul.

[4] Quelques savants ont cru voir la rune *thor* sur des médailles des rois wisigoths d'Espagne, et même sur celles de Clovis et de quelques empereurs et rois carlovingiens. (V. Nic. Keder, Runæ in nummis vetustis diù quæsitæ tandemque ibidem feliciter inventæ, *seu de nummis Runicis Comment.* Lips. 1704, 4°. — J. G. Stenberg, *De Run. patr. et orig.* § 27.) — Ces monnaies sont gravées dans l'ouvrage de Le Blanc (*Traité des monoyes de France*, p. 46, 59, 107, 108, 136); mais en les examinant sans prévention, on reconnait que la prétendue rune n'est qu'un *D* dont la partie rectiligne est un peu allongée, ce qui lui donne la figure d'un *P*, et c'est pour cette dernière lettre qu'il a été pris dans les monnaies des Wisigoths par Ant. Augustino. On ne voit pas que cette lettre remplace jamais le *th*, et les monétaires ont au contraire rendu ce dernier son par la lettre grecque Θ, comme sur une monnaie qui porte le nom de RECCESVINΘVS. Je dois dire ici que J. Ph. Murray (*Animadv. in liter. Run. in Comment. Societ. Gotting.* t. II) nie que le *th* d'Ulphilas soit le *thor* des Scandinaves et penche à croire que les Islandais reçurent cette dernière lettre des Anglo-Saxons.

parlant des mœurs des Germains, s'exprime ainsi : « La vertu est conservée par l'absence des spectacles et de ces banquets qui irritent les passions. Les secrets des lettres sont également ignorés des hommes et des femmes [1]. » Les savants qui ont conclu de ces expressions que les Germains n'avaient aucune espèce d'écriture, n'ont pas fait assez attention aux phrases qui entourent celle qu'ils érigent en preuve irrésistible. Il ne s'agit ici ni d'instruction, ni de littérature, mais uniquement de la pureté des femmes germaines. Aussi Gronovius, Ernesti et d'autres commentateurs n'ont pas hésité à déclarer que l'écriture ne pouvait être appelée *secreta literarum* et que cette phrase désignait des *lettres d'amour*.

Si l'on voulait absolument que *secreta literarum* se rapportât à l'art d'écrire, on pourrait encore croire que l'historien romain a voulu dire que cet art était inconnu à la généralité des Germains, ce qui s'accorderait avec la vérité, car les runes, dont le nom signifie *mystère* [2], n'étaient connues que des prêtres, des magiciens et des prophétesses appelées *Alrunæ* [3], parmi lesquelles il faut compter cette Aurinia dont parle Tacite [4], et dont le nom dérive des caractères qu'elle employait dans ses sortiléges.

Enfin, en avouant que les Allemands n'ont maintenant pour rendre le mot *écrire* qu'une expression tirée du latin, on pourrait faire valoir que les Goths semblent désigner cette action par un terme national, le verbe *meljan*; mais j'insiste peu sur cette preuve, parce qu'il se pourrait que ce mot eût été dérivé du mot grec μέλας, noir [5], comme dans la langue fennique

[1] Tacit. *German.* 19. « ... literarum secreta viri pariter ac fœminæ ignorant... »

[2] Jornand. *De reb. Goth.* 24.— Ol. Worm. *Litt. Danic.* cap. 3.

[3] Tacit. *Germ.* cap. 8.

[4] Jun. *Gloss. Goth.* p. 284, 285. — Keysler, *Antiq. Septentr.* p. 461. — Murray, *Animadv. in litt. Runic.* t. II. *Comment. Societ. Gotting.*

[5] *Mela*, *Scriptura*, dans le Manuscrit d'argent —μίλαν, atramentum— *mala* en suédois, *pingere*.

kirja, écriture, et *kirjoitan*, écrire, sont venus du lettique *kir*, couleur.

Tels sont les fondements de mes doutes sur l'ignorance de l'écriture dont on taxe généralement les peuples germaniques [1].

Je reviens maintenant à Ulphilas et au peuple qu'il instruisait. Les invasions des Goths dans l'Asie Mineure (vers l'an 260) leur firent connaître la religion chrétienne. Ils emmenèrent en esclavage (en 266) sur les bords du Danube quelques chrétiens de la Cappadoce qui oublièrent leurs malheurs en devenant les apôtres de leurs maîtres [2]. On leur attribue des miracles ; ils opérèrent de nombreuses conversions et établirent parmi les Goths des églises, qui n'étaient que des tentes mobiles sous lesquelles on célébrait le service divin et qu'on transportait à la suite du camp [3]. Les victoires de Constantin multiplièrent les conversions et déjà, au concile de Nicée, on vit paraître un évêque des Goths dont le disciple Nicetas fut mis à mort pour la foi [4]. Ulphilas, l'un de ses successeurs et descendant des prisonniers cappadociens [5], réunit un grand nombre de Goths chrétiens, qui furent désignés sous le nom de *Gothi minores*, prit ou reçut le titre de *primat* [6], et les conduisit dans la Mœsie, pour les mettre à l'abri des persécutions d'Athanarid. C'est alors qu'Ulphilas voulut donner à sa nation une ver-

[1] V. Fréd. Schlegel, *Hist. de la Littérat.* t. I, p. 317-320, trad. franç.

[2] Philostorg. II, 5.

[3] Sozomen. VI, 37. — Hieronym. *Epist.* 7, *ad Lætum* : « Getarum rutilus et flavus exercitus ecclesiarum circumfert tentoria. »

[4] Lequien, *Oriens Christ.* t. I, col. 1241.

[5] Philostorg. II, 5.

[6] Jornand. *De reb. Goth.* cap. 51 : « Erant siquidem et alii Gothi, qui dicuntur minores, populus immensus, cum suo pontifice, ipsoque Primate Ulphila qui eos dicitur et litteris instituisse, hodièque sunt in Mœsia regione incolentes Europolitanam. » — Vid. Benzel. *Præf.* p. XIV. — Gibbon a remarqué que le comte du Buat avait conçu l'idée singulière qu'Ulphilas était le même personnage qu'*Alavivus*, prince goth, nommé par Ammien Marcellin. Plus récemment, un autre savant s'est imaginé qu'Ulphilas était le roi de Suède Gylfe, qui, détrôné par Odin, était venu sur les bords du Danube embrasser la religion chrétienne et se faire évêque. (Graberg, *Saggio sugli Scaldi*, p. 131.)

sion de la Bible, et il acheva cette belle entreprise avec le secours de Selinas, son secrétaire, qui fut aussi son successeur. S'il eut d'autres collaborateurs, l'histoire les a oubliés, mais son ouvrage lui donna une autorité si grande sur les Goths, qu'ils regardaient ses paroles comme des lois et lui-même comme un nouveau Moïse [1].

Les progrès que la langue des Goths de la Mœsie avait faits à cette époque rendaient les runes peu propres à tracer un ouvrage de la nature de l'Écriture sainte. Ces caractères devenaient chaque jour plus insuffisants pour cette langue, et cela seul aurait sans doute empêché Ulphilas de s'en servir ; mais il dut les rejeter par une raison encore plus forte. Les runes étaient étroitement liées avec l'idolâtrie et la magie ; elles formaient les talismans des peuples septentrionaux ; on les employait dans les maléfices, les enchantements et l'évocation des morts [2] ; les chrétiens devaient les avoir en horreur, et c'eût été une profanation d'écrire la Bible avec ces caractères impies. Ulphilas en voulut d'autres qui fussent consacrés, pour la première fois, à cet auguste usage, et ceux qu'il employa, plus nombreux, mieux adaptés aux sons qu'ils devaient représenter, firent renoncer les Goths du Danube à se servir des anciens.

Ces conjectures me paraissent probables et sont appuyées par ce que l'on connaît du sort des runes dans d'autres pays. J'ai déjà dit que le christianisme les avait anéanties en Angleterre. On sait encore qu'en Suède, les missionnaires de Rome

[1] Théodoret, *Hist. Eccles.* IV, 3. — Philostorg. *Hist. Eccl.* II, 5. — Cassiod. *Hist. Tripart.* VIII, 13.

[2] Ol. Verel, *Not. ad Hervorar Saga*, cap. VII, p. 68. — Wormius, *Danic. litter. antiq.* p. 35. — Stephan. *ad Sax. Grammat.* p. 45, 46. — De Bock, *Essai sur le Sabéisme*, chap. 9, p. 87. — J. G. Stenberg, *De Runar. patr. et orig.* — Les runes magiques étaient appelées *Svartrav runa :* celles qu'on employait aux maléfices *Spalldruner*. *Feikiuruner* était le nom de celles qui évoquaient les mânes ; on les gravait sur une tablette qu'on plaçait sous la langue d'un mort, et il parlait. — On peut voir sur les runes magiques les instructions données, dans l'*Edda*, par Brynhilde à Sigurd. (*Brynildar-Quida*, I.)

qui combattaient l'idolâtrie depuis le neuvième siècle, regardèrent les runes comme un grand obstacle à leurs succès. Le pape Sylvestre II insista sur leur abolition, et le roi Olaüs, surnommé le *tributaire*, ordonna, au commencement du onzième siècle, qu'on substituerait l'écriture latine aux anciens caractères. A la suite de cette décision, les missionnaires détruisirent, autant qu'ils le purent, les monuments du paganisme, et n'épargnèrent pas ceux de l'histoire [1]. Cependant il faut convenir qu'on continua en Suède, longtemps après cette époque, à graver des inscriptions runiques [2], et l'on dit même que ces caractères étaient encore en usage au siècle dernier dans la Dalécarlie [3]. Les historiens espagnols racontent aussi qu'au douzième siècle les caractères d'Ulphilas essuyèrent en Espagne la même disgrâce qu'ils avaient fait éprouver aux runes. Roderic de Tolède, auteur du treizième siècle, dit, qu'à l'instigation de l'archevêque Bernard, un concile ordonna qu'à l'avenir « on ne se servirait plus des caractères inventés par Ulphilas, et qu'ils seraient remplacés par les lettres françaises [4]. » Il y a cependant quelques raisons de croire que les *caractères tolétans* qu'on défendait, ont été mal à propos confondus avec les runes et les lettres d'Ulphilas, tandis qu'ils n'étaient que des caractères wisigoths, dérivés de l'écriture latine et dont on faisait usage dès le sixième siècle dans le royaume de Toulouse [5].

[1] Eric Schroder, *Lexic. latino-scandic. quadr. præf.* Holmiæ 1637. — Brynolf Sueno *apud* Stephan. *Not. ad Sax. Gramm.* p. 46, 47. — Bircherodii *Epist. apud Westphal. Monument. Cimbric. et Megalopol.* t. III. — Alg. Scarin, *De Causis defect. histor. patriæ.* — Celsius, *Hist. Bibl. Stockholm.* p. 3. — Wachter, *Glossar.* voce *Stab.* — Ol. Verel, *Epit. hist. suio-goth.* p. 50, 51 — Les convertisseurs ont toujours attaqué les livres de leurs prosélytes. Ainsi le cardinal Ximenès brûla les livres des Maures après la prise de Grenade; l'archevêque Ménessès détruisit une grande quantité de livres syriaques à Angamala, etc.

[2] Ol. Wormius, *Litter. Runic.* cap. XXVIII.

[3] R. E. Nesman, *Historiola ling. Dalecarlic.* p. 30-34 Upsal 1733, 4°.

[4] Roderic. Toletan. lib. VI *Rer. Hispanic.* 30. — Ferreras, *Hist. d'Espagne*, t. III, p 270.

[5] *Nouveau Traité de Diplomatique*, t. III, p. 318, 329.— Esberg, *Ulphil. Goth.*

Plusieurs philologues ont pensé que les caractères attribués à Ulphilas existaient chez les Goths longtemps avant cet évêque et qu'il avait passé pour en être l'inventeur[1], parce que la version de la Bible leur avait donné tout d'un coup une grande célébrité. Il n'existe aucun témoignage en faveur de cette opinion ; mais il serait possible qu'avant Ulphilas les Goths de la Mœsie eussent tenté d'adapter à leur langue les caractères de l'alphabet grec, et de pareils efforts auraient sans doute contribué au perfectionnement du langage et de la grammaire. Quoi qu'il en soit, on s'est servi d'une expression peu exacte lorsqu'on a dit qu'Ulphilas *avait inventé* les caractères dont il fit usage. Des vingt-cinq lettres employées dans le Manuscrit d'argent quinze sont évidemment prises de l'alphabet grec[2], huit appartiennent à l'alphabet latin[3]; deux autres, qui ont la

Episcop. § 1, p. 37. — Eccard (*Franc. Oriental.* t. I, p. 419) a soutenu, sans alléguer de preuves bien convaincantes, que les peuples de la Thuringe, de la Hesse et de la Franconie avaient eu l'usage des runes, jusqu'au temps où l'Anglo-Saxon saint Boniface vint leur prêcher l'Évangile et remplacer cette antique écriture par les caractères de sa nation. D'après cette assertion d'Eccard, Boniface aurait porté en Allemagne les caractères usités en Angleterre avant Alfred le Grand. Hickes (*Gramm. anglo-sax.* p. 168 et seq.) a fait graver quelques morceaux latins et grecs écrits à cette époque avec ces caractères, et a publié aussi quelques chartes. Je ne saurais dire si ces lettres répondent à la description que fait Brower de celles d'un Evangile de l'abbaye de Fulde, qui passait pour être écrit de la main de saint Boniface, et pour avoir été trouvé dans ses effets après son martyre... « Alter codex est Evangeliorum, in octavâ breviusculâ, hoc sanctior quod litterarum sulci manu S^i Bonifacii impressi sint, litteris sic invicem implexis, ut laqueos mentiantur et plagas reticulorum... » (Ap. Bolland. Jun. t. I, p. 493, § 28.)

[1] Theod. Zvinger, *Theatr. vitæ human.* t IV, lib. 1. — G. J. Voss. *De art. Gramm.* I, cap. 9. — Moreri, *Diction.* — Bonav. Vulcanius, *in dedicat. dissrt, de ling. et litt. Getarum.*

[2] Isidor. Hispal. *Chr.* p. 271 : « Ad instar Græcarum litterarum Gothicas tunc reperit litteras... » Ang. Mai, *Ulph. part. ined. specim. præf.* p. XII. — T. Mareschall, *Obs. de Vers. goth.* p. 387. — Loccenius, *Antiquit. suio-goth.* II, cap. 14.

[3] Hickes (*Grammat. anglo-sax. et mœso-goth. præf.* p. IX, et p. 3) a comparé l'alphabet du Manuscrit d'argent avec les caractères grecs et latins d'un ms. des Actes des Apôtres de la bibliothèque Bodleienne, que l'on connait sous la désignation de *Laudianus* 3.

valeur de *th* et de *hw*, sont étrangères à ces alphabets et furent destinées à représenter des sons que les lettres grecques et latines ne rendaient pas assez exactement [1]. J'ai déjà fait remarquer que le premier de ces deux caractères était une rune qui fut conservée de l'ancien alphabet dont elle atteste l'usage. Ulphilas adopta en grande partie la manière de compter des Grecs.

Quelques savants du premier ordre [2] ont pensé que les caractères avec lesquels la version gothique est écrite n'étaient que des caractères latins, et un auteur anglais [3] a prétendu que la version latine qui fait partie du célèbre manuscrit de

[1] Voici l'alphabet d'Ulphilas. (Wetstein, *Proleg.* p. 114.)

Lettres purement latines..... d. F. G. h. R. S.
Lettres purement grecques... Γ. Δ. Π. X.
Lettres grecques et latines.... A. B. E. I. K. M. N. S. T. Z.
Lettres nouvelles........... ⊙. Ϥ. Ψ. Ϙ. (wh, qu, th, w) et dans les mots grecs, υ.

Ces dernières semblent répondre aux quatre lettres que Chilpéric Ier, roi des Francs, voulut, au sixième siècle (561-594), introduire dans l'alphabet latin dont se servait son peuple, afin de traduire des sons que cet alphabet n'était pas susceptible de rendre. La Croze avait conçu la singulière idée que les caractères du Manuscrit d'argent étaient le résultat de ce changement fait par Chilpéric. (Greg. Tur. *Hist. Franc.* V. 45. — Aimoin, *De gest. Franc.* III, 41. — *Thesaur. Epist. La Crozian.* t. III, p. 91-94.) — D. Wilkins réfuta cette assertion dans la préface qu'il écrivit pour la polyglotte publiée par Chamberlayne, Amsterdam 1715, 4o. Voyez aussi Ihre, *De ling. Cod. Argent.*—Wormius, de son côté (*Litt. Runic.* p. 60 et seq.), cherche à prouver que les caractères de Chilpéric ne sont point tirés du grec, mais qu'ils sont *runiques*. Serait-ce une preuve que les Francs se servaient de runes?

[2] Leibnitz, *Collect. Orat. Dominic.* p. 28. — Villoison, *Not. sur la Notic. de deux Inscript. runiq.* par Akerblad, p. 25, note 16 : « Les Goths avaient leurs caractères particuliers qui sont presque les mêmes que les latins. » — Schœll, *Hist. abrég. de la litt. grecq.* t. II, p. 129 : « ... n'est autre chose que le caractère latin du temps. » — Cellérier, *Introd. au N. T.* p. 208 : « ... que les caractères du Manuscrit d'argent sont d'anciens caractères latins. » — Le comte Castiglione (*Ulphil. part. ined. præf.* p. XII) remarque, à l'occasion des caractères d'Ulphilas, que l'on dit la même chose des caractères arméniens inventés par Mesrobe. Il compare aussi Esdras donnant aux Hébreux les caractères chaldéens à la place des samaritains ou phéniciens. Il conclut que les Goths n'ignoraient pas l'écriture, mais qu'Ulphilas perfectionna leur alphabet et y ajouta quelques lettres.

[3] *Apud* Knittel, § 303.

Cambridge est écrite en *lettres gothiques*. Cette dernière assertion est suffisamment réfutée par la seule inspection du fac-simile du manuscrit de Cambridge que Kipling a publié, et je crois avoir montré précédemment que l'alphabet latin n'a fourni qu'une partie des lettres d'Ulphilas. Il existe cependant un monument qui semblerait singulièrement propre à confirmer l'opinion opposée à la mienne, si l'on pouvait le croire authentique. Il est si singulier et si peu connu que je crois devoir en parler avec détail.

La famille Widmer, de Munich, possédait depuis longtemps un diplôme, écrit sur peau, qu'elle regardait comme un titre de noblesse. Vers le milieu du siècle dernier on découvrit que les lettres de cette pièce étaient semblables à celles du Manuscrit d'argent et qu'il contenait une missive de l'empereur Glycerius adressée au chef des Ostrogoths Widimir. Jean-Adam de Ickstatt composa sur ce sujet une dissertation qui fut imprimée en 1759 et qui donne la gravure de la lettre de Glycerius [1]. Cette lettre est en latin : les caractères sont très-ressemblants à ceux des manuscrits gothiques, et l'empereur romain cherche à persuader au roi Widimir qu'il lui convient de quitter l'Italie et de se réunir aux Wisigoths des Gaules [2]. Tout cela s'ac-

[1] Jo. Adami de Ickstatt, *Observat. historico-criticæ in Epistolam autographam Glycerii Imp. ad Vuidimerum Ostrogothorum regem*, Ingolstadii, 4° de 15 pages, fig. — Cette petite dissertation est de la plus grande rareté. Sur l'indication de Monsig^r Mai, j'en ai trouvé un exemplaire dans la Bibliothèque Angélique à Rome. J. Christoph. Amaducci (*Leges Novellæ V Anecdotæ Imp. Theodosii Jun. et Valentin. III*, Romæ 1767, fol. *præfat.* p. XXXIX) parle de cet exemplaire et d'un autre qui était dans la bibliothèque du cardinal Garampi (*Catal. Bibl. Garamp.* n° 11546, t. IV, p. 238). Il en donne un extrait.

[2] Je place ici la lettre de Glycerius :

« Glycerius Imp. Cæs. inclyto Vuidimero salutem.

« Magnos decent magna et fortes consilium duces. Munificentiam nostram acceptam g..... a nuntio reduce lubenti animo obvenit. Italia Ostrogothum militem, præda vivere assuetum, tanta bellorum devastata serie, adstringeret parsimonia, et multiplici per extrema finium obducta simul exercitu, quem amicum quemve hostem crederet, ignorat. Quidnam memoria dignum gerendum erit ? aut posteritati mandetur ? Unde consilium nostrum capere oportet. Trans Apen-

corde très-bien avec l'histoire [1], telle qu'on la déduit de deux fragments de Jornandès dont l'autorité paraît au comte du Buat assez incertaine pour avoir besoin d'être appuyée par la lettre de Glycerius [2].

Aucun autre monument latin ne présente une écriture semblable à celle de cette lettre, et si on la compare avec les fac-simile du Manuscrit d'argent et des manuscrits gothiques découverts par Knittel et par Mai, on reconnaîtra des différences dans la forme des lettres, dans leur valeur, dans leur emploi, ainsi que dans l'orthographe.

On y voit le *th* exprimé par deux lettres, au lieu du caractère unique qui, dans l'alphabet d'Ulphilas, représente ce son.

Le Γ remplace le C.

Le double ΓΓ remplace CC et n'a point le même son que dans les alphabets grec et gothique.

Y grec se trouve, dans le nom *Glycerius*, avec le même son que dans l'alphabet latin.

Le G a la même valeur qu'en latin, *Ostrogothum*, *adstringeret*, au lieu que, dans la langue gothique, il répond au J latin.

ninum ducantur Gothorum copiæ et in agrum Gallicum eorum exercitus succedat, tutiore belli eventu, Vesegothorum tam arcto amicitiæ fœdere junctorum rem.. .. est, præbet Gallia multifariam quo Italiam.....»

[1] Jornand. *De reb. Goth.* : « Et mox Widemir Italiæ terras intravit et extremum fati munus reddens excessit rebus humanis, successorem relinquens filium suum synonimum quem Glycerius imperator muneribus datis de Italia ad Gallias transtulit.... Widemerus acceptis muneribus simulque mandatis a Glycerio Imp. Gallias tendit.»

Id. *De republic. success.*: «.... quorum Widimer ab Italicis præmiis victus ad partes Galliæ Hispaniæque, omissa Italia, tendit.»

[2] Du Buat, *Hist. anc des peuples de l'Europe*, t. VIII, p. 237, 238 : «.... Mais cet historien est encore justifié sur cet article par le hasard le plus singulier peut-être que nous fournisse l'histoire diplomatique. Cet heureux hasard nous a conservé un fragment original d'une lettre que Glycerius...» ...p. 339 : «... Il semble, au reste, que Jornandès ait eu sous les yeux la lettre dont nous venons de rendre compte.» Du Buat ne dit point où se trouvait cette lettre; mais il avait été ministre de France à Ratisbonne et à Dresde; il s'était beaucoup occupé de l'histoire de la Bavière, et il avait eu par là connaissance du diplôme de la famille Widmer.

Il résulte de ces remarques qu'en supposant l'authenticité de ce monument hors de doute, on doit conclure que le secrétaire impérial qui l'écrivit, avait quelque connaissance de l'alphabet des Goths, qu'il voulut dans cette occasion s'en prévaloir, mais qu'il le fit avec maladresse, d'une manière inexacte et en appliquant peu habilement au latin les signes de l'alphabet gothique. D'après cette explication, cette lettre ne prouverait donc pas que les caractères gothiques d'Ulphilas ne sont que des caractères latins d'une certaine époque [1].

Mais l'authenticité de la lettre de Glycerius est loin d'être constatée. Le baron de Ickstatt s'est efforcé de la soutenir et a fait valoir la bande de couleur pourpre qui entoure ce parchemin, et qui était le signe de la dignité impériale. La famille Widmer, en vertu de cette lettre, mais cependant à prix d'argent, fut élevée à la baronnie en 1761, en recevant le surnom d'*Amalus*; enfin Jean-Christian d'Arétin, bibliothécaire du roi de Bavière, fit paraître en 1806, dans un journal allemand [2], un mémoire diplomatique par lequel il cherche à établir l'authenticité de ce document. Malgré tous ces efforts, cette authenticité n'est rien moins que reconnue : on sait que l'Académie de Munich ne voulut point imprimer dans ses mémoires la dissertation de Ickstatt, et que Widmer la publia à ses frais. Amaducci ne veut pas se prononcer sur ce point; mais le savant abbé Marini n'hésita pas à rejeter la lettre de Glycerius comme une imposture [3], et malgré le mémoire de M. d'Arétin, qui déclare que ce monument serait le plus bel ornement d'une bibliothèque, l'Académie de Munich n'a pas voulu profiter du désir que les héritiers du baron Widmer avaient de le vendre. Je pense que

[1] Le jésuite Martin a prétendu avoir vu à la Chine un livre écrit en *latin* et en *caractères gothiques*. André Muller de Greiffenhagen voulut en faire un argument pour prouver que les Goths, dans leurs émigrations, avaient porté le christianisme dans cet empire. (Muller, *Hebdom. Observ. de reb. sinic.* p. 16. — Peringskiold, *ad Vit. Theodoric*, p. 513.)

[2] *Literarischer Anzeiger*.

[3] Marini, *Papiri diplomatici*. p. 349.

la prudence et la critique obligent de souscrire à l'opinion de l'abbé Marini, et que des recherches suivies feraient peut-être découvrir l'origine de ce parchemin. On l'expliquera vraisemblablement comme on a expliqué l'inscription d'un tableau de Brescia que Monsig^r^ Mai a fait connaître [1].

On lit sur ce tableau en caractères d'Ulphilas : *Gulielmo Caio Brixia.* McDXXLII. L'emploi de ces lettres avant la moitié du quinzième siècle avait de quoi surprendre les savants, et la date se trouvait marquée d'une manière tout à fait inusitée au temps qu'elle indiquait ; mais l'énigme a été découverte. La date du tableau est fausse : il y a erreur ou intention de tromper. Guillaume Caio, Key ou Kay est un peintre hollandais connu [2], et l'on a découvert qu'il fit le portrait du cardinal de Granvelle [3]. Or ce fut, comme nous l'avons dit, Antoine Morillon, bibliothécaire de ce cardinal [4], qui découvrit le Manuscrit d'argent. Son frère, Maximilien Morillon, qui fut vicaire général et archidiacre de Malines, puis évêque de Tournai, tira de ses papiers l'Oraison dominicale en langue gothique et la communiqua à Van Gorp [5]. Enfin un autre bibliothécaire du cardinal de Granvelle, Et. Vinand Pighius, successeur d'Antoine Morillon, transmit aussi à un de ses amis la même prière dans la même langue [6]. Tout cela prouve que les lettres d'Ulphilas commençaient à être connues parmi les personnes qui entouraient le cardinal de Granvelle, et que le peintre Key, qui fit son portrait, put les employer, par singularité, dans un tableau qui maintenant est

[1] Ulphil. *Part. ined. specimen*, p. XXII.

[2] Willem Key, de Bréda, né en 1520 et mort en 1568. (Des Camps, *Vie des peintres flamands*, t. I, p. 133, 134.)

[3] *Giornale Arcadic. di Roma.* 1820. *Gennar.* p. 123.—Des Camps, *ibid.* p. 134. —Oct. Castiglione, *Ulphil. Goth. Vers. epistol. ad Corinth. secund.* Mediol. 1829, 4°, p. 83, 84.

[4] Pighius, *Annal. Romanor. præf. ad lector.*

[5] Bonav. Vulcan. *De litt. et ling. Getar. epist. dedicat.*—Gorop. Becan. *Orig. Antuerp.* t. VII, p. 739.

[6] Sjurd Petri, *De Script. Frisiæ, præf.* — Ussher, *De Script. et sacris vernac.* p. 212, 213.

à Brescia. Quelque occasion pareille, mais encore inconnue, a peut-être donné l'idée et les moyens de forger le diplôme de Munich, dans le but d'illustrer la famille Widmer. Dans l'inscription de Brescia, comme dans la lettre de Glycerius, le G de l'alphabet gothique est mal à propos employé à la place du Γ et le X conserve le son de l'x latin [1], tandis que dans l'alphabet gothique le X répond au χ grec et que l'x latin ne peut se rendre que par deux lettres, ks.

J'ai voulu par ces détails appeler l'attention sur le diplôme de Munich, qui paraît presque absolument inconnu, et prouver que ni ce monument, ni l'inscription du tableau de Brescia ne peuvent appuyer l'opinion qui ne voit que des caractères latins dans l'écriture des manuscrits gothiques.

Les savants qui ont examiné avec soin la version gothique, ont reconnu qu'elle avait pour base le texte grec [2], et ont ainsi confirmé le témoignage de Siméon Métaphraste [3]. Non-seulement l'orthographe adoptée par Ulphilas, plusieurs terminaisons, la formation des mots composés, l'emploi des articles et du duel, l'ordre de la construction, rapprochent du grec la langue et la version des Goths [4]; mais on trouve encore dans cette version des leçons isolées qui ne peuvent venir que de ce que le grec a été mal lu par le traducteur, ou de ce que l'exemplaire dont il se servait avait des fautes de copiste [5]. J'en citerai quelques exemples.

Luc, VII, 25. Gothique, Fodeinai, *victu*; tandis que le grec

[1] Dans le tableau BRIXIA, au lieu de ***BRIKSIA*** ; — dans le diplôme : EXERGITVS, au lieu de ***EKSERSITVS***.

[2] Benzelius, *Defens. Nov. Test.* p. 27. — Wetstein, *Proleg. ad N. T.* p. 116. — *Sacror. Evang. Goth.* edit. Benzel, *præf.* cap. 2. — Ihre, *Ulph. illust. part.* 2ª, p. 134. — Knittel, *Ulph. vers.* § 191, p 361-373. — Michaelis, *Introd.* chap. VII, sect. 36.

[3] *Act. S. Nicetæ apud* Bolland. Sept. t. V, p. 41 : « ... ἀπὸ τῆς Ἑλλάδος... »

[4] Michaelis, *Introd.* t. II, p. 64-70. — Hug, *Einleitung in die Schriften des N. T.* § 137.

[5] Benzelius, *Sacr. Evang. Goth. præfat.* cap. II, p. VI et VII. — Hug, *ibid.* § 137.

porte τρυφῇ, *luxu*, et les versions italiques *deliciis*. C'est que le traducteur goth a lu τροφῇ, *victu*.

Jean, XVI, 6. Le grec et les versions lisent πεπλήρωκεν, *implevit*; mais l'interprète goth a mis *gadaubida*, *obduravit*, parce qu'il a lu πεπώρωκεν, qui a ce sens.

On peut trouver d'autres exemples dans Junius, Marshall, Benzelius, Bengel [1], Hug, Semler [2], etc.

Ce point de critique est donc rigoureusement prouvé. Mais plusieurs autres questions se présentent. Il faut d'abord déterminer à quelle famille ou à quelle récension appartenait le texte grec qu'Ulphilas traduisit. Il est encore évident que la version gothique abandonne quelquefois ce texte et qu'elle a de nombreux rapports avec les versions latines. Il faut dès lors remonter à la source de ces anomalies, examiner si l'évêque goth, laissant de côté la récension qu'il avait principalement adoptée, consulta et suivit quelquefois une autre récension, ou s'il adopta de temps en temps les leçons des versions latines; enfin si la traduction d'Ulphilas, portée par les Ostrogoths en Italie, y subit des changements; quelle fut la nature de ces altérations, et si elles furent faites avec quelque intention.

Hug s'est attaché à déterminer la récension que le traducteur goth a suivie [3]. Il choisit pour cet examen le chapitre XI de saint Marc, et il montre que la généralité des leçons s'accorde avec la récension de Lucien (famille constantinopolitaine de Griesbach). Il trouve à peine une leçon de celle d'Hésychius, et il croit reconnaître dans deux autres la récension qu'il attribue (sans beaucoup de fondement) à Origène [4]. Voici deux exemples de la récension constantinopolitaine :

[1] Bengel, *Apparat. critic.* p. 408.

[2] Semler, *Apparat.* p. 71.

[3] Hug, *Einleitung, etc.* § 138.

[4] Le passage suivant de saint Jérôme (*Præf. ad Paralip.* t. I, p. 1025 *Oper.*) contient l'abrégé du système de Hug : « Alexandria et Ægyptus in septuaginta suis Hesychium laudat auctorem. Constantinopolis usque Antiochiam Luciani martyris exemplaria probat. Mediæ inter has provinciæ Palestinos codices le-

Marc, IX, 20. Tahida ïna; *laceravit eum*, comme le texte de Constantinople ἐσπάραξεν αὐτόν. Dans la famille occidentale, le manuscrit de Cambridge, ceux du marquis de Velez, les versions italiques et la Vulgate portent : ἐτάραξεν αὐτόν, *conturbavit eum*.

Marc, XI, 2. Andbindandans ïna attiuthits; *solventes illum adducite*, répond exactement au grec : λυσάντες αὐτὸν ἀγάγετε : tandis que la récension alexandrine ou d'Hésychius porte : λύσατε αὐτὸν καὶ φέρετε, comme on lit dans les manuscrits du Vatican, d'Ephrem, dans les versions cophtes, italiques et dans la Vulgate : *solvite eum et adducite*.

Quant aux rapports de la version gothique avec les manuscrits latins, Mill a déjà remarqué son accord fréquent avec le manuscrit de Cambridge [1], mais comme cet accord pourrait ne prouver que l'affinité de la version gothique avec le grec de la récension occidentale, et qu'on pourrait en conclure qu'Ulphilas consulta des manuscrits grecs de cette récension, je passerai sous silence les nombreuses leçons occidentales que contient la version gothique et je me bornerai à rappeler quelques-unes des leçons qui, ne se retrouvant pas dans les manuscrits grecs de la récension occidentale, établissent une ressemblance plus immédiate avec les manuscrits latins. Il faut d'abord remarquer l'ordre des Évangiles dans le Manuscrit d'argent; il était déjà interverti lorsqu'il était à l'abbaye de Werden [2], et il n'a pas été rétabli lorsque le comte de la Gardie l'a fait relier [3]; mais les canons harmoniques inscrits au bas des pages indiquent l'arrangement primitif des Évangiles qui se suivaient dans cet ordre : Matthieu, Jean, Luc, Marc [4]. C'est précisément l'ordre habituel des manuscrits latins, et celui du manuscrit de Cambridge.

gunt quos ab Origene elaboratos Eusebius et Pamphylus vulgaverunt : totusque orbis hac inter se trifaria varietate compugnat. »

[1] Mill, *Prolegom. ad Nov. Test.* p. 151.

[2] Arnold. Mercator. *apud* Gruter. *Inscript.* p. 146.

[3] Junii *Epist. dedicat.* p. 6. — Ihre, *Analect. Ulphil. dissert.* 1ª, § V.

[4] Ihre, *ibid.*

Voici donc quelques-unes des leçons qui se trouvent dans la version gothique et dans les versions latines, sans être dans les manuscrits grecs.

Matthieu, VIII, 18. Haihait galeithan siponjans hindar marein; *jussit abire discipulos trans mare.* Les manuscrits grecs n'ont point le mot *discipulos*, la Vulgate même ne l'a pas; mais il se trouve dans les versions italiques des manuscrits de Vérone, de Verceil, de Colbert, de Saint-Germain et de Clermont, ainsi que dans la version anglo-saxonne faite sur le latin. On ne saurait faire une objection de ce que ce mot se lit dans la version slave, puisque cette version, faite au neuvième siècle, sur le texte de Constantinople, a des interpolations prises du latin.

Luc, I, 3. Jah ahmin weihama, *et spiritu sancto*, ne se lit dans aucun manuscrit grec, mais on trouve ces mots, qui ont passé pour une interpolation, dans les manuscrits latins de Vérone, dans celui de Saint-Germain, et dans un manuscrit de Bodlei cité par Mill[1].

Luc, I, 29. A la fin de ce verset, le manuscrit d'Upsal ajoute : thatei sva thiuthida izai; *quod sic benedixit illi.* Marshall n'a vu cette addition nulle part. Ihre croit que Mastricht l'a citée comme étant dans un manuscrit grec du collége de Gonville à Cambridge; mais Griesbach juge cette citation fausse, en voit la cause dans une erreur de signe, et pense que Mastricht a voulu indiquer la version gothique. Benzelius croit que c'est une note marginale passée dans le texte, mais ces mêmes mots se trouvent dans les manuscrits latins de Brescia et de Saint-Germain.

Jean, VII, 12. Sunjeins ist, *verus est*; le grec dit ἀγαθός ἐστιν.—On trouve *verax est* dans le manuscrit latin de Brescia.

Rom. XII, 3. Allaim visandam in izvis; *omnibus existentibus inter vos.* La version latine qui accompagne ces fragments de l'épître aux Romains dans le manuscrit de Wolfenbuttel,

[1] V. Bengel, *Introd.* p. 404.

les manuscrits latins de Clermont et de Saint-Germain, les Pères latins et la Vulgate ont, comme le traducteur goth : *omnibus qui sunt inter vos*; tandis que le texte grec met cette phrase au singulier : παντὶ τῷ ὄντι ἐν ὑμῖν.

Luc, IX, 43. Du hwe weis ni mahtedum usdreiban thamma : ïth iaisus quath. thata kuni ni usgaggith nibaï în bidom ja în fastubnja. *Quare nos non poteramus expellere illum? Jesus autem dixit : Hoc genus non exit nisi precibus et jejunio.* Aucun manuscrit grec n'a ce passage qui semble pris de Matthieu, XVII, 19, 21, et de Marc, IX, 28, 29. La Vulgate ne l'a pas non plus; mais il se trouve dans la version italique des manuscrits de Corbie, de Brescia et de Colbert. Hug croit que c'est une interpolation faite en Italie d'après le latin.

Luc, IX, 50. Ni ainshun auk ist manne. saei ni gavaurkjai maht in nomin meinamma. *Nec ullus est hominum qui non faciat virtutem in nomine meo.* Aucun manuscrit grec n'a ce passage, mais on lit dans la version italique du manuscrit de Colbert (n° 4051, publié par Sabatier) : *nemo est enim qui non faciat virtutem in nomine meo*, et les manuscrits de Vérone et de Verceil ont cette même phrase à laquelle ils ajoutent : *et poterit malè loqui de me.* Il se peut que cette leçon dérive d'une interpolation de Marc, IX, 39; mais quoi qu'il en soit, Junius a eu grand tort de la retrancher de son édition des Évangiles gothiques, car elle est en toutes lettres dans le Manuscrit d'argent.

Cette leçon et la précédente (Luc, IX, 43) sont d'une grande importance. Marshall a cru que ces interpolations pouvaient venir de l'*Harmonie* (Dia Tessarôn) composée au cinquième siècle par Tatien, mais elles me paraissent plus anciennes et remonter aux premières versions latines du Nouveau Testament. On sait qu'il en fut fait une *quantité innombrable* [1], et

[1] Augustin, *De Doct. Christ.* II, 11, n° 16 : « Qui Scripturas ex hebræa lingua in græcam verterunt numerari possunt, latini autem interpretes nullo modo. Ut enim cuique primis fidei temporibus in manus venit Codex græcus ausus est interpretari. »

saint Jérôme remarque [1] que des passages d'un Évangile s'introduisirent, par diverses causes, dans un autre. Ces additions, dans les versions latines, sont donc fort anciennes et antérieures à Ulphilas. Celle qui nous occupe (Luc, IX, 50) a en particulier un caractère d'ancienneté fondé sur une opinion religieuse [2]. Ces interpolations tirées des versions latines, qui se retrouvent dans la traduction gothique, sont une forte preuve qu'Ulphilas les consulta, à moins qu'on ne croie, avec Ihre, Knittel et Hug, que cette traduction fut postérieurement altérée en Italie, opinion que j'examinerai plus bas. En l'écartant pour le moment, on ne peut expliquer les leçons latines de la version gothique que de deux manières : 1° En disant que, en outre du texte grec constantinopolitain, Ulphilas a consulté la récension occidentale, et que les manuscrits grecs dont il a tiré ces leçons ont complétement disparu sans laisser la moindre trace. 2° En admettant qu'il a consulté les versions latines, et que quelquefois il en a adopté les leçons de préférence à celles du grec. La première de ces hypothèses est fort invraisemblable, tandis que la position géographique des Goths, leurs relations avec les Romains et leur séjour dans un pays qui a toujours conservé en partie la langue latine, appuient fortement la seconde explication.

Les Goths, chassés des rives de la Vistule par d'autres nations, étaient parvenus sur les bords du Danube dans le second siècle de l'ère chrétienne, et quelques-unes de leurs tribus obtinrent des établissements dans la Dacie, la Pannonie et la

[1] Hieronym. *Præf. in IV Evang. ad Damas.* t. I, p. 1426 *Oper.* : « Magnus siquidem hic in nostris Codicibus error inolevit, dum quod in eadem re alius Evangelista plus dixit, in alio quia minus putaverint, addiderunt.... unde accidit ut apud nos mixta sunt omnia et in Marco plura Lucæ atque Mathæi, rursus in Mathæo plura Johannis et Marci, et in cæteris reliquorum quæ aliis propria inveniuntur. »

[2] Benzelius, *Not. ad Evang. Goth.* p. 236 : « Olent autem scholia illius ætatis, id est antiquissimæ, quâ Christianis in universum omnibus communia esse dona miraculorum credebatur quod ex Irenæo et Origene copiose docere possemus. »

Mœsie [1]. La prédication du christianisme, les guerres et les alliances entre les Goths et les Romains, les troupes auxiliaires que ces barbares fournissaient à l'Empire, les colonies romaines établies dans la Dacie, firent connaître aux Goths la langue latine. Les restes des colonies abandonnées par Aurélien, se mêlant par la suite aux débris des divers peuples qui se succédèrent dans ces régions, formèrent la nation des Valaques, dont l'histoire et le langage conservent les traces de son origine romaine, malgré de nombreuses vicissitudes. Transportés au delà du Volga, ramenés vers le Danube par les Patzinaces leurs maîtres, établis au milieu des Grecs du Pinde par les empereurs de Constantinople, toujours les Valaques conservèrent le langage dérivé du latin qu'ils devaient à leur situation première sur le Danube [2]. La langue latine, au cinquième siècle, obtenait dans la Mœsie inférieure la préférence sur la langue grecque [3]. L'on sait encore que les Goths avaient eu des établissements dans la Pannonie [4], et que cette province, dès le temps d'Auguste, avait l'usage du latin et la connaissance de la littérature romaine [5]. Tous ces détails prouvent que la langue latine était très-répandue, et dans tous les temps très-enracinée dans le pays des Goths. Elle ne put être inconnue à leur primat. On trouve dans la version gothique des mots évidemment pris du latin [6], et Ulphilas, comme nous l'avons vu, mit des lettres latines dans l'alphabet qu'il composa pour

[1] Dio Cass. LXXI, 11, 12. — Jul. Capitolin. *Marc. Aurel.* 17. — Gatterer, *in Comment. Gotting.* t. XIII, p. 95, 96.

[2] Lucius, *De Regn. Dalmat.* lib. V, cap. 5. — Danville, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.* t. XXX, p. 251, 258. — Id. *États formés en Europe*, p. 258-265.

[3] Lequien, *Oriens Christ.* t. I, col. 1217.

[4] Constant. Porphyr. *De Adm. Imp.* cap. 25. — *Hist. Miscell.* XIV, p. 94, ed. Murator.

[5] Velleius Paterc. II, 110.

[6] Lucarn. Aix. Annom. Anakumbjan. Militondas. Faskja, etc. V. Wachter, *De ling. Cod Argentei.* — Ihre a voulu prouver qu'il fallait au contraire chercher dans le gothique les racines des mots latins.

son peuple. Ce dernier fait, que La Croze ne pouvait expliquer [1], paraît très-naturel après ce que nous venons de dire.

On est donc fondé à croire qu'Ulphilas eut une égale connaissance du grec et du latin, et que, dans le pays qu'il habitait, il put facilement se servir pour faire sa version des manuscrits de ces deux langues. On peut penser encore qu'il n'eut de manuscrits grecs que ceux de la récension de Constantinople, car il est peu probable que des manuscrits grecs de la récension occidentale se trouvassent au quatrième siècle dans les environs de la capitale de l'Orient, et si le hasard les y eût apportés, ils auraient sans doute été regardés avec mépris et comme des copies altérées dont il fallait se garder de faire usage. Cette réflexion, qui me semble importante, tend à prouver que les nombreuses leçons occidentales qui se trouvent dans la version gothique ne prennent point leur origine dans aucun manuscrit grec, mais qu'elles dérivent immédiatement des manuscrits latins que le traducteur avait consultés. Sur les bords du Danube, dans ce pays où l'on parlait latin depuis le temps de Trajan, les chrétiens pouvaient et devaient avoir des manuscrits latins de la Bible, mais ils n'avaient aucune raison pour faire venir des manuscrits grecs de l'Occident. Il y a dans les Évangiles gothiques quelques passages qui pourraient être attribués, si l'on négligeait les considérations que nous venons de présenter, à une combinaison faite par Ulphilas des leçons qu'il trouvait dans les manuscrits grecs de familles diverses. Ainsi, quand on lit (Math. IX, 8) : ***Manageins ohtedun sildaleikjandans: Turbæ timuerunt mirantes,*** on pourrait croire qu'Ulphilas a réuni les leçons des manuscrits grecs dont les uns portent ἐθαύμασαν et les autres ἐφοβήθησαν. Mais si l'on admet les remarques que j'ai faites, on pensera qu'Ulphilas n'a point eu sous les yeux la leçon grecque occidentale, mais qu'il a suivi la version latine qui portait ***admirantes timuerunt***, et certes il

[1] *Thesaur. Epist. Lacroz.* t. III, p. 91, 92.

est remarquable que cette variante se trouve dans le manuscrit de Brescia, et qu'ainsi la leçon suivie par Ulphilas existe encore dans un manuscrit latin.

Examinons maintenant quelles altérations la version gothique a pu recevoir depuis son origine jusqu'au temps où les fragments qui nous restent ont été écrits.

Tant que le Manuscrit d'argent fut l'unique monument de la langue des Goths, il n'était guère possible de déterminer avec quelque précision l'âge de ce manuscrit. On pouvait être incertain entre les siècles pendant lesquels cette langue a été en usage. Le manuscrit de Wolfenbuttel a éclairci cette question [1]. L'ancienne écriture y est divisée en deux colonnes : l'une contient la version gothique, l'autre une version latine. Cette dernière doit être rapportée au sixième siècle et détermine l'époque de l'écriture gothique [2]. Le Manuscrit d'argent, qui est écrit en plus gros caractères, et qui, en le comparant aux fragments de Wolfenbuttel, présente quelques différences légères, ne s'éloigne pas de cette époque et fut écrit comme eux en Italie, au temps des Ostrogoths [3], vraisemblablement sous Théodoric ou sous Amalasunthe. C'est en effet le temps où l'on écrivait beaucoup en lettres onciales, et où le luxe des lettres d'or et d'argent sur du vélin pourpre était le plus fréquent. En comparant les fac-simile des manuscrits d'Upsal et de Wolfenbuttel [4] avec les manuscrits grecs et latins en lettres onciales

[1] Knittel, § 303, p. 503.

[2] Knittel, § 217, 218.

[3] Knittel, § 205, 225. — Ihre, *De ling. Cod. Arg.* § XVII.

[4] Les fac-simile du Manuscrit d'argent se trouvent dans Knittel, *Ulphil. Vers. nonnul. cap. Epist. Pauli ad Roman.* 1762, 4°. — *Chronic. Gotwic.* 1732, fol. t. I, p. 1. — Hickes, *Ling. vet. sept. thes.* 1705, fol. *præf.* p. VIII — Ihre, *Analect. Ulphil.* 1769, réimprimé dans Busching, *Scripta Vers. Ulphil. et ling. mœso-goth. illust.* Berolin. 1773, 4°. — Les éditions de Junius et de Benzelius sont imprimées avec des caractères gothiques d'après le Manuscrit d'argent, mais n'en sont pas une imitation exacte, non plus que les fragments en caractères gothiques qu'on trouve dans Gruter, *Inscript.* p. 147, 148, et dans la dissertation *De litt. ling. Getar.* publiée par Vulcanius.

des cinquième, sixième et septième siècles, on trouve dans la plus grande partie des caractères une très-grande ressemblance. Les fragments gothiques de Milan paraissent aussi du sixième siècle.

Il est probable qu'Ulphilas ne termina sa version qu'après que les Goths eurent passé le Danube et furent établis dans la Mœsie. En supposant les manuscrits gothiques qui nous restent écrits vers la fin du règne de Théodoric, il ne s'écoula qu'un peu plus d'un siècle entre l'époque où Ulphilas publia sa version et celle où ces manuscrits furent transcrits. Le respect que les Goths avaient sans doute pour l'ouvrage de leur grand évêque dut les empêcher de l'altérer, et il n'est nullement probable que, dans cet espace de temps, on ait fait un travail dans ce but. Les copies de l'Écriture sainte en langue gothique durent être peu nombreuses et se succéder lentement, car il n'y avait pas un grand nombre de gens lettrés parmi les Goths[1]. Je suis donc très-porté à croire que les altérations que put subir la version d'Ulphilas, de copie en copie jusqu'à celles qui nous restent, se réduisent à quelques scholies, à quelques notes explicatives des mots peu connus, qui passèrent dans le texte, et que les variantes plus importantes, qui ne peuvent se rapporter à cette cause, appartiennent au travail primitif d'Ulphilas.

Ihre[2] et quelques autres philologues ont pensé que la version d'Ulphilas avait été altérée « en Italie, dans le but de la rapprocher des versions de l'Église latine. » J'avais d'abord adopté cette opinion, mais maintenant je la rejette après un examen approfondi.

Il ne faut pas s'imaginer, avec Richard Simon, que dès les premiers temps du christianisme l'Église latine eut une version autorisée pour le service public[3]. Bien loin de là, il parut

[1] Procop. *Bell. Goth.* I, 2.

[2] *Dissert. de ling. Cod. Argent.* § XVII, XVIII.

[3] Simon, *Hist. critiq. des vers. du N. T.* chap. III, p. 25 et suiv. Il croit que la

tout à coup une foule de versions latines ; chaque Église eut la sienne, et elles étaient le résultat des explications que les docteurs donnaient à ceux qui n'entendaient pas le grec [1]. Quelles que fussent les versions en usage en Italie, la multitude de celles qui étaient employées par d'autres Églises orthodoxes devait empêcher d'avoir pour une d'elles une préférence exclusive, et l'on voit en effet qu'après que la nouvelle version de saint Jérôme fut répandue, le pape saint Grégoire en fit usage avec l'ancienne version [2]. « L'Église romaine, écrivait-il, se sert de l'une et de l'autre. » Ainsi vers le temps où nos manuscrits gothiques furent écrits, *on n'avait point encore de version latine autorisée et qui dut exclure toutes les autres.* Il n'y avait donc aucune raison pour altérer l'œuvre d'Ulphilas pour la rapprocher des versions latines qui étaient loin d'être d'accord entre elles [3], et dont aucune n'était imposée par l'autorité ecclésiastique. En effet, la version gothique s'éloigne trop souvent des anciennes versions latines qui nous restent et de la Vulgate de saint Jérôme, pour qu'on puisse croire qu'elles ont servi à la réformer. Il faudrait donc qu'elle l'eût été d'après une version latine qui ne nous serait point parvenue ; mais alors nous devrions la trouver dans la colonne latine du manuscrit de Wolfenbuttel, car on aurait sans doute choisi cette version pour la mettre en regard avec le gothique, qui devrait s'accorder avec elle. Or, dans les fragments d'un petit nombre de versets (41 versets) qu'on trouve dans le manuscrit de Wolfenbuttel, en comparant la colonne gothique à la colonne latine, on compte dix-neuf

version *Itala*, à laquelle saint Augustin donnait la préférence, était cette version autorisée, et il veut que ce soit celle qui fait partie du ms. de Cambridge.

[1] Michaelis, *Introd.* chap. VII, sect. 25, p. 19.

[2] S. Gregor. *Præfat. ad Moral. exposit. ad Job. ad fin.* : « Novam verò translationem dissero, sed ut comprobationis causa exigit, nunc novam, nunc veterem, per testimonia assero, ut, quia sedes apostolica, cui auctore Deo præsideo, utràque utitur, mei quoque labor studii ex utràque fulciatur. »

[3] Hieronym. : « Si latinis exemplaribus fides est adhibenda, respondeant quibus? tot enim sunt exemplaria pæne quot codices. »

variantes [1] ; cela prouve que le gothique et le latin n'ont point été mis d'accord, et que, même écrits à côté l'un de l'autre, ils n'ont eu aucune influence l'un sur l'autre.

Je dois relever ici une erreur de Knittel. Il prétend [2] « que les Goths avaient une version latine consacrée par l'autorité publique et l'usage général, » que ce n'était pas celle de saint Jérôme, et qu'elle était « telle que saint Jérôme ne l'avait jamais vue : » *Et quidem (id quod caput rei est) talem quam nec unquam viderat Hieronymus.* Il cite en témoignage la lettre que saint Jérôme écrivit, vers l'an 403, à Sunnia et Fretella, Goths de la Germanie. Ces Goths, qui s'occupaient de la critique biblique, avaient consulté Jérôme sur les variantes qui se trouvaient dans les versions grecques et latines des Psaumes, et lui avaient demandé quelles étaient les leçons conformes au texte hébreu. Ils lui avaient envoyé une liste des passages sur lesquels ils désiraient des éclaircissements, et saint Jérôme, dans sa réponse [3], les répète mot à mot : *juxta digestionem schedulæ vestræ.* Or Knittel me paraît s'appuyer bien à tort sur cette lettre, car on voit clairement, en la lisant, que les Goths qui consultaient saint Jérôme avaient adopté la version des Psaumes qu'il avait faite à Bethléem d'après le grec des Septante, contenu dans les Hexaples [4]. Ces Goths citent cette version : on

[1] Knittel, p. 392, 393.

[2] Knittel, § 208, p. 388.

[3] Hieronym. *Oper.* t. II, p. 626 et seq. edit. Martianay.

[4] Saint Jérôme corrigea ou traduisit trois fois les Psaumes : 1° à Rome, vers l'an 382 ; il les corrigea d'après le grec des LXX. Cette version est connue sous le nom de *Psalterium Romanum* ; 2° à Bethléem, entre les années 384 et 390 ; il en fit une version sur les LXX des Hexaples : elle porte le nom de *Psalterium Gallicanum* ; 3° vers l'an 391, il fit une autre traduction sur le texte hébreu. Ces trois versions existent (Hieronym. *Oper.* t. I), et les passages indiqués par Sunnia et Fretella concordent exactement avec le *Psalterium Gallicanum* ; il n'y a presque pas d'exception. La manière dont saint Jérôme relève quelques erreurs de copiste, prouve sans réplique qu'il avoue la version latine citée par les critiques goths. Par exemple, Ps. LXXIII, v. 8, il montre qu'une altération a été produite par l'introduction dans sa version d'une note qu'il avait mise à la marge : « Et miror quomodo a latere adnotationem nostram nescio quis teme-

voit qu'elle leur est parvenue déjà légèrement altérée, et saint Jérôme relève ces altérations, reconnaît cette version pour son ouvrage, la justifie, la défend. Cette lettre est donc bien loin de prouver que *les Goths avaient une version latine reconnue par l'autorité publique.* Ils avaient, au contraire, toujours eu la liberté de choisir parmi les versions italiques, et, à l'époque dont nous parlons, ils commençaient à leur préférer celle de saint Jérôme.

L'usage d'écrire le Nouveau Testament en deux colonnes et en deux langues a certainement pu introduire quelque confusion et quelques interpolations; mais on a presque toujours exagéré l'action des versions sur le texte et l'influence que deux versions écrites en regard pouvaient avoir l'une sur l'autre. C'est ainsi qu'on a cru autrefois que le texte grec des manuscrits gréco-latins avait été altéré d'après les versions latines. Depuis Erasme, on les accusait de latiniser[1]; mais maintenant on a apprécié cette accusation, et le principe des familles a montré que les diverses leçons des textes grecs avaient une tout autre origine[2]. Je ne saurais croire que les versions latines aient eu, après Ulphilas, une grande influence sur sa traduction. Quelques-uns des Goths établis en Italie voulurent avoir, par piété ou par curiosité, une version latine à côté de leur version nationale; mais ces deux versions furent écrites indépendamment l'une de l'autre, et il n'y eut jamais un travail critique exécuté pour rapprocher le goth du latin. La raison alléguée par Hug[3], que de pareilles corrections pouvaient se faire par égard pour la calligraphie et pour avoir dans chaque

rarius scribendam in corpore putaverit quam nos pro eruditione legentis scripsimus hoc modo, etc. »

[1] Wetstein, *Prolegom.* — Chr. Bened. Michaelis, *De var. lect. N. T. cautè colligend.* § 83-98, p. 91-108.

[2] Woide, *Præfat. ad Cod. Alexandr.* — Michaelis, *Introd.* chap. VIII, sect. III, t. II, p. 88 et suiv. — Griesbach, *Symb. crit.* t. I. — Cellérier, *Essai d'une introd. critiq.* p. 74-76.

[3] Hug, *Einleitung*, p. 487.

colonne le même nombre de lignes, me paraît avoir très-peu de force. Les copistes ou calligraphes n'étaient pas assez savants pour cela ; rarement ils savaient bien les deux langues, et ils pouvaient bien faire des fautes, mais non pas corriger une version par une autre.

Il est une autre source d'altérations dont Hug a parlé et que j'admets comme lui : ce sont les scholies qui, d'abord écrites à la marge, ont passé dans le texte lorsqu'on a de nouveau copié le manuscrit. J'ai déjà remarqué que, dans l'espace de temps qui s'écoula entre Ulphilas et l'écrivain du Manuscrit d'argent, la succession des copies ne dut pas être rapide, ni ces copies bien nombreuses. Mais, quoi qu'il en soit, des altérations de cette espèce ont eu lieu, et il faut examiner leur nature, après avoir averti de nouveau que je ne saurais regarder comme des notes passées de la marge dans le texte les leçons occidentales que j'ai attribuées ci-dessus au travail critique d'Ulphilas. Ainsi Benzelius a pris pour une note marginale les mots : *Quod sic bene dixit illi* qui, dans le gothique, terminent Luc I, 29 ; mais cette addition se trouvant dans les manuscrits latins de Brescia et de Saint-Germain, je lui crois une toute autre origine.

Avant de rechercher dans la version gothique, telle qu'elle nous est parvenue, les notes marginales que les copistes ont pu y faire entrer, voyons quelles altérations elle aurait reçues, si, en la copiant encore une fois, on y avait inséré les scholies qui existent maintenant à la marge des manuscrits. En les examinant, on trouvera qu'elles ne sont que des explications de quelques mots peut-être peu connus, et nullement des variantes acquises par la collation d'autres manuscrits. Si on les introduisait dans la version d'Ulphilas, elles y produiraient bien moins des leçons nouvelles que des répétitions dont l'origine serait facile à reconnaître. Voici quelques exemples :

Luc III, 14. Jah waldaith annom izvaraim. *Et dominamini stipendiis vestris.* Le grec : ἀρκεῖσθε τοῖς ὀψωνίοις ὑμῶν.

En marge du Manuscrit d'argent on lit : Ganohidai sijuth — *contenti estote*. Ce passage est un de ceux qui prouvent que le traducteur goth a travaillé sur le texte grec, car le mot *waldaith*, que Benzelius et Ihre n'ont pu d'abord expliquer, vient de ce qu'Ulphilas a lu dans le grec ἄρχετε, au lieu de ἀρκεῖσθε (ἄρχω, ἀρκέομαι), et le dérivant du verbe ἄρχω, *impero*, il l'a traduit par *waldaith* qui vient du verbe waldan, *dominari*[1]. Un Goth, qui s'est aperçu de la méprise, a rétabli la leçon en mettant en marge : ganohidai sijuth, *contenti estote*. Ganohidai vient du verbe ganohan, *sufficere*. Cette scholie est donc la traduction exacte du grec, et il n'est point nécessaire de la faire dériver, comme Hug le veut, des versions italiques.

Marc I, 6. Haithivisk, *silvestre*, est expliqué à la marge par vilthi qui a le même sens.

Marc XII, 24. Mela, *scripta*. En marge : bokos, *libros*.

Luc V, 28. Iddja afar imma, *Ibat pone illum*. En marge : laistida, *sequebatur*.

Luc VI, 27. Fijandam, *inimicis*. En marge : hatjandam, *odientibus*.

Luc VII, 22. Gaunodedum, *lamentabamur*. En marge : hufum, du verbe hufan, qui a la même signification dans Matth. XI, 17.

Tit. I, 16. Uskusanai, *reprobi*. En marge : ungakusanai, mot de même sens qui ne se trouve ni dans le Manuscrit d'argent, ni dans les fragments de Wolfenbuttel.

Philem. 12. Meinos brusts, *mea pectora*. En marge : meina haithra, *mea viscera*, qui rend exactement le grec σπλάγχνα.

Philem. 14. Ak us lustum, *sed ex desideriis*. En marge : gabaurjaba, *libenter*.

On voit que, si ces notes marginales passaient dans le corps de la version gothique, comme en effet quelques-unes y ont

[1] V. Marshall, *Observ.* p. 450. — Ihre, *Additam. ad Gordon. Specim.* p. 58, Collect. Busching.

déjà été placées dans les éditions imprimées du Manuscrit d'argent[1], elles n'y introduiraient aucune variante qu'on pût rapporter à l'usage des manuscrits latins. Il en est une seule sur laquelle on pourrait être en doute ; Hug l'a citée, et je n'ai point l'intention de la dissimuler. La voici :

Luc IX, 34. Quemun in thamma milhmin, *venerunt in illam nubem*. En marge : jah at im in milhman atgagandam, *et ad illis* (sic) *in nubibus accedentibus*. Hug[2] croit reconnaître dans cette scholie la version italique des manuscrits de Vérone et de Brescia : *Et intrantibus illis in nubem*. J'ai cité ce passage tel qu'il est dans le Manuscrit d'argent[3]; Junius et Benzelius l'ont mêlé dans leurs éditions avec la note marginale.

Si maintenant on cherche dans la version gothique quelles sont les altérations qu'on peut rapporter à l'introduction des gloses marginales, semblables à celles que je viens de citer, on en trouvera plusieurs. J'en citerai quelques-unes :

Matth. IX, 23. Svigljans jah haurnjans haurnjandans, *tibicines, buccinatores buccinantes*. Le grec et le latin n'ont que le premier mot ; les deux autres viennent d'une explication qui de la marge est passée dans la version.

Marc I, 27. Afslauthnodedun allai, sildaleikjandans, *obstupebant omnes, mirati*.

Marc II, 12. Jah haudidedun mikiljandans Goth, *et extollerent laudibus, magnificantes Deum*. Le grec : καὶ δοξάζειν τὸν Θεόν.

Luc II, 2. Visandin kindina Surias, raginondin Saurim, *existente præfecto Syriæ, procuranti Syros*.

Luc XIX, 27. Aththan svetauh. *Verò, verumtamen*.

Toutes ces répétitions furent d'abord des explications marginales. Dans l'épître aux Philippiens II, 28, la version gothique

[1] Ihre, *Ulphil. illustr. Luc.* VI, 40, 49, etc.
[2] Hug, § 138.
[3] Ihre, *Ulphil. illustr. præf.* et p. 130.

ajoute : Ufmunnands hwa bi izvis ist, *recogitans quæ circa vos sunt*, et cette addition ne peut être qu'une note originairement écrite dans la marge.

Si donc on entreprenait un travail critique destiné à rétablir la version gothique, comme elle était en sortant des mains de son auteur, il faudrait sans doute faire disparaître les répétitions que je viens d'indiquer et toutes les interpolations du même genre, mais je crois que l'on irait beaucoup trop loin si l'on en ôtait toutes les leçons occidentales, ou tout ce qui s'accorde avec les versions latines. C'est cependant cette dernière façon de procéder qui semble prescrite par Hug : « Une criti- « que sur ce sujet n'offre pas, dit-il, de grandes difficultés. « Tout ce qu'on peut exiger à cet égard de la traduction gothi- « que, considérée dans son état primitif, c'est qu'elle fournisse « des témoignages de ce qui a été autrefois reconnu comme « authentique dans la version de Constantinople. Elle est alors « regardée comme un témoin appuyé de preuves respectables. « Pour obtenir une traduction gothique sans altération, on n'a « qu'à en séparer et en rejeter tout ce qui lui a été ajouté du « latin, et qui, au moyen de la comparaison, est si reconnais- « sable et si facile à ôter qu'on ne peut guère s'y tromper [1]. » Je crois au contraire que si, en comparant la version gothique avec la récension de Constantinople, on rejetait tout ce qui s'en éloigne et se rapproche de la récension occidentale, on dénaturerait beaucoup le travail primitif d'Ulphilas. Je crois avoir prouvé que cet évêque a connu la langue latine; je crois avoir rendu probable qu'il a consulté des manuscrits latins et qu'il en a quelquefois préféré les leçons. Cette opinion n'est pas tout à fait nouvelle; Bengel et Wetstein l'ont précédemment indiquée [2].

Ce fut donc un travail critique fondé sur le texte grec et les

[1] Hug, § 138, p. 488.

[2] Bengel, *Defens. N. T.* p. 27. — Wetstein, *Proleg. ad N. T.* p. 116. — Benzelii *præf. ad Evang. goth.* p. XXXIII. — V. Gabelentz, *Proleg.* p. XVIII.

versions latines qu'Ulphilas entreprit, et les soins qu'il donna à sa traduction en firent un chef-d'œuvre d'autant plus précieux qu'elle ne le cède en ancienneté qu'aux versions italiques et à la version syriaque. On est étonné, et à juste titre, qu'un tel ouvrage ait été exécuté au milieu des nations qui, au quatrième siècle, habitaient les bords du Danube, et l'on a besoin de trouver dans l'histoire les causes de ce phénomène. C'est pour l'expliquer que j'ai tâché d'établir qu'Ulphilas était instruit dans la langue et la littérature des Romains. Son origine grecque, ses relations et ses voyages à Constantinople [1] rendent suffisamment compte de sa connaissance de la langue des Grecs, dont le voisinage avait une si grande influence sur la culture des Goths.

La position géographique des Goths sur les bords du Danube était éminemment favorable au travail que leur primat avait entrepris d'après le texte grec et les versions latines. Il dut être puissamment facilité par les rapports qui existaient entre la langue mœso-gothique, le grec et le latin [2].

On ne peut plus nommer les Goths barbares, quand on sait qu'ils suivirent l'exemple de leur évêque, qu'ils s'adonnèrent aux études, qu'ils s'occupèrent de la critique sacrée, et qu'au

[1] Ulphilas se rendit à Constantinople, sous Constance, en 359, et pendant le règne de Valens. *Hist. Miscell.* XII, 12. — Jacob. Gothofred. *ad* Philostorg. — Sozomen. IV, 24. VI, 37. — Socrat. II, 41. — Niceph. Callist. IX, 44. — Cassiod. *Hist. Trip.* V, 38.

[2] Junius, *Præf. ad Glossar. Goth.* p. 3.—Ihre, *Gloss. Suio-Goth. proœmium*, p. XV, XIX.— Ihre, *Specim. Gloss. Ulphil.* part. 2ª et 3ª, *præfat.* — Ihre, *Ulphil. illustr. præf.* —Benzelius, *Evang. goth. præf.* p. XII. — Benzelius, *Pericul. runic.* p. 23. —Nic. de Clewberg, *Diss. de Harmon. ling. lat. et suio-goth.* Upsal 1777, 4°. — N. F. Funck, *Dissert. de Harmon. ling. græc. et suio-goth.* Upsal 1770, 4°. — Sv. Ulgrund, *Dissert. de dialect. ling. suio-goth.* § 8. — J. Borgh-sted, *De Dialect. ling. suio-goth.* § 19, 20. — Wachter, *Glossar. germ.* p. 1996, 1997. — J. Boeth, *Dissert. de mutat. ling. suio-goth.* part. 1ª, p. 9. — Junius a dit qu'il n'y avait qu'une différence de dialecte entre le grec et le gothique. — Rudbeck prétendait (*Atlant.* III, p. 120) qu'un Valaque comprendrait le Manuscrit d'argent en l'entendant lire, et que les caractères d'Ulphilas étaient encore de son temps en usage en Valachie. Il n'y a pas d'exactitude dans ces assertions.

commencement du cinquième siècle, longtemps avant qu'ils devinssent les maîtres de l'Italie, quelques-uns d'entre eux correspondaient, du fond de la Germanie, avec saint Jérôme, dans le but de comparer les versions grecques et latines avec *la vérité* hébraïque. On ne peut s'empêcher de partager l'admiration que témoigne ce Père de l'Église, lorsqu'on voit qu'il place les études des Goths au-dessus de celles des Grecs [1].

Il faut remarquer ici la différence essentielle qui existe entre les travaux d'Ulphilas et ceux que saint Jérôme termina quelques années plus tard. Ce dernier, pour corriger la version latine du Nouveau Testament, fit usage des manuscrits grecs qui s'éloignaient le moins des versions latines usitées [2], c'est-à-dire des manuscrits grecs de la récension occidentale d'après lesquels ces versions avaient été faites. Il ne sortit donc point du cercle de cette récension occidentale. La critique d'Ulphilas eut un champ plus vaste, et sa position le conduisit à consulter et à comparer deux récensions différentes, celle de Constantinople et celle de l'Occident. Il trouva cette dernière dans les manuscrits latins des pays voisins du Danube, et il composa son alphabet de caractères grecs et de caractères latins pour qu'il répondît mieux à une version faite sur des manuscrits des deux langues.

Le manuscrit de Wolfenbuttel offre la version gothique en regard avec une des versions latines antérieures à celle de saint Jérôme que nous avons citée, et prouve qu'au sixième

[1] Hieronym. *Epist. ad Sunniam et Fretellam, Oper.* t. II, p. 626 : ... « Quis hoc crederet ut barbara Getarum lingua hebraïcam quæreret veritatem, et dormitantibus, imò contendentibus Græcis, ipsa Germania spiritus sancti eloquia scrutaretur ?.. Dudum callosa tenendo capulum manus et digiti tractandis sagittis aptiores ad stylum calamumque mollescunt, et bellicosa pectora vertuntur in mansuetudinem Christianam... Quæritis a me rem magni operis.... et in opera Psalterii juxta digestionem schedulæ vestræ ubicumque inter latinos græcosque contentio est, quid magis hebræis conveniat, significem, etc... »

[2] Hieronym. *Præfat. ad Damasum* : « Igitur hæc præsens præfatiuncula pollicetur quatuor tantum Evangelia... codicum græcorum emendata collatione, sed et veterum nec quæ multum a lectionis latinæ consuetudine discreparent. »

siècle il y avait des Goths qui aimaient à étudier la Bible dans leur idiome en la comparant avec les autres versions, et qui, dans ce but, la faisaient transcrire en deux langues[1], méthode que le célèbre manuscrit de Cambridge et plusieurs autres nous montrent avoir été en usage vers le cinquième siècle pour le grec et le latin.

Sans doute, il a existé un assez grand nombre d'exemplaires de la Bible ou de ses parties en langue gothique, et il est resté quelques souvenirs de ceux qui se sont perdus[2]. Le manuscrit d'Upsal contenait au moins les Évangiles ; celui de Wolfenbuttel paraît avoir renfermé une fois les épîtres de saint Paul[3], et ceux de la Bibliothèque Ambrosienne offrent deux exemplaires des mêmes épîtres, et de plus des fragments de l'Ancien Testament et de l'Évangile de saint Matthieu. La différence des écritures atteste que ces restes appartiennent à des exemplaires différents. Lorsqu'on aura publié tous les manuscrits gothiques de Milan, on pourra peut-être faire des remarques intéressantes, en comparant entre eux les deux exemplaires de saint Paul et l'épître aux Romains avec les fragments de Wolfenbuttel. Jusqu'à présent on n'a pu confronter avec le

[1] Dans le manuscrit de Brescia, qui contient une version italique, on trouve un feuillet dont on ignore l'origine ; il offre, en latin barbare et presque inintelligible, une sorte de préface. On y lit : ... « Aliud in græca lingua, aliud in latina vel gothica, designata esse conscripta... etc. » (Blanchini, *Evangel. quadrupl.* t. I, p. 8, *proleg.*) Le passage est obscur, mais il prouve que la version gothique était connue en Italie. Semler a regardé le contenu de ce feuillet, qu'il faut lire en entier dans l'ouvrage de Blanchini, comme ayant été le préliminaire d'une confrontation de la version gothique avec le grec et le latin. (Michaelis, *Introd.* t. II, p. 40, éd. franç.)

[2] V. Philippe Marnix *apud* Sibrand. Lubbert, *De principiis Christ. dogmat.* lib. III, cap. 7. — Suffrid. Petri, *De Script. Frisiæ, præf.* — Usser. *De Script. et Sacris vernacul.* p. 212, 213. — Magn. O. Celsii *Hist. Biblioth. Stockholm.* p. 64. — Ihre, *Anal. Ulphil. diss.* I, § XXVI, not. pag. 203, in collect. Busching. — Ihre, *Fragm. vers. Ulphil. præf.* — Hieron. Roman. *Respublicas del mundo*, Medinæ 1575, cap. III. *De Rep. septentr.* —(And. Norrel) *In Hist. Bibl. Upsal. stricturæ*, p. 43, 46. — Lye, *Præf. ad Evang. goth.* — Aug. Rocca, *Append. Bibl. Vatic.* p. 396. — Bjoernstaëhl, *Lett.* IX. — Castillion. *Specim. præfat.* p. V.

[3] Knittel, § 201, p. 285.

Manuscrit d'argent qu'un court fragment de saint Matthieu, et il n'a présenté pour variantes que la substitution de quelques mots synonymes. Ainsi le fragment porte *afaiaik* à la place de *laugnida* et de *invidis*; *garuni* au lieu de *runa*.

Les manuscrits de Milan contiennent encore un calendrier, dont j'ai déjà fait mention comme mettant le complément aux preuves qui attestent que le Manuscrit d'argent et les autres manuscrits des mêmes caractères appartiennent aux Goths. La Bibliothèque Ambrosienne possède encore un fragment d'une homélie ou commentaire sur l'Évangile de saint Jean en langue gothique. MM. Mai et Castiglione n'en ont publié que quelques lignes, mais cet écrit occupe dix pages dans le manuscrit palimpseste, et, par un hasard singulier, le reste a été retrouvé dans la Bibliothèque du Vatican[1]. Ce traité contient

[1] Mai, *Script. Veter. Nova Collect.* t. I, p. ultim. — Publié en entier par Massmann, *Auslegung des Evangelii Johannis in gothischer Sprache*, Munchen 1834, 4°, avec une version latine et un travail critique très-étendu. C'est une sorte de commentaire sur une partie de l'Évangile de saint Jean, dans lequel sont cités de nombreux passages du texte, comme il est facile de le voir par le tableau suivant des passages de l'Écriture qui y sont insérés.

Ancien Testament :	Pages 37.	Psal. 53, 2, 3.—P. 42. Num. XIX, 9, 2, 3, 5.
Nouv. Testament :	— 37.	Joh. I, 29.
	— 39.	Joh. III, 3.
	— 39, 40.	Joh. III, 4.
	— 40.	Joh. III, 5.
	— 41.	Joh. III, 23, 24, 25.
	— 42.	Act. II, 38.—Joh. I, 12, 27.—Luc III, 16.—Matth. III, 11.—Marc I, 8.
	— 43.	Joh. III, 9; III, 26.
	— 43, 47.	Joh. III, 30.
	— 43, 44.	Joh. III, 31.
	— 44.	Joh. III, 32.
	— 45.	Joh. V, 22, 29.
	— 46.	Joh. V, 23; XVII, 23.
	— 47.	Joh. V, 35, 36.
	— 48.	Joh. V, 37, 38. — Matth. V, 8.
	— 49.	Joh. VI, 9, 10. — Matth. XIV, 21.
	— 50.	Joh. VI, 11, 12, 13.
	— 51.	Joh. VII, 44, 45, 46, 47, 48, 49.
	— 52.	Joh. VII, 50, 51, 52.

des citations de l'Écriture sainte, et fait ainsi connaître plusieurs passages qui manquent dans ce qu'on a de la version gothique. Il est aussi d'un grand intérêt comme unique reste d'une littérature sans doute très-abondante autrefois. On sait que saint Chrysostôme fit lire la Bible gothique et prêcher aux Goths en leur langue dans une église de Constantinople[1], et le morceau découvert par M. Mai atteste que ces homélies furent écrites. Une fois qu'il est certain qu'on écrivit en langue gothique sur des matières religieuses, on ne saurait douter du grand nombre de ces productions[2].

La littérature des Goths eut donc bien plus d'étendue qu'on ne le pense, et le mépris des études ne fut pas aussi général chez cette nation que certains faits historiques pourraient le faire croire. Les Goths cultivèrent leur langue, l'embellirent, la rendirent régulière, et parvinrent à lui donner cette *abondance* (ubertas) dont Cassiodore rend témoignage[3]. Ce n'est

Suivant Castiglione, le manuscrit gothique, qui se trouve en partie à Milan et en partie à Rome, est le plus difficile à lire de tous les palimpsestes gothiques : les caractères sont effacés, le manuscrit a été frotté à la pierre ponce, et la nouvelle écriture est fortement prononcée.

Massmann a rendu très-probable que l'auteur de ce commentaire est Théodore d'Héraclée, qui mourut avant 355. Il était arien (et non pas semi-arien, comme le croit Massmann) et il attaqua violemment Marcellus d'Ancyre; il écrivit en grec, et l'on peut croire qu'Ulphilas traduisit en gothique son ouvrage. V. sur cela Castiglione, *De Ulphil. et Goth. Arianismo.*

[1] Joh. Chrysost. *Oper.* t. XII, p. 371. — Theodoret, *Hist. Eccles.* V, 30. — Benzel. *Præf.* p. XXVIII : .... « Sed et cum aliquando in ecclesia S. Pauli convenissent Gothi jussit (Joh. Chrysostomus) e versione Gothica prælegi loca quædam S. Scripturæ, et postea Gothum presbyterum Gothice concionari. Hinc ipsa facundissima homilia... habita anno 399 quam primus edidit, t. XII, p. 371. Montfauconius. .....» Ang. Mai, *Ulphil. part. ined. specim.* p. XIV : « Magnus ipse Chrysostomus Gothis in æde Divi Pauli congregatis libros divinos ex eorum vernaculo volumine perlegi jussit, tum et Gothum presbyterum concionari...» (T. XII, p. 371.)— Theodoret, V, 30 : *De Eccles. Gothorum...* « *Ejusdem* enim cum ipse *linguæ* presbyteros et diaconos ac lectores cum ordinasset (Jo. Chrysostomus), unam illis ecclesiam adsignasset... Nam et ipse eo sæpius veniens concionem habebat, utens interprete quopiam qui utramque linguam calleret...»

[2] M. Favre-Bertrand a ajouté en note pour tout ce passage : *à revoir et à changer d'après Massmann, Gabelentz et Castiglione. — Éd.*

[3] Cassiod. *Var.* lib. XI, ep. 1. — Knittel, § 236, 237.

qu'en écrivant que tout cela a pu se faire ; aussi l'anonyme de Ravenne et l'évêque goth Jornandès nomment plusieurs auteurs de leur nation. La destruction totale de leurs ouvrages est une présomption bien forte qu'ils avaient écrit dans leur langue.

En Italie, en Gaule, en Espagne, les Goths se trouvèrent mêlés à une population qui parlait la langue latine ; ils contribuèrent à la dégénérescence de cette langue, et la leur disparut dans la formation des idiomes modernes. Les prêtres orthodoxes s'attachèrent à détruire les ouvrages des Goths, qui, selon eux, devaient renfermer le levain de l'hérésie, et bientôt personne n'eut intérêt à conserver des livres qui n'étaient plus entendus, et qu'on aurait redouté d'entendre. Ils durent promptement être détruits, et sans l'usage, si funeste d'ailleurs, de *récrire* les manuscrits pour profiter du parchemin, sans le luxe éclatant du Manuscrit d'argent, qui en fit un objet particulier d'attention, nous n'aurions aucun monument d'une littérature qui présente des phénomènes d'un haut intérêt; nous aurions perdu une des plus anciennes versions de l'Ecriture sainte, et nous ignorerions jusqu'aux caractères avec lesquels on écrivait une langue qui fut la sœur aînée des langues germaniques, et qui lie les langues du nord de l'Europe avec celle d'Homère et de Démosthène.

Une des raisons que Hickes a alléguées pour prouver que le Manuscrit d'argent ne contenait pas la version d'Ulphilas, était qu'il n'y apercevait aucune trace d'arianisme. Mais saint Jean Chrysostôme, qui s'opposa avec tant de courage aux Goths ariens et à leur chef Gainas, lorsqu'ils demandèrent une église dans Constantinople [1], n'aurait pas fait lire la Bible gothique si elle avait été entachée d'hérésie, et ce fait, rappelé par Benzelius et par M. Mai, constate la pureté de cette version, comme il fait tomber l'objection de Hickes. Il y avait beaucoup de

[1] Theodoret, *Hist. Eccl.* V, 32. — Sozomen *Hist. Eccl.* VIII, 4.

Goths qui étaient orthodoxes. Saint Ambroise, saint Jérôme, saint Chrysostôme[1] font l'éloge de la foi, de la doctrine des Goths et de leurs évêques. L'examen de tout ce que nous possédons du Nouveau Testament gothique ne fait rien découvrir qui sente l'hérésie ; mais il faut avouer que, comme le dit Michaelis[2], « l'orthodoxie et l'hétérodoxie ont peu de liaison avec les points de critique. » Cependant on doit remarquer que dans l'Évangile de saint Marc (I, 3) on lit : « *Staigos Goths unsaris*, semitas Dei nostri, » et que ces mots, tirés d'Esaïe, sont traduits d'après la leçon la plus orthodoxe, qui ne se trouve que dans la récension occidentale. On a acquis dernièrement une preuve encore plus positive de l'orthodoxie de la version gothique par la publication de l'Épître aux Romains (Milan 1834, 4°). Le célèbre passage (IX, 5) sur la divinité de Jésus-Christ, qui s'y trouve, ne nous semble devoir laisser aucun doute sur ce point. La seule trace d'arianisme paraît dans l'Épître aux Philippiens II, 6 : « ... *Esse se similiter Deo* (galeiko guþa). » Le grec porte : τὸ εἶναι ἴσα θεῷ : galeiko signifie *semblable* et non pas *égal*[3]. Les Ariens ont été accusés[4], mais n'ont jamais été convaincus, d'avoir altéré les Livres saints[5]; et, comme nous l'avons déjà dit, il n'y a aucune trace d'arianisme dans ce qui nous reste de la Bible des Goths[6], à moins qu'on ne veuille en voir dans l'absence de l'Épître aux Hébreux, qui, seule des Épîtres de saint Paul, ne se trouve pas dans les manuscrits de Milan. Les

[1] Ambros. *In Evang. Luc.* lib. I, 26. — Hieronym. *Epist.* 7 *ad Lætam.* — Joh. Chrysost. *Epist.* 14.

[2] Michaelis, *Introd.* t. II, 390, trad. franç.

[3] V. Castillion. *Epimetr. ad Philipp.* p. 63. — Massmann, p. 73. — Gabelentz, *Prolegom.* p. XV. — *Philipp.* II, 6 et not. Gabelentz.

[4] Hieronym. Roman. (*De Republ. Sept.* c. III) : « Ulphilas... traslado la Biblia en su lengua, mezclando mil errores en los sacrados libros. » — Jo. Magnus a dit la même chose. Ces auteurs n'avaient jamais vu la version d'Ulphilas.

[5] Michaelis, *Introd.* t. I, p. 430 et suiv.

[6] J. Walmann (*De Arianismo Gothorum*, Upsal 1757, 4°) pense qu'Ulphilas écrivit sa version avant d'avoir adopté les dogmes semi-ariens; il a traité brièvement l'histoire de l'Arianisme chez les Goths.

Ariens, il est vrai, rejetaient cette Épître; mais ils n'étaient pas les seuls, et de tout temps des doutes très-graves se sont élevés sur son authenticité, son auteur et la langue dans laquelle elle fut écrite.

La version gothique est utile à la critique biblique, et peut contribuer à la correction des textes sacrés. Elle partage, sous ce rapport, tous les avantages des plus anciennes traductions, et elle a de plus celui d'être d'un auteur connu. Ulphilas fut guidé par une grande connaissance des langues ; son zèle et sa science le mirent en relation avec les principaux docteurs de l'Église du quatrième siècle. Les manuscrits de sa version sont tous d'une très-grande antiquité ; ils sont exempts de cette foule de fautes qu'une succession de copistes n'aurait pas manqué d'y introduire, et l'écriture majuscule, qui paraît avoir été la seule en usage chez les Goths pour la transcription des Livres saints, a contribué encore à les en préserver[1].

Cette version a une importance peut-être encore plus grande sous les rapports philologiques. Des monuments de quinze siècles d'antiquité, qui font connaître une langue, source de plusieurs idiomes modernes, et dont la plupart de ceux qu'on parle en Europe ont conservé des dérivés, présentent un très-grand intérêt, et ne sauraient être assez étudiés.

[1] Les souscriptions du Contrat de Naples sur papyrus, dont Gaët. Marini a donné le fac-simile, prouvent que pour l'usage ordinaire, outre les caractères majuscules, les Goths avaient aussi des caractères penchés et cursifs. Th. Mareschal (*Observ. de Vers. Goth.* p. 386) cite un rabbin célèbre qui dit qu'Ulphilas inventa un alphabet majuscule et un alphabet minuscule.

ESSAI

SUR

LA LITTÉRATURE DES GOTHS

1832-1837

LITTÉRATURE PROFANE

DE LA

LITTÉRATURE DES GOTHS

DEUXIÈME PARTIE

LITTÉRATURE PROFANE

Il y a bien des années qu'en rendant compte dans la *Bibliothèque Universelle*[1] d'une des découvertes faites par M. l'abbé Mai, nous donnâmes quelques détails sur la langue et la littérature des Goths. Nous cherchâmes à établir que cette nation eut dans sa langue un nombre d'ouvrages et d'auteurs bien plus considérable qu'on ne le croit communément. La version gothique de l'Écriture sainte était alors le point de départ de nos recherches, et maintenant nous les reprenons sous le rapport de la littérature profane. Sans doute nous ne pouvons espérer d'en retrouver les monuments originaux ; mais nous en poursuivrons les traces dans les histoires et dans les poésies du moyen âge; nous montrerons que des poëmes et des récits de diverses formes et en diverses langues, qu'on trouve chez une grande partie des peuples de l'Europe, doivent leur origine aux chants héroïques que les Goths composèrent aux temps d'Hermanaric, d'Attila et de Théodoric.

Dans l'article de la *Bibliothèque Universelle* que nous venons

[1] *Bibl. Univ.*, mai 1821.

de rappeler, nous avons fait mention de quelques monuments gothiques ayant rapport à des transactions de la vie civile, et si l'on pouvait s'en rapporter à un écrivain goth du sixième siècle, qui abrégea l'histoire que Cassiodore avait composée d'après les auteurs et les documents originaux[1], nous ferions remonter jusqu'au temps de Sylla la culture littéraire des Goths. C'est alors, suivant Jornandès, qu'un philosophe appelé *Dicenæus* vint s'établir dans leur pays, enseigna les sciences, adoucit les mœurs, et donna aux Goths des lois qu'ils conservèrent par écrit[2]. Mais on ne peut ajouter foi à ce témoignage, car Jornandès, cherchant à relever sa nation, lui attribue assez souvent des faits qui appartiennent à d'autres peuples[3].

On peut croire avec plus de certitude que de grands ouvrages d'histoire furent composés dans la langue des Goths. *Ablavius*, *Athanarid*, *Eldelwald*, *Marcomir*, etc. sont nommés comme historiens de cette nation par Jornandès et le géographe de Ravenne : la destruction totale de leurs écrits est une forte raison de penser qu'ils avaient employé leur langue nationale.

C'est par la poésie, et surtout par les chants, que les peuples barbares conservent le souvenir des événements. C'était là les seules annales des anciens Germains, qui célébraient dans leurs vers les dieux, les héros et l'origine de leur nation[4]. Ils avaient aussi des chants de guerre destinés à animer les

[1] Cassiodor. *præf. ad lib. I Variar.* — *Variar.* lib. IX, epist. 25.

[2] Jornand. *De reb. Goth.* XI : « Dicenæus.... nam æthicam eos erudivit.... naturaliter propriis legibus fecit, quas usque nunc conscriptas Bellagines nuncupant. » — V. Wachter, *Glossar.* — Ihre, *Glossar. Suio-Goth.* — Ducange, *Glossar. inf. lat.* pp. 1098-1166. — Wahlberg, *De philosoph. veter. suio-goth.* p. 19, note (*h*). — Lund. *Zamolx.* p. 68.

[3] J. G. Eccard, *De orig. Germanor.* § 108, p. 256.—Strabon (lib. VII, p. 298-304) parle de Dicenæus comme dirigeant le roi des Gètes.

[4] Tacit. *Germ.* 2 : « Celebrant carminibus antiquis, quod unum apud illos memoriæ et annalium genus est, Tuistonem Deum... et filium Mannum, originem gentis » — Tacit. *Annal.* II, 88 : « Canitur (Arminius) adhuc apud barbaras gentes. »

combattants[1]. Les Romains, étonnés de la rudesse de ces voix et de ces idiomes, les comparaient aux cris des oiseaux[2], et comprenaient avec peine que ces rauques accents pussent produire quelque émotion.

Les Goths, les Vandales, les Gépides[3], les Lombards[4], les Bourguignons[5], étaient des peuples de même origine et qui parlaient la même langue. Les Lombards eurent, au sixième siècle, des poésies qui furent répandues dans toute l'Allemagne, et qui célébraient les hauts faits d'Alboin leur roi[6]. Elles avaient le caractère épique et devaient ressembler à nos poëmes de chevalerie, car on croit retrouver chez les Lombards des traces de cette fameuse institution. Ainsi Alboin, vainqueur des Gépides et de Torismond fils de leur roi, ne put s'asseoir à la table de son père avant d'avoir été *armé* par un roi étranger[7]. Il alla à la cour du roi des Gépides, fut admis à sa table, malgré le souvenir douloureux du coup qu'il avait frappé, et reçut les armes de Torismond des mains de son mal-

[1] Tacit. *Germ.* 3 : « Carmina... quem Barritum vocant, accendunt animos... »

[2] Tacit. *Hist.* II, 22 : « .... Cantu truci... »

Julianus, *Misopog.* init. : « Enimverò barbaros eos qui trans Rhenum incolunt, vidi, rustica carmina (ἄγρια μέλη), verbis facta similibus clangorum quos asperè clamantes aves edunt, studiosè amplecti et carminibus delectari. »

Sidon. Apollin. *Carm.* XII, p. 388, ed. Sirmond :

... Et Germanica verba sustinentem,
Laudantem tetrico subindè vultu
Quod Burgundio cantat esculentus.

[3] Procop. *Bell. Vandal.* I, 2. — Paul. Diacon. *continuat.* Eutrop. lib. XIV, p. 94.

[4] Paul. Diac. *ibid.* — Theoph. p. 81. — Cedren. I, p. 342. — Zanetti, *Del regno dei Lombardi*, p. 17. — Grotius, *Proleg. in Hist. Vandal.*

[5] Agath. I, p. 14. — Quelques mots de la langue des Bourguignons, qui ont été conservés, s'expliquent fort bien par le mœso-gothique. V. Amm. Marcell. XXXVII, 5. — Junii *Gloss. Goth.* pp. 221-297. — Wachter, *De ling. Cod. Argent.* p. 64-65.

[6] Paul. Diac. *De gest. Langobard.* I, 27. « Alboin verò ità præclarum longè latèque nomen percrebuit, ut hactenus etiam tàm apud Bajoariorum gentem, quam et Saxonum, sed et alios ejusdem linguæ homines, ejus liberalitas et gloria bellorumque felicitas et virtus, in eorum carminibus celebratur. »

[7] « Nisi prius à rege gentis exteræ arma suscipiat. »

heureux père. Alboin revint dans le camp des Lombards, et dès lors mangea avec Audoin[1]. Cette aventure, qu'Alboin raconte lui-même[2], forme, dans l'histoire de Paul Warnefrid, un épisode d'un caractère particulier et tout à fait poétique. Il rappelle le passage de la romance du Cid, où don Diégo, vengé par son fils, l'invite à manger avec lui[3]. Les nations gothiques gardèrent sans doute, en Espagne, plusieurs des coutumes qu'elles avaient eues dans la Pannonie et sur les bords du Danube. Les habitants de l'île de Gothland ont longtemps conservé un récit rimé, racontant l'émigration et les aventures des Winili, nation des bords de la mer Baltique, qui détruisit celle des Lombards et s'appropria son nom[4]. Ce poëme, dans son état actuel, paraît antérieur au douzième siècle, et l'on doit le considérer comme dérivé de poésies beaucoup plus anciennes, qui remontaient en partie à un temps rapproché de l'émigration. Les Lombards, illustres par leur valeur et leur petit nombre[5], furent sans doute les auteurs de ces poésies primitives, puisqu'elles célébraient leurs exploits; dans l'origine, elles ne parlèrent que de leur émigration et de leurs premiers faits d'armes, mais dans la suite on y ajouta successivement d'autres traits de leur histoire. Dès le cinquième siècle, Prosper d'Aquitaine rappelle ces traditions, et Paul Warnefrid les prit pour base de son récit[6]. Les chan-

[1] Paul. Diac. *ibid.* I, 24.

[2] « . . . Dùm cum patre lætus regias delicias caperet . . . »

[3] . . . . . Sienta a yantar el mio fijo
Do estoy, en mi Cabecera
Que quien tal cabeça trae,
Sera in mi casa cabeça.

[4] Stephan. *Not. ad Saxon. grammat.* p. 181. — Pontan. *Rer. Danic. hist.* I, p. 36. — Pontoppid. *Gest. et Vestig. Danor.* I, p. 105-107. — Graberg, *Saggio sugli Scaldi*, p. 21, 139-143.

[5] Tacit. *Germ.* 40 : « Langobardos paucitas nobilitat. » — Paul. Diac. I, 7 : « Erant siquidem tunc Winili universi ætate juvenili florentes, sed numero exigui. »

[6] Prosp. Aquit. : « Langobardos ex extremis Germaniæ finibus . . . Iborea et Ajone ducibus . . . » — Paul. Diac. I, cap. 3, 7-14.

sons scandinaves s'accordent avec le poëme de Gothland[1]. Les Bourguignons eurent aussi des chants historiques, et dans le onzième siècle ils chantaient le héros Ogier[2], qui est bien plus connu par les romans de Charlemagne.

Les chants nationaux des Goths, comme ceux des autres peuples de race germanique, redisaient les exploits des anciens guerriers, et servirent de matériaux à leurs historiens. Ablavius et Cassiodore en avaient fait usage[3], et l'abréviateur Jornandès conserve encore des lambeaux poétiques. Ces chants, ainsi que ceux des bardes, des skaldes, des troubadours, durent se faire entendre et se perfectionner à la cour ou dans les camps des princes; l'immense puissance du grand Hermanaric, qui fut l'Alexandre des Goths[4], dut beaucoup contribuer à exalter le talent des poëtes, à cultiver le langage, et il ne faut pas oublier qu'à cette époque Ulphilas, profitant des progrès qu'avait faits la langue gothique, produisit son étonnante version de l'Écriture sainte. Les Goths étaient certainement les plus cultivés de tous les barbares.

Le vaste empire d'Hermanaric fut détruit par les Huns. Les Goths, cherchant à échapper aux vainqueurs, se retirèrent vers le Danube, vers le Dniester et en Transylvanie. Cependant plusieurs princes de la noble race des Amales, chefs d'une partie des Ostrogoths, se soumirent aux Huns, s'attachèrent à

[1] And. Ser. Velleji *Centuria Cantil. Danic.* — Pontoppid. *Gest. et Vestig. Danor.* t. I, p. 107 et seq.

[2] Metell. Tegern. *Quirinalia, apud* Canis. t. III, part. 2, p. 134.

Burgundis alius belligero robore Dux probus,
Quem gens illa canens prisca vocat nunc Osigerium.

[3] Jornand. *De reb. Goth.* 4 : « Quemadmodum et in priscis eorum carminibus pænè historico ritu in commune recolitur; quod et Ablavius descriptor Gothorum gentis egregius verissimâ adtestatur historiâ. »

Id. ibid. 5 : « ... Cantu majorum facta modulationibus citharisque canebant, Ethespamaræ, Hamalæ, Fridigerni, Widiculæ et aliorum, quorum in hâc gente magna opinio est, quales vix heroas fuisse miranda jactat antiquitas. » — Les manuscrits donnent des variantes sur les noms de ces guerriers.

[4] Jornand. *De reb. Goth.* 23. — Amm. Marcell. XXXI, 3.

Rugilas, et suivirent un peu plus tard les drapeaux d'Attila. On voyait parmi eux Théodemir, père du grand Théodoric, et ses frères Walamir et Widemir, qui, selon Jornandès, étaient bien plus nobles que le roi qu'ils servaient [1].

Les Huns, soit hasard, soit habileté, s'étaient placés dans la Hongrie, et de cette position menaçaient les deux parties de l'empire romain. C'est dans cette situation que se trouvait Attila succédant à son oncle, et même après avoir soumis la Scythie et la Germanie, il conserva toujours une sorte de capitale dans les environs de Jasbérin ou de Tokai [2], non loin du lieu où Widicula, l'un des héros des Goths, avait trouvé une mort glorieuse [3]. L'historien Priscus, qui fit partie d'une ambassade envoyée par Théodose II à Attila, donne la description de ce village royal, et beaucoup de détails sur tout ce qui s'y passait. On voit que des jeunes filles accompagnaient par des chants (*ἄσματα σκυθικά*) la marche du roi des Huns, qu'à ses repas des poëtes chantaient ses victoires et ses vertus guerrières [4], et que des bouffons cherchaient à l'égayer par des lazzis et des plaisanteries dans lesquels les langues latine, hunique et gothique étaient bizarrement mêlées [5]. Celle des Huns était fort grossière et n'avait reçu aucune culture [6], tandis que celle

[1] Jornand. *De reb. Get.* 38.

[2] Mascov. *Fatti de' Tedeschi*, IX, 23, note 7. — Du Buat, *Hist. anc. des peuples de l'Europe*, t. VII, p. 461.

[3] Jornandès, 34. Il a conservé un fragment de Priscus qui ne se trouve pas dans les extraits des Ambassades.

[4] Priscus, pp. 58-67.

[5] Priscus, p. 67 : τῇ γὰρ Αὐσονίων τὴν τῶν Οὔννων καὶ τὴν τῶν Γότθων παραμιγνὺς γλῶτταν. Otrokocsi (*Orig. Hungaror.* p. 126) interprète Αὐσονίων γλῶτταν par « dialecte de la Valachie, » Fréd. Schlegel (*Tab. de l'Hist. mod.* I, p. 123) par la « langue romaine ou plutôt le dialecte corrompu des provinces, qu'on appelait la langue ausonique. »

[6] Procop. *B. G.* IV, 19. — Jornand. 24. — Quelle était la langue des Huns? à quelle race appartenaient ces barbares? Questions encore indécises. Bayer, Gaubil, Visdelow, de Guignes, croient les Huns identiques avec les Hiong-nou des Chinois, c'est-à-dire de race turque. — Leibnitz et Eckhart les ont crus Sarmates, c'est-à-dire Slaves. — Pallas et Bergmann les estiment Mongols. — Klap-

des Goths avait dès lors acquis une grande perfection. Aussi semble-t-il, par un passage de Priscus, que les Huns, appréciant la supériorité de l'idiome gothique, lui accordaient la préférence sur leur propre langue[1]. Tel est le sens qu'un historien et un critique célèbres, Gibbon et Frédéric Schlegel ont donné aux paroles de Priscus[2]. Le second de ces écrivains pense même qu'Attila « ne fut et ne demeura Hun que sous le rapport de la religion. Son éducation et sa manière de vivre étaient du reste tout à fait gothes. » Un Italien qui, au quinzième siècle, composa un dialogue qui eut de la célébrité, fait dire à Jean de Médicis, qu'un ancien livre grec de sa bibliothèque assurait qu'Attila faisait un si grand cas de la langue gothique qu'il avait voulu la substituer au latin, dont il prétendait défendre l'usage en Italie[3].

Quoi qu'il en soit de cette préférence et de ce caprice d'Attila, il est certain que les guerriers qui l'entouraient étaient

roth, Saint-Martin, Abel Rémusat les rapportent à la race finnoise, autrement appelée *tchoude* ou *ouralienne*. — Il se pourrait que la soumission des Finnois aux Hiong-nou leur eût fait prendre le nom de leurs maîtres, et que de là vînt celui des Huns. (Abel Rémusat, *Rech. sur les lang. tart.* p. 318.)

[1] Priscus, p. 59. C.

[2] Gibbon, *Hist. de la décad.* t. VI, p. 262, note 2, édit. franç. de Guizot. — Fréd. Schlegel, *Tab. de l'Hist. mod.* I, p. 122, trad. franç.

[3] Alcyonius, *De exilio*, lib. II, p. 213, ed. Meuken. « In bibliothecâ nostrâ asservatur liber incerti auctoris græcè scriptus, de rebus à Gothis in Italiâ gestis: in eo memini me legere Attilam regem post partam victoriam, tam studiosum fuisse Gothicæ linguæ propagandæ, ut edicto sanxerit, ne quis linguâ latinâ loqueretur, magistrosque insuper à suâ provinciâ accivisse qui Italos Gothicam linguam edocerent. » — Vallaszki (*Conspect. litter. in Hungar.* § 8, p. 45) cite ce passage, et, par une interprétation assurément très-forcée, il prétend que par *langue gothique* il faut entendre celle des Huns. D'un autre côté, Schlegel semble donner une trop grande autorité aux paroles d'Alcyonius. Il ne serait pas impossible qu'Alcyonius eût tiré ce qu'il avance de l'*Histoire de Byzance et d'Attila*, que Priscus écrivit en sept livres, ou qu'il eût vu de cet ouvrage des extraits plus étendus que ceux qu'on trouve dans le recueil des Ambassades. Plusieurs auteurs ont affirmé que l'histoire de Priscus existait encore au quinzième siècle et même plus tard. (Fabric. *Bibl. græc.* t. VIII, p. 539, note *aa*, ed. Harles.) Nous reconnaissons cependant qu'Alcyonius, annonçant que le manuscrit grec traitait de l'histoire des Goths en Italie, le représente comme fort différent de l'ouvrage de Priscus.

très-sensibles au charme de la poésie héroïque ; ils étaient vivement émus par les chants des poëtes[1], et l'on peut lire dans Jornandès l'éloge que les plus distingués des Huns chantèrent aux funérailles d'Attila, en tournant à cheval autour du lit de parade sur lequel son corps était exposé[2]. Un honneur pareil avait été rendu à Théodoric, roi des Visigoths, lorsqu'il fut trouvé sans vie sous un tas de morts après la bataille des champs Catalauniques[3].

Il paraît donc que ce fut à la cour d'Attila que les poëtes goths exercèrent avec le plus de succès les talents qu'ils avaient déjà développés à celle d'Hermanaric. Ils chantèrent *le roi de tous les rois*[4], ses victoires et les événements de son règne, en les rattachant aux souvenirs des générations antérieures.

Parmi les faits relatifs à Attila, il en est un fort remarquable par les développements qu'il a reçus des poëtes. Le massacre des Bourguignons de Worms, par les Huns, n'a laissé dans l'histoire qu'une trace à peine visible, tandis que sous la forme poétique il a été célèbre chez presque tous les peuples de l'Europe. C'est à donner une idée de cette poésie, des formes

[1] Prisc. p. 67

[2] Jornand. *De reb. Goth.* 49. M. de Chateaubriand a traduit cet éloge dans ses *Études historiques* (t. III, p. 120). L'historien goth ajoute : « Postquam talibus lamentis est defletus, *stravam* super tumulum ejus, quam appellant ipsi, ingenti commessatione concelebrant. » — Lactantius, commentateur de Stace, explique le mot *strava* (*ad Thebaïd.* lib. XII, v. 65) : « Exuviis enim hostium extruebatur regibus mortuis pyra, quem ritum sepulturæ hodiè quoque barbari servare dicuntur, quem Strabas dicunt linguâ suâ. » — Ce mot s'interprète par le mœsogothique. *Stravan* (Ulphil. Marc, XI, 8) signifie *Sterners*. C'est l'exposition d'un mort sur le bûcher ou sur un lit de parade, accompagnée d'un repas funèbre. Ces repas sont de tous les temps. Les Romains les nommaient *Silicernium*, les Norwégiens *Arffuesl* (Ol. Worm. *Monum. Danic.* cap. 6.—Ihre, *Gloss. Suio-Goth.* p 106), les Germains *Dadsisa.* (Ol. Worm. *ibid*, p. 36. — G. H. Ayrer, *De Datsisa Vet. Germ. in* t. IV *Act. Societ. lat. Jenens.* p. 134) Leibnitz, qui croyait que les Huns étaient des Slaves, a cherché à expliquer *Strava* par la langue de ces derniers peuples. (*Oper.* t. IV, part. 2, p. 191. — Eckhart, *Franc. Orient.* t. I, p. 877 et t. II, p. 487.)

[3] Jornand. *ibid.* 41 : « . . . . cantibus honoratum. »

[4] Jornand. *ibid.* 38 : « . . . . solus Attila rex omnium regum. »

variées qu'elle a revêtues, des modifications et des recensions qu'elle a subies, des branches auxquelles elle a donné naissance que nous allons nous appliquer. Ces récits remontent au temps d'Attila, les Goths en sont les auteurs; c'est ce dont on ne saurait douter, d'après ce que l'on sait de la grossièreté du langage des Huns, de la culture perfectionnée de celui des Goths et de l'estime dont jouissait ce dernier idiome à la cour du roi des Huns. Après la mort de ce conquérant, les poëtes goths ajoutèrent successivement de nouveaux chants aux anciens; ils racontèrent ses dernières guerres, sa fin tragique causée par la vengeance d'une femme, les suites de ce terrible événement et les exploits de leur grand roi Théodoric.

Il est fort vraisemblable que les Goths célébrèrent les aventures d'Attila dans une suite de poëmes, à la manière des rhapsodes, et dont la réunion formait un véritable cycle épique. Ces poëmes n'existent plus; mais nous trouvons chez les Scandinaves des poésies lyriques racontant les mêmes aventures qui peuvent, en quelque sorte, les représenter. A des époques anciennes et mal déterminées, des tribus de Goths, sorties de l'Asie, pénétrèrent à plusieurs reprises dans la péninsule scandinave. Elles repoussèrent vers le nord ou réduisirent en esclavage les Finnois (*Jottes*, *Scritofini*), habitants primitifs de cette région. Les Goths de Suède et de Norwége étaient de même race, de même langue que les Goths soumis à Attila. Ils eurent avec eux de fréquentes communications, et les poésies que les Huns avaient entendues les premiers furent avidement accueillies par les Goths de la Scandinavie. Ces chants historiques parvinrent en Islande avec les Norwégiens qui, au neuvième siècle, y fondèrent une république : ils y furent conservés mieux que sur le continent, et au douzième siècle Sœmund les réunit à des poésies mythologiques pour en former l'ancienne Edda[1], dont un exemplaire fut rapporté en Danemark

[1] Nous citons toujours l'Edda d'après l'édition de Copenhague, 1787, 1818, 1828, in-4°, 3 vol.

un peu avant le milieu du dix-septième siècle[1]. Stephanius a prétendu qu'avant la rédaction de Sœmund l'Edda n'avait jamais été écrite, et qu'elle ne s'était conservée que dans la mémoire des skaldes. Mais Gudmund, André et Résénius ont soutenu, au contraire, que Sœmund avait tiré ces poésies d'anciennes écritures runiques. Quoi qu'il en soit, les morceaux qui forment l'Edda furent conservés en Islande, mais ils n'y furent point composés, et l'on sait, par des témoignages historiques, que plusieurs de ces poëmes étaient connus dès le dixième siècle[2]. Des savants du Nord ont comparé les odes de l'Edda avec d'autres productions que l'on rapporte avec certitude au neuvième et au dixième siècle, et ils affirment, d'après le style simple et naturel des premières, qu'elles sont bien plus anciennes et qu'elles doivent avoir été rédigées entre le sixième et le huitième siècle[3]. Nous regarderons donc ces odes comme représentant les poëmes qui furent composés par les Goths, sans nullement prétendre qu'elles n'aient subi aucun changement depuis leur origine jusqu'à la rédaction de Sœmund. Nous pensons, au contraire, qu'elles ont dû en éprouver soit dans la forme, soit dans le langage. Il paraît même qu'une partie de ces poésies s'est perdue, et qu'il a existé une Edda plus ancienne et plus étendue[4]. Ce qui nous est parvenu donne l'histoire poétique d'Hermanaric, des Volsunges, des Giukunges et d'Attila ; mais si l'on compare l'Edda de Sœmund avec celle de Snorro et avec la *Volsunga Saga*, on voit que les auteurs de ces derniers ouvrages avaient encore des traditions

[1] Stephan. *Not. ad Saxon. gramm.* p. 93. — Arn. Magnæi *Vit. Sæmundi cum not. Joh. Erichsen*, p. VII-VIII. — *Præf. ad part. I Eddæ*, p. XLI.

[2] *Præf. ad Edd. Rhyth.* part. I, p. XXXVIII. Hafn. 1787, 4°. On trouve des allusions à l'histoire de Völundr, qui forme le premier récit de l'Edda, dans la version de Boëce par Alfred le Grand, et dans le poëme latin sur les exploits de Walther.

[3] *Præf. ad part. II Eddæ.*

[4] Stephan. *Not. ad Saxon.* pp. 16-17. — Ol. Nording, *Diss. de Eddis Island.* § VI. — Seringham, *De Anglor. gentis origine*, p. 265.

et des poëmes qui n'existent plus maintenant [1]. Cependant, malgré ces pertes et les altérations qu'ils peuvent avoir subies, les chants historiques de l'Edda sont ce qui nous reste de plus ressemblant aux chants originaux composés par les Goths au temps d'Attila ou peu après sa mort, et c'est moins de deux siècles après cet événement qu'ils reçurent des skaldes la forme sous laquelle le recueil attribué à Sœmund nous les a conservés.

Les derniers éditeurs de l'Edda ont réuni, dans le second volume, les morceaux historiques, au nombre de vingt-deux. Le premier morceau raconte l'histoire du forgeron Véland, le Dédale du Nord, dont un grand nombre de poésies et de romans de chevalerie ont conservé le souvenir [2]. Le dernier est tout à fait étranger à nos recherches, et les vingt autres forment le cycle dont nous avons parlé. Deux de ces morceaux sont en prose, ils donnent la substance de poëmes qui ont été perdus; tous les autres sont en vers, mêlés de fragments plus ou moins étendus en prose, qui leur servent d'introduction, remplissent des vides ou expliquent des passages obscurs. Ces parties en prose sont regardées, avec raison, comme bien moins anciennes que celles en vers. Voici l'analyse des vingt poëmes historiques contenus dans cette partie de l'Edda.

Sigur était fils de Sigmund, roi de Frackland [3], et de sa femme Hiordis. Après que Sigmund eut été tué par les fils de Hunding, Hiordis épousa le fils du roi Hialprec, et Sigurd fut élevé auprès d'eux. Il devint bientôt célèbre par son courage et sa beauté. Sigurd alla un jour consulter son oncle, le sage Griper, à qui l'avenir n'était point caché. Griper lui prédit qu'il acquerra de la gloire, qu'il vengera son père, qu'il s'emparera d'un trésor et qu'il délivrera la belle Valkyrie Brynhilde. Il lui

[1] *Præf. ad II vol. Eddæ rhythm.* p. XV.

[2] V. l'article Völundr, dans le glossaire du t. II de l'Edda. — Depping et F. Michel, Véland le Forgeron. Paris 1833, 8°.

[3] Pays non loin du Rhin.

prédit encore, bien à regret et après beaucoup de résistance, les malheurs dont il est menacé et sa fin prématurée.

Le nain Régin, qui prend soin de Sigurd, lui raconte l'origine du trésor qui joue un si grand rôle dans les traditions scandinaves et allemandes. Il lui dit que les Ases étant un jour à la pêche, Loke tua une loutre d'un coup de pierre. C'était Otur, fils de Hreidmar qui avait pris la forme de cet animal, et le père exigea que les Ases, pour le dédommager, remplissent d'or la peau de la loutre. Loke se procura cette rançon en prenant dans un filet le nain Andvar, qui, forcé de livrer les richesses qu'il a amassées dans son rocher, maudit cet or et y attache des malheurs pour tous ses futurs possesseurs [1]. Bientôt Fafner et Régin tuèrent leur père Hreidmar pour avoir ce trésor. Fafner s'en empara et refusa de le partager avec son frère. Régin fait ce récit à Sigurd pour l'engager à le venger de l'avare Fafner; mais avant d'entreprendre cette aventure, le fils de Sigmund veut punir les meurtriers de son père. Le roi Hialprec lui fournit des vaisseaux, il livre bataille aux trois fils de Hunding et leur ôte la vie. Après avoir rempli ce devoir, il revient vers Régin. Ce nain a fabriqué l'épée Gram, arme redoutable, par laquelle Sigurd doit donner la mort à Fafner qui, sous la forme d'un énorme serpent, habite le désert de Gnitaeid. Sigurd se cache dans une fosse, et au moment où le monstre la franchit, il le perce de son épée.

Alors il s'établit un dialogue entre Fafner et son vainqueur. Le serpent avertit Sigurd qu'il a répandu son venin sur son or, et lui conseille d'abandonner ce trésor maudit. Après qu'il est expiré Sigurd fait rôtir son cœur, et ayant goûté le sang qui en distille, il comprend tout à coup le langage de sept aigles qui étaient près de lui. Ces oiseaux lui apprennent que Régin veut le trahir et lui conseillent de le tuer. Sigurd tranche la tête au

[1] On trouve dans l'antiquité la mention de plusieurs objets qui étaient fatals à tous ceux qui les possédaient, tels furent le cheval Seion, l'or de Toulouse, etc. (*Adagia Francof.* 1646, fol. p. 375.)

perfide nain, pénètre dans le repaire de Fafner, et emporte sur son cheval Grani l'or du serpent, *le casque formidable* (Ægishialmr), une cuirasse d'or, le glaive Hrotti et d'autres richesses.

Après cette victoire, Sigurd vole vers le midi au mont de la Biche (*Hindarfiall*), au pays de Frackland. Il pénètre dans un château entouré de flammes, et délivre la Valkyrie Brynhilde de la léthargie dans laquelle Odin l'avait plongée. Il arrive ensuite à la cour des fils de Giuk : ces princes se nomment Gunnar, Guttorm et Högni. Sigurd trompe Brynhilde et la fait épouser à Gunnar, qui lui accorde sa sœur Gudruna.

Brynhilde, tourmentée par la jalousie et pour se venger de Gudruna, engage Guttorm à assassiner Sigurd pendant son sommeil. Le prince Giukunge s'était préparé à cette horrible action en mangeant de la chair de serpent et de loup. Sigurd, frappé à mort, lance son épée contre son assassin et le partage par le milieu du corps. Brynhilde met fin à sa vie en se brûlant avec le corps de Sigurd sur un char couvert d'étoffes précieuses, et après avoir prédit les malheurs qui attendent la race de Giuk. Pendant qu'elle descend chez les morts, une géante de la montagne (Gygur) lui reproche sa funeste influence. Brynhilde répond en rappelant les événements de sa vie, son état de Valkyrie, la colère d'Odin et sa délivrance par le vainqueur de Fafner. Il habita avec elle pendant huit nuits sans enfreindre les lois de la chasteté, et cependant c'est ce qui a causé les insultes de Gudruna.

Gudruna chante ses malheurs et le meurtre de son époux. Elle avait été effrayée en voyant le cheval Grani revenir sans cavalier, et bientôt Högni avait confirmé ses craintes. Grimhilde parvient cependant à persuader à Gudruna, sa fille, de recevoir une compensation pour le meurtre de Sigurd, et lui présente la boisson magique d'oubli dans une corne ornée de caractères sanglants.

Dans la suite, le roi Atli (Attila), fils de Budlus, recherche Gudruna en mariage. Elle repousse longtemps ce frère de

Brynhilde, et prophétise les suites funestes qu'aurait cette union. Elle cède cependant aux sollicitations et aux promesses de sa mère. Elle accepte la main d'Atli, et un voyage de vingt et un jours, par terre et par eau, la conduit chez son nouvel époux.

Quelque temps après ce mariage, Herkia, femme répudiée d'Atli, accusa Gudruna d'infidélité. La fille de Giuk prouva son innocence par l'ordalie de l'eau bouillante, et son accusatrice n'ayant point réussi dans la même épreuve, fut noyée dans un marais [1].

Cependant le roi des Huns, tourmenté par des songes et par le désir de posséder les trésors de Fafner, envoya un hérault porter aux rois de Worms l'invitation de venir à sa cour. Après quelque hésitation causée par la défiance d'Högni et les signes de mauvais augure que Gudruna avait joints au message d'Atli, ces princes acceptent. Ils partent, ils arrivent, et Gudruna les avertit des perfides desseins d'Atli. Bientôt ils sont attaqués par les Huns. Gudruna cherche à s'interposer entre ses frères et son époux ; mais ne pouvant y parvenir, elle jette son manteau, saisit un glaive et défend vaillamment ses frères. Tous ses efforts sont vains. Après un long combat les fils de Giuk sont faits prisonniers. Gunnar est jeté dans une prison remplie de serpents; ses mains sont liées, mais, dans l'espoir d'attirer à son secours Odruna, sœur d'Atli, dont il est aimé, il joue de la harpe avec les pieds. Sa terrible musique arrache des larmes aux femmes, émeut les guerriers les plus farouches et brise les voûtes de sa prison [2]. Mais Odruna est absente et le héros succombe. Högni, qui s'est défendu avec la plus admirable valeur, refuse de racheter sa vie en livrant le trésor; on lui arrache le cœur et il meurt en riant.

[1] Cette façon ignominieuse de mettre à mort était en usage chez les nations germaniques. V. Tacit. *Germ.* 12. — *Lex Burgund.* XXXIV, 1.

[2] On lit à la fin du t. II de l'Edda le chant de Gunnar (*Gunnars Slagr*), mais ce morceau paraît être une composition moderne.

Alors Gudruna accable Atli de reproches et obtient de rendre à ses frères les honneurs funèbres, mais bientôt elle se décide à les venger. Elle étrangle ses propres enfants et fait manger leurs cœurs à leur père ; puis, aidée par Niflung, fils d'Hōgni, elle poignarde Atli dans sa couche[1]. Le roi mourant et Gudruna ont ensemble un long dialogue, ils se font mutuellement des reproches, et Gudruna promet à l'époux qu'elle vient d'assassiner une sépulture honorable, puis elle met le feu au palais.

Ici le poëte exalte le bonheur de celui qui aurait une fille aussi courageuse que celle de Giuk, et aussi assurée d'une longue célébrité.

Gudruna, après sa vengeance, veut terminer ses jours. Elle se jette dans la mer, mais la mer la repousse et la porte sur les rives où règne *Jonacer*, dont elle devient la femme. De ce mariage sortirent *Sorlius*, *Erpus* et *Hamder*. *Svanhilda*, fille de Sigurd et de Gudruna, avait été fiancée à *Jormunrekr*, surnommé le Puissant (le grand Hermanaric). Bikkius, après avoir favorisé les amours de Svanhilda et de Randver, fils du roi, avait dénoncé ces amants à Jormunrekr, qui avait puni de mort son fils et avait fait périr Svanhilda sous les pieds des chevaux. Gudruna excite ses fils à venger sa fille. Ils partent : dans leur voyage ils se prennent de querelle, et Erpus est tué par ses frères. Ceux-ci parviennent au séjour de Jormunrekr au moment d'un festin. Ils y portent le désordre et la mort, mais bientôt ils se sentent trop faibles pour achever leur entreprise, ils regrettent le frère qu'ils ont si barbarement massacré, et, accablés par le nombre, ils périssent entourés des guerriers qu'ils ont immolés.

[1] Marcellin. Comit. *Chr.* : « Noctu mulieris manu cultroque confoditur. » — V. Agnell. *lib. Pontific.* part. I, c. 2. — *Chron. Alex.* p. 28. Quelques chroniques des onzième et douzième siècles disent que cette femme vengeait son père.

La géographie de l'Edda est vague et indéterminée, mais on voit cependant que le théâtre des événements doit être placé à l'orient du Rhin. Le désert de Gnitaeid, la patrie de Sigurd, le lieu de sa mort, le séjour des Giukunges sont peu éloignés de ce fleuve. La capitale d'Atli en est à vingt et un jours de marche. Ce ne sont donc pas des faits qui aient eu lieu dans leur patrie actuelle que chantèrent les Scandinaves en composant les odes de l'Edda : ces événements s'étaient passés loin de leur pays, mais ils en reçurent les récits avec avidité, ils les adoptèrent avec un vif intérêt, parce qu'ils leur étaient transmis par des peuples de leur race. Quelques-uns des chants de l'Edda portent encore le nom des lieux où ils furent composés, et c'est dans le midi de la Norwége que les crimes et les malheurs du roi des Huns inspirèrent les skaldes [1]. En refaisant les poésies des Goths, les Scandinaves y mêlèrent les traditions des peuples qu'ils avaient remplacés, et l'on voit paraître dans l'Edda ces êtres extraordinaires, mélange de faiblesse et de puissance surhumaine, ces nains avares, habiles à prédire l'avenir et à fabriquer des armes, dont l'imagination des Finnois avait peuplé les rochers de leur pays.

Il semble que d'autres traditions de l'Edda soient originaires de régions bien différentes. Les monstres, gardiens des trésors, rappellent la haute Asie. C'est là que l'antiquité la plus reculée indique les Griffons qui gardent l'or, et les Arimaspes qui le leur disputent. L'Orient présente de fréquents exemples de monstres à corps de dragon et de trésors cachés dans des cavernes [2]. La mythologie indienne parle aussi de dragons gardant sous terre des richesses que des guerriers parviennent à leur enlever. Ces mythes paraissent avoir été apportés de l'Asie dans le nord de l'Europe par les émigrations des peuples. Les Scandinaves les adoptèrent, et Fafner n'est pas le seul ser-

[1] Atla-quida in Grœnlenzka. V. *Edda rhyth.* t. II, p. 363, note 2.
[2] *Biblioth. Orient.* pp. 798-858, etc.

pent avare dont parlent leurs récits. Frotho, roi de Danemark, osa attaquer un énorme serpent qui gardait un trésor dans une montagne, et l'historien Saxo, qui raconte cet exploit, s'exprime en vers latins[1], qu'il avait sans doute traduits d'un poëme maintenant inconnu. Le vaillant et malheureux Ragnar Lodbrok tua un serpent qui grossissait en même temps que l'or sur lequel il était couché[2].

C'est encore une tradition de l'Orient que la croyance que la chair de dragon donne à l'homme l'intelligence du langage des oiseaux. On la trouve chez les Indiens[3], chez les Arabes[4], chez les Tyrrhéniens[5]. Cette opinion passa de l'Orient dans la Grèce, où l'on racontait que Mélampe comprenait la langue des animaux, même celle des vers, depuis que ses oreilles avaient été léchées par des dragons[6].

Ces mythes orientaux furent sans doute apportés de l'Asie dans le nord de l'Europe par les races gothiques, mais ce serait aller bien loin que de croire, avec les éditeurs de l'Edda[7], que Sigurd, Brynhilde, Gudruna, Atli, sont des êtres épiques ou mythiques déjà chantés par les poëtes au delà du Volga, et dont les souvenirs, transportés dans l'Occident par l'émigration, furent ensuite confondus avec ceux des personnages historiques du nouveau pays que les colonies asiatiques vinrent occuper. C'est alors que les poésies sur Atli auraient été appliquées à Attila, et que ces deux guerriers, dont les noms se rapportent à celui du Volga, nommé *Atel* par les Orientaux, n'auraient plus formé qu'un seul personnage. Le savant baron d'Eckstein semble avoir adopté ce point de vue dans toute sa portée, lorsqu'il rattache les poésies gothiques, la Volsunga

[1] Lib. II, p. 20.
[2] *Ragnar Saga*, cap. I et II.
[3] Philostr. *Vit. Apoll.* III, 9.
[4] Philostr. *ibid.* I, 20. — Damir. *apud* Bochart. *Hieroz.* I, 3, col. 22.
[5] Porphyr. *De Abstin.* III, 4.
[6] Plin. *Hist. Nat.* X, 70. — Apollodor. I, 9-11.
[7] *Præf. ad* t. II. *Eddæ*, p. v et seq.

Saga et les Nibelungen, à ce qu'il appelle l'*Épopée originale des peuples du Touran*[1]. M. Ampère fils nous paraît resserrer cette hypothèse dans des limites bien plus convenables, en se bornant à penser qu'un ancien mythe oriental, présentant un *héros triomphant d'un dragon, gardien d'un trésor*, forme le fond de l'histoire de Sigurd; que sur ce fond mythologique sont venues *s'implanter des traditions d'une origine toute différente et des souvenirs d'Attila et d'Hermanaric*[2]. Nous admettrons bien volontiers que les émigrations des Goths et des Ases ont porté de pays en pays, avec leur mythologie, des traditions nées au fond de l'Orient, que les poëtes se plurent ensuite à faire entrer dans leurs compositions historiques. Ils employèrent ainsi les mythes du dragon, gardien du trésor, du héros qui lui arrache la vie, de la Valkyrie enchantée et entourée de flammes. Mais nous pensons que l'*Atli* des poëmes primitifs qui donnèrent naissance à l'Edda, n'a jamais été différent de l'Attila, roi des Huns; que les Volsunges, ainsi que les Giukunges, sont des familles guerrières qui habitèrent des régions peu éloignées du Rhin, et que les récits des poëtes sur ces familles ne sont que le développement romanesque de leur histoire. C'est dans la partie de l'Allemagne qui était soumise à Attila, que de son vivant, ou peu de temps après sa mort, les skaldes

[1] *Revue des deux Mondes*, 1831, t. III, p. 34.

[2] *Revue des deux Mondes*, 1832, t. VI, p. 400 et t. VII, pp. 339, 340. M. Ampère fils a publié dans cette Revue un *discours sur la littérature scandinave*, rempli d'intérêt et d'érudition, et une comparaison de l'Edda avec les *Nibelungen*. Il y a joint un essai d'un poëme renfermant toutes les traditions relatives à Sigurd. Ce discours, et des extraits de la partie mythologique de l'Edda, ont aussi paru dans l'ouvrage que M. Ampère a publié sous le titre de *Littérature et Voyages*, Paris 1833, 8°.

M. Saint-Marc Girardin a donné, dans le *Journal des Débats* (nov. 1831), des traductions du *Gudrunar Huaut* et du *Hamdismal*, de l'*Atlaquida* et de l'*Atlamal*. Il les a reproduites dans ses *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne*, Paris 1835, 8°. Avant ces publications, l'Edda de Sœmund était bien peu connue en France; les morceaux, autrefois traduits par le prof. Mallet appartiennent à l'Edda de Snorro.

goths composèrent ces chants qui célébraient ses aventures et celles des familles que nous venons de nommer. C'est là qu'ils mirent en usage les traditions et les mythes qu'ils avaient longuement apportés de l'Orient, qu'ils s'en servirent pour orner, pour colorer leurs récits sur les guerriers de l'Occident. Ce sont ces poésies qui, comme nous l'avons déjà dit, passèrent rapidement chez les Scandinaves, et y prirent la forme qu'elles conservent dans l'Edda.

Ce n'est pas seulement chez les Scandinaves que ces poëmes furent accueillis: ils se répandirent aussi dans toute l'Allemagne, et ils y subirent des remaniements et des interpolations qui en altérèrent la forme et le contenu. Ce que Paul Diacre raconte des poésies sur Alboin, atteste la promptitude avec laquelle ces récits pénétraient chez les peuples qui avaient la même langue. La domination du grand Théodoric, qui s'étendait depuis Belgrade jusqu'au Rhin, facilita cette diffusion, et fut même la cause d'une des premières interpolations que reçurent les poésies du cycle d'Attila. Les poëtes allemands, par un anachronisme qui pouvait flatter leur vanité nationale, firent de Théodoric le contemporain et le compagnon inséparable du roi des Huns, lui firent jouer un grand rôle à sa cour, et le représentèrent comme le héros invincible. Les historiens du moyen âge relevèrent cette faute de chronologie [1], mais leurs remarques n'arrêtèrent point les faiseurs de poëmes et de chansons, qui continuèrent, dans leurs *Lieder* [2], à réunir Attila à Théodoric.

Eginhart nous apprend que Charlemagne avait fait *recueillir et écrire les antiques poésies barbares qui chantaient les faits et les guerres des rois* [3]. On a recherché quels étaient ces anciens

[1] *Chronic. Ursperg.* — Otto Frising. V, 3. — Gottfrid. Viterb. XVI.

[2] *Lied*, chant. Les auteurs du sixième siècle les appellent *leudi*. (Venant. Fortunat. *Oper.* part. I, 2-256, ed. Luchi.) — Les Goths de la Mœsie nommaient les chanteurs *Liutharjos*. (*Esdr.* II, 41, *Nehem.* VII, 1, in Maii et Castillon. Ulphilæ part. inedit. specim. — Ihre, *Fragm. vers. Ulphil.* p. 40.)

[3] Eginhart, *Vit. Caroli M.* 29. — *Poet. Saxo*, lib. V, *apud* Bouquet, *Rech.*

poëmes, et l'on a supposé que c'était les chansons des Germains en l'honneur d'Arminius, ou celle des Saxons sur Odin et les dieux du Nord. Il aurait été bien difficile que les premières se fussent conservées si longtemps, et quant aux autres. Charlemagne n'aurait certainement pas voulu répandre les souvenirs d'une religion qu'il avait cherché à détruire. Déjà, avant son règne, le concile de Leptine (en 756) avait proscrit tout ce qui se rapportait à Odin et au paganisme saxon. Charlemagne n'a donc pu songer à rassembler les poésies qui y avaient trait. Il s'agit dans Eginhart de chants héroïques, qui étaient devenus populaires, et un fait du même âge peut éclaircir le passage du biographe de Charlemagne. On raconte qu'au huitième siècle, saint Ludger, étant dans la Frise, rendit la vue à un aveugle qui était fort aimé de ses voisins, parce qu'il était habile à chanter les faits et les combats des anciens rois [1]. Les paroles de l'écrivain ecclésiastique sont les mêmes que celles d'Eginhart, et certainement le saint eût été peu touché si l'aveugle Bernleff eût célébré Odin et les Ases. C'était des chants historiques qui amusaient les Frisons, et il est bien probable que les poëmes recueillis par Charlemagne parlaient d'Hermanaric, d'Odoacre, d'Attila, de Théodoric et d'autres rois et guerriers, dont peut-être un passage de Jornandès conserve encore les noms [2]. Dans cette hypothèse, Charlemagne aurait réuni et fait écrire les diverses parties du cycle d'Attila, dont les Goths avaient été les premiers auteurs. Les Ostrogoths portèrent en Italie leur langue et leur écriture : Théodoric et Amalasunthe encouragèrent la culture de la langue gothique, non

des histor. de France, t. V, p. 182. — V. les notes de Bessel, de Goldast, de Bredow. — Gibbon, *Hist. de la Décad.* t. VIII, p. 321, not. édit. de Guizot. — Gley, *Littér. des Francs*, p. 8.— Fréd. Schlegel, *Hist. de la littér.* I, p. 308-327, trad. franç. — Id. *Tabl. de l'Hist. mod.* I, p. 147-156, trad. franç.

[1] Altfrid, *Vit. S. Ludger*, lib. II, cap. 1, *apud* Bolland. Mart. t. III, p. 648 : « . . . antiquorum actus et regum certamina. »

[2] Jornand. *De reb. Goth.* 5.

moins que celle du latin[1], et l'on pourrait peut-être conjecturer que, sous leurs règnes, les chants historiques des Amales auraient été écrits. Théodoric, comme Attila, avait des chanteurs à sa cour; ils assistaient à ses repas, et cette étiquette ou cette jouissance était enviée par les rois ses alliés[2].

Charlemagne, Alcuin, Hraban Maur, Otfrid donnèrent de grands soins à la culture de la langue francique : ils cherchèrent à fixer la grammaire de cet idiome, qui semblait offrir une opiniâtre résistance aux efforts dont il était l'objet depuis le commencement du huitième siècle[3], et lorsque Otfrid entreprit de mettre l'Évangile en vers, il espérait, comme il le dit dans sa préface, que son poëme ferait oublier les chants profanes[4]. Ces chants, dont il voulait détourner, existaient donc; et si, à cette époque, nous en trouvons encore des traces, si elles nous ramènent à des traditions et à des sujets gothiques, nous aurons acquis quelque lumière sur les poëmes de la collection de Charlemagne, et de nouvelles raisons de croire qu'ils dérivaient de ceux que les Goths avaient composés.

Nous ne nous appuierons point ici sur un prétendu témoignage de l'évêque Fréculphe[5], d'où l'on a voulu conclure[6] que les vers des Goths existaient encore du temps de Charle-

[1] Sur l'éducation lettrée de Théodoric, voy. Theophan. *Chr.* p. 112. — Anastas. *Hist.* p. 46. — Sur l'étude qu'Amalasunthe avait faite du latin et du gothique, v. Cassiod. *Var.* X, 4, p. 148 et XI, 1, p. 161. — La langue gothique se répandait en Italie parmi les Romains. V. Cassiod. *Var.* V, 40 et VIII, 21. — Elle était employée dans les relations diplomatiques, et Cassiodore, après avoir écrit en latin au nom de son maître au roi des Hérules, ajoute : « reliqua per ...legatos nostros patrio sermone mandamus. » (*Var.* IV, 2.)

[2] Cassiod. *Var.* II, ep. 40 et 41. — Conf. Sidon. Apoll. lib. I, epist. 2.

[3] On a de ce temps un essai de traduction d'un ouvrage latin en langue francique. V. Gley, *Littér. des Francs*, p. 103-112.

[4] Otfrid, *Præf. ad Liutbert.* : « ... ut aliquantulum hujus cantus lectionis ludum sæcularium vocum deleret et in Evangeliorum propriâ linguâ occupati dulcedine, sonum inutilium noverint declinare... »

[5] Freculph. *Chron.* lib. II, cap. 16.

[6] L.-Ch.-F. Petit-Radel, *Rech. sur les Biblioth.* p. 76.

magne : ce serait une mauvaise preuve d'un fait que nous croyons vrai ; car Fréculphe copie Jornandès sans le citer, et ce qu'il en tire ne doit se rapporter qu'au temps de l'auteur goth. Mais nous dirons que les lettres d'un archevêque de Rheims nous apprennent qu'*à la fin du neuvième siècle* il y avait des *livres allemands* qui racontaient qu'Hermanaric, à l'instigation d'un conseiller perfide, avait fait périr ses enfants[1], et il est infiniment remarquable que cette aventure se trouve dans l'Edda et dans la Volsunga Saga[2]. On y lit que Jormunrek (Hermanaric) fit périr son fils et sa belle-fille Svanhilda par les conseils de Bikkius. Jornandès fait aussi mention d'une femme, appelée Sonilda ou Sanielh, qu'Hermanaric fit mettre à mort[3], et que ses frères tentèrent de venger. Les historiens goths avaient puisé dans leurs poésies nationales cette aventure, que l'Edda rattache au cycle d'Attila ; et la retrouver au neuvième siècle, dans des livres en *langue teutonique*, est une preuve assurée, non-seulement de l'existence de ces anciennes poésies, mais encore du soin qu'on avait eu, antérieurement à cette époque, de les rédiger par écrit dans un des dialectes germaniques.

Je rappellerai encore ici un monument fort curieux, qui est plus ancien d'environ un siècle que les lettres de Foulques. La première et la dernière page d'un manuscrit latin, qui est maintenant à Cassel, ont conservé un long fragment d'un poëme francique qui raconte le combat que soutint Hiltibraht (Hildebrand), cousin et fidèle ami de *Théotrich* (Théodoric), contre son fils Hatubrandt, lorsque, après la mort d'*Otachre* (Odoacre), il revenait à Vérone, précédant son maître qui avait quitté

[1] Flodoard, *Hist. Remens.* IV, 5, *apud* Bouquet, t. VIII, p. 159. Dans des extraits des lettres de l'archevêque Foulques à l'empereur Arnoul, il est dit : « Subjicit etiam ex libris Teutonicis de rege quodam Hermenrico nomine, qui omnem progeniem suam morte destinaverat, impiis consiliis cujusdam consiliari sui. » — Nicolas Chesnau, dans sa traduction de Flodoard, qu'il appelle *Floard* (Rheims 1580, 4°), rend *libris Teutonicis* par les *Annales de Flandre*.

[2] *Edda*, t. II, p. 240. — *Volsunga Saga*, cap. 49.

[3] Jornand. *De reb. Goth.* 24.

la cour d'Attila. Ce récit, tout à fait épique, est évidemment d'origine gothique : sa traduction francique paraît avoir été faite vers l'an 800, peut-être tout exprès pour faire partie du recueil de Charlemagne. Ce poëme est de ceux qui se sont répandus chez toutes les nations allemandes, et on le trouve non-seulement en francique[1], mais encore en scandinave[2], en ancien danois[3] et dans les poésies des Minne-Singer[4]. Le souvenir d'Hildebrand se conserva longtemps en Italie, et une forteresse située dans les gorges de l'Adige, au-dessus de Vérone, portait encore son nom au treizième siècle[5]. Ces exemples de récits en langue francique, dérivés des poésies des Goths, montrent avec évidence que ces dernières ne purent être inconnues à Charlemagne, et qu'elles durent entrer dans la collection qu'il fit faire, ainsi que celles des Lombards, des Bourguignons et des autres peuples de la même famille.

Ces monuments littéraires et historiques, qui avaient mérité les soins du grand empereur, continuèrent pendant le moyen âge à attirer l'attention des poëtes et des peuples. Ils subirent des changements dans la forme et dans le langage ; leurs parties furent combinées de plusieurs manières, et quatre siècles après Charlemagne ils se résumèrent dans de grands ouvrages poétiques. Le plus remarquable de ces résultats est le célèbre

[1] Manuscrit trouvé à Fulde, maintenant à Cassel. V. Eckhart, *Franc. Orient.* I, p. 864-902. — Grimm, *Das Lied Hildebr. und Hadubr.* 1812, 4°. — Gley, *Langue et litt. des Francs*, p. 145-154.—Guill. Grimm (*De Hildeb. carm. Teut. fragm.* Götting. 1830, in-fol.) a donné le *fac-simile* des deux feuillets qui contiennent ce fragment. Gley en a fait deux versions françaises. M. Ampère en a fait une autre que M. de Chateaubriand a publiée. (*Étud. historiq.* t. III, p. 124 et suiv.)

[2] *Wilkina Saga*, cap. 375-378, p. 509-514. — On y lit que Hildebrand était célèbre « vel in eruditorum scriptis, vel communi hominum colloquio. »

[3] *Kæmpe-Viser*, 1787, p. 63-66.

[4] *Das Lied von Hild. und Hadubr.* Cassel 1812, 4°.

[5] Arnold. Lubec. *Chr. Slavor.* lib. VII, 20, p. 566, ed. Bangert. « Ad transitum arctum montibus præclusum, qui Veronensium Clusa dicitur, ubi Castrum est firmissimum quod ex longâ antiquitate urbs Hildebrandi dicitur. »

Chant des Nibelungen. Ce poëme, maintenant si admiré, a été bien longtemps absolument oublié. Wolfgang Lazius, et quelques autres anciens écrivains, en avaient cité de courts fragments comme échantillons de poésie nationale, mais ce fut Bodmer qui, le premier, le fit connaître en 1757, et il n'a été imprimé en entier qu'en 1782.

Cette épopée, que Jean de Müller a désignée comme l'*Iliade du Nord*, a éprouvé plusieurs rédactions successives, avant de prendre la forme sous laquelle on l'a retrouvée. A. W. de Schlegel reconnaît que son origine est voisine des temps d'Attila et de Théodoric. Selon lui, les chants qui en sont la source furent répandus en Allemagne par les Ostrogoths et les Bourguignons ; et, comme nous l'avons dit, ils parvinrent avec quelques altérations au temps de Charlemagne, qui les admit dans la collection qu'il fit faire. Un second remaniement de ce poëme eut lieu au dixième siècle, et un troisième avant la fin du douzième. Ces deux dernières rédactions sont indiquées par l'introduction de personnages qui, transportés au temps d'Attila, forment de singuliers anachronismes. Nous entrerons plus tard dans quelques détails sur ce sujet. Quant à la rédaction actuelle du poëme, elle date des premières années du treizième siècle. M. de Schlegel le prouve par l'examen du langage et de la versification, par l'âge des manuscrits, par la mention répétée de la ville de Vienne, dont la fondation est du douzième siècle, enfin par les allusions relatives au poëme des *Nibelungen* qui se rencontrent dans les ouvrages de Wolfram d'Eschenbach[1].

Jean de Müller, frappé de l'analogie du langage des *Nibelungen* avec le dialecte du Hasli, semble croire que l'auteur de cette épopée était Suisse. Il désigne même un d'Eschenbach, seigneur du château d'Unspunnen ; mais M. de Schlegel remarque que ce rapport de dialecte prouve seulement que le

[1] Aug. W. Schlegel dans le *Deutsch. Museum* de Fr. Schlegel, t. I et II.

haut allemand s'est conservé en Suisse mieux que partout ailleurs. Wolfram d'Eschenbach paraît avoir été Bavarois, et dans plusieurs passages de ses œuvres il semble employer l'ironie contre les *Nibelungen*. M. de Schlégel montre ensuite, par une étude très-détaillée de la géographie de ce poëme, que l'Autriche est le pays le mieux connu de l'auteur, qui témoigne de la prédilection pour ce pays et de la haine contre la Bavière. D'après ces considérations et l'âge du poëme, il pense que son auteur devait être attaché à l'un des deux ducs d'Autriche du nom de Léopold, et, par une conjecture un peu hardie, il veut le reconnaître dans Henri d'Ofterdingen, né en Souabe, mais qui vécut en Autriche, et qui, au fameux combat poétique de Wartbourg (en 1207), fut vainqueur de Wolfram d'Eschenbach[1]. D'autres critiques ont attribué les *Nibelungen* à Conrad de Wurtzbourg, ou au Hongrois Klingsor.

Le sujet de ce grand poëme est la destruction des Bourguignons ou *Nibelungen* par Attila, événement que l'histoire indique à peine, tandis que la poésie lui a donné le plus vaste et le plus brillant développement. Cette épopée est divisée en deux parties, et se compose de 4316 strophes, chacune de quatre vers rimés. J'exposerai en abrégé la marche du poëme et les aventures qu'il renferme.

Après avoir annoncé qu'à l'exemple des anciens contes qui célèbrent les hauts faits des héros, il va chanter les merveilleux exploits des chevaliers, le poëte décrit la cour de Bourgogne. Les trois rois, Gunther, Gernot et Ghiseler, fils de Danckart et de Uté, régnaient à Worms. La belle Chrimilde était leur sœur, et Hagen de Troneck le plus redoutable de leurs guerriers. Dans le même temps Sigemond gouvernait les Pays-Bas : il habitait Santen, et Sigfrid était son fils. Sigfrid acquit de bonne heure la renommée d'un chevalier accompli ; il n'aimait

[1] Aug. W. Schlegel, *ibid.* — V. aussi Fréd. Schlegel, *Hist. de la littér. anc. et mod.* t. I, p. 392, trad. franç.

que les armes et ne recherchait que les combats. Il fut vainqueur dans plusieurs aventures terribles et merveilleuses. Cependant, sur le bruit de la beauté de Chrimilde, il conçut le projet de s'en faire aimer et de combattre, s'il le fallait, tous les chevaliers bourguignons. Dans ce but, il partit pour Worms avec une suite brillante. Au moment de son arrivée, Hagen de Troneck annonce au roi qu'il soupçonne que cet étranger est le fameux Sigfrid, ce héros célèbre par tant de combats, qui avait été choisi par *Schilbung et Nibelung* pour leur faire le partage du trésor des *Nibelungen*. Sigfrid reçut d'eux pour récompense l'épée *Balmung*, mais bientôt ils se prirent de querelle avec lui, Sigfrid les tua et leur enleva cet immense trésor, qu'il confia au nain Albéric. Sigfrid découvrit que ce nain, dans le but de venger ses anciens maîtres, voulait le trahir; alors il le poursuivit sur les montagnes et lui enleva le chapeau magique. Hagen raconte encore que, dans une autre aventure, Sigfrid tua un dragon, dont le sang rendit sa peau aussi dure que la corne.

Le héros de Santen est bien reçu à Worms, et pendant son séjour dans cette ville, la guerre ayant éclaté entre les Bourguignons et les rois de Saxe et de Danemark, il marche contre ces rois et remporte une éclatante victoire. C'est dans les fêtes qui suivent ce triomphe qu'il déclare ses intentions à la belle Chrimilde. Cependant Gunther devient amoureux de Brynhilde, reine d'Isenland. Ce n'était que par de terribles combats qu'on pouvait obtenir la main de cette redoutable amazone, dont une ceinture magique augmentait merveilleusement la force; mais, par le secours de Sigfrid et du chapeau enchanté, le roi de Worms triomphe de toutes les épreuves et parvient à être l'époux de Brynhilde. Il donne alors Chrimilde à Sigfrid, qui retourne avec elle dans les États de son père.

Après plusieurs années ces époux revinrent à Worms. C'est là qu'une querelle entre Chrimilde et Brynhilde amène la mort de Sigfrid, qui est assassiné à la chasse par Hagen et Gernot.

Ils percèrent le héros du Zuidersée entre les deux épaules, seul endroit de son corps qui fût vulnérable, parce qu'une feuille l'avait préservé du contact du sang du dragon. Les guerriers *Nibelungen* lui enlevèrent l'épée Balmung et le trésor qu'il avait conquis.

Quatre années après cet événement, *Etzel*, roi des Huns (Attila), qui avait perdu sa femme *Helcha*[1], fait demander la main de Chrimilde par Rudiger, margrave de Béchelar, qu'il envoie à Worms. Chrimilde refuse d'abord, mais le désir de venger Sigfrid, de recouvrer son trésor et l'espoir de convertir le roi des Huns à la foi chrétienne, la déterminent à devenir l'épouse d'Attila. Conduite par Rudiger, elle traverse l'Allemagne, s'arrête à Passau chez son oncle le bon évêque *Pilgerin* (saint Piligrinus), puis à Béchelar (Pœchlarn), où elle est reçue par *Gotelinde*, femme de Rudiger. Etzel vient à la rencontre de son épouse jusqu'à Toulna, et la conduit à Vienne où le mariage est accompli. On le célèbre par dix-sept jours des plus brillantes fêtes ; puis les nouveaux époux et leur suite se rendent à Etzelbourg, en Hongrie, capitale de leurs immenses États.

La haine de Chrimilde n'est point éteinte, et pour l'assouvir elle engage Etzel à convier les rois de Worms à sa cour. Les poëtes du roi des Huns, Werbel et Swemel leur portent cette invitation. L'été suivant, les *Nibelungen* partent de Worms avec une suite de dix mille hommes, et après un long voyage ils sont reçus à Passau par l'évêque Pilgerin, puis dans la ville de Béchelar par le margrave Rudiger, qui leur accorde l'hospitalité la plus gracieuse, les comble de présents et fiance sa fille au jeune Ghiseler. Au moment du départ, Rudiger se joint aux voyageurs, et ils arrivent ensemble à la cour d'Etzel, auprès de qui *Dietrich de Bern* (Théodoric de Vérone) tient le premier rang.

Etzel a fait construire un palais et une salle immense, dans la-

[1] *Herkia* dans l'Edda. — *Kreka* dans Priscus. — *Erka* dans la Wilkina Saga.

quelle douze rois et leurs suites pourraient habiter. C'est là qu'on conduit les *Nibelungen*, afin qu'ils prennent du repos. Mais ils ont conçu quelque défiance : Hagen et Wolker, le vaillant poëte de Bourgogne, veillent et font la garde. Des troupes de Huns s'approchent à deux reprises de cette salle, mais deux fois l'effrayant aspect de Hagen suffit pour les repousser.

Les *Nibelungen*, conservant leurs armures, vont le lendemain à une messe que Hagen juge devoir être la dernière pour ses compagnons et pour lui-même. Etzel et Chrimilde y assistent. Après le service divin on s'exerce à la joute. Les Huns ne sont d'abord que spectateurs, les Amelungs (les Amales, les Goths de Théodoric) sont retenus par les ordres de leur prince; mais Wolker, choqué des manières d'un jeune Hun, l'attaque et le tue d'un coup de lance. Alors la mêlée menace de devenir générale, cependant Etzel sépare les combattants, réprime les Huns, protége ses hôtes et les reconduit à leurs logements.

Chrimilde, poursuivant ses desseins, demande la mort de Hagen à Dietrich, mais ce héros et le brave Hildebrand refusent de servir sa haine. Elle s'adresse alors à Blœdelin, lui promet des richesses, une province, une belle femme, et il s'engage à la venger.

Un festin rassemble les *Nibelungen* et les Huns. On y apporte le fils d'Etzel, mais bientôt on apprend que Blœdelin (Bléda), frère d'Etzel, a attaqué les Bourguignons, et qu'il a été tué par Dankwart. Ce combat coûte la vie à neuf mille Huns et seulement à douze des chevaliers que commande Dankwart. Celui-ci, renversant tout sur son passage, accourt dans la salle du festin, et Hagen, apprenant ce qui s'est passé, plonge son épée dans le sein de l'enfant royal, ordonne à Dankwart de garder la porte, traite Etzel d'imbécile, et commence à faire un grand carnage des Huns. Alors Chrimilde s'adresse de nouveau à Dietrich, qui cherche vainement à s'interposer; il ne

peut qu'emmener le roi et la reine hors de la salle. Le margrave Rudiger reste neutre comme Dietrich, et sort aussi avec cinq cents de ses guerriers.

Tous les Huns qui étaient dans la salle ont péri, les *Nibelungen* sont vainqueurs de plusieurs des chevaliers de Chrimilde. Alors cette reine fait mettre le feu au palais..... Les *Nibelungen* parviennent à échapper à l'incendie, et au point du jour ils sont de nouveau attaqués par une armée de Huns.

Chrimilde et Etzel se réunissent pour exiger que Rudiger, l'un de leurs grands vassaux, prenne part au combat. Le margrave, qui voit un fils dans Ghiseler, résiste longtemps à leurs instances. Il obéit enfin au devoir de vassal et attaque les *Nibelungen*, en leur témoignant les plus grands regrets d'y être forcé. Il donne même à Hagen son bouclier en signe d'amitié. Enfin un combat terrible s'engage : Rudiger est tué par Gernot, qui lui-même est blessé à mort, et tous les guerriers du margrave périssent.

Dietrich s'irrite de la mort de Rudiger, et il envoie Hildebrand aux informations. Les guerriers de Bern demandent le corps du margrave, les *Nibelungen* le refusent, et il en résulte un combat plus terrible encore que les précédents. Ghiseler y perd la vie, et il ne reste des *Nibelungen* que Gunther et Hagen. De l'autre côté, tous les Amales périssent à l'exception de Hildebrand, qui est blessé par Hagen.

Cependant Dietrich s'arme : il s'avance, il demande à Gunther et à Hagen de se rendre à lui : il s'engage à être leur protecteur. Hagen rejette cette proposition : ils combattent, et le prince des Amales, ayant blessé Hagen, parvient à le lier et le porte à Chrimilde, en lui demandant de respecter sa vie. Il revient ensuite combattre Gunther, et lui fait éprouver le même sort. Il demande encore à la reine la vie de ses deux prisonniers, et se retire pour pleurer.

Alors Chrimilde réclame de Hagen le trésor des *Nibelungen*, mais il répond qu'il l'a jeté dans le Rhin. La reine fait tuer

Hagen et va présenter sa tête à Gunther. « Tous les *Nibelungen* ont péri, s'écrie le roi de Worms, il ne reste que Dieu et moi qui sachions où est le trésor ; femme cruelle ! tu ne le reverras jamais. » A ces mots, Chrimilde saisit Balmung, l'épée de Sigfrid, et fait tomber la tête de son frère. Etzel, qui est présent, ne sait que se désoler, mais Hildebrand, furieux de ce que Chrimilde a immolé les prisonniers de Dietrich, la frappe d'un coup qui lui ôte la vie. Etzel et Dietrich, restés seuls, pleurent amèrement leurs amis [1].

En rapprochant l'épopée germanique des récits de l'histoire, on reconnaît les *Nibelungen* dans les Bourguignons, qui, au commencement du cinquième siècle, occupaient les bords du Rhin. Dans le siècle précédent ils étaient établis à l'orient de ce fleuve, dans le pays appelé *Capelatium* ou *Palas*, vers la Sale et le Mein [2]. Ils n'avaient alors que des chefs, mais un peu plus tard *Gibica* ou *Gibicho* devint leur roi [3] : il est nommé *Giuk*

[1] Voici ce qu'on a publié en France sur les *Nibelungen* :

La seconde partie de ce poëme, *la Vengeance de Chrimilde*, a été traduite dans la *Biblioth. des Romans*, 1789, juin, t. I, p. 277-361.

Une analyse détaillée, suivie de remarques historiques et littéraires, par G.-H. S., a paru dans la *Nouvelle Revue Germ.* 1830, mai, p. 1-26, et juin, p. 101-135.

Quelques fragments traduits par Mme de la Maltière, avec des notes. (*Nouv. Rev. Germ.* 1832, mai, p. 38-52.)

M. de Chateaubriand a publié (*Études historiques*, t. II, p. 387-395) des notes et une courte analyse, dont M. Bunsen, ministre de Prusse à Rome, est l'auteur.

M. Saint-Marc Girardin (*Notices politiq. et littér. sur l'Allemagne*, 1835, 8°, p. 345-368) a traduit les quatre premières aventures et a annoncé la traduction de tout le poëme.

M. A. Peschier (*Hist. de la litt. allem.* 1836, t. I, p. 236-258) a analysé les Nibelungen.

La *Nouv. Rev. Germ.* (1834, t. II et III) a donné la traduction d'une tragédie de Raupach, intitulée *le Trésor des Nibelungen*.

J'ai précédemment parlé des travaux de M. Ampère.

[2] Amm. Marcell. XVIII, 2, 15 et not. Wagner. — Hieronym. *Chr. an. Chr.* 374. « Burgundionum LXXX ferme millia, quod nunquam antea, ad Rhenum descenderunt. »

[3] *Lex Burgund.* tit. 3 : « Si quos apud regiæ memoriæ auctores nostros, id

dans l'Edda. Il eut pour fils *Godomar*, *Gislahar* et *Gundahar* ou *Gundicarius*, qui sont appelés *Gernot*, *Ghiseler* et *Gunther* dans le poëme des *Nibelungen*. Gundahar s'établit sur le Rhin vers l'an 413[1], et résida à Worms, ancienne ville des *Vangiones*, appelée jadis *Borbetomagus*. La catastrophe qui fit périr les *Nibelungen* est indiquée sans détails par les auteurs des chroniques. L'un dit que *Gundicaire fut tué par les Huns avec son peuple et ses enfants*; l'autre que *vingt mille Bourguignons périrent*, et ces massacres paraissent se rapporter à l'an 436[2]. Voilà tout ce qu'apprend l'histoire. Aussi ce n'est pas de ses récits que le poëme des *Nibelungen* a été tiré, et il faut reconnaître que ses sources sont uniquement les poésies des âges précédents. Elles seules remontaient aux temps voisins d'Attila, elles seules en avaient conservé les souvenirs que l'histoire avait laissés échapper.

Gundicaire périt ; mais son peuple ne fut point entièrement détruit. Il paraît même que ce prince laissa des enfants qui gouvernèrent la *Sapaudia* et le pays des *Sequani*, où les Romains les obligèrent à s'établir. La généalogie de ces rois de Bourgogne présente des difficultés qu'il n'est heureusement point nécessaire à notre but de chercher à résoudre.

Les auteurs qui ont voulu retrouver dans l'histoire le héros invulnérable des *Nibelungen*, l'ont reconnu dans un roi mérovingien ou dans un maire du palais. La première de ces opinions désigne Sigebert Ier, roi d'Austrasie et de la France

est, Gibicam, Godomarem, Gislaharium, Gundaharium, patrem quoque nostrum et patruos, liberos fuisse constiterit. . . .»

Carmen de Walthar. v. 14 : « Quorum rex Gibicho solio pollebat in alto.» — *Ibid.* v. 115 : « Interea Gibicho defungitur, ipseque regno Guntharius successit.»

[1] Prosper. *Fast. consul.* : « Lucio consule Burgundiones partem Galliæ propinquam Rheno obtinuerunt.» — Cassiodor. *Chr.* p. 367, ed. Garet — Gundahar est nommé *Guntiarius* par Olympiodore, p. 7.

[2] Prosper. Aquit. *Chr. an.* 436 : « Gundicarium... siquidem illum Hunni cum populo suo ac stirpe deleverint.» — V. Cassiodor. *Chr.* — Prosper. Tir. *apud* Scalig. *Thes. tempor.* t. I, p. 52. — Idacii *Chr. ann.* 437. — Paul. Diac. *De Episc. Mettens. apud* Bouquet. *Recueil des hist. de France*, I, p. 649.

orientale. Santen faisait partie de ses États, et il fut assassiné à Vitry par deux pages que Frédégonde, femme de son frère, avait engagés à ce meurtre. Cela n'est pas sans quelque rapport avec la mort de Sigfrid, et dans cette hypothèse Brynhilde et Chrimilde répondraient à Frédégonde et à Brunehaut. Sigebert fut inhumé à Saint-Médard de Soissons, et l'on plaça un dragon aux pieds de sa statue, mais on ne saurait nullement en faire un rapprochement avec Sigfrid, car il est reconnu que les figures du tombeau de Sigebert sont d'une époque trop récente[1] pour qu'on y puisse voir une allusion à la victoire sur le dragon. D'ailleurs, la création poétique du personnage de Sigfrid nous paraît antérieure à la mort du roi austrasien.

Freher expose une autre hypothèse. Il prétend qu'un Sigebert, maire du palais d'Austrasie, sous le règne de Thierri, et vers l'an 528, habitait Worms avec sa femme Chrimilde, et qu'il est le Sigfrid célébré par les poésies allemandes. Freher ne cite aucune autorité historique, et ce qu'il dit n'est fondé que sur des fables populaires. Il ajoute que l'on voyait à Worms *la maison des géants*, et que l'on racontait que Sigfrid, l'un d'entre eux, *per totam propè Germaniam decantatus*, avait été enterré dans l'église de Sainte-Cécile. L'empereur Frédéric III voulut vérifier cette tradition, et fit faire des fouilles à l'endroit désigné, mais on ne découvrit rien, et à une certaine profondeur les eaux empêchèrent la continuation de ces inutiles travaux[2].

Nous avons dit précédemment que les rédacteurs successifs du poëme des *Nibelungen* y avaient introduit des personnages qui étaient beaucoup plus modernes que l'époque à laquelle l'action était supposée se passer. On voit paraître en effet, dans les *Nibelungen*, Rudiger, margrave de Pœchlarn, en Autriche.

[1] Le Moine, *Hist. des Antiquit. de Soissons*, t. II, p. 33.

[2] Freher, *Origin. Palatin.* part. 2, cap. 13, p. 63. — Confr. *Chronic. Wormat. apud* Ludewig, *Reliq. mss.* t. II, p. 170.

et saint Piligrinus, évêque de Lorch et de Passau. Jean de Müller pensait qu'ils avaient l'un et l'autre obtenu une place dans le poëme, lors du remaniement qui doit en avoir été fait dans la dernière moitié du dixième siècle. Mais A.-W. de Schegel observe, avec raison, que cette époque s'applique fort bien à Rudiger, mais ne saurait convenir à saint Piligrinus, qui vécut jusqu'aux dernières années de ce même siècle. Quelles que soient les libertés permises aux poëtes, on ne pouvait guère reporter au temps d'Attila le saint évêque de Passau, en présence de tous ses contemporains. Ces anachronismes ne peuvent être tentés que pour des personnages que le temps a déjà placés à une certaine distance. Cette considération a déterminé M. de Schlegel à admettre, pour les *Nibelungen*, une recension de plus que Jean de Müller ; il pense qu'elle eut lieu au onzième ou au douzième siècle, et que ce fut alors que la légende de Piligrinus fut introduite dans le poëme. Nous avons déjà dit que les *Nibelungen*, tels qu'ils nous sont parvenus, furent rédigés dans les premières années du treizième siècle, et il faut remarquer que la connaissance des romans de chevalerie provençaux et français, acquise par les Allemands vers le milieu du siècle précédent, dût avoir une influence sur les changements que ce poëme éprouva. Il rend lui-même témoignage des formes successives qui lui furent données, puisque, dès son début, il se réfère aux *anciens* contes, et que, dans la dernière partie (*die Klage*), il rappelle que ces aventures ont été *souvent le sujet de poésies en langue allemande*.

Rudiger, dans les *Nibelungen*, est un guerrier aussi brave que généreux. Il reçoit, dans Pœchlarn, les rois de Worms, lors de leur voyage à la cour d'Attila, et accorde sa fille à Ghiseler. Il était déjà célèbre dans des poésies allemandes antérieures aux deux dernières recensions des *Nibelungen* [1], et les écrivains latins lui donnent le nom de Roger.

[1] Metelli Tegernensis *Quirinal.* (*apud* Canis. *Lect. antiq.* t. III, part. 2, p. 154, éd. Basnage) :

Dans l'histoire, Pœchlarn, ville située dans la basse Autriche, sur la rivière d'Erlaf, entre Ips et Mœlk, est la résidence des anciens margraves d'Autriche. Rudiger y commanda au neuvième et au dixième siècle, et il prit une part active dans les guerres des empereurs Conrad, Henri Ier et Othon, contre les Hongrois et Arnould le Mauvais, duc de Bavière[1].

Saint Piligrinus, appelé dans les *Nibelungen* le *bon évêque Pilgerin*, y joue un rôle moins brillant que Rudiger. Il est frère de *Uté*, mère des rois de Worms : il exerce l'hospitalité la plus bienveillante, et reçoit successivement à Passau, sa nièce Chrimilde, les envoyés d'Attila et ses neveux les rois bourguignons. Il n'est question de lui que dans ces occasions. L'histoire parle de saint Piligrinus : il fut évêque de Lorch et de Passau, l'un des apôtres de la Hongrie[2]; il baptisa le roi Geysa et termina sa carrière l'an 991.

Les historiens allemands ont écrit que saint Piligrinus descendait du margrave Rudiger[3], et M. de Schlegel pense que ce fut cet évêque qui fit faire l'édition des *Nibelungen* du dixième siècle, en y ménageant un beau rôle à son illustre ancêtre. On trouve dans *la Plainte* (*Nibelungen-Klage*), poëme en 4300 vers, qui est un abrégé et une suite de la *Nibelungen-Noth* des *Nibelungen*, un passage aussi obscur qu'important sur un travail ordonné par l'évêque de Passau. On y dit qu'il fit écrire

... Orientis habet regio
Flumine nobilis Erlasia
Carmine Teutonibus celebri
Inclita Rogerii Comitis
Robore...

Metellus écrivait vers le milieu du onzième siècle.

[1] Aventin. *Annal. Boior.* lib. VIII, p. 376. — Wolf. Lazius, *De aliq. gent. migration.* lib. VII, p. 353. — Hansizius, *Germ. Sacr.* I, p. 188. — Hundt, *Metropol. Salisb.* t. I, p. 201.

[2] Pray, *Annal. Hunnor.* p. 373.

[3] Hansizius, *Germ. Sacr.* I, p. 206 : « De genere Pilligrini, cum nobilissimum fuisse constat... opinio est fuisse de genere Rudigeri Pechlarnensis. »

Hundt, *Metropol. Salisburg.* t. I, p. 301 : « Dicitur natus... Piligrinus ex familiâ Roderici seu Redigeri de præclara hodiè Pechlarn. »

ces aventures en lettres latines (*latinischen Buochstaben*), et que *maître Conrad* fut son écrivain. Quelques savants, d'après ce passage, ont cru pouvoir attribuer à *Conrad de Wurtzbourg* le poëme des *Nibelungen* qui existe maintenant. Nous sommes fort incertains sur le degré de foi que mérite le témoignage de *la Plainte*, relativement à la langue que Piligrinus fit employer pour écrire l'ouvrage qu'elle désigne. Nous avons de la peine à croire qu'il ait fait traduire les *Nibelungen* en langue latine. L'auteur de *la Plainte* ne se serait-il point trompé? Écrivant environ deux siècles et demi après la mort de l'évêque de Passau, n'aurait-il pas indiqué par erreur, comme écrit en latin, un poëme réellement écrit en allemand? Il serait fort extraordinaire que Piligrinus eût fait faire du même ouvrage une édition allemande et une traduction latine, d'autant plus qu'il fit encore composer, en langue nationale, un autre poëme à la louange de Rudiger. L'écrivain en est inconnu; mais il y racontait les exploits du margrave, les guerres des Avares et des Huns en Autriche, le rétablissement du duc Arnould en Bavière, et les victoires qu'Othon le Grand remporta sur les Hongrois. Ce poëme, qu'on ne saurait confondre avec les *Nibelungen*, existe peut-être encore : il fut découvert par Vigileus Hundt dans un château d'Allemagne ; le comte de Ortenberg lui fit présent de ce manuscrit, et il le déposa, en 1557, dans la bibliothèque du duc de Bavière[1]. Hansizius pense que Wolfg. Lazius nous a conservé un fragment de ce poëme[2], mais les vers qu'il cite sont presque tous tirés des *Nibelungen* et fort défigurés. Il n'y a que les quatre derniers, où l'empereur Henri est nommé, qui puissent peut-être appartenir au poëme découvert par Hundt.

[1] Hundt, *Metrop. Salisburg.* t. I, p. 201.— Hansizius, *Germ. Sacr.* t. I, p. 206. — Ce manuscrit se retrouverait peut-être à Munich, si toutefois il a échappé au désastre qu'éprouva la bibliothèque de cette ville, lorsqu'en 1632 Gustave-Adolphe s'en empara.

[2] Wolfg. Lazius, *De aliq. gent. migrat.* p. 353.

Après avoir fait connaître les rapports du poëme des *Nibelungen* avec l'histoire, il faut le considérer en lui-même et le comparer avec l'Edda.

Les deux parties qui le composent peuvent se désigner par les noms des *Nibelungen* et de la *Vengeance de Chrimilde*. La première a donné son nom au tout. Les deux parties paraissent avoir été une fois séparées, et composées chacune à une époque différente par la réunion de petits poëmes plus anciens, qui, ainsi que nous l'avons dit, formaient un cycle épique. Les différences que l'on trouve entre les deux premières parties attestent ce mode de formation. Ainsi, par exemple, les *Nibelungen*, dans la première partie, sont placés vers la Norwége : les nains et les géants habitent leur pays. Sigfrid, depuis l'Isenland va y chercher des secours. Dans la seconde partie, les *Nibelungen* habitent Worms : ce sont les Bourguignons et leurs rois, fils de Gibica. Le nom des *Nibelungen* ne se trouve point dans l'histoire : il est uniquement réservé à la poésie, mais non pas exclusivement à la poésie allemande. Les Scandinaves l'ont traduit par *Niflunga*[1], et nous verrons qu'un poëme latin du dixième siècle désigne les guerriers de Worms par le nom de *Franci nebulones*.

La comparaison des chants de l'Edda avec le poëme des *Nibelungen* établit évidemment deux grandes divisions dans ces poésies, *la branche scandinave* et *la branche allemande*.

Dans les poëmes et les sagas appartenant à la première, Théodoric ne joue aucun rôle[2]. Les deux branches poétiques s'étaient séparées, et les chants sur Attila étaient passés chez les Scandinaves avant l'époque où les Goths du midi avaient

[1] Ils tirent ce nom de *Nœfil*, l'un des ancêtres de Giuk. (Fundinn. Norregur. p. 12, *apud* Biorner, *Volum. Historic.*)

[2] Théodoric est cependant nommé deux fois dans l'Edda (t. II, p. 328-330), mais d'une manière si brève, qu'on peut croire qu'il n'y tient cette place, si peu digne de lui, que par une confusion qui a substitué son nom à celui de Théodemir son père, qui fit partie de la suite d'Attila.

associé, dans leurs poésies, le prince des Amales et le roi des Huns. C'est dans la seule branche allemande que Théodoric de Vérone est le héros par excellence, à qui rien ne peut résister.

Les récits scandinaves contiennent de grands détails sur l'origine du trésor, sur les nains et le dragon qui le possédèrent, ainsi que sur la manière dont Sigurd s'en empara. D'après eux, le dragon est tué au moment où il franchit le fossé qui recèle Sigurd. Le trésor est emporté sur un cheval, et Sigurd est assassiné dans son lit. Les poésies allemandes ne disent rien de l'origine du trésor, ni de la malédiction qui y était attachée. Hagen raconte par occasion, et brièvement, que Sigfrid a tué les *Nibelungen*, a enlevé leurs richesses et le chapeau magique du nain Alberic. L'aventure du dragon, dont le sang a rendu son vainqueur invulnérable, est indiquée en peu de mots et ne se lie point au trésor. Selon les Allemands, le dragon est tué sous un rocher ou dans une grotte : le trésor fut enlevé sur un vaisseau, et le meurtre de Sigfrid fut commis à la chasse[1].

L'Edda raconte que le sang du dragon ajouta à l'intelligence de Sigurd, et lui fit comprendre le langage des oiseaux. Le poëme allemand se borne à dire que ce sang durcit la peau de Sigfrid, et la rendit semblable à de la corne.

[1] On aura remarqué, dans l'exposé que nous avons donné ci-dessus du contenu de l'Edda, une contradiction frappante sur le lieu de la mort de Sigurd. Nous avons dit d'abord qu'il fut assassiné dans son lit ; ensuite que Gudruna comprit son malheur en voyant le cheval Grani revenir sans son maître. Ces traditions opposées sont tirées de deux odes différentes, et l'on sait que ces chants de l'Edda ne sont ni du même âge, ni du même auteur. Les Scandinaves reconnaissent formellement pour leur tradition nationale celle qui fait assassiner Sigurd dans son lit, et affirment que ce sont les Allemands qui placent sa mort dans une chasse. Les chants de l'Edda intitulés : *Brynhildar quida* 2 (t. II, p. 248), et *Gudrûna quida* 2 (t. II, p. 293-296), qui rappellent cette dernière opinion, ont donc été écrits sous l'influence des récits allemands, et doivent par conséquent être moins anciens que d'autres portions de l'Edda. Une chanson danoise raconte que Sigurd fut renversé et tué par son cheval, qu'elle nomme *Graaman*. (*Edda*, t. II, p. 890, not.)

Au rang des différences les plus marquantes qui existent entre les branches scandinave et allemande, il faut placer la diversité de nom et surtout de caractère qu'elles attribuent à l'héroïne. Chez les Scandinaves, la femme de Sigurd se nomme *Gudruna* : elle est fille de Chrimilde. Elle ne veut point la perte de ses frères ; c'est Atli, son second mari, qui la complote. Elle, au contraire, cherche à les sauver, et après leur mort elle les venge d'une horrible manière. Chez les Allemands, Chrimilde poursuit sur ses frères la vengeance de son premier époux, et après l'avoir satisfaite elle est tuée par Hildebrand ou par Théodoric, tandis que dans les récits scandinaves Gudruna, vengée d'Atli, passe en d'autres pays et à d'autres aventures.

Dans le poëme des *Nibelungen*, Chrimilde est une princesse bourguignonne de Worms, fille du roi Danckart. Mais d'autres autorités lui assignent une autre famille, et la font fille d'Ardaric, roi des Gépides[1] ou du roi de Thuringe[2], ou d'un duc de Bavière[3], ou enfin d'un duc de Saxe[4].

L'Edda et les *Nibelungen* sont donc les types des deux branches que nous avons distinguées. Mais ces poëmes ne sont pas les seuls récits qui se rapportent au cycle d'Attila ; il en existe d'autres, plus ou moins considérables, qui se rattachent aux mêmes traditions. Ils sont de divers temps et en diverses langues, en vers ou en prose. Nous donnerons une idée des principaux, en commençant par ceux qui se classent dans la branche scandinave.

La plus remarquable de ces compositions, après l'Edda, porte le titre de *Volsunga Saga*[5]. Elle ne contient aucune trace de

[1] W. Lazius, *De aliq. gent. migrat.* p. 757.

[2] Pigna, *Hist. de' principi di Este*, p. 9.

[3] Nic. Olahus, *Attil.* cap. XVII, p. 192.

[4] Pistorii *Genealog. Reg Hungar. apud* Schwandner, *Script. rer. Hungar.* t. I, p. 758

[5] *Apud* Bioerner, *Volum. historic.*

christianisme ; mais, malgré ce caractère d'antiquité, on ne croit pas qu'elle ait été composée avant le treizième siècle. Elle raconte les exploits et les crimes des Volsunges, depuis Sige, roi de Hunnaland, qui est le chef de leur race. Parmi ces aventures on remarque la trahison de Siggeir, roi de Gautaland, envers Volsung et ses fils : elle ressemble tout à fait à la perfidie d'Atli envers les fils de Giuk. Au chapitre vingt-troisième commence l'histoire de Sigurd et de son éducation par le nain Reigin, qui lui raconte l'origine du trésor que garde son frère Fafner, et sa haine contre lui. L'auteur semble avoir eu pour but de faire en prose, et d'une manière suivie, un résumé des chants de l'Edda. Il se réfère souvent à d'anciennes poésies : il en cite des fragments dont quelques-uns se trouvent dans l'Edda, tandis que d'autres appartiennent à des poëmes qui n'existent plus. « La renommée des Volsunges et des Giukunges se conserve, dit-il, dans les traditions et les poëmes. »

La grande analogie qu'il y a entre l'Edda et la Volsunga Saga dispense de faire l'analyse de cette dernière. Cependant on doit remarquer que cette Saga est quelquefois plus abrégée, et d'autres fois plus détaillée que l'Edda. Ainsi, lorsque Sigurd se prépare à tuer Fafner, on trouve dans la Volsunga Saga l'apparition d'un vieillard qui lui donne des conseils. La liaison de Sigurd avec Brynhilde n'est point aussi innocente que dans l'Edda. Il en résulte une fille qui porte le nom d'*Aslauga*[1]. Après avoir raconté le supplice de Svanhilda et l'issue funeste de l'entreprise tentée par ses frères pour la venger, la Volsunga Saga finit par un récit qui lui est tout à fait particulier, et qui contient l'histoire d'Aslauga. Brynhilde, en mourant, l'avait confiée à un serviteur fidèle nommé Heimer, qui, pour la soustraire aux haines qui menaçaient son enfance, l'enferma avec ses richesses dans une grande harpe, et la porta

[1] Cette tradition se trouve encore ailleurs. V. *Islands Landnamabok*, p. 383, Hauniæ 1774.

dans les régions septentrionales. Il y fut assassiné par des hôtes perfides, qui s'emparèrent d'Aslauga et de ses trésors, et cette princesse infortunée passa sa jeunesse dans l'exercice des emplois les plus vils. C'est ainsi que se termine la Volsunga Saga, sans faire connaître le reste de l'histoire d'Aslauga.

Dans une autre Saga, du quatorzième siècle, un personnage appelé *Gest* raconte qu'il a vu Sigurd, fils de Sigemund, à la cour de Halfrec, roi de Frakland (Franconie). Il décrit ses aventures, son combat avec le serpent, son arrivée au château de Brynhilde, son mariage avec Gudruna et sa mort[1]. L'auteur suit les traditions scandinaves, mais on voit que celles des Allemands étaient connues dans son pays, puisqu'en racontant le meurtre de Sigurd il a soin de dire que les Allemands (thydverskir menn) prétendent qu'il fut commis dans une chasse. Cette même Saga contient le singulier dialogue entre la géante de la montagne et Brynhilde, qui se lit aussi dans l'Edda[2].

Mais longtemps avant l'époque où ces Sagas furent rédigées, et avant le temps de Sœmund, les chants des Scandinaves avaient rendu populaires les aventures de Sigurd. On sait, en effet, qu'au milieu du onzième siècle, un roi de Norwége ayant aperçu deux artisans qui se battaient, ordonna à son skalde de composer des vers sur ce sujet, en supposant que l'un des combattants était Sigurd et l'autre Fafner. Il résulta de cette plaisanterie du roi une sorte de parodie dont quelques strophes ont été conservées[3], et qui prouve que l'histoire de Sigurd était fréquemment chantée dès ces temps-là.

Les communications si fréquentes entre la Scandinavie et les Iles Britanniques portèrent, dans ce dernier pays, les poésies relatives à Sigurd. Mais les Danois avaient déjà connu les récits des Allemands, et les poëtes de l'Angleterre reçurent des

[1] Norn. *Gesti Sag. apud* Bioerner, *Volum. historic.*
[2] Helreid Brynhildar, *Edda*, t. II, p. 260 et seq.
[3] *Edd. Rhythm.* t. III, p. 899, not.

traditions mélangées. On les retrouve en cet état dans un poëme anglo-saxon, fort remarquable, composé au septième ou au huitième siècle, sur les exploits et les aventures des *Princes Scyldinges*, ou Danois du Jutland [1]. Ces guerriers étaient Goths d'origine (*Geatas*), et *Beowulf*, fils d'Ecgthiof, était un des plus illustres. Il devint roi à la mort de *Higelac* et mourut en 340. Dans ce poëme on introduit un chanteur qui raconte des faits héroïques, qui peint un guerrier attaquant un serpent gardien d'un trésor. Il le perce de son glaive *sous un rocher* et emporte *sur son vaisseau* les richesses du monstre.

Le manuscrit anglo-saxon qui a conservé ce poëme est écrit sans que les mots soient séparés, et l'éditeur, avant de le traduire, a dû établir le texte et sa ponctuation. Cette opération délicate, et toujours un peu arbitraire, a une grande influence sur le sens de chaque vers ; aussi, lorsque le même travail a été fait de nouveau par MM. Conybeare, leur texte s'est trouvé peut-être meilleur, mais certainement fort différent de celui du premier éditeur [2]. Dans la nouvelle recension, le vainqueur du dragon se nomme *Sigemund*, qui est le nom du père de Sigurd dans l'Edda, il est de la race de *Walsing* (*Volsung*); et ces noms complètent le rapport des traditions anglo-saxonnes avec celles de la Scandinavie.

On voit que le chantre de Beowulf n'a pas en tout suivi l'Edda, et le *rocher* sous lequel le serpent est tué, le *vaisseau* qui emporte l'or, ces traditions étrangères aux Scandinaves, prouvent que les récits des Allemands étaient parvenus chez les Danois avant l'époque de la composition du poëme anglo-saxon. D'autres poésies écrites dans la même langue parlent d'Her-

[1] *De Danorum rebus gestis sæcul. III° et IV°*, poëma Danicum dialecto anglo-saxonicâ, edid. G. Johns. Thorkelin, Haunïæ 1826, 4°. Le manuscrit fait partie de la Bibl. Cottonienne, et son écriture paraît être du dixième siècle. L'éditeur croyait cette composition du quatrième siècle, mais il exagérait son antiquité. (Hickes, *Thesaur.* II, p. 208.)

[2] *Illustrations of Anglo-Saxon poetry*, Lond. 1826, 8°.

manaric, d'Atli, de Guthere (Gunther), de Gifica et de Théodoric, et attestent ainsi les importations faites par les Danois en Angleterre. Leurs relations étaient d'autant plus faciles que les langues danoise et anglo-saxonne étaient presque identiques. On sait que vers l'an 1000 leur ressemblance était encore si grande, que Canut le Grand composait des vers qui étaient également compris par les deux peuples qu'il gouvernait [1].

On a recueilli dans les îles Féroë d'anciennes chansons qui ont le même caractère que le poëme de Beowulf. Elles contiennent un mélange des récits de l'Edda avec les traditions allemandes. Les aventures de Sigurd y paraissent sous le titre de *Siura Kveai*, qui répond au *Sigurda Quida* (*Sigurdi oda*) des Scandinaves [2].

Il semble que, par une conjecture assez probable, on peut retrouver dans l'histoire les *Giukunges* de l'Edda et de la Volsunga Saga. Paul Diacre, en parlant d'Agelmund, fils d'Ajo, chef des *Vinili* ou Lombards, affirme qu'il tirait son origine des *Gunginci*, qui étaient parmi eux la race la plus noble [3]. La Volsunga Saga parle en termes presque semblables des *Giukungi* [4], et nous penchons à croire que ces deux noms ne désignent qu'une même famille. Les Bourguignons et les Lombards étant des peuples de même origine, chacun d'eux put facilement s'approprier des traditions qui peut-être appartenaient à l'autre. Cependant nous pensons que ce serait une erreur de placer les fils de Giuk parmi les Lombards, et d'après notre conjecture il y aurait aussi un anachronisme dans le récit de Paul Diacre, puisque Agelmund, chef des Lombards dans le pays des Rugiens, à une époque antérieure à

[1] Turner, cité par Thierry, *Histoire de la conquête d'Angleterre*, t. I, p. 184.

[2] *Præf. ad Edd.* t. II, p. XXIII, not.

[3] *Hist. Longobard.* I, 14. Marius Equicola et quelques autres historiens ont fait descendre des *Gunginci* la famille des Gonzague.

[4] *Volsunga Saga*, cap. 47. « . . . Interim Volsungos et Giukungos celebritate famæ cunctos superasse heroas ac proceres. . . . »

leur arrivée sur le Danube, où ils parvinrent dans le second siècle [1], ne pouvait point descendre de Giuk contemporain du père d'Attila. Si malgré ces difficultés on croit pouvoir reconnaître les *Giukunges* dans les *Gunginci* de Paul Diacre, le passage de cet historien prouvera la grande célébrité de cette famille au huitième siècle, et il n'est pas douteux qu'elle la devait aux chants et aux poésies qui avaient répandu sa renommée parmi les peuples de la race gothique et germanique. Le dialecte des Ostrogoths étant le plus cultivé, fut vraisemblablement le plus riche en récits poétiques, et fut peut-être employé plus tard à les écrire.

Ces chants, d'origine gothique, qui ont pénétré dans tant de régions diverses, se sont-ils fait entendre dans la capitale de l'empire d'Orient? M. de Schlegel répond à cette question par une conjecture affirmative. *Les Warangiens*, dit-il, *fidèles aux mœurs et au goût de leur pays, apportèrent ce poëme à Constantinople, aux frontières orientales de l'Europe.* Il n'a pas donné de preuves de cette assertion, et, en effet, il n'en existe pas. Il n'est entré dans aucun détail sur sa probabilité, nous tâcherons de suppléer à son silence. On sait que des relations très-fréquentes existaient au moyen âge entre la Scandinavie et Constantinople. Les hommes du Nord sortaient de leur pays pour aller servir les empereurs grecs, dont ils formaient la célèbre garde warangienne, et lorsque, au onzième siècle, Eric, roi de Danemark, vint dans la capitale de l'empire d'Orient, il y reçut les hommages des Warangiens, qui le reconnurent pour le souverain de leur nation [2]. Il y avait, dans cette grande cité, un nombre d'Islandais si considérable, qu'on y consacra une église à un saint évêque de Skalholt, mort à la fin du douzième siècle [3]. Dans cette foule de Scandinaves, plusieurs étaient

[1] Petr. Magist. *in excerpt. Legation.* p. 24.
[2] Sax. *Grammat.* p. 228.
[3] De Troïl, *Lettres sur l'Islande*, p. 62.

d'une naissance illustre, et des princes norwégiens vinrent quelquefois se placer sous les drapeaux des empereurs[1]. Harald, l'un d'eux, était lui-même un poëte distingué[2], et l'on peut croire qu'il se trouvait dans les rangs des Warangiens d'autres hommes qui, suivant les usages du Nord, unissaient le goût des vers à celui des armes, et qui devaient, dans leur exil, se plaire à redire les anciennes poésies de leur pays. Les Warangiens conservaient leur langue, et aux fêtes de Noël ils regardaient comme un privilége honorable de s'en servir en adressant leurs vœux à l'empereur [3]. Pendant les mêmes solennités, les Goths exécutaient aussi en présence du souverain un chant national (τὸ γοτθικόν) qui était accompagné par des instruments de musique. Constantin Porphyrogénète en a conservé quelques vers, mais ils sont si défigurés que, malgré une espèce de glossaire polyglotte, qu'un Grec moderne y a ajouté, et en dépit des efforts de quelques savants critiques, ils sont restés absolument inintelligibles [4]. J'ajouterai que non-seulement les Scandinaves portèrent en Grèce leur langue, mais qu'ils y firent aussi usage de leur écriture, dont il reste le plus singulier monument ; car il est difficile de ne pas attribuer aux Warangiens les inscriptions runiques qu'on voit sur le lion qui fut jadis au Pirée, et qui est maintenant à l'entrée de l'arsenal de Venise [5]. Ces détails, les seuls que nous ayons pu rassembler, ne contiennent aucune preuve positive de l'asser-

[1] Snorro Sturless, *Hist. reg. septent.* t. II, p. 57. Cet historien raconte, dans un autre passage, que dans les fêtes données à Sigurd, prince de Norwége, par l'empereur Alexis, on vit paraître dans le cirque de Constantinople les représentations des Ases, des Wolsunges et des Giukunges.— C'est ainsi que les hommes du Nord interprétèrent les images qu'on offrit à leurs regards.

[2] Pontoppidani *Gesta et vestig. Danorum.* t. I, p. 34.

[3] *Codin. offic.* p. 90, n° 12, Ἰγκλινιστι.

[4] Constant. Porphyr. *De Cœrimon. Aulæ Byzant.* lib. I, cap. LXXXIII *cum* Reiskii *Comment.* p. III.— Forster, *Hist. des voyag. au Nord,* trad. par Broussonet, t I, p. 392 et suiv.

[5] Akerblad, *Notice sur deux inscriptions runiques*, 8°. — Mustoxidi, dans l'*Antologia*, 1832, t. XLVII, p. 78-83.

tion que nous devions examiner; cependant il reste probable que parmi les nombreux Scandinaves, habitants de Constantinople, il y en eut qui chantèrent les poésies héroïques de leur pays, ou récitèrent les sagas qui avaient pour eux tant d'attrait. Mais ces récits et ces chants barbares furent tout à fait fugitifs: ils n'excitèrent point de curiosité, ne furent point interprétés et ne laissèrent aucune trace.

Revenons maintenant aux récits de la *branche allemande*, à ceux qui se rattachent au grand poëme des *Nibelungen*. Nous avons suffisamment parlé des différentes formes qu'il a revêtues en divers temps, de ses éditions successives, et nous nous bornerons à dire que les remarques faites tout à l'heure à l'occasion du poëme anglo-saxon sur Beowulf, assurent aux poésies de la branche allemande une grande antiquité; car, pour que les traditions qui les distinguent aient pu être connues des habitants du Jutland, et qu'elles aient passé de là dans la Grande-Bretagne avant le septième ou huitième siècle, il faut nécessairement que leur existence remonte au moins au sixième siècle. On voit donc qu'elles égalent en ancienneté les chants de l'Edda. On trouve plus tard, mais cependant avant la dernière rédaction des *Nibelungen,* d'autres traces de la connaissance que les peuples des bords de la Baltique avaient des traditions allemandes. Ainsi, au commencement du douzième siècle, un chanteur saxon voulant avertir Canut, prince de Danemark et roi des Obotrites, des embûches qu'on lui tendait, chanta devant lui *la perfidie si connue de Chrimilde envers ses frères*. L'historien a soin de prévenir que le prince connaissait parfaitement et aimait tout ce qui tenait aux Saxons, et qu'en chantant en sa présence cette *célèbre fraude*, c'était lui donner un salutaire avertissement[1].

Rappelons ici ce que nous avons dit précédemment du poëme

[1] Saxo Gramm. *Hist. Danic.* lib. XIII, p. 239. « Tunc cantor quod Canutum Saxonici et ritus et nominis amantissimum scisset..... speciosissimi carminis

d'Hildebrand, traduit vers l'an 800 dans la langue des Francs, et le témoignage de l'archevêque Foulques, qui avait trouvé dans des *livres teutoniques* des récits semblables à ceux que l'Edda contient sur la famille d'Hermanaric, et concluons que bien longtemps avant les dernières rédactions des *Nibelungen*, les poésies d'origine gothique du cycle d'Attila étaient généralement connues dans toute l'Allemagne et y avaient été *translatées* dans ses différents dialectes. Elles devinrent si populaires que Wolfram d'Eschenbach les désigne plusieurs fois dans ses Romans, et dit expressément dans le Titurel, que les aveugles chantent *Seyfrid, dont la peau avait été rendue semblable à la corne par le sang d'un dragon.*

Un peu après la rédaction des *Nibelungen*, les mêmes traditions entrèrent dans la composition du *Heldenbuch* ou *Livre des Héros*, qu'on a aussi attribué à W. d'Eschenbach et à Henri d'Ofterdingen. Cet ouvrage doit être considéré comme un recueil de fabliaux composés par différents auteurs, et rédigé sous une forme un peu différente de celle qu'on lui a donnée pour l'imprimer. Aux récits des Goths sur Attila, Hermanaric, Théodoric, Seyfrit et les rois de Worms, on a réuni dans le *Heldenbuch* un grand nombre de traditions lombardes sur le roi *Rother*, l'empereur *Otnit*, *Laurin*, et autres vaillants guerriers. Les Croisades ont aussi contribué à la formation de ce recueil, et on y raconte des voyages d'outre-mer, remplis des aventures les plus merveilleuses. L'auteur, quel qu'il soit, avoue qu'il se servit d'un *ancien livre* pour composer les deux premières parties, et M. Gley conjecture que cet ancien livre était probablement la collection de Charlemagne. Théodoric, dans le *Heldenbuch*, comme dans toutes les poésies de la branche allemande, est le premier des guerriers : il l'emporte en force et vaillance sur tous les autres, et, dans les combats qui

contextu notissimam Grimildæ erga fratres perfidiam..... famosæ fraudis exemplo.... »

se livrent près de Worms, dans le jardin des roses, il est vainqueur même du redoutable Seyfrit[1].

Le *Heldenbuch* appartient proprement à l'Allemagne méridionale, mais dans le nord de ce grand pays on rédigea aussi des poëmes analogues. La bibliothèque de Copenhague possède un manuscrit du quatorzième siècle, dans lequel on lit, en ancien saxon, l'histoire du roi Laurin, de Walberan, roi des nains, et de Théodoric. Ces récits ont de grands rapports avec ceux de la dernière partie du *Heldenbuch*, mais le recueil saxon, au dire de Nyerup, donne plus de détails sur Laurin et le prince de Vérone[2].

D'anciennes chansons danoises, dont il paraît difficile de connaître l'époque, défigurent la grande catastrophe des *Nibelungen* et la transportent dans une petite île du Danemark. Elles racontent que, dans l'île de *Huen*, un guerrier appelé Nogling, et surnommé *Niding*, donna sa fille Chrimilde en mariage à *Sigfrid Horn*. L'époux mourut, sa femme passa à de secondes noces, et invita à cette solennité ses deux frères *Haquin* et *Falquard*. A leur arrivée, Chrimilde les fit attaquer par des guerriers qui lui étaient dévoués, et les deux frères périrent après avoir fait une résistance héroïque. Dans la suite, *Rancko*, fils de Haquin, attira Chrimilde dans une caverne, sous prétexte de lui découvrir un trésor, l'y enferma et la laissa mourir de faim[3]. On voit ici que le chanteur danois a réduit à de petites proportions la grande épopée allemande. Il lui a assigné pour théâtre une petite île, située à l'entrée de la mer Baltique, il y place quatre châteaux[4], et il a mêlé dans son récit

[1] Eckart, *Franc. Orient.* I, p. 867.—Mart. Crusii *Annal. Suevic.* t. I, p. 219, 220.—W. Schlegel, *Deutsch. Museum*, p. 27, 28.—Koberstein, *Manuel de l'hist. de la litt. allem.* p. 40, 41, trad. franç. — Loëve Veimars, *Résumé de la litt. allem.* p. 31. — Gley, *Lang. et litt. des Francs*, p. 8.

[2] *Symbol. ad litter. Teuton. antiq. edit. ab* Erasm. Nyerup, Hauniæ 1787, 4° col. 1-82, *præf.* p. XVI-XVII.

[3] And. Velleius, *Centur. cantilenar. danic. de priscis regib. et reb. gestis*, Hafniæ 1643, 8°. — Kæmpe-Viser, 1787. — Stephan. *Not. ad Saxon*, p. 230.

[4] L'île de *Huen* fut celle que le roi de Danemark donna à Tycho-Brahé. Il y éleva le vaste observatoire qu'il nomma Uranibourg.

les traditions scandinaves à celles de l'Allemagne. La manière dont il raconte la mort de Chrimilde rappelle un passage fort obscur de l'Edda, dans lequel Gudruna reproche à Atli d'avoir fait mourir sa mère de faim [1]. Nous verrons aussi que les Scandinaves, en transportant chez eux les récits allemands, les altérèrent et racontèrent qu'Attila avait péri de la même manière.

Nous venons de montrer que les traditions qui caractérisent la branche allemande s'étaient approchées des royaumes du Nord, qu'elles y avaient pénétré et qu'il en était résulté quelque mélange. Maintenant nous allons voir la masse entière de ces traditions transportée chez les Scandinaves, traduite dans leur langue et devenue ainsi une partie de leur littérature. Il paraît qu'au treizième siècle il existait en Allemagne un recueil considérable des aventures de Théodoric et de tous ses compagnons de guerre. C'était l'époque où les Norwégiens traduisaient un grand nombre de livres étrangers, et une de leurs sagas rapporte qu'un évêque de Nidaros (*Drontheim*), alors capitale de la Norwége, ayant eu connaissance de ces récits, les emporta dans son pays, et les fit traduire en sa langue sous le titre de *Wilkina Saga*. On raconte que cet évêque vint en Allemagne au temps de l'empereur Frédéric II, pour le mariage de Christine, fille de *Haquin le Vieux*, roi de Norwége, avec un prince d'Espagne [2]. Toutes ces indications chronologiques étant fausses [3], on ne saurait ajouter foi à ce récit, mais

[1] *Alla-mal in Grœlensko*, Str. LIII.

Matrem capiebas meam
Et letho dabas propter thesauros
.....
.. .. in antro fame enecasti.

Vid. *Edd.* t. II, p. 873 et not.

[2] V. *Blomsturwalla Saga*, dans la préface en suédois que Peringskiöld a mise en tête de la Wilkina Saga.

[3] L'empereur Frédéric II est appelé dans cette saga *roi d'Espagne*. Il mourut en 1240, et le mariage de Christine est de l'an 1256. Elle épousa un frère d'Alphonse X, qui portait le nom de Philippe. La saga l'appelle Henri, et le dit frère de l'empereur.

on peut croire que la *Wilkina Saga* fut traduite vers la fin du treizième siècle, sur les écrits en langue allemande dont elle parle en plusieurs endroits [1].

Le champ des aventures racontées dans la *Wilkina Saga* comprend l'Europe tout entière, depuis l'Espagne et l'Italie jusqu'aux régions qui entourent la mer Baltique. Le traducteur, dans sa préface, dit que cette histoire, dont l'original était en allemand, a pour sources les poëmes qui étaient autrefois chantés pour charmer les loisirs des princes. Elle commence par l'histoire de Samson, qui enleva la fille du comte de Salerne et qui fut le grand-père de Théodoric. Les aventures de Théodoric et des guerriers qui lui sont attachés y occupent la principale place. Attila, Sigurd, Chrimilde, Gunnar, etc., y jouent aussi de grands rôles, mais les récits qui correspondent au poëme des *Nibelungen* forment une narration à part sous le titre de *Niflunga Saga*, qui la distingue du reste de l'ouvrage [2]. C'est de cette partie que nous avons principalement à nous occuper.

Dans la *Niflunga Saga*, la ville de Gunnar, roi des Niflungs, est appelée *Verniza*. Sigurd est tué par Högni, et Chrimilde, sa veuve, se remarie avec Attila. Sept années après cette union elle fait inviter ses frères à venir à *Susat*, capitale du *Hunnaland*. A peine Gunnar et les Niflungs ont-ils passé le Rhin, qu'ils se trouvent sur les terres de *Rodingeir*, margrave de Bakalar : ce seigneur les accueille, se joint à eux, et bientôt ils arrivent à la cour d'Attila. Les récits du festin, de la querelle et du combat ressemblent à ceux qu'on trouve dans les *Nibelungen*. Gunnar, blessé et fait prisonnier dès le commencement de la bataille, est jeté dans une affreuse prison où il

[1] *Wilkina Sag. proœm.* « Hæcce præsens historia... reliquarum omnium germanico idiomate (Thystri tungu) conscriptarum maximè luculenta est. »

[2] Historia Wilkinensium, Theodorici Veronensis ac Niflungorum... ex mss. codicibus linguæ veteris scandicæ, in hodiernam sueiscam atque latinam translata, operà Joh. Peringskiöld, Stockholm 1715, fol. — La *Niflunga Saga* commence au chap. 319, p. 434.

trouve la mort. Gernot tue Blodlin ; Högni tue Irung : le lieu du combat est nommé *Holmgard*, et « l'on voit encore, est-il dit, la paroi qui porte le nom d'Irung et la marque de la lance de Högni. » La mort de Blodlin entraîne Rodingeir au combat ; il tombe sous les coups du jeune Ghiseler. Alors paraît *Thidrikur* (Théodoric) accompagné de Hildebrand. Il veut venger son ami, et « les poëmes allemands, dit la saga, célèbrent ce combat, et la bonté de son épée, qui était appelée Eckisax[1]. » Hildebrand tue Gernot et Ghiseler. Cependant la rage de Chrimilde est au comble ; elle saisit un tison ardent et en frappe ses frères pour s'assurer qu'ils sont sans vie. Cette féroce action indigne Attila autant que Théodoric, et celui-ci, d'un coup de sa fameuse épée, coupe cette cruelle reine par le milieu du corps.

Théodoric, voyant Högni dangereusement blessé, lui accorde la vie, le fait porter chez lui et charge une de ses parentes de le soigner. Cette femme devient enceinte, et Högni en mourant lui recommande de nommer leur fils *Aldrian*, et lui indique les moyens de le mettre en possession du trésor des Niflungs. Théodoric prend ensuite congé d'Attila et retourne en Italie avec son fidèle Hildebrand. Ses aventures dans ce voyage, ses succès contre l'usurpateur de Vérone, sa conversion au christianisme, forment le sujet de plusieurs chapitres. Cependant Aldrian a grandi, et pour venger sa famille il profite du désir qui possède toujours Attila de voir le trésor des Niflungs. Par une route souterraine, il le conduit au lieu qui le recèle, il l'y enferme, et malgré ses prières il le laisse périr au milieu des richesses qu'il a tant convoitées.

[1] *Sax*, chez les nations du nord de l'Europe, désigne une sorte d'épée. (Schilter, *Glossar. teut.* p. 695. — Scherz, *Glossar. germanic.* col. 1366. — Wittichind. Corbeiens. I, p. 5. — Rhote, *de gladio veter.* p. 184-218.) — Un manuscrit de l'Arsenal, qui contient le roman de Brut, voulant donner l'étymologie des noms *Essex*, *Middlesex*, etc., dit :

Sexe, ce disent les Anglais
Plusieurs couteaux est en français
(Raynouard, *Journal des Savants*, 1830, p. 568.)

Ce court extrait montre que la *Niflunga Saga* a suivi un poëme des *Nibelungen* qui n'était pas celui que nous avons maintenant, et qu'elle a eu encore d'autres sources. En rappelant les poëmes qui racontaient les événements de la cour d'Attila, cette saga s'exprime en ces termes : « Ainsi furent accomplis les malheurs que la reine Erka avait prédits en mourant à son époux, s'il s'alliait avec la race des Niflungs, et certes ils sont dignes d'être lus ces *poëmes théotisques*, qui font connaître les récits des habitants de Susat. Ces hommes ont rendu témoignage de la mort de Högni et d'Irung, et de l'affreux cachot où le roi Gunnar termina sa vie. On montre encore les ruines de la salle des Niflungs, la muraille occidentale où commença le combat, et le lieu que la vaillance de Högni a rendu si célèbre. Les monuments et les noms de ces choses demeurent encore. Nous avons aussi reçu des renseignements des hommes les plus estimés de *Brême et de Munster*[1], qui, sans aucune communication avec ceux dont nous venons de parler, se sont accordés avec eux, et l'on ne saurait douter de la vérité de ces traditions populaires, qui ont été écrites dans la *langue théotisque*[2]. » Dans un autre endroit la *Wilkina Saga*[3], décrivant l'armure de Sigurd, dit qu'il portait un dragon sur ses armes, « parce qu'il s'était acquis une gloire immortelle en tuant un énorme serpent qui était appelé Fafni par les Waranges[4]. » Elle ajoute que « les anciennes histoires assignent à Sigurd le premier rang parmi les héros, et que sa renommée, à jamais durable, est célébrée en langues étrangères, par tous les peuples qui habitent au nord de la mer de Grèce[5]. »

[1] Brimum eda Mœnsterborg.

[2] Thyderstri tungu. — *Niflung. Sag.* cap. 367, p. 494.

[3] Cap. 166.

[4] Waringi, *les Scandinaves.*

[5] Sigurd est pour les hommes du Nord le type du courage. Dans un dialogue (du treizième siècle) entre un guerrier norwégien et un démon, celui-ci répond que de tous les personnages qui souffrent en enfer, Sigurd, vainqueur de Fafni, est celui qui supporte les tourments avec la fermeté la plus héroïque. (*Script. histor. Islandor. de rebus gestis veter. Boreal.* t. III, p. 198.)

Nous abandonnons la comparaison des faits contenus dans la *Niflunga Saga* avec ceux des autres récits ; mais nous examinerons un point de géographie. On a vu que le poëme des *Nibelungen* désigne clairement la résidence d'Attila comme étant située en Hongrie, et qu'il s'accorde fort bien là-dessus avec l'histoire. Les Scandinaves ne sont point aussi exacts : ils connaissent le Rhin, et ne placent pas fort loin de ce fleuve la demeure d'Attila. Dans l'Edda, le voyage de Gudruna, depuis Worms jusqu'à la capitale de son second époux, se fait dans l'espace de vingt-un jours [1], mais celui de ses frères semble beaucoup plus court. Ils partent par le Rhin, et peu après avoir pris terre [2] ils voient le palais d'Attila. Dans un autre passage il est dit qu'ils traversèrent une sombre forêt [3]. Toute cette géographie est très-vague ; mais lorsque les Scandinaves traduisirent les écrivains allemands, ils se permirent de bien plus graves altérations. La *Niflunga Saga* place la *Hunnia* ou *Hunnaland* dans les pays appelés maintenant Frise et Westphalie. La capitale d'Attila, qu'elle nomme *Susat*, est la ville actuelle de Sœst [4], et par une conséquence de ces déterminations, *Rakalar* (Pœchlarn), résidence de Rodingeir, doit être transportée à peu de distance du Rhin. Aussi nous avons vu que la même saga appelait en témoignage des aventures des Niflungs les habitants de Brême et de Munster. Ajoutons qu'elle raconte que, lorsque les rois de Worms quittèrent leur demeure, ils marchèrent jusqu'au confluent du Rhin avec la Duna. Assurément de toutes ces licences géographiques, la

[1] *Quida-Gudrunar*, II, 36, p. 318.

[2] *Atla-mal.* 35, p. 438 : « Parvo autem indè spatio. »

[3] *Atla-quida* 13. — Mirkvidr, *la forêt noire.* V. Suhm. *not. ad calc. Hervor. Sag.* p. 258. — Dithmar. Merseburg. *Chron.* p. 142, ed. Wagner. cum not. Ursini, Norimberg. 1807, 4°.

[4] Susat, Susatum, Civitas Susatensis (Godefrid. monach. ad ann. 1225, ap. Freher, *Corpus hist. med. ævi.* t. I, p. 394. — Æneæ Sylv. *de Stat. Europ.* cap. 29. — Cluver. *Introd. ad Geogr.* p. 253), aujourd'hui *Sœst*, dans le comté de la Mark, en Westphalie, fut jadis distinguée parmi les villes anséatiques, et célèbre par ses lois

plus étonnante est celle qui transporte la résidence royale d'Attila de la Hongrie en Westphalie. On peut cependant expliquer, au moyen de l'histoire et des monuments, comment cette erreur a été commise.

Il paraît que les migrations des Huns portèrent une partie de cette nation dans le nord-ouest de la Russie. Des conjectures probables font présumer que ces Huns passèrent en Suède, et que, chassés de ce pays par la famine, ils vinrent s'établir, vers le septième siècle, entre le Rhin et l'Elbe. C'est dans cette région qu'on trouve un grand nombre de tombeaux, qui y sont désignés par les noms de *Hunen-Bedden* et de *Hunen-Knap*, et ces dénominations mêmes semblent les rapporter aux Huns [1]. A l'époque où les Norwégiens traduisirent les poëmes allemands, les souvenirs de la *Hunnie* de Westphalie n'étaient pas entièrement effacés, et ils y placèrent la royale demeure d'Attila.

Ce n'est pas seulement dans les langues du nord de l'Allemagne qu'on a raconté les prouesses des guerriers d'Attila. Les auteurs, qui, au moyen âge, s'efforçaient d'écrire en latin, ne dédaignèrent point ces sujets, qui auraient pu leur paraître barbares; ils traduisirent ou imitèrent les chants de la Germanie, et il nous reste un poëme épique sur les aventures de Walther, prince d'Aquitaine, qui fut un des otages livrés à Attila et élevé à sa cour [2].

Il y a beaucoup d'incertitude sur l'auteur de ce poëme.

[1] Graber de Hemsö, *Doutes et conject. sur les Huns du Nord*, Florence 1810, 8°, et dans le *Magaz. Encycl.* 1811, t. III, p. 307-339. — Malte-Brun. *Ann. des Voy.* t. VI, p. 347-356. — Keisler, *Antiq. septent.* p. 102-103. — Gaillardot et Percy, dans le *Magaz. Encycl.* 1811, t. III, p. 63-74. — *Notice d'un ancien tombeau en Westphalie*, dans les *Ann. des Voy.* t. IX, p. 361-367. — Regnoul, dans les *Mémoires des antiquaires de France*, t. I, p. 449 et suiv.

[2] *De primâ expeditione Attilæ in Gallias*, edid. F. Chr. Fischer. 1780, 4°.— Continuat. Lips. 1792, 4°. — V. J. Galeani Napione, *Lettera in* Ciampi *Vit. di Cino da Pistoia*, Pisa 1813, p. 164-165. — Harles, *Suppl. ad brev. Not. litter. Roman.* part. II, p. 393.—Meusel, *Bibl. Hist.* v. I, p. 344.— Harles et Meusel indiquent plusieurs articles à consulter dans les journaux allemands.

On sait positivement que le plus ancien des moines de Saint-Gall qui ont porté le nom d'Ekkéhard, écrivit au dixième siècle, en vers latins, *la Vie de Walther à la forte main* (Vita Waltharii manu fortis), et que cet ouvrage, qui se ressentait de la barbarie teutonique, fut corrigé à Mayence, d'après les ordres de l'archevêque Aribon, par Ekkéhard IV, qui vivait au onzième siècle[1]. D'un autre côté, un manuscrit du poëme de Walther, semblable, à quelques variantes près, à celui que Fischer a publié, porte une préface de vingt-deux vers, par laquelle un *Geraldus*, fort inconnu, présente cet ouvrage à Erckambald, à qui il donne le titre de *Sacerdos*. Lui-même s'intitule :

Peccator fragilis Geraldus nomine vilis,

sans dire précisément que le poëme qu'il offre soit de sa composition. Ce manuscrit fut écrit au douzième siècle, et plus tard on y ajouta une inscription qui porte que saint Gérald, religieux de Fleuri-sur-Loire, paraît (*ut videtur*) être l'auteur de cet ouvrage[2]. D'après cela, Gérald a pris place dans l'histoire littéraire, et son ami ou protecteur Erckambald a été reconnu, à droit ou à tort, pour l'archevêque de ce nom, qui siégeait à Tours vers la fin du dixième siècle. Ce seul témoignage n'aurait pas suffi pour établir que le moine de Fleuri était l'auteur de ce poëme, mais d'autres manuscrits se joignent à celui de Paris pour confirmer cette opinion, et forment, par leur accord, une autorité qui nous paraît être d'un grand poids[3].

[1] *Casuum Sancti-Galli continuat.* I, auct. Ekkehard. IV°, p. 118, cum not. Ild. ab Arx, apud Pertz, *Monum. German. hist.* t. II. — Anonym. Mellicens. *De Script. Eccl.* cap. 70, ad calcem B. Pez, *Bibliot. Benedict.*

[2] *Bibl. Reg. Paris. cod. lat. Colbert* n° 6388 nunc 8488 *A*, in-12°, sur vélin, 35 feuillets ; à la fin on lit ces mots : « Explicit lib. Tifridi epi Crassi de civitate nulla. »

[3] *Hist. littér. de la France*, t. VI, p. 438. — Manuscrit de Carlsruhe du onzième siècle, provenant de l'abbaye de Reichenau. — Manuscrit de Bruxelles du onzième siècle, autrefois à l'abbaye de Gembloux, et intitulé : *Geraldi liber duorum Sodalium Waltharii et Haganonis.* (V. les notes de MM. Pertz et d'Arx sur l'ouvrage d'Ekkéhard IV. — Buchon, *Quelques souvenirs de courses en*

Cela n'empêche point que les Ekkéhard de Saint-Gall n'aient composé aussi une *Vie de Walther à la forte main* ; mais nous sommes enclin à penser que l'ouvrage de ces religieux n'est point celui que nous avons, et dont Fischer a été le premier éditeur. L'épisode de Walther, qui forme un des anneaux du cycle d'Attila, peut avoir été l'objet des travaux de plusieurs poëtes, et l'on trouve dans la chronique de la Novalèse un éloge de ce guerrier, en huit vers, qui pourrait bien appartenir à une troisième composition latine sur le même sujet, dont l'auteur (*Sapiens versicanorus*) serait demeuré inconnu [1].

Les premiers éditeurs du poëme de Walther exagéraient son antiquité. Fischer le croyait du sixième siècle, et Molter rapportait au neuvième le manuscrit de Carlsruhe, qui, mieux examiné, a été reconnu pour être du onzième siècle.

Galeani Napione jugeait que cet ouvrage était d'origine italienne, tandis que Fischer pensait qu'il avait été composé en France. Il rendait son opinion probable en faisant remarquer dans ces vers des expressions qu'il rapportait à la langue celtique [2]. Mais, quel que soit l'auteur de ce poëme, il ne tira son sujet ni des historiens, ni des chroniques, et il est évident qu'il ne put lui être fourni que par les chants allemands qu'il traduisit ou imita. Il semble même quelquefois se référer à des autorités antérieures, c'est-à-dire à des poésies plus anciennes [3].

Les événements du poëme de Walther se placent immédia-

Suisse, p. 431-432). — Le baron Joseph de Lassberg, littérateur distingué, qui habite le château d'Eppishausen en Thurgovie, s'occupait d'une édition du poëme de Walther (*Orellii præfat. ad Hilperic.* — Turici 1832, 8°), et pensait que Gérald « n'a été qu'un plagiaire impudent. Il avait pris copie, à ce qu'il paraît, de la traduction d'Ekkéhard IV, pendant un séjour qu'il fit à Saint-Gall ; il l'emporta avec lui dans son abbaye, et à son retour il dédia cet ouvrage comme sien... » (Buchon, *ibid.*)—Il ne nous paraît pas certain que le poëme d'Ekkéhard soit le même que celui de Gérald.

[1] *Chronic. Novalic.* cap. VII, fol. 704, *apud* Murator. *Script. rer. Ital.* t. II, part. II.

[2] *Præfat.* p. VI et XIII.

[3] V. 685. « Quem *referunt quidam* Scaramundum nomine dictum. »

tement avant la catastrophe des rois de Worms : ils se lient aux aventures d'Attila, et l'on en retrouve la trace dans les récits allemands des temps postérieurs. Walther, otage d'Attila, était fils d'Alphere, roi d'Aquitaine. Gibico, roi des Francs de Worms, n'ayant qu'un fils en trop bas âge, avait livré au roi des Huns le noble Hagano, descendant des Troyens, et Herric, roi de Bourgogne résidant à Châlons, lui avait aussi remis sa fille Hiltgund. Attila, qui est appelé indifféremment roi des Huns ou des Avares, est dépeint comme un modèle de noblesse et de modération ; il n'a de violence que contre ceux qui lui résistent, et se conduit en père avec les otages qu'il a reçus. Gibico, roi des Francs, meurt ; Guntharius son fils lui succède : il refuse d'acquitter le tribut promis à Attila, et Hagano s'échappe de la Pannonie pour rejoindre à Worms le nouveau roi. La guerre s'allume ; Walther commande l'armée des Huns, et remporte sur Guntharius une grande victoire. Cependant le désir de revoir sa patrie le tourmente, et il communique ses projets à la princesse de Bourgogne, qui lui a été promise dès son enfance. Il la détermine à fuir avec lui, et l'enlève après avoir enivré dans un festin Attila et tous les Huns. Ces deux amants arrivent devant Worms : le roi Guntharius, qui veut s'emparer de Hiltgund et de ses trésors, fait successivement attaquer Walther par ses plus vaillants guerriers, mais le prince d'Aquitaine est invincible, et malgré ces combats, dont la description forme une grande partie du poëme, il parvient à rentrer dans ses Etats, où il épouse Hiltgund et règne pendant trente années [1].

On reconnaît aisément dans Gibico, roi de Worms, le Gibica de la loi des Bourguignons, le Giuk de l'Edda, le Giebich des Nibelungen. Son fils Guntharius est le Gundahar ou Gundicarius des historiens, le Gunnar de l'Edda et le Gunther des Ni-

[1] Ce poëme a 1452 vers dans l'édition de Fischer. Le latin en est barbare et quelquefois inintelligible. Frid. Molter l'a traduit en allemand sous le titre de *Prinz Walther von Aquitanien*, 1782, 4°.

belungen. Hagano, descendant des Troyens [1], ne peut être que le redoutable guerrier appelé Högni dans l'Edda et Hagen de Troneg ou de Tronje dans les Nibelungen [2].

Il faut ici remarquer que le poëte latin appelle Francs les habitants de Worms, mais lorsque Walther voit s'avancer contre lui les guerriers de cette ville, il s'écrie :

> Non assunt Avares hic, sed Franci Nebulones
> Cultores regionis,

et l'on retrouve dans ce vers le nom des Nibelungen. Il est plaisant de voir Fischer prendre cette dénomination pour une injure, et entasser de l'érudition pour prouver que les Francs la méritaient.

Mais si le nom des *Nibelungen* se retrouve ainsi dans le poëme de Walther, ceux de ce héros et de son amante se lisent aussi dans le poëme allemand, et Walther y est désigné comme espagnol. Les mêmes aventures font partie de la *Wilkina Saga*, ce grand recueil de la chevalerie allemande. On y voit que Walther de Waskastein [3], cousin de Dietrich de Berne, avait été donné dans son enfance en qualité d'otage à Attila par son oncle *Ermenric*, roi de *Pouille* (Puli). Il enleva de *Susat*, capitale des Huns, Hildegunde, fille d'Ilia, comte de Grèce, nièce d'Osantrix, roi des Wilkiniens et des Russes, et après avoir tué onze guerriers qui avaient été envoyés à leur poursuite et blessé Högni qui était avec eux, il arriva avec son amante chez *Ermenric*, qui trouva les moyens d'apaiser Attila [4].

[1] V. 27, Nobilis hoc Hagano.....
.... veniens de germine Trojæ.

[2] Le nom de Hagano peut dériver de *Hagan*, qui, dans l'ancien allemand, désigne l'arbrisseau épineux appelé *Paliure* (Schilter, *Gloss. teuton.* col. 417. — Scherz, *Gloss. germanic.* col. 590), et le poëte latin fait deux fois allusion à cette étymologie :

v. 1347 : O paliure, virens foliis, ut pungere possis.
v. 1417 : Hic tandem Hagano spinosus.

[3] Waskastein, Vasconia, la Gascogne.

[4] *Wilkina Saga*, cap. 84-87, p. 156-160.

Les aventures du prince d'Aquitaine se répandirent dans l'Europe, en rayonnant depuis l'Allemagne dans toutes les directions. Nous venons de les trouver à l'occident dans le poëme latin qui paraît avoir été composé sur les bords de la Loire; la *Wilkina Saga* les montre au septentrion, et nous allons les rencontrer encore à l'orient chez les Polonais, et au midi en Italie. Mais, avant de les suivre dans ces régions, remarquons que l'ouvrage latin dont nous nous occupons, composé au dixième siècle d'après des poésies allemandes plus anciennes, ne peut laisser aucun doute sur la connaissance que Charlemagne dût avoir de ces dernières, ni par conséquent sur la nature du recueil qu'il fit faire.

Les nations slaves, en recevant de l'Allemagne les récits sur Walther les altérèrent, et les Polonais mirent le héros aquitain au rang de leurs compatriotes. Voici ce que raconte Boguphal, évêque de Posnanie, au treizième siècle. « Dans le royaume des Léchites, au temps du paganisme, *Walgersz Wdali* (Walther le Fort) possédait le château de Tiniec, près de Cracovie. Ce comte avait fait prisonnier Wislaus le Beau, prince de Wislicia, de la race de Popiel, et il avait pour femme Helgonde, fille d'un roi des Francs. Cette princesse avait préféré Walgersz au fils du roi d'Allemanie. Le seigneur de Tiniec était venu pendant trois nuits chanter sous les fenêtres d'Helgonde, l'avait enlevée, avait traversé le Rhin avec elle, et avait tué son rival qui s'était opposé à sa fuite. Pendant une absence de son époux, Helgonde eut la curiosité de voir Wislaus, elle en devint éprise, le mit en liberté et le suivit à Wislicia. Walgersz, à son retour, y vint aussi pendant que Wislaus était à la chasse; Helgonde feignit d'abord de le bien recevoir, mais ensuite elle le livra à Wislaus, qui le fit lier à des anneaux de fer scellés dans le mur d'une prison, et, pour augmenter son supplice, les deux amants le rendaient souvent témoin de leur tendresse. Une sœur de Wislaus, qui était fort laide, eut pitié du prisonnier et lui promit de le délivrer s'il s'engageait à l'épouser. Elle

détacha ses chaînes et lui apporta son épée. Le lendemain Wislaus et Helgonde vinrent dans la prison de Walgersz, mais celui-ci s'élançant sur eux les pourfendit l'un et l'autre d'un seul coup de son épée. On montre encore aujourd'hui, dit l'historien du treizième siècle, le tombeau d'Helgonde dans le château de Wislicia [1]. »

Le poëme de Walther fut apporté en Italie, et il y eut le sort qu'éprouvèrent plus tard beaucoup d'autres romans; il fut translaté en prose. Un moine de la Novalèse en orna, au onzième siècle, la chronique de son couvent, et en cita textuellement un grand nombre de vers. Le monastère de la Novalèse ne fut fondé qu'au huitième siècle [2], mais cela n'empêcha pas le bon religieux de raconter que Walther, contemporain d'Attila, y vint expier ses péchés; qu'il y donna l'exemple le plus parfait de douceur et de prudence; qu'il s'y appliqua à la culture des légumes, et que, dans sa vieillesse, ce moine jardinier (*monachum olitorem*), chargé par son supérieur d'une mission délicate, déploya la même valeur qui l'avait jadis illustré. Dans un autre chapitre, le chroniqueur fait vivre Walther *au temps du roi Didier*, et l'on peut remarquer encore dans son récit une scène touchante entre le héros et son vieux cheval de bataille. Enfin on y lit que Walther termina ses jours à la Novalèse, et fut enseveli, ainsi que son petit-fils, dans le sépulcre qu'il avait creusé de ses propres mains [3].

On peut, à juste titre, être surpris de ne trouver en Italie

[1] Boguphal, *Chronic. Poloniæ, in* Sommersberg, *Script. rer. Silesiac.* t. II, p. 37-39.

[2] Mabillon, *Annal. Benedict.* t. II, ad ann. 739. — Id. *De re Diplomat.* lib. VI, n° 62. — Murator. *Præfat. ad Chronic. Noval.* t. II, part. II, *Script. rer. Ital.*

[3] Murator. *Script. rer. Ital.* t. II, part. II, col. 704-709. — Id. *Antiq. med. ævi*, t. III, dissert. 44, col. 964-973. — *Piemontesi illustr.* t. IV, p. 165 et seq. — Ciampi, *Vit. di Cino*, p. 165-170, not. — On trouve dans les deux derniers ouvrages l'extrait que M. Galeani Napione a fait du roman de Walther, d'après la chronique de la Novalèse. Un savant italien prépare une nouvelle édition de cette chronique.

aucun autre souvenir des anciennes poésies gothiques et allemandes dont nous recherchons les traces. La domination des Goths et des Lombards, la puissance de la maison d'Este, qui s'étendit sur plusieurs pays de l'Allemagne, tant de relations actives entre le nord et le midi des Alpes, semblaient devoir faciliter à l'Italie la connaissance des chants septentrionaux. L'invasion d'Attila, la ruine d'Aquilée ont bien fourni le sujet de quelques romans en prose et en vers, écrits en langue provençale, française et italienne[1], mais tous ces ouvrages n'ont aucun rapport avec les poésies allemandes : les personnages et les faits y sont absolument différents. Le plus remarquable de ces romans composés en Italie, est en même temps le plus inconnu. Quoiqu'il soit en langue française, il porte le titre latin de *Atila flagellum Dei*, et il fut écrit, en 1358, par *Nicolo de Casola* de Bologne, qui prétendit avoir tiré ses matériaux de la chronique que Thomas d'Aquilée avait composée par ordre du patriarche Nicétas. Muratori en a cité quelques vers, et le manuscrit unique se trouve dans la bibliothèque de Modène[2]. Rien dans ce poëme ne rappelle les traditions allemandes[3], et si J.-B. Pigna, qui, dans son histoire de la maison d'Este, s'annonce pour suivre Casola[4], nomme Chrimilde fille du roi de Thuringe[5], ce n'est point le poëte bolonais qui la lui a fait connaître.

L'histoire nous apprend que Théodoric le Grand, ce principal personnage des poésies allemandes du moyen âge, devint roi des Ostrogoths vers l'an 457, à la mort de Théodemir,

[1] Quadrio, *Stor. d'ogni poes.* t. IV, p. 589. — Fontanini, *dell' Eloquenza italien.* lib. I, cap. XIII, p. 42-43. — Haym, *Bibl. Ital.* t. II, p. 32.

[2] Muratori, *Antiqu. Estens.* præf. p. xx.

[3] Je dois cette certitude à l'extrême obligeance de MM. Lombardi et Galvani, bibliothécaires du duc de Modène. Ils ont bien voulu, à ma prière, parcourir le gros volume de Casola. C'est vraisemblablement des *Annales Boiorum* d'Aventin, publiées en 1554, que Pigna a tiré la mention qu'il fait de Chrimilde.

[4] Pigna, *Hist. de' Princip. di Este*, 1570. in-fol. p. 24.

[5] Pigna, *Ib.* p. 8 et 9.

qui était son père ou son oncle ; mais les romanciers allemands ont singulièrement embrouillé sa généalogie. Ils racontent qu'un chef Amale, nommé *Vandalaric* et surnommé *Samson*, épousa la fille de *Rudiger*, duc de Salerne, et que de cette union sortirent *Ermenric*, Dithmar, roi de Vérone, et une fille dont on ne dit pas le nom. Dithmar eut pour fils *Dietrich de Vérone*, et la fille de Samson devint mère de *Walther de Waskastein*. Ermenric, à l'instigation d'Odoacre, força Dietrich à se retirer auprès d'Attila, qui le rétablit plus tard dans la possession de Vérone[1]. Ses États, dans le nord de l'Italie, reçurent le nom de sa race et furent appelés *Amelungia* ou *Amelungaland*[2].

Les sagas d'origine allemande représentent Théodoric comme doué d'une force et d'une taille plus qu'humaines. Il n'avait pas de barbe, mais une superbe et abondante chevelure blonde couvrait sa tête ; il avait des yeux bleus, des sourcils noirs, la taille mince et les membres de conformation athlétique[3]. On prétend qu'un magicien évoqua devant Charlemagne plusieurs héros des siècles passés, et que Théodoric apparut sous une forme très-ressemblante à ce portrait[4]. Celui qu'Ennodius trace de ce prince, dans le panégyrique qu'il prononça en sa présence, ne s'accorde avec ces détails romanesques que sur l'éminence de la taille. Il vante son teint blanc et coloré, et son visage qui, foudroyant dans la colère, était d'une beauté sans nuage dans la joie[5]. Suivant les sagas, Théodoric fut couronné

[1] Peringskiöld, *Not. ad* Cochlæi *Vit. Theodor.* p. 271-277. — *Chronic. Quedlinburg. in* Leibnitz. *Script. rer. Brunsvic.* II, p. 237. — *Chronic. Urspers.*

[2] *Wilkin. Sag.* cap. XXXII, p. 74.

[3] *Wilkin. Sag.* p. 23-24. — Peringskiöld, *ibid.* p. 241.

[4] Peringskiöld, *Not. ad Vit. Theod.* p. 242, 269, 270 : « In eandem fere sententiam mutato paulisper verborum ordine et structurâ... descripserat Widforulus, qui alio nomine vocabatur Magus Jarlus, cum imaginem ejus coram Carolo Magno Cæsare repræsentaturus erat, prout prolixius relatum est in Annalibus Ormi Snorronidæ... inter cimelia librorum mss. Regii Collegii Antiquitatis.. »

[5] « .... In irâ sine comparatione fulmineus, in lætitiâ sine nube formosus. »

à Rome, et on lui éleva une statue qui le représentait monté sur son cheval *Falko*[1]. Cet animal était célèbre dans les romans et dans les fables superstitieuses auxquelles l'arianisme des Goths donna naissance. Il portait, dit-on, son maître quand il descendit aux enfers, et lorsque saint Jean et Symmaque le précipitèrent dans le cratère de l'Etna[2]. Une chronique raconte aussi qu'à la fin du douzième siècle, Théodoric, monté sur son cheval noir, apparut sur les bords de la Moselle[3].

Ce n'est pas seulement aux Scandinaves, aux Français, aux Italiens, aux Polonais, que les Allemands transmirent leurs récits poétiques sur Attila et Théodoric. Ils les communiquèrent encore aux Hongrois, nation moins ancienne en Europe, et étrangère à toutes les autres par son origine et par sa langue. Les Madgyars avaient, comme les autres peuples, leurs poésies, leurs jongleurs et leurs chansons populaires[4]. Ils trouvèrent leur nouveau pays rempli des récits sur Attila et Théodoric; ils les adoptèrent en les modifiant, et plus tard ils les employèrent comme documents historiques[5]. Ils racontent que Théodoric s'unit d'abord aux Romains contre les Huns, et qu'à la bataille de Kesmawr il reçut une blessure au front qui le fit surnommer *Halhatatlan Detreh*, c'est-à-dire *l'immortel Théodoric*. Lorsque Attila devint roi, Théodoric se soumit à lui ; il fut dès lors son compagnon fidèle et épousa sa nièce[6]. Attila laissa deux successeurs : *Chaba*, qu'il avait eu de la fille de l'empereur Honorius ; et Aladaric, qui était fils de Chrimilde[7]. Dietrich de Vérone excita ces deux princes à se faire la guerre, et fut

[1] *Wilkina Saga*, cap. 380.

[2] Otton. Frising. *Chron.* V, 3. — *Rymbegla*, part. III, cap. 32, p. 425.

[3] Godefrid Colon. *in* Freher, *Rer. Germ. Script.* I, p. 361.

[4] *Notar. Regis Belæ.*

[5] Joh. de Thwrocz, *Chron. rer. Hungar.* — Nic. Olahi *Attila*, cap. II et IV.

[6] Nic. Olahi *Attila*, cap. XVII. — L'histoire apprend que la femme de Théodoric était fille de Clovis.

[7] Joh. de Thwrocz, *ibid.* — Cet auteur a suivi Simon Kéza qui, au treizième siècle, composa une chronique des Hongrois. Il annonce qu'il tire ses récits *ex antiquis libris de gestis Hungarorum.*

cause, par son astuce, de la ruine de l'empire des Huns. La grande bataille que se livrèrent les fils d'Attila dura pendant quinze jours, et le nom de *Prœlium Crumhelt* qu'on lui donne peut faire croire qu'elle représente le combat fatal des *Nibelungen*. Les Hongrois vantent l'éclat inaltérable d'un casque que Théodoric avait conquis sur des géants qui habitaient une caverne située près de Vérone. Tout ce qui lui appartenait était merveilleux, et la Wilkina Saga, qui parle aussi de ce casque, décrit sa fameuse épée, qui n'avait pu être trempée qu'après qu'on eut parcouru neuf royaumes pour trouver l'eau la plus convenable à sa fabrication [1].

Nous ne poursuivrons pas plus loin les anciennes traditions sur Attila et Théodoric. Elles ont traversé tout le moyen âge, et forment une chaîne poétique qui, depuis les temps rapprochés de ces rois, parvient aux âges modernes. Les poëmes, les contes, les chansons sur Attila, Dietrich de Berne, Sigfrid, ont fait, dans la vaste Allemagne et pendant plusieurs siècles, l'amusement de tous les rangs de la société, depuis les princes jusqu'aux artisans et aux laboureurs [2]. Le père du théâtre allemand, Hans Sachs, fit de Sigfrid le sujet d'une de ses nombreuses tragédies, et depuis le quinzième siècle ce héros invulnérable, le prince de Vérone et le roi des Huns remplissent les nombreuses histoires fabuleuses que l'imprimerie fournit sans cesse à la curiosité du peuple.

[1] *Wilk. Sag.* p. 100.

[2] Aventin. *Hist. Boior.* p 165. — *Chron. Quedlinb. apud* Leibnitz, *Rer. Brunsv. Script.* II, p. 237. — Fischer. *Not. ad Attilæ prim. exped. in Gallias*, p. 42. Ce dernier auteur cite la chronique manuscrite de Strasbourg qui dit que les paysans parlaient et chantaient beaucoup de Dietrich de Berne. — Wolfg. Lazii *De Migrat. gent.* p. 686. — Goldast. *Præf.* t. III, *Const. Imp.* « Nemo princeps cujus quidem memoria superest, Theutonorum carminibus celebratior ullus fuit, quæ passim adhuc à vulgo nostro in Germaniâ, Daniâ, Suediâ et Hungariâ decantantur. » — Theod. à Niem. *De Schismate inter Urban. et Clement.* lib. III, cap. VIII, p. 62..... « Theodoricum Alemani dilexisse videntur, quem adhuc Theodoricum de Berne Germaniæ vulgus appellat, necnon quasdam de ipso cantilenas in vulgari Theutonico ad ipsius regis laudem dictaverunt, quæ adhuc plerumque per rusticos et mechanicos decantantur. »

En terminant ici nos recherches sur les récits poétiques dont l'origine remonte aux Goths d'Hermanaric, d'Attila et de Théodoric, nous sommes bien éloigné de prétendre avoir épuisé cet intéressant sujet. Nous déclarons au contraire que nous n'avons fait que l'effleurer, et que nous connaissions d'avance la faiblesse de l'esquisse que nous pouvions en tracer. C'est dans les écrits des savants de l'Allemagne qu'on peut trouver des notions complètes, des recherches approfondies et des conjectures ingénieuses sur les développements successifs de ces traditions épiques du moyen âge. Leurs ouvrages n'étant pas généralement connus, nous avons cru pouvoir risquer l'essai qu'on vient de lire, mais nous reconnaissons sans peine que nous ne possédons ni l'érudition, ni les secours qui seraient nécessaires pour exposer d'une manière satisfaisante la marche de ces traditions. Notre seul but a été de donner de nouvelles preuves de l'existence d'une ancienne littérature gothique, et de faire voir qu'elle ne se bornait pas seulement à des traductions de la Bible et à des commentaires théologiques. Nous avons voulu montrer que les Goths, si cultivés en Mœsie, ne l'étaient pas moins à la cour d'Attila, et que leurs chants, fort supérieurs à ceux de tous les peuples barbares, furent l'origine de ce réseau de traditions et de poëmes qui s'étendit sur toute l'Europe, et intéressa si vivement toutes les classes de la société, en se mettant à la portée de toutes sous forme d'odes, d'épopées, de récits ou de chansons populaires. On retrouve des transformations analogues dans les romans de chevalerie, quoique leur origine soit bien différente, et cette mutation continuelle de forme était un caractère et un besoin du moyen âge. Si cet essai excitait la curiosité et attirait sur le même sujet l'attention de quelque littérateur plus en état de le traiter dans toute son étendue, notre but serait atteint et notre espérance dépassée.

NOTICE

SUR LES

LIVRES IMPRIMÉS A GENÈVE

DANS LE XV^me^ SIÈCLE.

1841

Cette Notice a été publiée pour la première fois dans le premier volume des *Mémoires et Documents de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève*. Nous la réimprimons avec quelques corrections et additions qu'y avait faites M. Favre. Les descriptions des livres cités ont été revues sur ceux que possède la Bibliothèque publique de Genève. — *Éd.*

NOTICE

SUR

LES LIVRES IMPRIMÉS A GENÈVE

DANS LE XV^me^ SIÈCLE.

L'origine de l'imprimerie est un point d'histoire qui n'est pas encore suffisamment éclairci. On dispute sur l'inventeur et sur le berceau de cet art dont l'influence a été si grande. La chronologie de ses progrès et de ses premières productions est sujette à des difficultés, et malgré les nombreux ouvrages écrits sur cette matière par des savants distingués, malgré la quantité de témoignages et de pièces de tout genre dont on a publié des recueils, on ne saurait parler des détails de cette invention avec une parfaite certitude.

Il paraît que la fabrication des cartes à jouer et la gravure en bois, qui produisit des images de saints portant des légendes, donnèrent l'idée de l'imprimerie. Jean Guttenberg, gentilhomme de Mayence qui habitait Strasbourg dès 1424, s'occupait de mécanique et de diverses inventions dont il faisait un mystère. Il avait formé une société avec André Dritzehen, et une enquête, nécessitée en 1439 par un procès, fait mention d'une presse et de divers objets qui paraissent relatifs à l'imprimerie. Voilà le premier indice de cet art. Guttenberg

quitta Strasbourg, revint à Mayence en 1445, et s'associa en 1450 avec Jean Fust, dont la fortune semblait assurer ses succès. On croit qu'ils imprimèrent en planches de bois un petit livre de grammaire, que Trithême nomme *Catholicon*, et qu'il ne faut pas confondre avec le gros ouvrage de Jean de Balbi, qui porte le même titre. Guttenberg et Fust firent ensuite plusieurs essais avec des caractères mobiles soit en bois, soit en métal.

Guttenberg n'a mis son nom à aucune de ses impressions ; mais on sait par le témoignage d'Ulric Zell[1], qui établit l'imprimerie à Cologne et qui paraît l'avoir apprise dans les ateliers de Fust, que Guttenberg et son associé commencèrent en 1450 l'impression d'une Bible latine en grands caractères, et, si l'on en croit Trithême[2], ils dépensèrent 4000 florins avant d'en avoir achevé le troisième cahier, quoiqu'ils eussent déjà trouvé les moyens de fondre les caractères. Sans doute ils n'auraient pu continuer une impression si coûteuse ; mais Pierre Schœffer de Gernsheim, qui avait exercé en 1449 l'état de calligraphe à Paris[3], et qui était au nombre des ouvriers de Fust, inventa vers 1452 un procédé plus économique pour fondre les caractères. Cette découverte, qui compléta l'art de l'imprimerie, fut sans doute celle des poinçons, et valut à Schœffer la main de la fille de Fust[4]. Le travail de la Bible fut repris, et cette grande entreprise fut achevée vers 1455.

Une Bible fort rare, sans date et sans nom d'imprimeur, ayant deux colonnes et quarante-deux lignes à chaque colonne, paraît être celle dont nous venons de parler, et l'exemplaire de

[1] Meermann, *Orig. typogr.* II, p. 106. — Clément, *Biblioth. curieuse*, IV, p. 62-76.

[2] Trithem. *Ann. Hirsaug.* II, p. 421.

[3] Trithem. *Ann. Hirsaug.* t. II, p. 422 : « ... faciliorem modum fundendi characteres excogitavit et artem, ut nunc est, complevit. »

[4] Souscription du Trithème, *Breviar. Histor. Francor.* Moguntiæ, Jo. Schœffer 1515 : « ... cui etiam filiam suam Christinam Fusthin pro dignâ laborum multarumque adinventionum remuneratione nuptui dedit. »

la Bibliothèque du roi de France porte une note manuscrite qui atteste qu'un vicaire d'une église de Mayence l'enlumina et le relia en 1456[1]. Ce témoignage semble ne laisser que peu de doute sur l'époque de l'impression de cette Bible.

Avant cette année, Guttenberg et Fust imprimèrent quelques feuilles volantes. Il existe encore un almanach pour l'année 1454, et de la même date des lettres d'indulgence accordées par Nicolas V en faveur du roi de Chypre, dont il y a une seconde édition de 1455[2]. Mais je ne dois pas dissimuler que d'habiles bibliographes ont pensé que l'impression de ces lettres est de plusieurs années postérieure à leur date.

L'esquisse que je viens de tracer des premiers temps de l'imprimerie est appuyée sur un passage des Annales d'Hirsauge par Trithême, qui parle d'après Pierre Schœffer, et sur une souscription extrêmement curieuse que Jean Schœffer, fils de Pierre Schœffer et petit-fils de Jean Fust, a placée à la fin de l'abrégé des Annales de Trithême qu'il imprima en 1515[3].

En 1455, Fust ayant voulu régler ses comptes avec Guttenberg, ces deux associés se brouillèrent, se séparèrent, et Guttenberg fut contraint juridiquement d'abandonner à Fust tout le matériel de leur atelier. Fust, conjointement avec Pierre Schœffer, son gendre, continua ses travaux, et en 1457 ils terminèrent le célèbre Psautier, qui est le premier grand ouvrage imprimé portant une date certaine[4], et dont il n'existe maintenant que sept exemplaires.

[1] Lambinet, *Orig. de l'Impr.* I, p. 136.—Van Praet, *Vélins de la Bibl. du roi*, I, p. 15.

[2] Dibdin, *Bibl. Spencer.* I, p. 44 et seq. — Léon de Laborde, *Débuts de l'Imprimerie à Mayence.*

[3] V. cette souscription, Panzer, *Ann. Typogr.* VII, p. 409. — Wurdtwein, *Bibl. Mogunt.* p. 145.

[4] Heinecken, *Idée d'une collection d'estampes*, I, p. 262-272.—Wurdtwein, p. 55. —Lambinet, I, p. 153. — Dibdin, *Bibl. Spencer.* t. I. — Van Praet, *Vél. du roi*, I, p. 204.

Guttenberg ne renonça pas à la typographie. Il s'associa avec Conrad Humery[1], et il est certain, d'après un acte authentique[2], qu'il continua à imprimer, sans qu'on puisse désigner ses ouvrages d'une manière positive. Il est probable que le *Catholicon* de 1460 est sorti de ses presses.

Jean Fust mourut à Paris en 1466, et je dois remarquer qu'une note manuscrite de cette même année, tracée sur une édition des Offices de Cicéron qui se trouve dans la bibliothèque de Genève, a servi à établir cette date, et qu'elle fait de cet exemplaire, déjà très-rare en lui-même, un volume unique d'un grand intérêt. Guttenberg cessa de vivre en 1468, et Pierre Schœffer en 1502 ou 1503.

Non-seulement Guttenberg n'est nommé dans aucun des livres sortis des deux ateliers qu'il dirigea successivement à Mayence, mais Jean Fust et Pierre Schœffer n'en ont jamais fait mention dans les souscriptions de leurs livres. Dans des vers peu intelligibles que Pierre Schœffer plaça à la fin des Institutes de Justinien (1468 et 1472), et des Décrétales de Grégoire IX (1473), on trouve une allusion à Guttenberg et à Fust. Ils sont appelés les deux Jean, natifs de Mayence, qui furent les premiers typographes.

Quos genuit ambos urbs Maguntina Johannes
Librorum insignes protocharagmaticos[3].

C'est la seule souscription qui rappelle l'inventeur de l'imprimerie, nulle autre n'en parle, et l'on peut croire que l'inimitié qui s'établit entre les associés, à la suite du procès de 1455, fut la cause de ce silence. Ce sentiment paraît s'être effacé chez Jean Schœffer, fils de Pierre, puisque, dans la dédicace du Tite-Live allemand de 1505, il dit que Guttenberg

[1] Lambinet, I, p. 191.
[2] Oberlin, *Essai d'annales de la vie de Guttenberg*, p. 6.
[3] Wurdtwein, *ibid.* p. 90 et seq.

inventa l'imprimerie à Mayence en 1450, et que cet art fut perfectionné par les travaux et les dépenses de Jean Fust et de Pierre Schœffer[1].

Les premiers inventeurs de Mayence faisaient un secret de leurs procédés. Ils imposaient à leurs ouvriers le serment de ne pas les divulguer, et jusqu'à l'an 1465 l'imprimerie ne fut exercée dans aucun autre lieu, si ce n'est dans la ville de Bamberg, où elle était établie dès l'an 1461[2]. La guerre qui éclata entre Diéthère d'Isenbourg et Adolphe de Nassau, au sujet de l'archevêché de Mayence, suspendit les travaux de l'imprimerie. Le 27 octobre 1462, Adolphe de Nassau s'empara par une attaque nocturne de la ville de Mayence : ses soldats y mirent le feu, la pillèrent en partie et chassèrent un grand nombre de ses habitants[3]. Ces funestes événements arrêtèrent l'exercice de l'imprimerie dans cette ville, qui ne produisit aucun livre jusqu'à la fin de l'année 1465. La plupart des ouvriers de Fust se dispersèrent. Ils se crurent relevés de leur serment et allèrent établir des presses dans divers lieux de l'Europe. Des livres imprimés parurent à Subiaco en 1465 ; à Cologne et à Augsbourg en 1468 ; à Venise en 1469 ; à Nuremberg et à Paris en 1470, et successivement dans un grand nombre d'autres villes.

La découverte de Guttenberg, perfectionnée par Schœffer, ne fit pas disparaître tout à coup l'usage d'imprimer en planches de bois, et la version allemande du livre intitulé *Mirabilia Romæ* fut encore publiée par ce dernier procédé vers l'an 1480[4].

Genève ne fut point une des premières villes qui reçurent

[1] Meermann, II, p. 145. — Schœpflin, p. 67. — Wurdtwein, p. 139. — Lambinet, I, p. 112.

[2] La Serna, *Diction. bibliogr.* I, p. 124. — Camus, *Notice d'un livre imprimé à Bamberg.*

[3] Trithem. *Ann.* II, p. 454. — Struve, *Corpus histor. German.* p. 872.

[4] Dibdin, *Ædes Althorp.* II, p. 188. — Cicognara, *Catal. dei libri d'arte,* II, p. 203.

l'imprimerie. Quatre-vingts villes environ en profitèrent avant elle. Mais vingt et un ans après l'apparition du célèbre Psautier de Mayence, *Adam Steynschaber* imprima pour la première fois dans notre patrie. Cet homme était de Schweinfurt, ville libre et commerçante du pays de Wurtzbourg, voisine de celle de Bamberg, où l'imprimerie avait été pratiquée de si bonne heure. Des quatre livres qu'il imprima à Genève, en 1478, un seul fait connaître son nom. M. Senebier fait mention d'un ouvrage manuscrit qui affirmait que les *Franchises d'Adhémar de Fabri* avaient été imprimées à Genève en 1451[1]; mais il rejette cette assertion qui mérite à peine d'être rappelée.

On connaît vingt-six ou vingt-sept éditions[2] imprimées à Genève de 1478 à 1500, et les noms de cinq imprimeurs qui ont travaillé dans cette ville. Ces livres sont une bien faible partie des treize mille éditions que produisit la presse au quinzième siècle[3]; mais ils sont en général fort rares, peu connus et très-difficiles à trouver. Nous allons en donner la liste, en suivant l'ordre chronologique de leur impression, et nous aurons soin d'indiquer ceux que possède la bibliothèque publique de Genève.

1478. — N° 1.

I. LE LIVRE DES SAINTS ANGES.

Ce livre, qui ne porte point de titre, commence au recto du second feuillet (le premier est blanc) par ces mots :

[1] Senebier, *Hist. littér. de Genève*, I, p. 30.

[2] Ou plutôt trente-quatre à trente-cinq. *Éd.*

[3] *Journ. des Sav.* 1819, p. 170. C'est plus de quatre millions de volumes. — Hain, *Repertorium Bibliogr.* contient 16209 articles.

« Cest le prologue de cest present liure appelle le liure des sains anges compile par frere Francoys Eximines de lordre des freres mineurs a la requeste de messire Pierre Dartes chevalier chambellain et maistre dostel du roy dArragon.....»

La souscription suivante termine le volume :

« Cy finist le liure des sains anges. Imprime a Genefue Lan de grace Mil. cccc. lxxviij. le. xxiiij jour de mars. »

In-folio — à longues lignes — caract. goth. — 31 lignes à la page. 192 feuillets, sans chiffres, réclames, ni signatures, y compris sept feuillets préliminaires pour le prologue et la table.

François Eximines, en latin Ximenius, que quelques auteurs ont eu le tort de prendre pour le fameux cardinal Ximenès, et qu'il faut distinguer aussi d'un prêtre de Daroca portant le même nom, naquit à Girone, devint évêque d'Elne en 1406, et fut nommé deux ans plus tard patriarche de Jérusalem par l'antipape Pierre de Luna. Il nous apprend, dans le dernier chapitre de son livre des Anges, qu'il le termina en 1392. Il l'écrivit en catalan, et le dédia à Pierre d'Artès, maître d'hôtel de Jean d'Arragon. Ce texte catalan a été publié à Barcelone en 1494[1]. Les versions espagnole et française ont été imprimées plusieurs fois, mais l'édition de Genève est la première de toutes. Il existe aussi en manuscrit une traduction en ancien limousin.

Eximines écrivit encore d'autres ouvrages en catalan, parmi lesquels on remarque une vie du Christ, dédiée aussi à Pierre d'Artès, et un livre sur les femmes.

On peut consulter sur cet auteur et ses ouvrages :

Nicol. Antonio, *Bibl. Vet. Hispan.* t. II, p. 179, n° 352, éd. Baier. — Naudé, *Add. à l'Hist. de Louis XI*, p. 147. — J. de la Caille, *Hist. de l'Impr.* p. 42. — *Bibl. German.* t. XXI, p. 98. — *Bibl. raisonn.* t. XXV, p. 271. — Wading, *Ann.*

[1] La Serna, *Dict. bibliogr.* III, p. 480. — Panzer, *Ann. Typ.* I, p. 145.

fratrum minor. t. V, p. 56. — Du Verdier, *Bibl. franç*. t. I, p. 647.—Clément, *Bibl. cur*. t. I, p. 332.—Fabricius, *Bibl. inf. latin*. t. VI, p. 329. — Senebier, *Cat. des Ms*. p. 306. — De Bure, *Bibl. instruct*. t. I, p. 270. — P. Paris, *Ms. franç. de la Bibl. du roi*, t. I, p. 31, et t. II, p. 92.

La bibliothèque de Genève possède deux exemplaires de ce livre. Le premier lui fut donné en 1731 par Baulacre, qui a écrit sur des feuillets ajoutés au volume des remarques et une table des principales matières. Il manque à cet exemplaire les quarante-deux premières pages, et il commence à la cinquième ligne du chapitre onzième. Le second exemplaire fut envoyé en 1813 à la bibliothèque par M. Capelle, préfet du Léman. Il est complet (moins le 191^{me} feuillet qui est déchiré) et une note manuscrite datée de *Lion le xiij^{e} jour de septembre M. cccc. lxxix.* annonce qu'il avait été donné au couvent de Notre-Dame-de-Consolation à Cluses.

Notre bibliothèque conserve un manuscrit du livre des Saints Anges, dans lequel on lit, au lieu du prologue adressé à Pierre d'Artès, une courte dédicace à *l'honneur et louange de la saincte trinité, de la benoiste Vierge Marie, de la très-excellente angelique nature et de tous les saincts et sainctes du Paradis*[1]. L'ouvrage commence au-dessous d'une grande vignette par ces mots :

« Cy commence le liv^{e}. des anges fait et compile sur le liv^{e}. de St Denis de t'plici gerarchia et sur les diz de plusieurs doct^{rs}. devoz et coteplatis auxqlx les sais anges sot souvent appur envisios et fait mancon le d^{t} liv^{e}. tat de bons anges come des mauvais. »

Il y a de légères différences entre le manuscrit et l'imprimé.

[1] Manuscr. franç. n° 5. — Senebier, *Catal. des Ms*. p. 306.

1478. — N° 2.

II. LE ROMAN DE MÉLUSINE.

Ce livre est si rare qu'on en connaît à peine quelques exemplaires. Celui de la Bibliothèque du roi de France n'a pas le dernier feuillet où se trouve la souscription de l'imprimeur, et il a passé longtemps pour une production des presses de Mathis Husz à Lyon, qui en a donné une édition sans date. Ce roman se trouve complet à la bibliothèque de Wolfenbuttel, et on y lit à la fin :

« Cy finist le livre de Melusine en francoys imprime par maistre Adam Steinschaber natif de Suinfurt en la noble cite de Geneve lan de grace mil cccc lxxviij au mois daoust. »

In-folio. — car. gothiq. — fig. en bois. — 193 feuillets. 32 à 33 lignes à la page. — Cf. Brunet, *Manuel*, II, p. 711 : *Jean d'Arras*.

La Serna (*Dict. bibl.* t. II, p. 100), qui n'a pas connu cette souscription, indique pour la première édition française celle de Lyon, 1500, in-fol.

Jean d'Arras, secrétaire du duc de Berri, frère de Charles V, composa ce roman vers 1387 pour la duchesse de Bar, sœur du roi, d'après les archives du château de Lusignan, et en y ajoutant beaucoup de choses de son invention. Cet ouvrage a eu d'autres éditions, et le style en a été rendu plus moderne à plusieurs reprises. Il a été traduit en allemand et en espagnol [1].

[1] V. Ebert, *Allgem. bibliogr. Lexic.* II, p. 92-94. — Quadrio, *Stor. d'ogni poesia*, VI, p. 433. — Dunlop, *The histor. of fiction*, III, p. 342. — *Bibl. des Romans*, 1775, juillet, II, p. 138-169. — Ces deux derniers ouvrages donnent des extraits de ce roman.

La souscription que nous avons transcrite nomme le premier imprimeur de Genève, et le roman de Mélusine étant sorti des presses d'Adam Steinschaber peu de mois après le livre des Saints Anges, on peut croire que le même ouvrier fut l'auteur de toutes les éditions qui parurent à Genève en 1478. Il y imprima encore en 1480 (Voyez nos V et VI).

1478. — N° 3.

III. LE LIVRE DE SAPIENCE.

On lit à la fin du volume :

« Cy finist le liure de Sapience imprime a Geneue Lan mil quatre cens. lxxviij. le neufiesme jour du moix doctobre. »

94 feuillets (au moins) in-folio, — à longues lignes, — caract. goth. — 31 lignes à la page, — sans chiffres, réclames ni signatures.

Le prologue apprend le nom de l'auteur :

« ... Et la fait transcripre reverend pere en Dieu monseigneur Guy de Roye par la miseracion divine archevesque de Sens, pour le salut de son ame et des ames de tout son peuple. »

On trouve après le prologue un index, qui est suivi du corps de l'ouvrage en 95 articles. L'avant-dernier donne la date de sa composition, et rend compte des additions qui furent faites à l'écrit original :

« (C)e liure fut premierement fait en lan de grace Mil trois cens quatre vingz et huyt par reverend pere en Dieu monseigneur Guy de Roye.... mais lan apres ensuyvant ung religieulx de lordre de Clugny regarda et leut ce livre tresdiligemment

et trouua quil etoit bien brief selon la matiere. Et y mist pluiseurs (*sic*) exemples et pluiseurs auctoritez et chappitres de docteurs et de maistres auctorisez..... »

Dans le dernier article intitulé : *La complainte de celluy qui fist ce liure*, on lit :

« (H)Elas moy doulent je suys come le molin qui moult le ble de quoy les aultres viuent et quant il a molu il demeure tout vvid ne riens ne luy demeure ne ne retient riens pour soy de la moulture quil liure au peuple. Certainement ainsi est il de moy. »

Il y a deux exemplaires du *Livre de Sapience* à la bibliothèque de Genève. Baulacre en a donné un (91 feuillets) et ne paraît pas s'être aperçu qu'il manque au commencement le prologue et l'index des chapitres. Ces pièces se trouvent dans l'autre exemplaire, mais il n'a pas les cinq derniers feuillets. Baulacre a donné un extrait de cet ouvrage[1], et Le Grand d'Aussy l'a fait connaître d'après les manuscrits de Paris[2]. Il lui donne le titre de *Doctrinal des simples gens*, parce qu'un de ces manuscrits porte à la fin : *Explicit Doctrinale simplicium gentium*. Le prologue de l'édition de Genève semble justifier ce titre en disant : *Et dit par especial des simples gens lays*. Une autre édition parut à Genève en 1482 sous le nom de *Doctrinal de Sapience* (V. n° IX) et celle de Lyon (1485) porte l'intitulé de *Doctrinal de Sapience fait brevement et grossement pour les simples gens*[3].

Guy de Roye, fils de Matthieu de Roye, grand-maître des arbalétriers de France, fut successivement chanoine de Noyon, doyen de Saint-Quentin, évêque de Verdun, de Castres, de

[1] *Biblioth. germanique*, XXI, p. 98 et suiv.
[2] *Notices et Extr. des Ms. de la Biblioth. du roi*, V, p. 517 et suiv.
[3] *Catal. de la Vallière*, n° 1294, I, p. 390.

Dol, archevêque de Tours, de Sens, et enfin de Reims en 1390. Il fut tué à Voltri près de Gênes, dans un tumulte causé par une querelle entre ses gens et des paysans. Il se rendait au concile de Pise avec le cardinal Louis de Bar et Pierre d'Ailly, archevêque de Cambrai [1].

Baulacre, Sainte-Marthe, La Serna, Mercier de Saint-Léger et d'autres se trompent quand ils disent que Guy de Roye écrivit son livre en latin, puisqu'il dit lui-même qu'il a travaillé *pour les simples prêtres qui n'entendent ni le latin, ni les escriptures*. Le manuscrit n° 7885 de la Bibliothèque du roi de France contient l'ouvrage original de Guy de Roye, mais on n'a imprimé ce livre qu'avec les additions du moine de Cluny, qui a fort grossi l'écrit de Guy de Roye, et y a inséré un assez bon nombre d'anecdotes dont plusieurs sont fort gaies et même scandaleuses. Dibdin et Prosper Marchand en citent quelques-unes.

Le P. Laire [2] et Panzer [3] ont pris mal à propos *le Livre de Sapience* pour une version du *Manipulus Curatorum* de Guy de Montrocher (Voyez n° V).

1478. — N° 4.

IV. LE ROMAN DE FIER A BRAS LE GÉANT.

On trouve au commencement de ce volume une table des chapitres qui occupe six feuillets, puis le prologue qui débute par ces mots :

[1] *Gallia christ.* IX, p. 132.—De Juvigny, *Not. sur La Croix du Maine*, t. I, p. 303. — Lenfant, *Hist. du Concile de Pise*, I, p. 236.

[2] *Index librorum*, II, p. 185.

[3] *Annal. Typogr.* I, p. 44.

« Saint Pol docteur de verite nous dit que toutes choses reduites par escript sont a notre doctrine escriptes... »

Le corps de l'ouvrage vient ensuite et le volume est terminé par la souscription :

« Cy finist le rommant de Fierabras le geant Imprime a Geneue Lan de grace Mil cccc lxxviij. le. xxviij. jour de nouembre. »

In-folio — caract. goth. — à longues lignes — 31 lignes à la page — sans chiffres, réclames ni signatures.

L'exemplaire de la bibliothèque de Genève a 114 feuillets, dont les six premiers pour la table et le dernier blanc.

C'est la première édition de ce roman qui, dans le quinzième siècle, a été plusieurs fois réimprimé à Lyon. Il y en a aussi une autre édition de Genève (Voyez n° XI).

L'auteur nous apprend, dans le prologue et à la fin de son ouvrage, qu'il l'a entrepris à la demande de Henri Bolomier, chanoine de Lausanne, et qu'il a principalement traduit et extrait le premier et le troisième livre de son roman d'*ung livre qui se dit le miroer historial*, c'est-à-dire du fameux ouvrage de Vincent de Beauvais, et que pour le second livre il l'a *tant seullement reduit dung romman ancien en francois et sans aultre informacion que de celluy livre*, il l'a *reduit en prose*. Au commencement du livre second, il annonce de nouveau qu'il en tire la matière *dung romman fait a lancienne facon sans grant ordonnance dont jay este insite a le reduire en prose par chappitres ordonnez.*

La première partie traite des rois de France et de l'expédition de Charlemagne dans la Terre-Sainte. La seconde contient le roman de Fierabras, et la troisième raconte la conquête de l'Espagne.

La bibliothèque de Genève possède un manuscrit qui con-

tient exactement le même ouvrage. L'auteur déclare, tout comme dans l'édition imprimée, qu'il a été excité à le composer par Henri Bolomier, et s'excuse de l'imperfection de son style en disant qu'il est natif de *Savoye en Vaux*, ce qui signifie, comme le remarque Senebier, qu'il était du pays de Vaud, alors soumis au duc de Savoie.

Henri Bolomier était frère de Guillaume Bolomier, chancelier de Savoie, qui fut condamné, en 1446, à être jeté dans le lac de Genève. Notre roman fut donc composé au quinzième siècle. Le poëme qui a été mis en prose dans la seconde partie existe encore sous le nom de *Roman de Fierabras d'Alixandre* [1], et MM. Depping et F. Michel en ont cité quelques vers [2]. Le même poëme en langue provençale a été découvert et publié par M. Bekker [3]. Il est composé de 5084 vers de douze pieds, disposés en tirades monorimes, forme qui se retrouve dans beaucoup d'anciens poëmes provençaux et français.

M. de Chateaubriand [4] remarque avec raison que, dès le neuvième siècle, on écrivit sur Charlemagne des histoires prodigieuses et dignes des romans de chevalerie. Mais les récits du pieux Adalbert, qu'il extrait du moine de St-Gall [5], n'ont aucune ressemblance avec ceux du faux Turpin, qu'on regarde comme la source des romans de Charlemagne et qui paraissent avoir été écrits vers l'an 1100.

Quelques auteurs qui ont traité des romans de chevalerie, et en particulier Quadrio [6] et Ferrario [7] citent un livre *de la conqueste que fist le grand roy Charlemaigne des Espaignes et les vaillances des douze pairs de France et aussi celles de Fierabras...*

[1] *Ms. de la Bibl. du roi*, supplém. franç. n° 180.

[2] *Véland le Forgeron*, 1833, p. 84, not. 10.

[3] *Der Roman von Fierabras*, provenzalisch... dans le tome X des *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1839, in-4°.

[4] *Etudes historiques*, III, p. 399.

[5] Canisii *Lection. antiq.* t. II, part. III, p. 72, édit. Basnage.

[6] *Storia d'ogni poesia*, VI, p. 548.

[7] *Stor. ed analis. degli romanzi cavaler. d'Italia*, II, p. 180.

comme un des plus anciens romans français, et ils en font dériver un poëme italien du quatorzième siècle, intitulé : *la Spagna istoriata*. Nous pensons qu'ils se trompent, car le roman français qu'ils désignent n'est autre chose que le roman de Fierabras, tel qu'il est dans l'édition de Genève et tel qu'il fut rédigé par ordre de H. Bolomier. Cette origine est formellement rappelée dans la *Conqueste* (édition de Lyon, 1501) et précisément dans les mêmes termes que dans le manuscrit de notre bibliothèque et dans l'édition de Genève [1]. A la vérité, M. Raynouard a rappelé un passage remarquable d'un ancien auteur provençal publié par Catel, qui, après avoir parlé des guerres de Charlemagne en Espagne, renvoie à *son libre de las Conquestas* [2]; mais cet ouvrage, qui n'a laissé que cette unique et faible trace, ne peut être celui dont Quadrio et Ferrario ont fait mention. Ils ont donc eu le tort de voir la source d'un poëme du quatorzième siècle dans un roman qui n'a été rédigé qu'au quinzième.

Ce roman a été imprimé plusieurs fois au quinzième et au seizième siècle, tant sous le titre de *Fierabras*, que sous celui rapporté par Quadrio. Il a été traduit en allemand, et Panzer [3] indique encore un livre italien intitulé : *Cantare di Fierabraccio e Ulivieri*. Mais j'ignore si ce dernier ouvrage est une version du roman imprimé à Genève, ou si ce *chant* ne serait pas plutôt tiré directement du poëme provençal ou du poëme français dont j'ai précédemment parlé.

Un catalogue publié en Belgique a annoncé une édition de Fierabras imprimée par *Symon du Jardin à Genève*; il en est question plus loin (Voyez n° XXXII).

L'imprimeur des quatre livres qui viennent d'être décrits est le même *Adam Steinschaber*, qui est nommé à la fin du roman

[1] Brunet, *Nouv. recherches bibliogr.* I, p. 365
[2] *Journal des Savants*, 1833, p. 518.
[3] *Annal. Typogr.* p. 105.

de Mélusine, et le P. Laire [1] avait déjà remarqué que les caractères du livre des Saints Anges et ceux du Fierabras étaient les mêmes que ceux du *Manipulus Curatorum*, Genève, 1480 (Voyez ci-après le n° V), qui porte le nom de cet imprimeur.

L'HORLOGE DE SAPIENCE. — Genève, 1478, in-folio.

Je n'ai trouvé aucun renseignement sur cette édition, et je pense qu'elle n'existe pas. Senebier l'a indiquée dans des notes manuscrites sur les livres de la bibliothèque de Genève, et en décrivant un manuscrit de cet ouvrage, daté du 17 avril 1417, il ajoute : « On l'imprima à Genève en 1478 [2]. » J'ignore si cette assertion résulte de quelque confusion avec *le Livre de Sapience*.

Henri de Sews (Henricus Suzo) est l'auteur de cet écrit, dont la version française ne fut imprimée qu'en 1493. Voyez Quétif et Echard, *Script. ord. prædicat.* I, p. 653-659. — La Monnoye, *Not. sur Du Verdier et add.* t. III, p. 138. — Van Praet, *Vélins du roi*, I, p. 341.

1479.

Je ne connais aucun livre imprimé cette année à Genève.

[1] *Index librorum*, II, p. 443 et 449.

[2] *Catal. des Mss.* p. 308.

1480. — N° 1.

V. Liber qui MANIPULUS CURATORUM inscribitur in quo pernecessaria officia eorum quibus animarum cura commissa est breviter pertractantur. — Feliciter incipit

Actoris epistola.

everendo in Christo patri ac Domino Domino Raymundo divina providencia sancte sedis Valentie episcopo : suorum devotorum minimus Guido de monte rocherii cum devota et humili recommendacione se totum suis obsequiis mancipatum. Fons sapiencie dei verbum dispositione mirabili.....

. . . . . Ve stram reverendam personam conservet Dominus cui me humiliter recommendo. Scriptum Caroli anno Domini millesimo tircentesimo tricesimo tercio.

Prologus.

Quoniam secundum quod dicit propheta Malachias..... etc.

On lit à la fin de l'ouvrage :

Doctissimi viri Domini Guidonis de monte rocherii liber qui Manipulus Curatorum inscribitur : finit feliciter. Impressus in civitate Geben : per magistrum Adam Steynschauwer de Schuinfordia. Anno Domini Millesimo qua

dringentesimo octuagesimo. Die vero vicesima nona Mensis marcii.

Le volume est terminé par une table des traités et des chapitres en 9 pages. Le livre a en tout 241 feuillets, dont le premier et le dernier sont blancs.

In-4°. — caract. goth. — à longues lignes — 23 lignes à chaque page, sans chiffres, réclames, ni signatures.

L'auteur de cet ouvrage est appelé *Guy de Montrocher, de monte Rochen, de Montrottier*, et enfin *du mont du rocher*. On peut consulter sur ce théologien : Fabric. *Bibl. infim. latinit.* III, p. 133. — Weislinger, *Armament. Cathol.* p. 90, 91.— La Monnoye, *Not. sur du Verdier*, IV, p. 161. Ce dernier critique prétend, d'après l'abbé Le Clerc, que le Raymond à qui ce livre fut dédié fut évêque de Vence et non pas de Valence, et il se fonde sur ce que, vers 1333, il n'y a eu aucun évêque de Valence de ce nom, tandis qu'un Raymond, d'abord cordelier et pénitencier du pape Jean XXII, devint évêque de Vintimille, en 1320, et passa au siége de Vence en 1328 [1]. Cependant les éditions et les manuscrits, dont deux se trouvent à la bibliothèque de Genève, donnent à Raymond le titre d'évêque de Valence. Notre édition date de l'épître dédicatoire d'un lieu appelé *Caroli*. L'abbaye de Chaalis ou Chailly, près de Sens, a porté le nom de *Caroli locus* [2], mais je n'oserais décider que Guy de Montrocher ait composé son livre dans cette abbaye. Fr. Perez Bayer [3] cite un manuscrit de Madrid, dont la dédicace est datée de Turoli, qu'il interprète par Teruel, ville d'Aragon, près des frontières de Valence. Il affirme que *Guy de Monterochen* était Espagnol, et qu'il fit hommage de son ouvrage à *Raymond Gaston*, évêque de Valence, en Espagne.

[1] *Gallia christ.* III, p. 1222.

[2] Valesius, *Notit. Galliar.* p. 131.

[3] *Not. ad* Nic. Anton. *Bibl. vet. Hispanic.* II, p. 155.

Le *Manipulus Curatorum* a eu plus de cinquante éditions dans le quinzième siècle. Deux de ces impressions se disputent la priorité. Elles sont sans date et sans indication de lieu, mais l'une d'elles porte les noms de Christophe Beyam et Jean Glimm, qui travaillaient à Savigliano [1]. La plus ancienne édition avec date, mais sans autre indication, est de 1470 [2], et la première où se lisent le nom de l'imprimeur et la date, fut imprimée à Augsbourg en 1471.

L'ouvrage de Guy de Montrocher fut traduit en français et imprimé à Orléans, Matth. Vivian, 1490, in-4°, et c'est la première production typographique de cette ville. Il fut aussi traduit en grec par George du bourg de Coreliano, près d'Otrante [3].

Guy de Montrocher rendit par son livre un très-grand service aux ecclésiastiques, et son *Manipulus* fut regardé comme un des ouvrages les plus nécessaires. On en trouve la preuve dans le nombre prodigieux de ses éditions et dans les recommandations des évêques. Les constitutions synodales, publiées à Genève en 1493, exigent que les prêtres possèdent le *Manipulus* et l'ouvrage de Guillaume de Paris. Celles de la ville d'Acqui, promulguées, en 1499, par l'évêque, contiennent un ordre positif que je citerai textuellement : *Sancimus ut quisquis rector vel sacerdos confessionem audiens habere debeat summam Domini Archiepiscopi Florentini, vel aliam, vel Manipulum Curatorum, intra annum publicationis hujus nostræ constitutionis et in illis studeat diligenter* [4].

Le papier sur lequel l'édition de Genève est imprimée a pour marque une tête de bœuf avec un petit cercle au-dessus.

[1] *Cat. de la Vallière*, n° 615. — La Serna, *Dict. bibliogr.* III, p. 193. — Vernazza, *Osserv. supra i libri impressi in Piemonte*, p. 60. — Dibdin, *Decam.* II, p. 6. — Dibdin, *Bibl. Spencer. Supplém.* p. 141.

[2] Panzer, *Ann. Typ.* IV, p. 4.

[3] Allatius, *De Georg.* 58, *in Bibl. Græc.* Fabric. et Harles. XII, p. 114.

[4] Vernazza, *Osserv.* p. 76.

Vernazza fait observer qu'une marque à peu près semblable se trouve dans les papiers fabriqués en Piémont au quinzième siècle, et il est naturel de croire que Genève en faisait usage dans son imprimerie.

1480. — N° 2.

VI. Incipit prologus super LEGENDAS SANCTORUM quas collegit in vnum frater Jacobus natione Januensis ordinis fratrum predicatorum.

Ce titre se trouve en tête du prologue, et au commencement de l'ouvrage on lit :

« Incipit legenda sanctorum que Lombardica nominatur hystoria ; » et à la fin :

« Anno Domini M. cccc. lxxx. die vero xxv mensis octobris. per magistrum Adam Steynschaber de Schuinfordia. magna cum diligencia impressum majorique correctum. in florentissima Gebenn. civitate. Reverendissimo ac illustrissimo domino dompno Joanne Ludovici (*sic*) de Sabaudia. feliciter supra dicte ciuitatis episcopatum gubernante. »

In-folio — caract. goth. — à 2 col. — sans chiffres, réclames, ni signatures. — 184 feuillets.

L'auteur vécut au treizième siècle. Il est appelé *Jacobus de Voragine* parce qu'il était né à Varagio dans l'État de Gênes. Il fut d'abord moine dominicain, et ensuite archevêque de Gênes. Ses Vies des Saints furent surnommées *la Légende dorée*, et il en fut fait un grand nombre d'éditions. La plus ancienne est de 1474, sans nom de lieu. Cet ouvrage a été traduit en plusieurs langues.

V. Quétif et Echard, *Script. ord. prædicat.* I, p. 454-459. — Cave, *Script. Eccles. hist. litter.* p. 749. — Tiraboschi, *Stor. della lett. ital.* IV, p. 163 et 350. — Bolland, *Præfat. ad Act. Sanct.* p. 19. — Fabricius, *Bibl. inf. lat.* IV, p. 20.

Il y a trois exemplaires de ce livre rare dans la bibliothèque de Genève.

Jean-Louis de Savoie, évêque de Genève, dont la souscription fait mention, était frère d'Amédée IX, duc de Savoie. Son administration fut ruineuse pour la ville de Genève, et c'est bien gratuitement que l'imprimeur lui donne le titre de *florentissima*.

1481.

VII. Thomas de Aquino, TRACTATULUS DE ARTE ET VERO MODO PREDICANDI.

Petit in-folio de 22 feuillets — sans chiffres, réclames ni signatures — caract. goth. — 31 lignes, dans toutes les pages complètes. — Trois grandes lettres initiales (p. 1, 2 et 3) portant dans leur encadrement $_{L.}{}^{M.}{}_{G.}$ (magister Ludovicus Garbinus).

Le titre :

« Tractatulus solemnis de arte et vero modo predicandi ex diuersis sacrorum doctorum scripturis. et principaliter sacratissimi christiane ecclesie doctoris. Thome de Aquino ex paruo suo quodam tractatulo recollectus. ubi secundum modum et formam materie presentis procedit. »

A la fin :

« Explicit tractatus famosissimus de arte et vero modo predicandi. sanctissime christiane ecclesie doctoris Thome de Aquino. Jn ciuitate Gebennensi Jmpressus per M. Ludovicum Cruse alias Garbini. Anno Domini M°. cccc°. lxxxi°. x septembris. »

Cet opuscule fut imprimé pour la première fois en **1473**, sans nom de lieu, mais, à ce qu'on croit, à Nuremberg. L'édition de Genève est citée par Maittaire (*Ann. Typ.* part. I, p. 427), et Panzer l'indique comme étant au couvent de Buxheim.

Louis Cruse, surnommé Garbini, est le second imprimeur de Genève. Il succéda à Steynschaber, et imprima encore en **1482** et en **1495** (Voy. page 332).

1482. — N° 1.

VIII. HISTOIRE D'OLIVIER DE CASTILLE ET D'ARTUS D'ALGARBE ET DE HELLEYNE FILLE AU ROI D'ANGLETERRE ET DE HENRY FILS D'OLIVIER QUI GRANDS FAITS D'ARMES FIRENT EN LEUR TEMPS.

Brunet (*Manuel*, tome III, page 558) donne ainsi le début de ce volume :

« Cy commence le liure de Olivier de Castille et de Artus Dalgarbe, son tres royal compaignon (translate du latin en françois par Ph. Camus). »

A la fin :

« Cy fine (?) listoire Dolivier de Castille.... imprimee a Genesve lan mil. cccc. lxxxij. le iij jour de Juing. »

Sans nom d'imprimeur — avec des signatures A-13 — in-folio — 67 feuillets.

V. Nic. Antonio, *Bibl. Hisp. nov.* t. II, page 251. — Brunet, *Manuel*, t. III, p. 558. — Denis, *Suppl. Annal. Maittair.* page 146. — Ebert, II, page 230. — De Bure, *Bibl. instr.* n° 3879 et 80.

Cette édition, excessivement rare, est la seule avec date que l'on connaisse de ce roman au quinzième siècle ; mais il paraît qu'on en fit à Genève une seconde édition sans date (Voy. n° XXXI). On prétend que cet ouvrage fut traduit du latin en français par Philippe Camus, auteur fort peu connu, qui paraît avoir rédigé quelques autres romans. Ils furent ensuite traduits en espagnol, et imprimés en désignant Philippe Camus comme en étant l'auteur. Il mit aussi des romans espagnols en français[1].

Olivier de Castille fut plus tard traduit en espagnol, en italien, en allemand et en anglais. On en trouve des extraits dans la *Bibliothèque des Romans*, 1781, t. II, 128 à 175, et dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, t. E, p. 78.

1482. — N° 2.

IX. LE DOCTRINAL DE SAPIENCE.

Au commencement :

> « Ce present liure en francois est de tres grant prouffit et edification et est ex amine et esprouue a Paris par plu sieurs maistres en diuinite et la fait transcripre reuerend pere en Dieu monseigneur Guy de Roye par la mi seration diuine arceuesque de Sens pour le salut de son ame et des a mes de tout son peuple.... »

[1] Lenglet, *Bibl. des Romans*, I, p. 36 et 37.

Et à la fin :

« Ci finist le doctrinal de sapience imprime a Promentour par maistre Loys Guerbin. Lan de grace M. cccc. lxxxij. le ij iour daoust. Deo gratias. Amen. »

In-folio — caract. goth. — 31 lignes à la page — signatures a-ij à m-ijij. — 184 feuillets, dont le premier est blanc. 2 feuillets préface et table ; la première lettre du troisième représente l'archevêque Guy de Roye.

Laire, *Index libr.* II, page 61. — La Serna, *Dict.* I, page 402.

Aucun bibliographe n'a indiqué la situation du lieu où ce livre a été imprimé. Je n'ai aucun doute que ce ne soit le village de Promenthoux, qui, non loin de Nyon et de Prangins [1], occupe une langue de terre qui s'avance dans le lac de Genève. Ce lieu, nommé dans l'histoire du pays de Vaud dès le treizième siècle [2], paraît avoir été plus considérable autrefois qu'aujourd'hui. Loys Cruse, appelé aussi *Garbini* ou *Guerbin*, imprimait à Genève depuis près d'une année, lorsqu'il fit paraître le *Doctrinal de Sapience*, qui doit être compté parmi les produits de cette ville. *Guerbin* était peut-être de Promenthoux ; il y avait peut-être une propriété, peut-être une presse ; mais son établissement d'imprimerie était à Genève. Il y a plusieurs exemples d'imprimeurs établis dans de grandes villes, qui imprimaient quelques livres dans des lieux du voisinage assez petits pour n'être point généralement connus. Ainsi quelques éditions de Jean Fabri de Langres, qui était établi à Turin, portent le nom de Casselle en Piémont (Casellarum oppidum) [3], et plus tard Pyramus de Candolle imprimait ses

[1] M. Pericaud l'a déjà remarqué dans ses recherches sur les éditions lyonnaises du quinzième siècle.

[2] Grenus, *Documents pour l'histoire du pays de Vaud*, p. 2, 157, 254.

[3] Mercier, *Supplém. à Marchand*, p. 72. — Audiffredi, *Specim. edit. ital.* p. 211. — La Serna, *Dict. bibliogr.* I, p. 338, et III, p. 494.

livres à Cologny, village près de Genève. M. de Gauffecourt, qui fut l'ami de J.-J. Rousseau, habitait aux portes de la même ville ; il s'amusait à imprimer, et ses éditions portent le nom de Montbrillant [1].

Le *Doctrinal de Sapience* est l'ouvrage dont nous avons parlé (n° III) sous le titre de *Livre de Sapience* [2].

[1] *Réflexions sur les sentiments agréables*, Montbrillant 1473, in-8°.— Ch. Nodier, *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, p. 303-309.

[2] Il existe une édition d'un ouvrage d'Alain Chartier, *le Quadrilogue*, sans indication de lieu, sans nom d'imprimeur et sans date (in-folio de 21 feuillets à deux colonnes de 40 et 41 lignes, sans chiffres, réclames, ni signatures, avec les majuscules en rouge faites au pinceau) qui est fort précieuse et jusqu'ici inconnue : elle a été imprimée avec les mêmes caractères demi-gothiques que le traité de Jaques de Theramo, *Consolatio peccatorum*, sorti des presses de Jean Veldener, et au commencement duquel se lit une épître latine de Gerinus Cruse à cet imprimeur, datée de Cologne, 7 août 1474.

A supposer que maitre Guerbin de la Cruse, docteur ès arts et en médecine, vint de Cologne, il était déjà en 1476 propriétaire de la maison de la Cité qui touchait la porte du marché (de la Tartasse). On mettait chez lui, à cette époque, six soldats et un officier pour garder cette porte ; il possédait encore une maison de l'autre côté de la rue du Marché (au Grand-Mézel), et une terre sur la route de Malagnou. Un acte du quinzième siècle le qualifie de bourgeois et son fils Louis de citoyen, et nous apprend qu'il eut une fille du prénom de Mirmette, qui épousa Jean Canal, notaire, établi dans la paroisse de Saint-Germain, son voisin, comme l'on voit : ce Jean Canal fut le grand-père du syndic Jean Canal, tué à l'Escalade. Guerbin de la Cruse était donc le bisaïeul, et notre imprimeur le grand-oncle de ce dernier. — *Note de M. le docteur Chaponnière.*

1483. — N° 1.

X. LE ROMAN DES SEPT SAGES DE ROME.

Van Praet parle de l'extrême rareté de ce livre (qui serait de 1483, in-folio) et assure qu'il se trouve dans la Bibliothèque du roi de France [1].

L'origine de ce roman, si répandu dans le moyen âge, remonte à un ouvrage indien qui portait le nom de *Livre de Sendabar*. Il fut traduit en hébreu sous le titre de *Paroles de Sendabar*, et en grec sous celui de *Roman de Syntipas*. Vers la fin du douzième siècle, Dam Jehans, moine de l'abbaye de Haute-Selve, en Lorraine, composa, d'après l'hébreu, un livre latin qu'il nomma *Historia Septem Sapientium Romæ*. Un prêtre appelé Herbers imita, au treizième siècle, en vers français, les récits de Dam Jehans, sous le titre des *Sept Sages de Rome* ou *Dolopathos*. Il ne fut pas le seul, car on a une autre version en vers, dont on ignore l'auteur et qui a été publiée par M. Keller [2]. On connaît aussi deux traductions en prose française, assez différentes l'une de l'autre, et c'est celle qui est entièrement conforme au texte latin de Dam Jehans, qui a été imprimée au quinzième siècle à Genève. L'autre a été publiée par M. Le Roux de Lincy.

Le roman des *Sept Sages* a été traduit ou imité dans presque toutes les langues de l'Orient et de l'Europe. On lui a donné différents titres, et cet ouvrage contient une foule de contes et de récits qui ont été employés bien postérieurement dans des histoires, des fables et des comédies. On y a ajouté des suites

[1] *Recherches sur La Gruthuyse*, p. 173.—La première édition de Genève que cite Brunet est celle de 1492. — *Ed.*

[2] Tubingue 1836, in-8°.

fort considérables sous les titres d'Aventures de Markès, de Fiseus, de Lorain et de Cassidorius.

On peut consulter sur les transformations de ce roman, sur son analyse, ses diverses branches, ses manuscrits et ses éditions : *Hist. littér. de la France*, in-4°, XIX, page 809. — *Mém. de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres* (Mémoires de M. Dacier), XLI, p. 423 à 545 et p. 546 à 562. — Roquefort, *de la Poésie franç. dans les douzième et treizième siècles*, p. 171-180. — Loiseleur Deslongchamps, *Essai sur les fables indiennes*, Paris 1838, in-8°. — *Le Roman des Sept Sages de Rome*, publié par Le Roux de Lincy, Paris 1838, in-8°.

Le *Roman des Sept Sages* est le livre qui a été le plus souvent imprimé à Genève dans le quinzième siècle. Depuis 1483 à 1494 on y en fit cinq éditions (V. n^os XV, XVII, XXI et XXVI).

1483. — N° 2.

XI. LE ROMAN DE FIERABRAS, Genève, Loys Garbin, In-folio — caract. goth.

Édition indiquée à cette date dans le grand *Catalogue des livres du roi d'Angleterre*, vol. III, page 41. — Brunet, *Manuel*, tome II, page 276.

1484, 1485, 1486.

On ne connaît aucun livre imprimé à Genève pendant ces trois années.

1487. — N° 1.

XII. VOCABULAIRE LATIN FRANCOIS.

Petit in-4° — caract. goth. — de 114 feuillets non chiffrés — à deux colonnes de 39 lignes — signé *a* — *p* iiii.

Au verso du dernier feuillet :

« Le present vocabulaire fut acheue le xv iour de Juin Mil quatre cens quatre vingtz et sept pour maistre Loys Garbin Jmprimeur demourant a Geneue. »

« Ce vocabulaire, inconnu aux bibliographes, est le plus ancien dictionnaire latin et français imprimé que nous ayons pu découvrir. L'exemplaire de la bibliothèque de Ste-Geneviève n'a que 113 feuillets, parce que le premier manque. Le deuxième, marqué aij, commence ainsi :

A la premie
re lettre de
a b c. »

(Brunet, *Manuel*, t. IV, p. 675.)

1487. — N° 2.

XIII. BREUIARIUM AD VSUM GEBENENSEM.

Huit feuillets préliminaires sur le premier desquels on lit le titre qui précède : les six suivants sont consacrés au calendrier ; au verso du premier se trouve une gravure en bois représentant la Vierge et l'enfant Jésus adoré par saint Pierre et saint Paul.

Suit le corps du Missel dont les feuillets avec chiffres et signatures sont numérotés j — ccclxxxiiij ; au bas de la seconde colonne du recto de ce feuillet (le verso est blanc) se trouve la souscription suivante :

Anno domini M. cccc°. lxxxvij°. die quinta Aprilis. Præsens breviarium fuit impressum per egregium virum Ludovicum Cruse nec non discreti viri Johannis de Stalle. De mandato atque expressa licentia Jllustrissimi et Reverendissimi in Christo patris et Domini domini Francisci de Sabaudia Auxitani. antistitis ac ecclesiæ et episcopatu (*sic*) Gebenn. in spiritualibus et temporalibus administratoris perpetui dignissimi sui que magnifici consilii et per deputatos correctum et veridice emendatum. Amen.

Suivent 14 feuillets non chiffrés.

Très-petit in-4° — caract. goth. rouges et noirs — à deux colonnes.

L'exemplaire que possède la bibliothèque de Genève de ce Bréviaire paraît très-complet, quoiqu'il soit en mauvais état.

Voyez sur L. Cruse, p. 332, et sur Stalle, p. 340.

1488, 1489.

On ne connaît aucun livre imprimé à Genève pendant ces deux années.

1490. — N° 1.

XIV. PASSIONALE CHRISTI.

Édition désignée par les bibliographes avec l'indication : «Genevæ, Jacobus Arnollet, 1490, cum figuris.»

La Caille, *Hist. de l'Impr.* page 42. — Saubert, *Hist. bibl. Norinberg.* page 168. — Panzer, *Ann. Typ.* I, page 440.

1490. — N° 2.

XV. LES SEPT SAGES DE ROME.

Édition désignée de la même façon que la précédente, avec l'addition du format qui serait in-folio.

Saubert, page 165. — Panzer, I, 441.

Ces deux derniers ouvrages sont les seuls que J. Arnollet ait imprimés à Genève. Il travailla à Lyon en 1495 et en 1503 [1].

[1] « Ces différentes éditions des *Sept Sages de Rome*, faites à Genève, contiennent la traduction assez exacte du texte latin. Maittaire, en faisant mention d'une édition de 1490, en avait attribué l'impression à Jacques Arnollet, qui exerçait en cette même année à Genève, mais qui s'est établi un peu plus tard à Lyon. De son côté, Panzer, ayant mal compris Maittaire, a fait de Jacques Arnollet le traducteur de ce roman ; ce que Hain n'a pas manqué de répéter. Au reste, nous n'avons pas vu cette édition de 1490. »

(Brunet, *Manuel*, tome IV, p. 260.)

1491.

XVI. MISSALE AD USUM ECCLESIÆ GEBENNENSIS.

Après le calendrier (12 pages) on trouve un feuillet dont le verso présente une grande vignette. Le Missel commence par ces mots :

« Dominica prima adventus. In nomine sancte et individue trinitatis patris et filii et spiritus sancti Jncipit ordo missalis secundum usum cathedralis ecclesie dyocesis Gebenn. »

A la fin du 261^e feuillet :

« Missale ad vsum Gebenn. dyocesis per magistrum Johannem Fabri impressum et accuratissime emendatum ad opus honorabil. viri Johannis de Stalle burgenn. gebenn. Explicit feliciter. Anno Dni. millesimo quadringentesimo nonagesimo primo. die vero ultima mensis Maii. »

In-folio — à deux colonnes — 8 feuillets préliminaires, 261 feuillets pour le corps de l'ouvrage — chiffres et signatures.

Jean Fabri de Langres porta l'imprimerie à Turin en 1474, et y travailla jusqu'en 1483. Une édition de 1490 et le Missel de 1491, portant le nom de cet imprimeur, sans indication de lieu, ont paru à Denis devoir être sortis des presses de Turin. Mais il est difficile de croire que Jean Fabri soit demeuré dans cette ville à la tête d'une imprimerie, sans que pendant huit années il n'ait publié aucun livre. Je crois plutôt qu'il avait quitté Turin, et qu'il fut appelé à Genève pour imprimer le Missel de 1491. Baulacre a déjà manifesté cette opinion. Les imprimeurs du quinzième siècle étaient très-errants, et abandonnaient souvent une ville après y avoir mis au jour un seul livre. Ainsi, de l'an 1485 à l'an 1498, Jacobino Suigo,

successeur à Turin de Jean Fabri, imprima successivement à Verceil, à Chivasso, à Turin, à Lyon et à Venise.

On faisait souvent venir dans une ville un imprimeur établi dans une autre pour imprimer un ouvrage. On voit, par exemple, que l'évêque de Ratisbonne appela de Bamberg, en 1487, Jean Sensenschmidt, pour imprimer un missel, seul livre qui ait été publié à Ratisbonne dans le quinzième siècle. Cet artiste n'en imprima pas moins à Bamberg cette même année, ainsi que pendant les années qui la précédèrent et la suivirent. Je pense donc que Jacques Arnollet ayant quitté Genève, Jean Fabri vint dans cette ville pour imprimer le Missel sous les yeux de Jean de Stalle, qui l'avait corrigé. Ce livre, qui est de la plus grande rareté, n'est indiqué par aucun bibliographe. Il fait partie de la bibliothèque de Genève.

Jean Fabri *Lingonensis* ou *Gallicus* ne doit pas être confondu avec Jo. Fabri Alemannus qui imprima à Lyon et à Stockholm.

1492.

XVII. LE LIVRE DES SEPT SAGES DE ROME.

A la fin :

« Sy finist le present liure des Sept Sages de Romme Imprime a Geneue lan M. cccc. lxxxxij. le xxiij jour de may. Deo gratias. »

Petit in-folio — caract. goth. — figures. « Édition fort rare, dit Brunet (*Manuel*, t. IV, p. 259); elle commence par un titre séparé et contient 61 feuillets — signat. Ai-Kiii. »

Biblioth. de l'Arsenal. Bell. Lettr. n° 13009. — *Cat. de la Bibl. du roi, Bell. Lettr.* II, p. 11. — Denis, *Suppl.* p. 334.

Voyez n^os X, XV, XXI et XXVI.

Un autre roman, celui d'Olivier de Castille, imprimé à Genève, sans date, porte le nom de Louis Garbin, et Brunet affirme que ses caractères sont exactement les mêmes que ceux de la présente édition des Sept Sages (Voy. n° XXXI). C'est donc à cet imprimeur que cette dernière édition doit être attribuée.

1493. — N° 1.

XVIII. CONSTITUTIONES SYNODALES DIOECESIS GEBENNENSIS, editæ in Sancta Synodo anno M°. cccc°. lxxxxiij°. Et diebus vij. viij. et ix mensis maii.

Panzer, *Annal. Typogr.* XI, page 322, d'après Senebier. Ce livre, extrêmement rare, est à la bibliothèque de Genève. M. Senebier dit qu'il fut publié in-folio et in-8°, mais les verjures et les pontuseaux du papier prouvent que notre exemplaire est véritablement in-4°. Il a été rogné dans la largeur jusqu'à entamer en plusieurs endroits la partie imprimée.

Ce livre commence par un chapitre intitulé : *De vita et honestate clericorum.* On lit après ce titre : « Item cum clerici qui ex eo potissime quod in Domini sortem sunt electi... » et la première lettre est une majuscule ornée d'une gravure en bois. C'est la seule de ce genre qu'il y ait dans le livre, et cela prouve que c'est bien le commencement du texte, mais la signature A. ij, qui est au bas de la première page, indique qu'il manque à cet exemplaire un feuillet préliminaire. L'ouvrage occupe quinze feuillets ; le verso du dernier est blanc. Il est composé de 75 articles, dont les vingt derniers sont précédés de cette indication :

« Sequuntur Constitutiones in hac sacra synodo addite. »

On lit à la fin du volume :

Presentes Constitutiones synodales fuerunt edite in sancta synodo tenta in ecclesia cathedrali gebenn. de mandato atque expressa licentia Reverendissimi in Christo patri et dni dni Anthonii Championis episcopi et prin cipis Gebennensis ac Sabaudie cancellarii dignissimi Atque etiam p. R. P. d. Amblardum Goyeti. juris utriusque doctorem, et canonicum ipsius ecclesie. vicarium ge neralem in spiritualibus et temporalibus ipsorum ecclesie et episcopatus auctori tate ordinaria specialiter deputatum. Ex consultatione et deliberatione Reverendi in Christo patris et dni. d. episcopi Claudiopolitani ejusdem Domini nostri suffraganei. Necnon reverendorum ac venerabilium dominorum de Capitulo. To tiusque consilii episcopalis Gebennarum in dicta sancta synodo interessentium De Anno Dni M.° cccc.° lxxxxiij.° Et diebus vij. viij et ix mensis Maii. Ad laudem et gloriam omnipotentis Dei Amen. Expliciunt.

Antoine de Champion fut président du Sénat de Chambéry, puis évêque de Mondovi, et enfin évêque de Genève en 1491. Il prit possession de son siége après avoir vaincu à Chancy, dans une escarmouche, Charles de Seyssel qui le lui disputait, et il chercha à réformer les ordonnances ecclésiastiques en tenant un Synode, dont le livre qui nous occupe contient les résultats. Amblard Goyet, abbé de Filly, était vicaire général et les registres du Conseil lui donnent encore le titre de *Juge des Appellations* [1].

Je reproduirai ici l'extrait que Senebier a donné de ces Constitutions :

[1] Spon, *Hist. de Genève*, I, p. 100. — Besson, *Mém. sur l'Évêché de Genève.* — Grenus, *Fragments*, p. 71.

« Les Ecclésiastiques y sont peints comme menant une vie « plus déréglée que les laïques. On leur reproche de s'habiller « avec des habits courts et fendus devant et derrière, de porter « des capuces, d'habiter des lieux suspects, de jouer, de « chasser, d'avoir des armes et des concubines. Nam quidam « ipsorum vestes et clamides breves, troncatas et deformes, « ante et retro fenditas, etiam colorum prohibitorum, cum « capuciis, more armigerorum, portant : et tabernas, stuphas, « convivia et loca suspecta, ludosque et coreas, mercantias et « venationes prohibitas frequenter (*lisez* frequentare) non eru- « bescunt : nonnulli eorum etiam curam habentes animarum « ad ratiocinia pro receptis nobilium quas exercent se obligant « et neglecta ipsa vocatione eorum in iis se implicant.

« Les blasphémateurs ecclésiastiques étaient condamnés à « dix sols, dont la moitié était applicable à la réparation du « pont du Rhône et l'autre moitié au dénonciateur.

« Il y a des peines contre les parjures et à cette occasion « l'Évêque observe que cet article est ajouté parce qu'il y a des « ecclésiastiques qui ne craignent pas de commettre ce crime.

« Il est défendu aux ecclésiastiques de négocier, de chasser, « d'avoir des chiens de chasse et *ancipites aves aut falcones.*

« On y trouve un excellent règlement qui ordonne aux ec- « clésiastiques de veiller à ce que les nourrices et les grandes « personnes ne fassent pas coucher leurs enfants dans leur lit « avant l'âge d'un an, de peur de les étouffer, et cela sous « peine d'excommunication [1]. »

[1] *Journal de Genève*, 1791, 26 février.

1493. — N° 2.

XIX. STATUTA ECCLESIAE GEBENNENSIS.

Panzer, *Ann. Typ.* XI, page 322. — L. Vaucher, *Cat. de la biblioth. de Genève*, page 294.

Panzer a fait mention de ce livre d'après Senebier. — L'exemplaire de la bibliothèque de Genève est imparfait au commencement et à la fin. On n'y trouve donc aucune souscription, et il est probable que c'est à tort qu'on en rapporte l'impression à l'année 1493.

Ces statuts diffèrent peu des Constitutions Synodales (n° XVIII), mais les articles qui les composent n'y sont pas dans le même ordre.

L'exemplaire de la Bibliothèque de Genève est un petit in-4° de 14 feuillets; il commence : « De vita et honestate clericorum....» Il finit : « Quathinus omnia le...»

Caract. goth. — signatures.

1493. — N° 3.

XX. LE DOCTRINAL DE SAPIENCE, très utile à toute personne pour le salut de son âme.

« Imprimé à Genève l'an de grâce M. cccc. lxxxxiij. le viij jour de novembre. In-folio. »

Le P. Laire donne ce livre pour une traduction du *Manipulus Curatorum* (n° V), tandis que c'est l'ouvrage de Guy de Roye (n^os^ III et IX).

1494.

XXI. LES SEPT SAGES DE ROME.

A la fin :

« Cy finist le present livre des Sept Sages de Romme. Imprimé a Geneue lan M. cccc. xciiij. le xxi iour de iuillet. »

« Dieu en soit loue — Amen. »

In-folio — car. goth. — fig. en bois. — 51 feuillets (*Brunet*).

Catal. de la Vallière, seconde partie, t. III, p. 88, n° 8095. *Bibliothèque de l'Arsenal* (à Paris).

Voyez n^os X, XV, XVII et XXVI.

1495. — N° 1.

XXII. LES FLEURS ET MANIERES DES TEMPS PASSEZ ET DES FAITZ MERUEILLEUX DE DIEU, tant en lancien Testament comme au nouveau. Et des premiers seigneurs, princes et gouuerneurs temporalz en cestuy monde.

On lit au verso du feuillet mii : « Jmprime a Geneue. le. xxuiij iour davril lan M. cccc. xcv par Loys M. Cruse. »

In-folio — car. goth. — sign. a-m iiii y compris la table à trois colonnes qui occupe les cinq derniers feuillets avec fig. en bois.

Maittaire, *Ann. Typ.* part. I, p. 590. — *Cat. de la Vallière*, part. I, t. III, n° 4558. — Clément, *Bibl. cur.* VIII, p. 261, 262. — Brunet, *Manuel*, t. II, p. 255.

1495. — N° 2.

XXIII. FASCICULUS TEMPORUM EN FRANCOIS.

« Cest le Fardelet hystorial contenant en brief quasi toutes les hystoires tant de lancien Testament que du nouueau Et generallement tous les merueilleux faitz dignes de memoire qui ont este depuys la creation jusques a cestuy an M. cccc. lxxxxv. »

In-fol. min. — caract. goth. — fig. en bois — 95 feuillets.

A la fin du volume et après une table en trois colonnes, occupant cinq feuillets, on lit la souscription suivante :

« Imprime a Genesue Lan mille cccc. xcv. au quel an fist si tresgrant vent le ix. iour de januier quil fist remonter le Rosne dedens le lac bien ung quart de lieue audessus de Genesue et sembloit estre une montagne deaue et dura bien lespace dune heure que leaue ne pouoit descendre. »

Les deux titres (XXII et XXIII) qu'on vient de rapporter appartiennent à un seul et même ouvrage et à une même édition. Ces volumes ont le même nombre de feuillets et les mêmes signatures. Ils ne diffèrent que par le titre et par le nom de l'imprimeur que le n° XXII fait connaître et qui ne se trouve pas dans le n° XXIII.

Ce livre se termine par deux paragraphes. Dans le premier, après avoir dit qu'on ne parlera pas « des vertus du tres crestien roy Loys de Valloys (Louis XI), » etc... on ajoute : « Ne aultre chose pour le present je presumis de dire se non que ce present liure a este translate de latin en francoys par venerable et discrete personne maistre Pierre Farget docteur en saincte theologie de lordre des Augustins du couuent de Lyon. Lan mil. cccc. lxxxiii. regnant le dit Loys paisiblement en France et lan de son regne xxii. »

C'est ici que se terminait cette traduction dans sa première édition imprimée à Lyon, 1483, mais celle de Genève ajoute un second paragraphe qui parle de Charles VIII... « Et finablement cestuy an M. CCCC. xcv. est alle avec grant exercite pour conquerre le royaulme de Naples qui luy deuoit appartenir par causes raisonnables lequel en peu de temps il a conquis et de present le domine. Dieu luy doint tellement viure et regir son peuple que ce soit salut de son ame. Amen. Deo gratias. »

On voit que ce livre dut être imprimé dans la première moitié de l'année 1495, car au commencement de juillet, le roi Ferdinand reprit Naples sur les Français.

L'ouvrage latin traduit par Farget et intitulé : *Fasciculus temporum auctore quodam devoto Carthusiensi*, imprimé pour la première fois à Cologne, 1474, in-folio, valut à son auteur, Werner Rolewinck, une très-grande réputation pendant plus d'un demi-siècle [1]. On en fit de nombreuses éditions et il fut traduit en français, en flamand, en hollandais, en allemand.

Pierre Farget, nommé aussi Ferget et quelquefois Sarget, moine augustin et traducteur de Rolewink, fit encore d'autres versions et s'associa pour quelques-unes avec Julien Macho. Le *Fardelet historial* a eu plusieurs éditions et il fut augmenté par Pierre Desrey jusqu'à l'an 1513 [2]. Il contient, à l'an 1454, le passage suivant sur l'imprimerie : « La impression des liures qui est une science tressubtile et ung art qui iamais navoyt este veu fut trouue enuiron ce temps en la cite de Magonce. Ceste science est art des arts, science des sciences, la quelle pour la celerite de son exercite est ung tresor desiderable de sapience... car la vertu infinie des liures... a maintenant este manifestee aux poures indigens estudians, escoliers : ceste multitude est

[1] Trithem. *Cat. viror. illust.* — Fabric. *Bibl. inf. lat.* VI, p. 884. — Placius, *Theatr. anonym.* n° 1099 et 1875. — Voss. *de Hist. lat.* p. 569. — Meusel, *Bibl. hist.* I, p. 91. — *Biogr. Univ.* XXXVIII, p. 469 à 474.

[2] Prosp. Marchand, *Dict.* § *Farget.* — Du Verdier, t. III, p. 272 et les notes. — La Croix du Maine, t. II, p. 277 et 324 avec les not. — Clément, *Bibl. cur.* t. VIII, p. 259 et not. 16. — Brunet, *Man.* t. II, p. 255.

diuulguee entre tous peuples langues et nations tellement que vrayement nous pouons regarder et dire ce qui est escript au premier chapitre des proverbes. Sapientia foris prædicat....»

On a évalué à quatre ou cinq cents francs ce que coûtait, au treizième siècle, un volume manuscrit de grandeur et de condition médiocres [1]. Ce prix si élevé fit sentir vivement le bienfait de l'imprimerie. Je joindrai ici deux passages qui expriment la même pensée que le *Fardelet*.

Vers la fin du quinzième siècle, Jean Molinet écrivait :

J'ai veu grant multitude
De livres imprimés
Pour tirer en estudes
Povres mal argentés :
Par ces nouvelles modes
Aura maint escollier
Décret, bibles et codes
Sans grant argent bailler [2].

En 1494, un patricien de Venise, habitant la Toscane et faisant venir des livres de Venise, écrivait à un de ses amis : « Redierunt nostri Venetiis, cum sarcinulis, incolumes. Deo gratias. Miratus sum tot tantaque volumina, præ oculis exposita, tam parvo coempta fuisse pretio : ut tantidem profecto, aut pluris etiam, vel unum ex iis debuerit constitisse. Magna nostrorum temporum felicitas, ut suppellex tam pretiosa, tam vili veneat. Benedictus Deus à quo omne datum optimum et omne donum perfectum...» etc.

Quant au phénomène présenté par le Rhône, le 9 janvier 1495, je ne trouve pas que le souvenir s'en soit conservé ailleurs que dans la souscription du *Fardelet*, mais à d'autres époques l'histoire rapporte quelques faits analogues [3].

[1] *Journal des Sav.* 1819, p. 171.
[2] Buchon, *Notice sur George Chatelain*, p. 57.
[3] Spon, *Hist. de Genève*, I, p. 417 à 512. — Not. de Gautier, p. 320.

1496.

On n'imprima point à Genève pendant cette année.

1497.

XXIV. COMPOST ET KALENDRIER DES BERGIERS.

Voici le titre de cet ouvrage tel que le donne Brunet, *Manuel*, tome I, page 747 :

« Le kalendrier des bergiers Ensuyt ce que contient ce present kalendrier des bergiers Premier est le prologue de lacteur qui a redige ce dit liure par escript Apres est autre prologue du grant bergier Le kalendrier des festes de lan auquel sont signes les heures et minutes des nouuelles lunes. Tables des festes mobiles : Table pour congnoistre chacun iour en quel signe la lune est. Figures des eclipses de lune et de soleil et les iours heures et minutes. Larbre, et branches des vices Les peines denfer, le liure du salut de lame Lanothomye (*sic*) du cors humain Lart de fleubothomye des veines. Le regime de sante du corps humain. Lastrologie des bergiers. Des quatre complexions Les iugemens de phizonomie La diuision des eages. Les ditz des oyseaulx. Les meditations sur la passion. Dictiez et epithaphes des mortz Loraison que bergiers font a notre dame Et plusieurs autres choses. »

Au verso du dernier feuillet :

« Cy fine (?) le grant compost et kalendrier des bergiers lequel contient ce qui sensuyt.....

« Imprime a Genesue (avec la marque de l'imprimeur J. Be-

lot, qui est $\overset{R.}{I.\ B.}$, Jean Belot de Rouen, *Rhotomagensis*) pet. in-fol°. goth. de 86 ff. non chiffrés, avec figures en bois. »

Cette édition pourrait bien être de l'an 1497, qui est celui de la date du Kalendrier ; la même année se trouve indiquée au verso du dix-neuvième feuillet, avant la fin, de cette manière : « Cy dessoubz est note lan que ce present compost et kalendrier a este fait et corrige Lan mil quatre cens quatre vingtz et xvij est lan que ce present Kalendrier a este fait en impression. » Mais, fait observer Brunet, la même date est répétée dans plusieurs autres éditions, et même au verso du 16me feuillet avant la fin de l'édition de Troyes, 1529. — Voyez n° XXVII.

1498.

LES SEPT SAGES DE ROME.

La Caille indique, sous la date de 1498, une édition de Genève qu'il attribue à Jacques Arnollet[1], mais cette édition n'existe pas. Arnollet était établi à Lyon depuis 1495.

1498. — N° 1.

XXV. MISSALE AD VSUM GEBENNENSEM.

On lit à la fin :

« In Gebenn. civitate impressum. minime require tali folio oneratum sed solerti industria correctum et emendatum cum additione plurium nouorum officiorum. Anno Domini. M. cccc. nonagesimo octavo. Die vero quinta Mensis Februarii. »

[1] La Caille, *Hist. de l'Imprim.* p. 42. — Maittaire, *Ann. Typ.* t. I, part. I, p. 684.

Denis, *Suppl.* p. 450. — *Bibl. Germ.* XXI, p. 100. — La Serna, *Dict.* I, p. 378.

Ce livre, qui fait partie de la bibliothèque de Genève, a au verso de la page chiffrée clxxxxv une gravure de couleur rouge, ayant au centre un écusson qui porte les lettres I. B. et au-dessus R. La même gravure se trouve à la fin d'un autre missel imprimé à Genève en 1500, pour l'Eglise de Lausanne, et elle y est accompagnée de vers latins qui nomment l'imprimeur *Jean Belot de Rouen* (Voyez n° XXIV) [1].

1498. — N° 2.

XXVI. LES SEPT SAGES DE ROME.

A la fin :

« Cy finist le present liure des sept Sages de Romme. Jmprime a Geneue Lan M. cccc. nonante et huit. Le xxi iour de iuillet. »

In-fol. — caract. goth. — longues lignes — sign. a-h. — fig. en bois. — 51 feuillets.

« Édition peu connue, dit Brunet, *Manuel*, tome IV, page 259, mais qui se trouvait à la quatrième vente de MM. De Bure, où elle a été vendue 307 fr. Le titre est en lettres ornées et porte une vignette en bois. » — Ne serait-ce pas la même édition que celle de 1494? — *Éd.*

[1] V. la figure de cet écusson dans Brunet, *Manuel*, t. I, p. 747.

1499.

On ne connaît aucun livre imprimé cette année à Genève.

1500.

XXVII. COMPOST ET KALENDRIER DES BERGIERS.

« L'édition de ce livre imprimé à Genève, en 1500, in-fol. de 89 feuillets à 41 lignes à la page, sign. a—o, commence et finit de la manière suivante :

Le Kalendrier | *des bergiers*

(deux mots gravés en bois au-dessous desquels se lit le titre imprimé en caractères ordinaires) : « En suyt ce que contient ce present Kalendrier des bergiers.

« Premier est le prologue de lacteur qui..... etc. » (Voyez n° XXIV.)

A la fin :

« Cy fine (?) le grand compost
et Kalendrier des bergiers lequel contient ce que sensuyt.....
...Imprime a Genesue. Mil. v. c. (1500) avec les lettres RIB. (c'est la marque de Jean Belot)».

(Brunet, *Manuel*, tome I, page 747.)

Nous plaçons ici deux livres que l'on fait rentrer dans les publications genevoises du quinzième siècle, bien qu'elles soient évidemment du seizième.

MISSALE AD VSUM LAUSANNENSEM, peroptime ordinatum ac diligenti cura castigatum cum pluribus aliis missis deuotissimis eidem de nouo impressum adiunctis.

Voici la souscription qui est à la fin de ce volume :

> Finiunt missalia ad vsum Lausanne.
> Impressa Gebenis. Sedente Lausanne
> reuerendissimo presule. Aymone de
> Montefalcone Lausann. e[pisco]po et comite.
> ac administratore Gebenn. principe imperiique
> dignissimo.

On trouve ensuite une gravure portant au centre un écusson avec les lettres I. B. et au-dessous les vers suivants :

> Grates persoluens Domino qui cuncta creauit
> Hoc docte frontis lima bene pressit acuta
> Rhotomago genitus Beloti crede Joannes
> Emptor ne dubites sumere : quippe valet.
> M. ccccc. v. Idibus Decembris [1].

En 1495, Philippe de Savoie (fils du comte de Bresse, qui, deux ans plus tard, devint duc de Savoie, et de Margue-

[1] C'est cette date que l'on a traduite déjà au siècle dernier par 1500, le 5 des Ides et qui a causé l'erreur : il est évident qu'il s'agit de 1505 et non de 1500. — *Éd.*

rite de Bourbon), ayant été élu évêque de Genève à l'âge de sept ans, le pape Alexandre VI nomma administrateur de ce diocèse Aymon de Montfaucon, évêque de Lausanne. Philippe qui avait plus de goût pour la guerre que pour l'état ecclésiastique, ne prit jamais le titre d'évêque, mais seulement celui d'élu, et en 1515 il céda l'évêché de Genève à Charles de Seyssel, servit sous Louis XI, sous Charles-Quint et enfin sous François Ier, qui lui donna le duché de Nemours [1]. Il épousa Charlotte de Longueville, et fut l'origine de la maison Savoie-Nemours.

Jean Belot continua d'imprimer à Genève pendant les premières années du seizième siècle, et ses éditions nous apprennent que son atelier était situé vis-à-vis la cathédrale. On lit, à la fin des *Statuta Sabaudiæ*, qu'il imprima en 1507 d'après l'édition de François de Silva : *Et venalia inveniuntur in ejus officina ante Sanctum Petrum. Gebennis* [2].

Ce missel, qui est d'une grande rareté, se trouve dans la bibliothèque de Genève.

LA GRAND DANSE MACABRE DES HOMMES ET DES FEMMES hystoriee et augmentee de beaulx dictz en latin avecques les ditcz des troys mors et des troys vifz.

Jmprime a Genesue lan M. ccccc. iij. (sans nom d'imprimeur) in-4° de 24 feuillets avec figures en bois.

(Brunet, *Manuel*, tome II, page 12.)

[1] Levrier, *Chronologie des comtes de Genevois*, t. II, p. 66, 92. — *Art de vérifier les dates*, t. III, p. 610.

[2] Brydges, *Res Litterar. for may*, 1821, p. 490.

ÉDITIONS SANS DATE.

1.

XXVIII. QUATTUOR NOUISSIMORUM LIBER : de morte videlicet penis inferni judicio et celesti glo ria quem plerique Cordiale compellant : cuique predicanti perutilis atque summopere necessa rius : auctoritatibus sacrarum litterarum exemplis et poetarum carminibus passim refulgens feliciter incipit.

A la fin :

Impressum. Gebennis.
Deo. Gratias.
A. M. E. N.

La bibliothèque de Genève possède de ce livre rare un exemplaire remarquable par sa conservation ; c'est un petit in-4° de 69 feuillets (le premier blanc) avec chiffres et signatures. Senebier le trouva à Lyon, et il pensait que cette édition était du même temps que le livre des Saints Anges et le roman de Fierabras, c'est-à-dire de 1478. Les caractères majuscules du titre ressemblent un peu à ceux de ces ouvrages ; mais ils annoncent beaucoup plus de soin et de perfection. Ce livre doit avoir été imprimé un peu plus tard.

L'auteur de cet ouvrage vécut au quinzième siècle : il se nommait Denys de Leeuvis et naquit à Ryckel dans le pays de Liége. Il fut célèbre par ses nombreux écrits et reçut le surnom de *Docteur extatique*.

Le *Quatuor novissimorum liber*, connu encore sous le nom de *Cordiale*, parut pour la première fois à Cologne, en 1477. Il a été traduit en français, en italien, en espagnol et en anglais.

---

2 et 3.

XXIX et XXX. LE NOUBLE ROY PONTHUS (au recto du dernier feuillet : *Explicit Ponthus.*) — LA CRONIQUE ET HYSTOIRE DE APPOLLIN, ROY DE THYR.

Imprime a Genesve par maistre Louis Garbin ; in-4° goth. — fig. sur bois color.

« Deux éditions également précieuses, et qui jusqu'ici n'ont pas été décrites. Celle de *Ponthus* n'avait pas même encore été indiquée. Le titre qu'on lit ci-dessus, *le nouble roy Ponthus*, est manuscrit et d'une écriture du quinzième siècle. Il doit avoir été tracé sur un premier feuillet blanc. Ce feuillet, sans doute taché, ayant été enlevé en reliant le volume, on en a conservé seulement la partie contenant le titre, qu'on a collée sur un nouveau feuillet blanc.

« Après ce titre arrive la table : « Cy comencent les rubrices de ce present livre intitule le Rommant du noble roi Ponthus fils du roi de Galice et de la belle Sidoine fille du roy de Bretaigne. » Elle occupe le premier feuillet et le recto du second.

« Le volume est imprimé à longues lignes, au nombre de 31 par page, sans chiffres, signatures ni réclames ; il a 69 feuillets et doit en avoir 70, en comptant le premier feuillet blanc qui manque. Les caractères avec lesquels cette édition est imprimée étant ceux du *Fier à bras* de Genève 1478, elle est probablement antérieure à celle de Guillaume Le Roy, impri-

mée à Lyon en 1480, qui jusqu'à présent a été regardée comme la première.

« La seconde partie du volume, *la Cronique de Appollin*, n'est pas moins précieuse ; elle avait été remarquée déjà, il est vrai, par M. Brunet, qui l'a trouvée indiquée dans le catalogue de Du Fay (sous le n° 2366) ; mais ne sachant pas ce qu'était devenu l'exemplaire, il n'a pu le décrire. Or le présent exemplaire est justement celui de Du Fay. Depuis ce temps on n'en a pas vu d'autre. On peut donc considérer ce livre comme d'une excessive rareté, sinon unique.

« En voici la description :

« Le volume est à longues lignes à 30 par page, avec des signatures *a ii* à *c v*, à 7 feuillets pour le premier cahier (auquel il manque un premier feuillet blanc, ou ayant un titre), 8 ff. pour le second, et 10 pour le troisième. Le feuillet *a ii* commence ainsi : « Cy commence la cronique et hystoire de Appollin roy de Thir et premerement danthiogus, comment par luxure il violla sa fille et comment il morut meschamment par la fouldre qui loccist.»

« On lit au recto du dernier feuillet : « Cy finist le romant de Appollin roy de Thir imprime a Genesve par maistre Louis Garbin. Deo gras (gratias).

« Pour la date de l'impression, on peut la fixer entre 1481 et 1487, Louis Garbin ayant donné plusieurs éditions de l'une à l'autre de ces deux dates. Voir sur *L. Garbin* ou *Guerbin*, le *Manuel du libraire*, tome IV, pages 138 et 676, et tome II, page 276. On y trouvera de curieux renseignements sur cet imprimeur.» (Extrait du *Catalogue de Livres provenant des Bibliothèques du feu roi Louis Philippe*, première partie, page 146, n° 1311.) — Ce précieux volume appartient maintenant à M. Yemeniz de Lyon. — *Éd.*

4.

XXXI. OLIVIER DE CASTILLE.

A la fin :

Cy fine Lhystoire de Olivier de Castille et de Artus d'Algarbe, son très loyal compaignon....
Dieu leur pardoint et a tous trepassez. Amen.
Geneve. Louis Garbin.

In-fol. — caract. goth. — fig. — 52 feuillets. — 40 lignes à la page.

Brunet, (*Manuel*, tome III, page 558), décrit ainsi cette édition :

« Édition fort rare et d'une valeur difficile à déterminer. Le volume est en totalité de 52 feuillets, sous les signatures Ai — Hiiii : il commence par un titre séparé, ayant une estampe au verso, et il finit au bas du dernier feuillet recto par la souscription. Les pages entières ont 40 lignes et les caractères sont absolument les mêmes que ceux des *Sept Sages de Rome* imprimés à Genève en 1492. » — Cf. n^os^ VIII et XVII.

5.

XXXII. LE ROMAN DE FIER A BRAS.

Brunet, (*Manuel*, tome II, page 276) décrit ainsi cette édition :

« Geneve, Simon Du Jardin (sans date) — in-fol. goth. — à longues lignes, au nombre de 31 sur les pages.

« De même que l'édition de 1478, celle-ci, qui est aussi fort ancienne, n'a ni chiffres, ni réclames, ni signatures ; le seul

exemplaire qu'on en connaisse se conserve à Londres, dans le magnifique cabinet de l'honorable Th. Grenville, et provient de la vente de Vander Velde, faite à Gand, en 1832; il a 5 ff. pour le prologue et la table (mais le premier paraît manquer), et 105 ff. pour le texte. Le prologue commence par cette ligne:

« (S)aint Pol docteur de verite nous dit que... »

L'ouvrage finit au verso du dernier feuillet par celles-ci :

« feront lire. AMEN.
Explicit fierabras p symon
du Jardin a Geneve. »

Les lettres initiales sont peintes.

L'exemplaire ici décrit est porté à 35 liv. dans le catalogue de Thorpe, Londres 1833, 4^e^ partie. »

6.

XXXIII. PROGNOSTICON DE COMETE qui anno M. ccccc. diebus plurimis versus septentrionem nobis manifeste apparuit, à Joanne Basilio medico et physico Augustono Regiensi, cum opusculo de remedio cujusdam morbi qui vulgo Gorra (*morbus venereus*) nuncupatur. Gebenni. 4^o^

Catal. de la Vallière, seconde partie, t. II, p. 412, n^o^ 6518, qui ajoute : « *typis* de forma *dictis*, 10 *folia ciffrata*. »

Cette comète parut aux mois d'avril et de mai 1500, et fut surnommée *le Seigneur Astone* [1].

Jean Basile, médecin, poëte lauréat et astrologue, dédia un de ses ouvrages à Charles VIII, roi de France [2].

[1] Pingré, *Cométogr.* I, p. 479.
[2] Hain, *Repert. bibliogr.* I, p. 350.

7.

XXXIV. MANUALE AD VSUM GEBENENSEM.

Ce livre doit avoir été imprimé à Genève. Il porte à la fin le chiffre J. B. qui désigne l'imprimeur Jean Belot (Voy. n° XXIV); mais on ignore si cet ouvrage fut exécuté à la fin du quinzième siècle, ou dans les premières années du seizième.

Les premiers feuillets manquent dans l'exemplaire de la bibliothèque de Genève. C'est un petit in-4°, de 46 feuillets.

8.

XXXV. LE LIVRE DES BONNES MŒURS fait et composé par frère Jaques le Grand (MAGNI *Sophologium*).

« L'abbé de St-Léger cite une édition de Genève par Loys Cruse avant 1490, in-4°, sans date, et qui se trouvait reliée avec la Danse aux Aveugles. » (Brunet, *Manuel*, tome III, page 232.) — Voyez l'article suivant.

9.

XXXVI. P. MICHAULT. LA DANCE DES AVEUGLES.

Après avoir parlé d'une édition sans date de Lyon, Brunet, *Manuel*, tome III, page 385, continue ainsi :

« Quoiqu'elle soit ancienne, cette édition de Lyon n'est peut-être pas la première qui ait paru de ce singulier ouvrage,

car le *Catalogue de Lyon*, Belles-Lettres, n° 2603, en indique une imprimée à Genève, sans date ni nom d'imprimeur, petit in-4° sans chiffres, réclames, ni signatures, et avec caractères (dit Delandine) semblables à ceux de Loys Cruse qui publia, en 1479, le *Bréviaire de Genève* et aussi à ceux du *Livre des Bonnes Mœurs* sorti des mêmes presses, vers 1490 (Voyez le numéro précédent); on y voit la figure de l'aveugle et trois autres figures en bois.»

10.

XXXVII. OVIDE. DE ARTE AMANDI translate de latin en francoys.

« Cy finist Ouide de Lart daymer avecques les sept arts liberaulx, nouuellement imprime a Genesue. »

Petit in-4° — goth. — de 42 feuillets à deux colonnes — signat. *a-k*.

« Traduction abrégée en vers de huit syllabes avec le texte en marge. Le titre porte le chiffre x cah. que l'on a mal interprété par la date 1490. Au verso du dernier feuillet du cahier 9 commence le poëme intitulé *La chief damour*.

« On cite également une autre édition du même livre, imprimée à Genève, in-8°, sans date, caractères gothiques.»

(Brunet, *Manuel*, tome III, page 603.)

Ces deux éditions sont du commencement du XVI^e siècle. — *Éd.*

Nous nous permettons de joindre ici l'indication de deux volumes qui sont en notre possession, et qui, l'un et l'autre, nous paraissent être des publications genevoises du quinzième siècle.

Le premier est un MISSEL à l'usage du diocèse de Lausanne. Il se compose de huit feuillets préliminaires (calendrier), dont le premier est blanc et le huitième coupé en partie, et de 450 feuillets, dont les deux premiers sont blancs. C'est un octavo à deux colonnes, caractères gothiques de deux grosseurs différentes, sans chiffres, réclames, ni signatures. Il n'y a point de grandes capitales : elles devaient être peintes à la main.

Ce Missel est surtout remarquable par son excellente exécution ; mais comme il ne renferme absolument aucune indication de date, de ville, ni d'imprimeur, il est fort difficile de savoir à qui l'attribuer. Le papier, qui est d'une très-bonne qualité, porte une tête grotesque de Maure qui ne se retrouve pas dans les marques publiées par La Serna.

Ce Missel se divise lui-même en six parties : la première commence ainsi :

> In nomine sancte et indi-
> uidue trinitatis patris et filii
> et spiritus sancti amen. In
> vitatoria dominicalia sequen
> cia per ordinem dicantur domi
> nicis diebus quando fit de do
> minica a dominica post octa-
> uas epiphanie vsque ad domini
> cam quinquagesime inclusive
> Invitatorium.
> Adoremus dominum....

Cette première partie se termine ainsi :

In nomine domini amen.
Incipiunt regule generales aut
maxima pars ipsarum secundum
vsum ecclesie Lausz[annensis]...

La seconde et la troisième partie n'offrent rien de remarquable.

La quatrième partie commence ainsi :

Incipit officium de festis
secundum vsum ecclesie Lausann.
Et nota...

Elle se termine par ces mots :

Finit pars hyemalis
de sanctis.

Le feuillet suivant est blanc.

La cinquième partie commence :

Incipit pars estivalis de
sanctis.

Elle finit :

Finit pars estivalis
de sanctis.

Suit un feuillet blanc.

La sixième partie commence :

Incipit commune sanctorum
per anni circulum.

Elle finit avec le volume :

Exultabunt domino
Cetera vt supra.

Ce Missel paraît avoir été jusqu'à présent inconnu aux bibliographes.

A ce *Missel* nous devons joindre les *Heures de la vierge Marie*, mais, malheureusement, nous n'en possédons qu'un fragment de huit feuillets (dont le premier est blanc), que nous avons retrouvé collé sur la couverture intérieure d'un in-folio. C'est un petit in-24 qui commence ainsi :

Incipiunt hore beate marie vir
ginis secundum vsum ecclesie gebenn.

Les pages à une seule colonne, ont 14 lignes, le caractère est une gothique de deux grosseurs différentes, qui a beaucoup d'analogie avec celui du Missel qui précède, mais qui, évidemment, n'est pas le même.

Genève, juin 1855.

J. A.

TABLE DU SECOND VOLUME

Pages

RECHERCHES sur les histoires fabuleuses d'Alexandre le Grand. . . 1

Table détaillée des *Recherches* 181

ESSAI sur la littérature des Goths. 185

Littérature sacrée 187

Littérature profane 241

NOTICE des livres imprimés à Genève dans le XV^e^ siècle. 307

ERRATA

Page 145, note, *Histoire du moyen âge*, lisez : *Histoire littéraire du moyen âge*.

» 314, ligne 8, *Un seul fait connaître son nom*, une note a été omise, lisez : « Les numéros II, V, VI, portent le nom d'Adam Steynschaber. » — *Éd.*

» 333 » 7, *1473*, lisez : 1743.

IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT.

JUL 16 1937